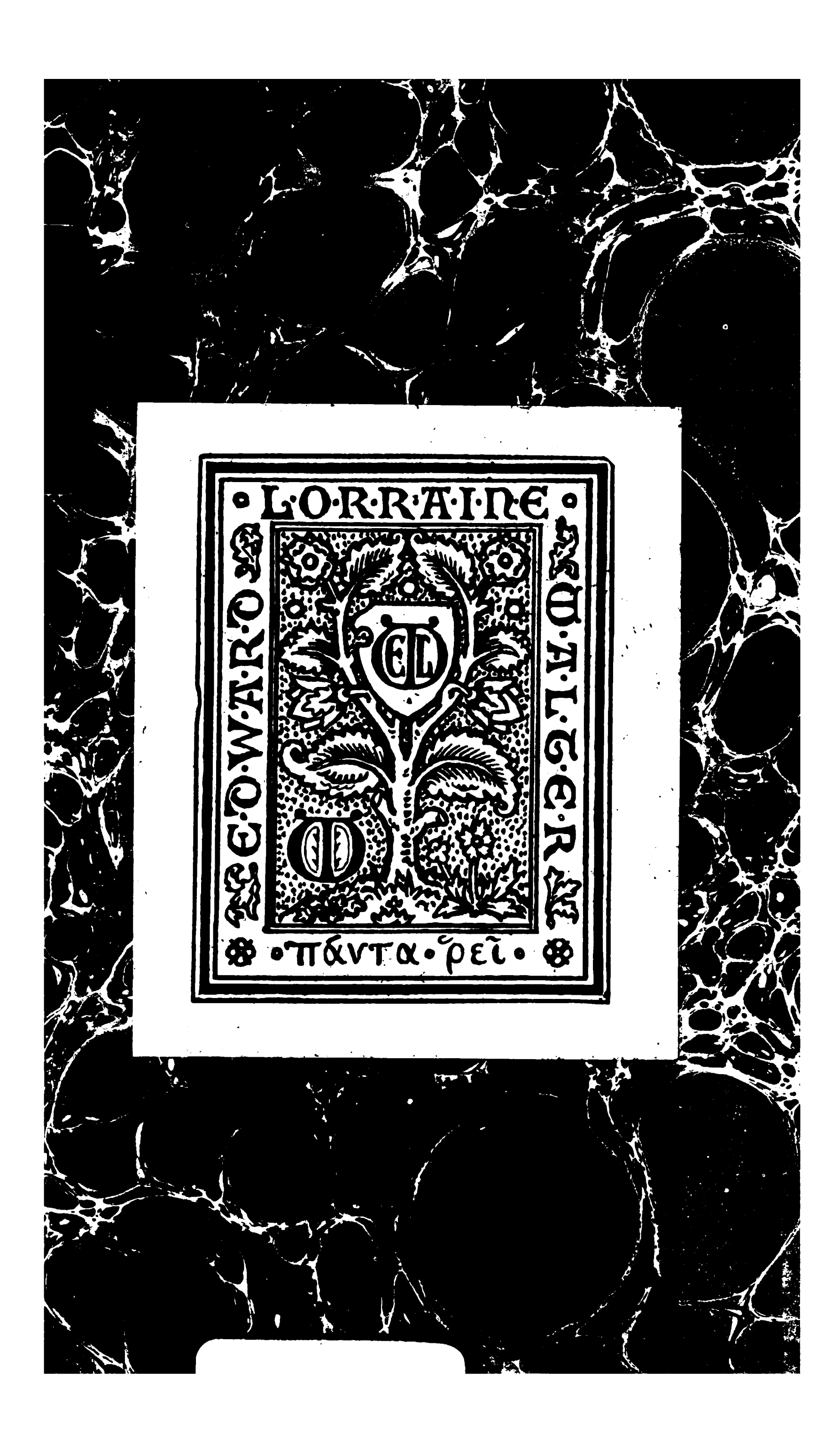
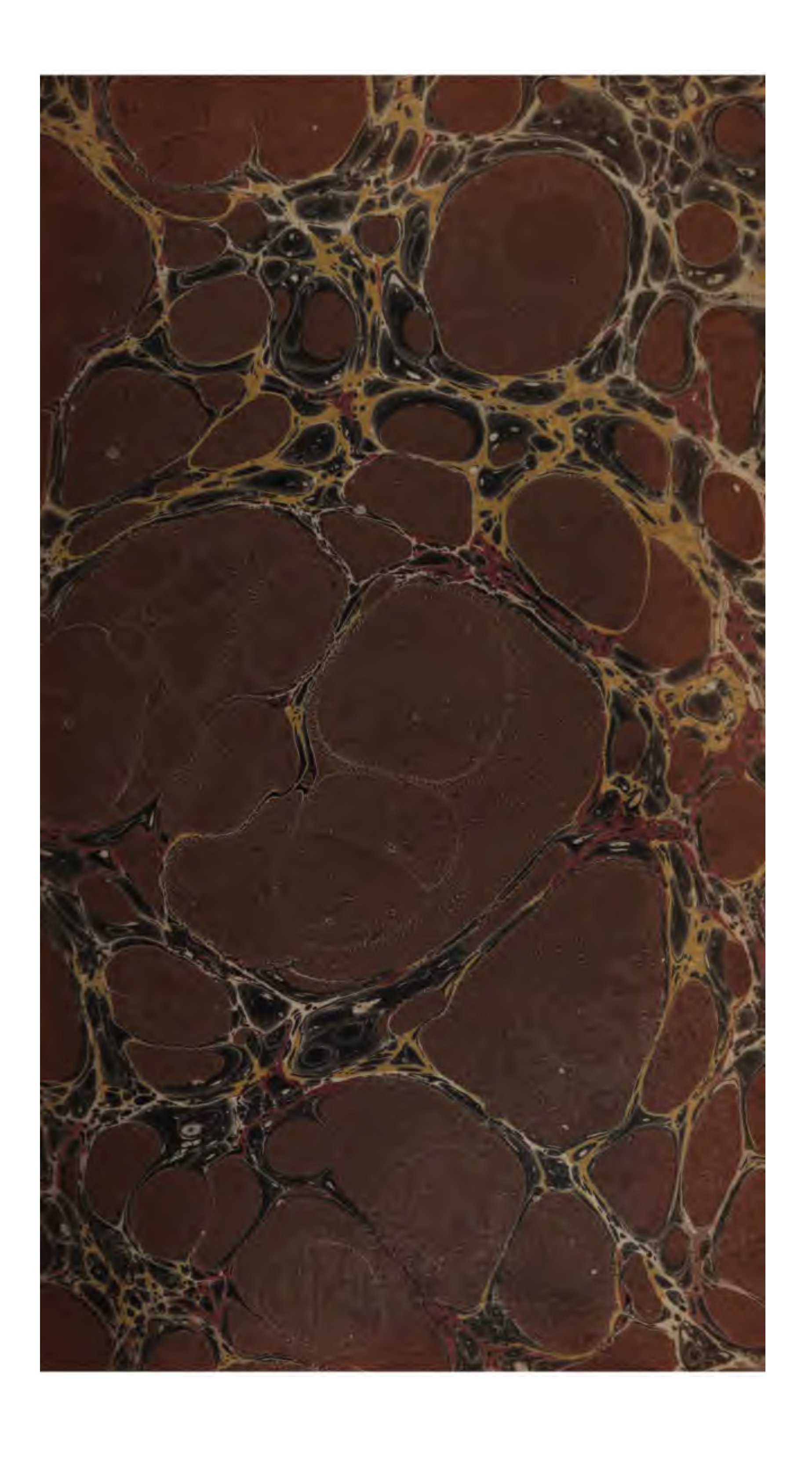

B 1,403,400



L·O·R·R·A·I·N·E
E·D·W·A·R·D
W·A·L·G·E·R
πάντα ῥεῖ



PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

ESSAIS

DE

MONTAIGNE,

PUBLIÉS

D'APRÈS L'ÉDITION LA PLUS AUTHENTIQUE,

ET AVEC DES SOMMAIRES ANALYTIQUES

ET DE NOUVELLES NOTES,

PAR AMAURY DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Ie me suis présenté moy même à moy pour argument et pour subiet. C'est le seul livre au monde de son espèce.

ESSAIS, L. II, C. VIII.

TOME QUATRIÈME.

Paris.

RAPILLY, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 43.

1827

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

CHAPITRE XVI.

De la gloire.

SOMMAIRE. Ce qu'il faut entendre par les mots *gloire* et *honneur*. Il n'y a que Dieu seul à qui gloire et honneur appartiennent. — Plusieurs philosophes ont prêché le mépris de la gloire. C'est la louange qui fait les méchans princes. Il est bien rare que la gloire nous apporte des avantages réels. Le mot *cache ta vie* présuppose le mépris de la gloire. Utilité de ce précepte. — Selon d'autres philosophes la gloire est désirable. Les plus modérés disent qu'il ne faut ni la rechercher, ni la fuir. — Erreur de ceux qui ont cru que la vertu n'était désirable que pour la gloire qui l'accompagne. Il s'ensuivrait qu'il ne faudrait jamais faire de belles actions que lorsqu'on est remarqué. — Toute la gloire que désire Montaigne c'est de passer une vie tranquille. — Ce qui fait la gloire, c'est le hasard; car c'est lui qui fait les succès. Que de belles actions sont inconnues, ou n'ont obtenu aucune gloire! Que de généraux dignes de toute illustration, ont péri à l'attaque d'une bicoque! — La vertu doit être recherchée pour elle-même, indépendamment de l'approbation des hommes. — L'honneur ou la gloire n'est qu'un jugement favorable que le monde fait de nous : mais combien l'opinion de la multitude n'est-elle pas méprisable! Un sage doit-il attacher quelque prix au jugement des fous?

—Quand on ne suivrait pas le droit chemin, parce qu'il est droit, il faudrait encore le suivre pour son propre avantage. Les choses honnêtes sont ordinairement les choses les plus avantageuses.— On estime trop les louanges, la réputation. Il vaut bien mieux vivre en soi, que dans les autres. D'ailleurs on ne juge des hommes que sur les apparences : le juge le plus sûr d'un homme, c'est lui-même. Que d'hommes veulent que leur nom soit connu, à tout prix, même pour des crimes! Qu'est-ce pourtant que la gloire attachée à un nom? Tout le monde ne peut-il pas prendre ce nom? N'est-il pas des noms qui sont communs à plusieurs familles? témoin celui même de *Montaigne*.— Peu d'hommes, sur un très-grand nombre, jouissent de la gloire à laquelle ils pourraient prétendre. Dans les batailles, par exemple, dix mille hommes sont tués ou blessés; on parle de douze ou quinze au plus. En dépit de tant d'historiens, on ne connaît que la plus petite partie des Grecs et des Romains qui ont fait de grandes actions. Quoique les hauts faits en tout genre, aient été très-nombreux pendant les guerres civiles en France, du tems de Montaigne, il ne croit pas qu'on en parle encore dans cent ans. C'est, au reste, le hasard qui fait passer à la postérité les histoires elles-mêmes.—Voici pourtant ce qu'on pourrait dire en faveur de la gloire : c'est un stimulant pour les hommes. Elle les porte quelquefois à la vertu; ils craignent le blâme de la postérité, recherchent son estime. Ainsi, il faut, quand on ne peut payer les hommes en bonne monnaie, les payer en la fausse monnaie de la gloire. C'est ce qu'ont établi tous les législateurs.— Quant aux femmes, elles ont tort d'appeler honneur ce qui est devoir. Celles qui ne sont retenues que par la crainte de perdre leur honneur, sont bien près de céder.

Exemples : Chrysippe et Diogènes; les Sirènes et Ulysse;

Épicure; Aristote; Cicéron. — Carnéades; Sext. Peduceus; P. Sextil. Rufus; M. Crassus et Hortensius. — Métrodore, Arcésilas, Aristippe. — César, Alexandre. — Démétrius; Paul-Émile; Fabius. — Érostrate, Manlius Capitolinus. — Les Grecs, les Romains. Les guerres civiles de France. Les Lacédémoniens. — Platon; Timon. — Numa et Sertorius; Zoroastre; Trismégiste; Zamolxis; Charondas; Minos; Lycurgue; Dracon et Solon; Moyse. La religion des Bédouins. — Les femmes, en général.

Il y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ny de la substance, c'est une piece estrangiere ioincte à la chose et hors d'elle. Dieu, qui est en soy toute plenitude et le comble de toute perfection, il ne peult s'augmenter et accroistre au dedans; mais son nom se peult augmenter et accroistre par la benediction et louange que nous donnons à ses ouvrages exterieurs : laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peult avoir accession *[1] de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la piece hors de luy la plus voisine; voylà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartient: et il n'est rien si esloingné de raison, que de nous en mettre en queste pour nous, car estants indigents et necessiteux au

---

*[1] Addition, augmentation de biens.

dedans, notre essence estant imparfaicte et ayant continuellement besoing d'amelioration, c'est là à quoy nous nous debvons travailler; nous sommes tout creux et vuides, ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir, il nous fault de la substance plus solide à nous reparer; un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas; il fault courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus* [1]. Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles : les ornements externes se chercheront aprez que nous aurons pourveu aux choses necessaires. La theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subiect; mais ie n'y suis gueres versé. Chrysippus et Diogenes [2] ont esté les premiers aucteurs, et les plus fermes, du mespris de la gloire; et, entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse ny plus à fuyr que celle qui nous vient de l'approbation d'aultruy. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables: il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les meschants gaignent plus

---

[1] « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre. » S. Luc. c. II, v. 14.

[2] Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. III, c. XVII.

ayseement credit autour d'eulx; ny macquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes que de les paistre et entretenir de leurs louanges: le premier enchantement que les sirenes employent à piper Ulysses est de cette nature:

> Deça vers nous, deça, ô treslouable Ulysse,
> Et le plus grand honneur dont la Grèce fleurisse[3].

Ces philosophes là disoient [4] que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquerir:

> Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantùm est[5]?

ie dis pour elle seule; car elle tire souvent à sa suitte plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peult rendre desirable: elle nous acquiert de la bienvueillance; elle nous rend moins exposez aux iniures et offenses d'aultruy, et choses semblables. C'estoit aussi des principaulx dogmes d'Epicurus; car ce precepte de sa secte, CACHE TA VIE, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges et negociations publicques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire, qui est une approbation que le monde faict des actions que nous mettons en eviden-

---

[3] Homer. *Odyss.* L. XII, v. 184.

[4] Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. III, c. XVII.

[5] « Que sera la plus grande gloire, si elle n'est que de la gloire? » Juv. sat. VII, v. 81.

ce [6]. Celuy qui nous ordonne de nous cacher et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veult pas que nous soyons connus d'aultruy, il veult encores moins que nous en soyons honorez et glorifiez : aussi conseille il à Idomeneus de ne regler aulcunement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour eviter les aultres incommoditez accidentales que le mespris des hommes luy pourroit apporter. Ces discours là sont infiniment vrays, à mon advis, et raisonnables : mais nous sommes, ie ne sçais comment, doubles en nous mesmes, qui faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons desfaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant : elles sont grandes et dignes d'un tel philosophe ; mais si ont elles quelque marque de la recommendation de son nom, et de cette humeur qu'il avoit descriee par ses preceptes : voici une lettre [7] qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

EPICURUS A HERMACHUS, salut.

« Ce pendant que ie passois l'heureux et celuy là mesme le dernier iour de ma vie, i'escrivois cecy, accompaigné toutesfois de telle douleur en la vessie et

---

6 Voyez le traité de Plutarque : *si ce mot commun*, cache ta vie, *est bien dit.*

7 Traduite fidèlement ici du latin de Cicéron, *de Finib. bon. et mal.* L. II, c. XXX.

aux intestins, qu'il ne peult rien estre adiousté à sa grandeur ; mais elle estoit compensee par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dez ton enfance envers moy et la philosophie, embrasse la protection des enfants de Metrodorus. »

Voilà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir, qu'il dict sentir en son ame de ses inventions, regarde aulcunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprez sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veult que « Amynomachus et Timocrates, ses heritiers, fournissent pour la celebration de son iour natal, touts les mois de ianvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme iour de chasque lune, au traictement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus [8]. » Carneades a esté chef de l'opinion contraire ; et a maintenu que la gloire estoit pour elle mesme desirable : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eulx mesmes, n'en ayant aulcune cognoissance ny iouïssance [9]. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus commune-

[8] Cic. *de Finib. bon. mal.* L. II, c. XXXI.

[9] Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. III, c. XVII. — Ce n'est point à Carnéade que Cicéron attribue cette opinion, mais à d'autres philosophes de la secte de Zénon.

ment suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier reng entre les biens externes: « Evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation et à la rechercher et à la fuyr *[2]. »

Ie crois que si nous avions les livres que Cicero avait escripts sur ce subiect, il nous en conteroit de belles; car cet homme là feut si forcené de cette passion, que, s'il eust osé, il feust, ce crois ie, volontiers tumbé en l'excez où tumberent d'aultres, Que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousiours à sa suitte :

> Paulùm sepultæ distat inertiæ
> Celata virtus[10] :

qui est un opinion si faulse, que ie suis despit *[3] qu'elle ait iamais peu entrer en l'entendement d'homme qui eut cet honneur de porter le nom de philosophe. Si cela estoit vray, il ne fauldroit estre vertueux qu'en public; et les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle et en ordre, sinon autant qu'elles debvroient venir à la cognoissance d'aultruy. N'y va

---

[10] « D'une valeur cachée à l'obscure indolence
« La différence est faible ».
HOR. od. IX, L. IV, v. 29. (trad. de Vanderbourg).

*[2] C'est-à-dire, « et évite, comme deux extrêmes vicieux, de rechercher ou de fuir immodérément la gloire. »

*[3] Que je suis fâché.

il doncques que de faillir finement et subtilement « Si tu sçais, dict Carneades, un serpent caché en ce lieu auquel, sans y penser, se va seoir celuy de la mort duquel tu esperes proufit, tu foys meschamment si tu ne l'en advertis ; et d'autant plus que ton action ne doibt estre cogneue que de toy[11]. » Si nous ne prenons de nous mesmes la loy de bien faire, si l'impunité nous est iustice; à combien de sortes de meschancetez avons nous touts les iours à nous abandonner? Ce que Sext. Peduceus feit, de rendre fidelement ce que C. Plotius avoit commis à sa seule science de ses richesses [12], et ce que i'en ay faict souvent de mesme, ie ne le treuve pas tant louable, comme ie trouverois exsecrable qu'il y eust failly : et treuve bon et utile à ramentevoir en nos iours l'exemple de P. Sextilius Rufus que Cicero [13] accuse pour avoir recueilli une heredité contre sa conscience, non seulement, non contre les loix, mais par les loix mesmes; et M. Crassus, et Q. Hortensius [14], les-

---

[11] *Si scieris, inquit Carneades, aspidem occultè latere uspiam, et velle aliquem imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum futura sit, improbè feceris nisi monueris ne assideat; sed impunitè tamen : scisse enim te quis coarguere possit?* Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. II, c. XVIII.

[12] Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. II, c. XVIII.

[13] Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. II, c. XVII.

[14] Id. *de Offic.* L. III, c. XVIII.

quels, à cause de leur auctorité et puissance, ayant esté pour certaines quotitez appellez par un estrangier à la succession d'un testament fauls, à fin que par ce moyen il y establist sa part, se contenterent de n'estre participants de la faulseté, et ne refuserent d'en tirer quelque fruict; assez couverts, s'ils se tenoient à l'abri des accusateurs, et des tesmoings et des loix: *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror) mentem suam* [15]. La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommendation de la gloire: pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son reng à part, et la desioindrions de la fortune; car qu'est il plus fortuite que la reputation? *Profectò fortuna in omni re dominatur: ea res cunctas, ex libidine magis quàm ex vero, celebrat, obscuratque* [16]. De faire que les actions soient cogneues et veues, c'est le pur ouvrage de la fortune; c'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Ie l'ay veue fort souvent marcher avant le merite; et souvent oultrepasser le merite, d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'umbre, à la gloire, feit mieulx qu'il ne vouloit: ce sont cho-

---

15 « Il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin, c'est-à-dire, comme je le crois, sa propre conscience. » Cic. *de Offic.* L. III, c. X.

16 « Il faut reconnaître en tout l'empire de la fortune. Son caprice, plutôt que l'équité, ternit ou rend éclatantes les actions des hommes. » Sallust. *in Catilin.* N°. VIII.

ses excellemment vaines; elle va aussi quelquesfois devant son corps, et quelquefois l'excede de beaucoup en longueur. Ceulx qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit* [17], que gaignent ils par là, que de les instruire de ne se hasarder iamais si on ne les veoid, et de prendre bien garde s'il y a des tesmoings qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur : là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué ? Combien de belles actions particulieres s'ensepvelissent dans la foule d'une battaille ? quiconque s'amuse à contrerooller aultruy pendant une telle meslee, il n'y est gueres embesongné, et produict contre soy mesme le tesmoignage qu'il rend des desportements de ses compaignons. *Vera et sapiens animi magnitudo, honestum illud quod maximè naturam sequitur, in factis positum, non in gloriâ, iudicat* [18].

Toute la gloire que ie pretends de ma vie, c'est de l'avoir vescue tranquille : tranquille, non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la philosophie n'a sceu trouver aulcune

---

17 « Comme si une action n'était vertueuse, que lorsqu'elle a été célèbre. » Cic. *de Offic.* L. I, c. IV.

18 « La vraie grandeur d'ame, celle qu'avoue la sagesse, fait consister l'honnêteté, qui est le but constant de la nature, dans les actions et non dans la gloire. » Cicer. *Offic.* L. I, c. XIX.

voye pour la tranquillité, qui feust bonne en commun; que chascun la cherche en son particulier. A qui doibvent Cesar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommee, qu'à la fortune? combien d'hommes a elle esteincts sur le commencement de leur progrez, desquels nous n'avons aulcune cognoissance, qui y apportoient mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance de leurs entreprinses? Au travers de tant et si extremes dangiers, il ne me souvient point avoir leu que Cesar ayt esté iamais blecé: mille sont morts de moindres perils que le moindre de ceulx qu'il franchit. Infinies belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à proufit: on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche, ou à la teste d'une armee, à la veue de son general, comme sur un eschaffaud; on est surprins entre la haye et le fossé; il fault tenter fortune contre un poulailler; il fault denicher quatre chestifs arquebusiers d'une grange; il fault seul s'escarter de la troupe et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et, si on prend garde, on trouvera qu'il advient, par experience, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses; et qu'aux guerres qui se sont passees de notre temps, il s'est perdu plus de gents de bien aux occasions legieres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honorables. Qui tient

sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hasarder; et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompettant suffisamment à chascun. *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ*[19]. Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura, et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu; qui ne veult bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Credo che 'l resto di quel verno, cose
Facesse degne di tenerne conto;
Ma fur sin a quel tempo si nascose,
Che non è colpa mia s' or' non le conto:
Perchè Orlando a far l'opre virtuose,
Più ch' à narrarle poi, sempre era pronto;
Ne mai fu alcuno de' suoi fatti espresso,
Se non quando ebbe i testimoni appresso[20].

Il fault aller à la guerre pour son debvoir; et en

---

[19] « Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. » S. Pauli *Epist. II ad Corinth.* c. I, v. 12.

[20] « Je crois que, le reste de cet hiver, Roland fit des choses très-dignes de mémoire; mais jusqu'ici elles ont été si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point; car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions qu'à les publier; et jamais ses exploits n'ont été divulgués, que lorsqu'il a eu près de lui des personnes qui en ont été les témoins. » Ariosto, cant. II, stanz. LXXXI.

attendre cette recompense, qui ne peult faillir à toutes belles actions pour occultes qu'elles soient, non pas mesme aux vertueuses pensees, c'est le contentement qu'une conscience bien reglee receoit, en soy, de bien faire. Il fault estre vaillant pour soy mesme, et pour l'advantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et asseuree contre les assaults de la fortune :

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus :
Nec sumit, aut ponit, secures
Arbitrio popularis auræ [21].

Ce n'est pas pour la montre, que notre ame doibt iouer son roolle; c'est chez nous, au dedans, où nuls yeulx ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte mesme *4 ; elle nous asseure là de la perte de nos enfants, de nos amis et de nos fortunes; et quand l'op-

---

[21] « La véritable vertu brille d'un éclat que rien ne peut ternir : elle n'est jamais exposée à souffrir des refus honteux; et ce n'est point au gré d'un peuple inconstant qu'elle prend ou quitte les faisceaux. » Hor. od. II, L. III, v. 17.

*4 C'est-à-dire : « C'est au dedans de nous, en secret, et non sous les yeux des autres, que notre ame doit jouer son rôle (agir, se montrer telle qu'elle est); laquelle doit nous faire mépriser la mort, les douleurs, la honte même : c'est là qu'elle nous apprend à supporter la mort de nos enfans, etc. »

portunité s'y presente, elle nous conduict aussi aux hazards de la guerre, *non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore* [22]. Ce proufit est bien plus grand et bien plus digne d'estre souhaité et esperé, que l'honneur et la gloire, qui n'est qu'un favorable iugement qu'on faict de nous. Il fault trier de toute une nation une douzaine d'hommes, pour iuger d'un arpent de terre : et le iugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matiere et la plus importante qui soit, nous la remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mere d'ignorance, d'iniustice et d'inconstance. Est ce raison de faire despendre la vie d'un sage, du iugement des fols? *An quidquam stultius, quàm quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos*[23]? Quiconque vise à leur plaire, il n'a iamais faict; c'est une butte *[5] qui n'a ny forme ny prinse : *nil tam inæstimabile est quàm animi multitudinis*[24]. Demetrius disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recepte de celle qui luy sortoit par

---

[22] « Non pour un salaire quelconque, mais par l'attrait que doit inspirer la vertu. » Cic. L. I, *de Finib.* c. x.

[23] « Est-il rien de plus insensé, que de regarder comme imposante une réunion d'hommes que l'on méprise chacun séparément! » Cic. *Tusc. quæst.* L. V, c. xxxvi.

[24] « Rien de si méprisable que les jugemens de la multitude. »

*[5] Un but.

en hault, que de celle qui luy sortoit par en bas [25] : celuy là dict encores plus, *Ego hoc iudico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id a multitudine laudetur* [26]. Null'art, nulle soupplesse d'esprit pourroit conduire nos pas à la suitte d'un guide si desvoyé et si desreglé : en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulsent, il ne se peult establir aulcune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et vagabonde ; allons constamment aprez la raison : que l'approbation publicque nous suyve par là, si elle veult ; et, comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par aultre voye que par celle là. Quand pour sa droicture ie ne

---

[25] Ce Démétrius était un philosophe cynique, fameux à Rome sous le règne de Néron. Sénèque, qui en parle comme d'un homme comparable aux plus grands philosophes de l'antiquité (*de Benef.* L. VII, c. 1, VIII, IX, etc.), nous a conservé le mot que Montaigne lui donne ici. *Eleganter*, dit-il, *Demetrius noster solet dicere, eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus : quid enim, inquit, meá refert sursùm isti, an deorsùm, sonent?* Sen. ep. XCI, sub fine.

[26] « Quoiqu'une chose ne soit pas honteuse en elle-même, cependant j'y trouve quelque chose de honteux, lorsqu'elle est louée par la multitude. » Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. II, c. XV. — Coste remarque, avec raison, que Cicéron qui traite en cet endroit de *la volupté*, est loin de poser en thèse générale ce mépris pour les opinions de la multitude.

suyvrois le droict chemin, ie le suyvrois pour avoir trouvé, par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux et le plus utile [27] : *dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis iuvarent* [28]. Le marinier ancien disoit ainsin à Neptune en une grande tempeste : « O dieu, tu me sauveras si tu veulx ; si tu veulx tu me perdras : mais si tiendray ie tousiours droict mon timon [29] ». I'ay veu de mon temps mill'hommes soupples, mestis, ambigus, et que nul ne doubtoit plus prudents mondains que moy, se perdre où ie me suis sauvé :

> Risi successu posse carere dolos [30].

Paul Emile, allant en sa glorieuse expedition de Ma-

---

[27] On voit par ce passage, que Montaigne avait appris par l'expérience, cette grande vérité, que, même abstraction faite de tout autre considération, l'intérêt de l'homme est d'être vertueux.

[28] « C'est un bienfait de la providence des dieux, que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles ». Quintil. *Inst. orat.* L. I, c. XII.

[29] Montaigne se plaît ici à paraphraser ces paroles de Sénèque : « *Qui hoc potuit dicere*, Neptune, nunquam hanc navem, nisi rectam, *arti satisfecit* ». Ép. LXXXV, p. 360, t. II, edit varior. ann. 1672.

[30] « J'ai ri de voir que les ruses n'ont pas toujours des succès ». Ovid. *Ép. Penelopes ad Ulyssem*, v. 18. Dans l'original où on lit *flebam* au lieu de *risi*, ce vers a un sens tout contraire.

cedoine, advertit [31] surtout le peuple à Rome « de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence ». Que la licence des iugements est un grand destourbier *[5] aux grands affaires! d'autant que chascun n'a pas la fermeté de Fabius, à l'encontre des voix communes contraires et iniurieuses, qui aima mieulx laisser desmembrer son auctorité aux vaines fantasies des hommes, que faire moins bien sa charge avecques favorable reputation et populaire consentement. Il y a ie ne sçais quelle doulceur naturelle à se sentir louer, mais nous luy prestons trop de beaucoup :

> Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea fibra est;
> Sed recti finemque extremumque esse recuso
> Euge tuum et bellè [32].

Ie ne me soulcie pas tant quel ie sois chez aultruy, comme ie me soulcie quel ie sois en moy mesme: ie veulx estre riche par moy, non par emprunt *[6]. Les

---

[31] A la fin de la harangue que Tite-Live lui prête, L. XLIV, c. XXII.

[32] « Je ne hais pas d'être loué, car je ne suis pas de pierre; mais jamais un, *Que cela est beau!* ne me paraîtra le terme et le but qu'on doive proposer à la vertu ». Pers. sat. I, v. 47.

*[5] Un obstacle, un empêchement. *Destourbier,* du latin *disturbare.*

*[6] On lit dans l'édition in-4°. de 1588 : « Je veux estre riche de mes propres richesses, non des richesses empruntées ».

estrangiers ne voyent que les evenements et apparences externes; chascun peult faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne voyent pas mon cœur, ils ne voyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hypocrisie qui se treuve en la guerre; car qu'est il plus aysé à un homme practicque que de gauchir aux dangiers *7, et de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse ? Il y a tant de moyens d'eviter les occasions de se hasarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas; et lors mesme, nous y trouvant empestrez, nous sçaurons bien, pour ce coup, couvrir notre ieu d'un bon visage et d'une parole asseuree, quoyque l'ame nous tremble au dedans : et qui auroit l'usage de l'anneau platonique [33], rendant invisible celuy qui le portoit au doigt si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroient où il se fault presenter le plus, et se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable auquel la necessité les rend asseurez *8.

---

[33] Platon parle de l'anneau de Gygès dans le IIe. livre de la République.

*7 Quoi de plus aisé à un homme qui a de la pratique, de l'expérience, que de se détourner des dangers?

*8 C'est-à-dire, dans lequel l'éclat de leur naissance et de leur rang les oblige de montrer une contenance ferme et assurée.

Falsus honor iuvat, et mendax infamia terret
Quem, nisi mendosum et mendacem[34].

Voylà comment touts ces iugements qui se font des apparences externes sont merveilleusement incertains et doubteux; et n'est aulcun si asseuré tesmoing, comme chascun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouiats, compaignons de nostre gloire? celuy qui se tient ferme dans une trenchee descouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par iour?

Non, quicquid turbida Roma
Elevet, accedas; examenque improbum in illâ
Castiges trutinâ: nec te quæsiveris extrà[35].

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches; nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienne à proufit: voylà ce qu'il y peult avoir

---

[34] « Quel est l'homme qui peut se plaire à de fausses louanges? Qui est-ce qui redoute la calomnie? Celui qui se sent coupable, et qui veut en imposer ». Hor. ép. XVI, L. I, v. 39.

[35] « Lorsque la tumultueuse Rome déprime quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre de redresser sa balance infidèle. Ne vous cherchez point hors de vous-même ». Pers. sat. I, v. 5.

de plus excusable en ce desseing. Mais l'excez de cette maladie en va iusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eulx en quelque façon que ce soit : Trogus Pompeius dict de Herostratus [36], et Titus Livius, de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande que de bonne reputation [37]. Ce vice est ordinaire : nous nous soignons plus [*9] qu'on parle de nous, que comment on en parle; et nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'estre cogneu [*10], ce soit aulcunement avoir sa vie et sa duree

---

36 Il ne reste de Trogus Pompeïus qu'un abrégé de son ouvrage, fait par Justin, où ceci ne se trouve point. J'ai appris de M. Barbeyrac, dit Coste, qu'apparemment Montaigne s'est brouillé ici, en copiant négligemment ce qu'il avoit lu dans Joannes Sarisberiensis, L. VIII, c. v, vers la fin, où cet auteur, parlant de ceux qui ont trouvé beau de se rendre fameux par de grands crimes, *qui vel ex sceleribus innotescere magni duxerunt*, allègue l'exemple de Pausanias, qui tua Philippe, roi de Macédoine, *auctore Trogo*, à qui il joint immédiatement après l'exemple d'Érostrate, tiré, non de Justin, comme le premier, mais de Valère-Maxime, L. VIII, c. XIV, n. ult. *Extern.*

37 *Famæ magnæ quàm bonæ esse.* Tite-Live, L. VI, c. XI.

*9 Nous nous inquiétons plus, nous avons plus de *soin*.

*10 Il semble que d'être connu, c'est-à-dire d'être en réputation, ce soit, en quelque sorte, avoir, etc.

en la garde d'aultruy. Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy; et de cette aultre mienne vie, qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçais bien que ie n'en sens fruict ny iouïssance que par la vanité d'une opinion fantastique [38]: et quand ie seray mort, ie m'en ressentiray encores beaucoup moins; et si perdray tout net l'usage des vrayes utilitez qui accidentalement la suyvent par fois. Ie n'auray plus de prinse par où saisir la reputation, ny par où elle puisse me toucher ny arriver à moy; car de m'attendre que mon nom la receoive: premierement ie n'ay point de nom qui soit assez mien; de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'aultres; il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme Montaigne, une aultre en Bretaigne et en Xaintonge, De la Montaigne; le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusees de façon que i'auray part à leur gloire, et eulx à l'adventure à ma honte; et si les miens se sont aultresfois surnommez *Eyquem*, surnom qui touche encores une maison cogneue en Angleterre: quant à mon aultre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre; ainsi i'honoreray peut estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand i'aurois une marque particuliere pour moy, que peult elle

---

[38] Montaigne aurait dû voir que l'on jouit, de son vivant, de sa réputation et de sa gloire. — N.

marquer quand ie n'y suis plus? peult elle designer et favorir l'inanité? [*12]

> Nunc levior cippus non imprimit ossa.
> Laudat posteritas; nunc non e manibus illis,
> Nunc non e tumulo, fortunatâque favillâ,
> Nascuntur violæ[39]:

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs [40]. Au demourant, en toute une battaille où dix mill'hommes sont stropiez [*12] ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt ioincte, qui face valoir un' action privee, non d'un arquebuzier seulement, mais d'un capitaine: car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chascun de nous, car il y va de tout; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en veoid tant touts les iours, et en fault tant de pa-

---

39 « Que la postérité me loue : la pierre qui couvre mes os en est-elle plus légère ? Mes mânes, mon tombeau, mon bûcher, les verra-t-on pour cela se couronner de fleurs ? » Pers. sat. I, v. 37. — Ici Montaigne change le sens du latin, et substitue *laudat posteritas* à *laudant convivæ.*

40 Au chapitre LVI du Liv. I.

*11 Favoriser le néant même, lui donner de l'importance.— *Favorir,* que Montaigne a peut-être forgé lui-même du latin *favere,* favoriser, (ou plutôt de *favor,* faveur) ne se trouve ni dans Cotgrave ni dans Nicot.

*12 Estropiés, comme dans l'édition de 1588.

reilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aulcune particuliere recommendation;

> Casûs multis hic cognitus, ac jam
> Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo[41].

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts, depuis quinze cents ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soient venus à notre cognoissance: la memoire, non des chefs seulement, mais des battailles et victoires, est ensepvelie: les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre, ne bougent de leur place et s'esvanouïssent sans duree. Si i'avois en ma possession les evenements incogneus, i'en penserois*[13] tresfacilement supplanter les cogneus, en toute espece d'exemples. Quoy, que des Romains mesmes et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoings, et tant de rares et de nobles exploicts, il en est venu si peu iusques à nous! *[14]

> Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura[42].

---

41 « C'est un accident ordinaire, qui est arrivé à mille autres, et que le hasard ramène tous les jours ». Juven. sat. XIII, v. 9.

42 Le bruit en est à peine arrivé jusqu'à nous.
Éneid. L. VII, v. 646.

*13 Je crois que je pourrais très-facilement remplacer par eux tous les événemens connus.

*14 Quoi! Et des Romains et des Grecs, malgré tant d'écrivains et de témoins, etc., combien peu en est-il dont le nom soit parvenu jusqu'à nous!

Ce sera beaucoup si d'icy à cent ans on se souvient en gros que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France [43]. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses, entrants en battaille [44], a fin que leurs gestes feussent bien et dignements escripts, estimants que ce feust une faveur divine et non commune que les belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sceussent donner vie et memoire. Pensons nous qu'à chasque arquebusade qui nous touche, et à chasque hazard que nous courons, il y ayt soubdain un greffier qui l'enroolle? et cent greffiers oultre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois iours, et ne viendront à la veue de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des

---

43 On s'en souvient encore; cette époque de notre histoire en est même la plus curieuse, et celle qu'on relit aujourd'hui avec le plus de plaisir et d'intérêt, parce qu'il n'y en a point qui offre plus d'événemens extraordinaires, et où les Français aient eu un caractère plus prononcé et plus marqué. Les guerres civiles, parmi tant de maux qu'elles traînent à leur suite, ont au moins cet avantage, que tous les hommes s'y mettent à leur place. Il n'y a pas une seule grande qualité, pas un seul talent, dans quelque genre que ce soit, qui ne parvienne à se faire connaître et qui ne soit employé. C'est là qu'on voit l'homme à découvert. Tous se montrent alors tels qu'ils sont, et l'on peut être sûr que ceux qui n'ont pas fait parler d'eux, dans ces tems de trouble et d'orage, étaient des hommes médiocres, sans vice comme sans vertu. — N.

44 Plutarque, *Dits Notables des Lacédémoniens.*

escripts anciens; c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur: et ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter si c'est le pire, n'ayant pas veu le demourant. On ne faict pas des histoires de choses de si peu: il fault avoir esté chef à conquerir un empire ou un royaume; il fault avoir gaigné cinquante deux battailles assignees *[15], tousiours plus foible en nombre, comme Cesar: dix mille bons compaignons et plusieurs grands capitaines moururent à sa suitte vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfants vesquirent:

Quos fama obscura recondit[45].

De ceulx mesmes que nous voyons bien faire, trois mois ou trois ans aprez qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent iamais esté. Quiconque considerera, avecques iuste mesure et proportion, de quelles gents et de quels faicts la gloire se maintient en la memoire des livres, il trouvera qu'il y a, de nostre siecle, fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent pretendre nul droict. Combien avons nous veu d'hommes vertueux survivre à leur propre reputation, qui ont veu et souf-

[45] Qui sont ensevelis dans un oubli profond.
Énéid. L. V, v. 302.

*[15] C'est-à-dire, rangées.

fert esteindre en leur presence l'honneur et la gloire tresiustement acquise en leurs ieunes ans ? Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons nous perdant notre vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle ! Les sages se proposent une plus belle et plus iuste fin à une si importante entreprinse : *Rectè facti, fecisse merces est : — Officii fructus, ipsum officium est* [46]. Il seroit, à l'adventure, excusable à un peintre ou aultre artisan, ou encores à un rhetoricien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses ouvrages ; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher aultre loyer [*16] que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des iugements humains [47].

Si toutesfois cette faulse opinion sert au public à contenir les hommes en leur debvoir ; si le peuple en est esveillé à la vertu ; si les princes sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian, et abo-

---

46 « La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. » Sénèq. ép. LXXXI. — « Le fruit d'un bienfait, c'est le bienfait lui-même ». — Je n'ai point trouvé la source de ce second passage.

47 Notez que dans le paragraphe suivant, Montaigne avoue l'utilité du désir de la gloire et de l'approbation publique, et il en donne même de très-bonnes raisons.

*16 Récompense.

miner celle de Neron; si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard, aultrefois si effroyable et si redoubté, mauldit et oultragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend: qu'elle accroisse hardiement, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra: et Platon employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi [48] de ne mespriser la bonne reputation et estimation des peuples; et dict que par quelque divine inspiration il advient que les meschants mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, iustement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son paidagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire ioindre les operations et revelations divines tout partout où fault l'humaine force [*17]; *ut tragici poëtæ confugiunt ad deum, cùm explicare argumenti exitum non possunt* [49]: pourtant, à l'adventure, l'appelloit Timon, en l'iniuriant, le grand forgeur de miracles [50]. Puisque les hommes par leur insuffisance ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye; qu'on y employe

---

[48] Dans le douzième livre des Lois.

[49] « A l'exemple des poètes tragiques, qui ont recours à un dieu, lorsqu'ils ne savent comment trouver le dénoûment de leur pièce ». Cic. *de Nat. Deor.* L. I, c. XX.

[50] Diog. Laerce, *Vie de Platon*, L. III, §. 26.

[*17] Où la force humaine vient à manquer.

encores la faulse *[18]. Ce moyen a esté practiqué par touts les legislateurs; et n'est police où il n'y ayt quelque meslange, ou de vanité cerimonieuse, ou d'opinion mensongiere, qui serve de bride à tenir le peuple en office *[19]. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencements fabuleux et enrichis de mysteres supernaturels; c'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, et les a faictes favorir aux gents d'entendement *[20]; et pour cela, que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les paissoient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'aultre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des dieux touts les conseils qu'il prenoit: et l'auctorité que Numa donna à ses loix soubs tiltre du patronage de cette deesse, Zoroastre, le legislateur des Bactrians et des Perses, la donna aux siennes, soubs le nom du dieu Oromazis; Trismegiste *[21] des Aegyptiens, de Mercure; Zamolxis des Scythes, de Vesta; Charondas des Chalcides, de Saturne; Minos des Candiots, de Iupiter; Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo; Dracon et

---

*[18] Cette phrase dans l'édition de 1588 est liée avec celle qui se trouve seize lignes plus haut, et finit par *le plus qu'on pourra.*

*[19] En devoir

*[20] Et les a fait favoriser par les gens sensés.

*[21] Sous-entendez ici, et dans le reste de la phrase, *législateur.*

Solon des Atheniens, de Minerve : et toute police a un dieu à sa teste, faulsement les aultres, veritablement celle que Moïse dressa au peuple de Iudée sorty d'Aegypte. La religion des Bedoins, comme dict le sire de Iouinville [51], portoit, entre aultres choses, que l'ame de celuy d'entre eulx qui mouroit pour son prince, s'en alloit en un aultre corps plus heureux, plus beau et plus fort que le premier : au moyen de quoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie;

In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum est rediture parcere vitæ [52].

Voylà une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle puisse estre. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subiect meriteroit un discours à part.

Pour dire encores un mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur debvoir; *ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari famâ gloriosum* [53];

---

[51] Dans ses Mémoires, c. XLVIII, pag. 357.

[52] « De là cette ardeur pour les combats, ce courage qui leur faisait affronter la mort. Et en effet, ce serait une indigne lâcheté de ménager une vie à laquelle on doit revenir, aussitôt après qu'on l'a perdue ». Lucan. L. I, v. 461.

[53] « Dans le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple ». Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. II, c. XV.

leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce : ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus ; car ie presuppose que leurs intentions, leur desir et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que veoir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soient encores plus reglees que les effects :

Quæ, quia non liceat, non facit; illa facit[54]:

l'offense et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer que de l'effectuer : et puis ce sont actions d'elles mesmes cachees et occultes ; il seroit bien aysé qu'elles en desrobbassent quelqu'une à la cognoissance d'aultruy, d'où l'honneur despend, si elles n'avoient aultre respect à leur debvoir et à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience.

---

54 « Elle a déjà cédé, celle qui ne refuse que parce qu'il ne lui est pas permis de céder ». Ovid. *Amor*. L. III, eleg. IV, v. 4.

CHAPITRE XVII(*).

De la presumption.

Sommaire. La présomption nous fait concevoir une trop haute idée de notre mérite; elle nous représente à nous-mêmes autres que nous ne sommes. — Mais pour fuir ce défaut, il ne faudrait pas tomber dans un autre, et s'apprécier, pas une excessive modestie, moins qu'on ne vaut. En cela, comme en toute autre chose, que l'on soit sincère et vrai : César peut s'avouer hardiment le plus grand capitaine du monde. Mais on croit devoir par *cérémonie*, ne pas découvrir ses pensées intimes : c'est par la même raison que les femmes baissent les yeux, rougissent, lorsqu'elles entendent nommer ce qu'elles ne craignent nullement de faire. Les hommes que la fortune a placés dans quelque haut rang, peuvent se dispenser, sans doute, de retracer leurs actions; on doit assez les connaître, mais

(*) Montaigne avait de 42 à 45 ans, lorsqu'il composa ce chapitre; c'est du moins ce qu'on peut induire de ce qu'il y dit, *qu'il avait pieça franchi les quarante ans* *. On y trouve d'excellentes choses, et surtout des détails curieux sur son caractère et la nature de son esprit; sur sa personne, sur son style et sur son défaut de mémoire; sur son ignorance à l'égard des choses les plus communes; sur son irrésolution, qu'il appelle une *cicatrice bien mal propre à produire en public*. etc. — N.

* Plus tard, il fit des additions à ce chapitre, puisque dans l'avant-dernier paragraphe où il fait l'éloge de Mlle. de Gournay, sa fille d'alliance, il dit qu'elle l'a rencnotré ayant *ses cinquante-cinq ans*.

ceux qui mènent une vie obscure, ont besoin de se peindre tels qu'ils sont; et c'est ce qu'a fait Montaigne, et ce qu'il va continuer de faire. Remontant à son enfance, il remarque qu'il avait des gestes habituels qui indiquaient une sotte fierté. Et cependant, il est aujourd'hui prodigue de salutations; il ne trouve bien rien de ce qu'il fait; il estime toujours moins les choses qu'il possède que celles qui appartiennent aux autres. La présomption et la vanité lui semblent être les causes de nos plus grandes erreurs Il ne peut souffrir ceux qui se vantent de leur science; lui ne se prise que parce qu'il sait son peu de prix. Il connaît aussi son ignorance, son inaptitude, surtout lorsqu'il s'essaie dans la poésie, que cependant il aime. Combien il trouve son style embarrassé; comment il ne peut rendre même les idées qu'il a. La beauté du corps, il ne l'a pas non plus. Sa taille est au-dessous de la médiocre. C'est cependant la beauté qui, la première, a mis de la différence entre les hommes. Montaigne est d'ailleurs peu dispos et maladroit. Son ame est molle, sans énergie, etc., et cependant il est content de son état. La réflexion, la délibération l'importune. Il aime mieux céder que disputer. L'incertitude du succès l'a dégoûté de l'ambition. Le siècle dans lequel il est né, ne convenait nullement à son humeur. On n'y connaît point la franchise, la loyauté. Montaigne abhorre toute feinte, toute dissimulation. La fourbe a presque toujours de mauvais résultats, ce que prouve l'histoire de plusieurs princes. — Montaigne avait la mémoire très-infidèle, était ennemi de toute contrainte et obligation. Il a l'esprit lent, ignore les choses les plus vulgaires. Il était irrésolu, parce qu'il trouvait bonnes tour à tour les raisons qu'on alléguait pour ou contre une question. Aussi blâme-t-il tout changement dans l'ordre politique : on ne peut jamais être sûr de la bonté des ins-

titutions nouvelles qu'on veut substituer à celles qui existent depuis long-tems. — Montaigne croit avoir un sens droit, des opinions saines. Les autres regardent au-devant d'eux; il regarde au-dedans de lui, s'examine, se contrôle, exerce ainsi son jugement. — Ce qu'il a de bon, c'est qu'il se plaît à rendre justice au mérite de ses amis, même de ses ennemis. Éloge de son ami, Étienne de La Boëtie. — On a remarqué que les gens de lettres ont autant de vanité, qu'ils sont faibles d'entendement. Mais peut-être exige-t-on trop d'eux. Le plus grand reproche qu'ils méritent, c'est de juger de tout, moins par eux que sur l'autorité des autres. — Effets d'une bonne éducation : elle change le jugement et les mœurs. Noms de plusieurs grands guerriers et grands poètes du tems de Montaigne. Éloge de Marie de Gournay.

Exemples : César. — Alexandre; Alcibiade; Jules-César; Cicéron. Montaigne; Denys de Syracuse. — Les Anciens; Amafanius; Rabirius; Xénophon; Platon; Salluste; Messala. — Montaigne; C. Marius; Philopœmen. — Le chancelier Olivier. — Métellus Macédonicus; Soliman et Mercurin de Gratinare. — Un archer. — Pline le jeune. — Chrysippe; Socrate. — Étienne de La Boëtie. — Polémon et Xénocrate. — Le duc de Guise; les chanceliers Olivier et de Lhospital; d'Aurat; Bèze; Buchanan; Mont-Doré, Turnèbe; le duc d'Albe; le connétable de Montmorency; M. de La Noue; Marie de Gournay.

Il y a une aultre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur*[1].

*[1] Mérite.

C'est un'affection inconsideree, de quoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes aultres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beautez et des graces au subiect qu'elle embrasse, et faict que ceulx qui en sont esprins treuvent, d'un iugement trouble et alteré, ce qu'ils aiment aultre et plus parfaict qu'il n'est. Ie ne veulx pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est; le iugement doibt tout partout maintenir son droict : c'est raison qu'il voye en ce subiect, comme ailleurs, ce que la verité luy presente; si c'est Cesar, qu'il se treuve hardiement le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cerimonie : la cerimonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps : nous avons apprins aux dames de rougir, oyant seulement nommer ce qu'elles ne craignent aulcunement à faire : nous n'osons appeller à doict nos membres, et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches : la cerimonie nous deffend d'exprimer par paroles les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons ; la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. Ie me treuve icy empestré ez loix de la cerimonie; car elle ne permet, ny qu'on parle bien de soy, ny qu'on en parle mal : nous la lairrons là pour ce coup.

Ceulx de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doibve appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publicques tesmoigner quels ils sont : mais ceulx qu'elle n'a employez qu'en foule, et de qui personne ne parlera si eulx mesmes n'en parlent, ils sont excusables s'ils prennent la hardiesse de parler d'eulx, mesmes envers ceulx qui ont interest de les cognoistre [1]; à l'exemple de Lucilius,

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si malè cesserat, usquam
Decurrens aliò, neque si benè : quò fit, ut omnis
Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
Vita senis [2] :

celuy là commettoit à son papier ses actions et ses pensees, et s'y peignoit tel qu'il se sentoit estre : *nec id Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit* [3].

---

[1] Il paraît, par ce passage, que Montaigne a dessein de se justifier ici aux yeux de ses lecteurs, de ce qu'il parle si souvent de lui, dans son livre. Il revient encore sur ce sujet, dans le chapitre suivant.

[2] « Il confiait tous ses secrets au papier, comme à un ami fidèle; soit qu'il lui fût arrivé ou du bien ou du mal, jamais il ne cherchait d'autres confidens : il en résulte que toute la vie de ce vieillard est retracée dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il aurait voulu consacrer aux dieux ». Hor. sat. I, L. II, v. 30.

[3] « Rutilius et Scaurus ne furent ni contredits ni blâmés » (pour avoir écrit leur propre histoire). Tacit. *Vita Agricolæ*, cap. I.

Il me souvient doncques que dez ma plus tendre enfance on remarquoit en moy ie ne sçais quel port de corps et des gestes, tesmoignants quelque vaine et sotte fierté. I'en veulx dire premierement cecy, qu'il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions *[2] et des propensions si propres et si incorporees en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir et recognoistre; et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque pli, sans nostre sceu et consentement : c'estoit une certaine affetterie consente *[3] de sa beauté, qui faisoit un peu pencher la teste d'Alexandre sur un costé, et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras; Iulius Cesar se grattoit la teste d'un doigt [4] qui est la contenance d'un homme rempli de pensements penibles; et Cicero, ce me

---

[4] *Voyez* Plutarque, dans la *Vie de César*, c. I à la fin. On a dit la même chose de Pompée, comme on le voit par une épigramme que cite Sénèque, *Controv.* L. III. c. XIX.

*[2] C'est-à-dire, « Il n'est pas étrange que nous ayons des qualités et des penchans, etc. » Coste prétend que le mot *inconvénient* employé pour *étrange*, *extraordinaire*, ne se trouve point dans nos vieux dictionnaires. Il se trompe. Voyez ce que j'ai dit au sujet de ce mot, Tom. III, page 265 aux notes.

*[3] Qui s'accordait, qui était en harmonie avec sa beauté. C'est sans doute du mot latin *consentaneus*, que Montaigne a forgé ce mot *consente*.

semble, avoit accoustumé de rincer *[4] le nez, qui signifie un naturel mocqueur: tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'aultres artificiels, de quoy ie ne parle point, comme les salutations et reverences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peult estre humble, de gloire *[5]. Ie suis assez prodigue de bonnetades *[6], notamment en esté, et n'en receois iamais sans revenche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Ie desirasse d'aulcuns princes que ie cognois, qu'ils en feussent plus espargnants et iustes dispensateurs : car ainsin indiscretement espandues, elles ne portent plus de coup; si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenances desreglees, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constantius, qui en public tenoit tousiours la teste droicte, sans la contourner ou fleschir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceulx qui le saluoient à costé [5]; ayant le corps

[5] Ammien Marcellin, L. XXI. c. XIV.

*[4] De *ringere*, selon Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, où il cite ce passage de Montaigne. Je ne sais, dit Coste, si l'on pourrait trouver ailleurs le mot de *rincer*, pour signifier, comme ici, *froncer, rider:* il n'est pas, du moins dans nos vieux dictionnaires.

*[5] Par gloire, par orgueil.

*[6] C'est-à-dire, « J'ôte assez facilement mon bonnet ou mon chapeau ».

planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gents. Ie ne sçais si ces gestes *[7] qu'on remarquoit en moy estoient de cette premiere condition, et si à la verité i'avois quelque occulte propension à ce vice *[8], comme il peult bien estre; et ne puis pas respondre des bransles du corps: mais quant aux bransles de l'ame, ie veulx icy confesser ce que i'en sens. Il y a deux parties en cette gloire: sçavoir est, de S'estimer trop; et N'estimer pas assez aultruy. Quant à l'une, il me semble premierement ces considerations debvoir estre mises en compte, Que ie me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist et comme inique, et encores plus comme importune; i'essaye à la corriger, mais l'arracher ie ne puis: c'est que ie diminue du iuste prix des choses que ie possede, et haulse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangieres, absentes et non miennes: cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'auctorité faict que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdaing, et plusieurs peres leurs enfants: ainsi foys ie, et entre deux pareils ouvrages poiserois tousiours contre le

---

*7 Il parle de ces *gestes* et *port de corps*, dans la première phrase de ce même alinéa.

*8 A une *vaine et sotte fierté*, comme il dit à l'endroit cité dans la note précédente.

mien ; non tant que la ialousie *9 de mon advancement et amendement trouble mon iugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues ; et m'apperceois que le latin me pipe à sa faveur par sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire : l'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en eguale valeur, vault mieulx que le mien, de ce qu'il n'est pas *10 mien : d'advantage que ie suis tresignorant en mon faict, i'admire l'asseurance et promesse que chascun a de soy ; là où il n'est quasi rien que ie sçache sçavoir, ny que i'ose me respondre pouvoir faire. Ie n'ay point mes moyens en proposition et par estat, et n'en suis instruict qu'aprez l'effect *11 ; autant doubteux de moi, que de toute autre chose. D'où il advient, si ie rencontre louablement *12 en une besongne, que ie le donne plus à ma fortune qu'à ma force ; d'autant

*9 C'est-à-dire, « Ce n'est pas tant parce que le désir de perfectionner mon ouvrage et de le corriger, trouble, etc.... que parce que d'elle même la *maîtrise* (possession) engendre etc. »

*10 Par cela qu'il n'est pas mien.

*11 C'est-à-dire, « Lorsque je me propose de faire telle ou elle chose, je n'ai point d'avance *l'état* (des notions exactes) des moyens dont je pourrais user pour réussir, et je n'en suis instruit que par le résultat ».

*12 Que si je réussis d'une manière satisfaisante.

que ie les desseigne *[13] toutes au hazard et en crainte. Pareillement i'ay en general cecy, que De toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que i'embrasse plus volontiers, et ausquelles ie m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent et aneantissent le plus : la philosophie ne me semble iamais avoir si beau ieu, que quand elle combat nostre presumption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse et son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus faulses opinions, et publicques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. Ces gents qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui veoient si avant dans le ciel; ils m'arrachent les dents : car, en l'estude que ie foys, duquel le subiect c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de iugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les aultres, tant de diversité et incertitude en l'eschole mesme de la sapience; vous pouvez penser, puisque ces gents là n'ont peu se resouldre de la cognoissance d'eulx mesmes et de leur propre condition qui est continuellement presente à leurs yeulx, qui est dans eulx, puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eulx mesmes font bransler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eulx mes-

---

*[13] J'en forme le dessein, le projet toujours au hasard.

mes, comment ie les croirois de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnee aux hommes pour fleau, dict la saincte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aulcun aultre s'estime moins, voire qu'aulcun aultre m'estime moins, que ce que ie m'estime : ie me tiens de la commune sorte, sauf en ce que ie m'en tiens *14 ; coulpable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouees, non excusees ; et ne me prise seulement que de ce que ie sçais mon prix. S'il y a de la gloire ; ell'est infuse en moy superficiellement, par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparoisse à la veue de mon iugement ; i'en suis arrousé, mais non pas teinct : car, à la verité, quant aux effects de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est iamais parti de moy chose qui me remplist ; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. I'ay le goust tendre et difficile, et notamment en mon endroict : ie me desadvoue sans cesse, et me sens par tout flotter et flechir de foiblesse ; ie n'ay rien du mien de quoy satisfaire

---

*14 C'est-à-dire, « Je me regarde comme étant de la classe commune et ordinaire des hommes : ce qui m'en distingue peut-être, c'est l'aveu sincère que j'en fais. Les défauts les plus communs et les plus populaires, je les ai, mais je ne les désavoue pas, ni ne cherche à les excuser ».

mon iugement. I'ay la veue assez claire et reglee, mais, à l'ouvrer *[15], elle se trouble : comme i'essaye plus evidemment en la poësie; ie l'aime infiniement, ie me cognois assez aux ouvrages d'aultruy; mais ie foys, à la verité, l'enfant quand i'y veulx mettre la main; ie ne me puis souffrir. On peult faire le sot par tout ailleurs, mais non en la poësie;

Mediocribus esse poëtis
Non dî, non homines, non concessere columnæ [6].

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de touts nos imprimeurs, pour en deffendre l'entree à tant de versificateurs !

Verùm
Nil securiùs est malo poetâ [7].

Que n'avons nous de tels peuples *[16] ? Dionysius

---

[6] « On ne supporte pas les poètes médiocres : tout les repousse, les dieux, les hommes, les colonnes des portiques où sont affichés les ouvrages nouveaux ». Hor. *de Arte poeticâ*, v. 372.

[7] « Mais rien de plus confiant qu'un mauvais poète ». Martial. epigr. LXIII, L. XII, v. 13.

*[15] A l'employer, à la mettre en *œuvre*.

*[16] C'est-à-dire, « Des peuples (tels que ceux dont il va parler) qui, dans l'assemblée des jeux olympiques, marquèrent si vivement le mépris qu'ils faisaient de la mauvaise poésie du vieux Denys, tyran de Syracuse, et maître de la meilleure partie de la Sicile ».

le pere n'estimoit rien tant de soy que sa poësie: à la saison des ieux olympiques, avecques des chariots surpassants touts aultres en magnificence, il envoya aussi des poëtes et musiciens, pour presenter ses vers, avecques des tentes et pavillons dorez et tapissez royalement. Quand on veint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple; mais, quand par aprez il veint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra premierement en mespris, et continuant d'aigrir son iugement, il se iecta tantost en furie, et courut abbattre et deschirer par despit touts ses pavillons [8]: et, ce que ses chariots ne feirent non plus rien qui vaille en la course, et que la navire qui rapportoit ses gents faillit *[17] la Sicile et feut par la tempeste poulsee et fracassee contre la coste de Tarente, il teint pour certain que c'estoit l'ire des dieux irritez, comme luy, contre ce mauvais poëme [9]; et les mariniers mesmes eschappez du naufrage alloient secondant l'opinion de ce peuple, à laquelle l'oracle qui predit sa mort sembla aussi aulcunement souscrire: il portoit « que Dionysius seroit prez de sa fin, quand il auroit vaincu ceulx qui vauldroient mieulx

---

[8] Diodore de Sicile, L. XIV, c. XXVIII.
[9] *Id. ibid.*

*[17] Manqua la Sicile, ne put y aborder.

que luy [10] ». Ce que il interpreta des Carthaginois qui le surpassoient en puissance ; et ayant affaire à eulx, gauchissoit souvent la victoire, et la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction : mais il l'entendoit mal ; car le dieu marquoit le temps de l'advantage quepar faveur et iniustice il gaigna à Athenes sur les poëtes tragiques meilleurs que luy, ayant faict iouer à l'envy la sienne intitulee les Leneïens ; soubdain aprez laquelle victoire il trespassa, et en partie pour l'excessifve ioye qu'il en conceut [11].

Ce que ie treuve excusable du mien [*18], ce n'est pas de soy et à la verité, mais c'est à la comparaison d'aultres choses pires ausquelles ie veois qu'on donne credit. Ie suis envieux du bonheur de ceulx qui se sçavent resiouïr et gratifier en leur besongne ; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soy mesme, specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrise. Ie sçais un poëte à qui, fort et foible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend gueres : il n'en rabbat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé ; tousiours recommence, tousiours reconsulte, et tou-

---

[10] Diodore de Sicile, L. XV, c. xx.

[11] *Id. ibid.*

[*18] Il faut lier cette phrase à celle qui termine l'avant-dernier paragraphe, et finit par ces mots *à tant de versificateurs*. C'est la leçon de l'édition de 1588.

siours persiste, d'autant plus fort en son advis, et plus roide, qu'il touche à lui seul *[19] de le maintenir. Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que ie les retaste, autant de fois ie m'en despite *[20] :

> Cùm relego, scripsisse pudet; qui plurima cerno,
> Me quoque, qui feci, iudice, digna lini [12].

I'ay tousiours une idee en l'ame et certaine image trouble, qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que i'ay mis en besongne; mais ie ne la puis saisir et exploicter : et cette idee mesme n'est que du moyen estage. Ce que i'argumente par là, que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration; ie iuge leur beauté, ie la veois, sinon iusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que i'entrepreune, ie doibs un sacrifice aux

---

[12] « Quand je les relis, j'ai honte de les avoir écrits ; car j'y vois bien des choses qui, même à mon avis, méritent d'être effacées ». Ovid. *de Ponto*, eleg. V, L. I, v. 15.

*[19] Qu'il est seul intéressé à le maintenir.

*[20] « C'est-à-dire, autant de fois j'en reçois un nouveau mécontentement » ; comme dans l'édition de 1588.

Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un [13], pour practiquer leur faveur [*21] :

> Si quid enim placet,
> Si quid dulce hominum sensibus influit,
> Debentur lepidis omnia Gratiis [14].

elles m'abandonnent par tout; tout est grossier chez moy; il y a faulte de gentillesse et de beauté: ie ne sçais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent: ma façon n'ayde rien à la matiere; voylà pourquoy il me la fault forte, qui ayt beaucoup de prinse, et qui luise d'elle mesme. Quand i'en saisis des populaires et plus gayes, c'est pour me suyvre à moy [*22], qui n'aime point une sagesse cerimonieuse et triste, comme faict le monde, et pour m'esgayer, non pour esgayer mon style, qui les veult plustost graves et severes : au moins si ie doibs nommer style un parler informe et sans regle, un iargon populaire, et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celuy d'Amafanius

---

[13] De Xénocrate, dans les *Préceptes du mariage*, c. XXVI, de la version d'Amyot.

[14] « Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens, c'est aux Grâces qu'on en est redevable ». — Aucun commentateur de Montaigne n'a pu, jusqu'à présent, déterrer la source de ces vers latins.

[*21] Pour gagner, pour me concilier leur faveur.

[*22] C'est pour être conforme à moi-même, *suivre* mon caractère.

et de Rabirius [15]. Ie ne sçais ny plaire, ny resiouïr, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seiche entre mes mains et se ternit. Ie ne sçais parler qu'en bon escient [*23] : et suis du tout desnué de cette facilité, que ie veois en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un prince de toute sorte de propos; la matiere ne leur faillant iamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment gueres les discours fermes; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus aysees, qui sont communement les mieulx prinses [*24], ie ne sçais pas les employer; mauvais prescheur de commune : de toute matiere ie dis volontiers les dernieres choses que i'en sçais. Cicero estime que ez traictez de la philosophie, [16] le plus difficile membre

---

[15] Amafanius *et* Rabirius, *nullâ arte adhibitâ de rebus ante oculos positis vulgari sermone disputant; nihil definiunt, nihil partiuntur, nihil aptâ interrogatione concludunt.* Cic. *Acad. quæst.* L. I, c. II.

[16] *Difficillimum autem est, in omni conquisitione rationis, exordium.* De Universo, c. II.

[*23] De bonne foi, et lorsque j'ai quelque chose à dire.

[*24] Les mieux *reçues*, comme dans l'édition de 1588.

soit l'exorde [17] : si c'est ainsi, ie me prends à la conclusion sagement. Si faut il conduire la chorde *[25] à toute sorte de tons; et le plus aigu est celuy qui vient le moins souvent en ieu. Il y a pour le moins

---

[17] « Montaigne, dit Coste, ne cite cette pensée, que pour se moquer de Cicéron, qu'il considérait plutôt comme un beau parleur qne comme un subtil philosophe; en quoi il n'avait pas grand tort : car, à bien examiner les ouvrages philosophiques de Cicéron, il est aisé de voir que ce ne sont, en effet, que les pensées de Platon, d'Aristote, d'Épicure, de Zénon, etc., traduites nettement et poliment en latin ». — Cette critique de Coste est un peu sévère. Il est vrai que, le plus souvent, dans ses traités de morale, Cicéron examine, développe et explique les systêmes, les idées des plus célèbres philosophes qui l'ont devancé ; mais cela même est un avantage, et rien de plus conforme aux règles d'une bonne logique. Il finit toujours par en tirer d'utiles inductions, et présente, à son tour, les pensées qui lui sont propres, le systême qu'il a adopté. Sans doute l'orateur latin, dont la vie fut si agitée, ne pouvait s'occuper de philosophie, qu'à de très-courts intervalles : mais là encore, il se montre, comme en éloquence, un homme supérieur.

*[25] Sçavoir relascher, édit. in-f°. de 1595. — *Conduire la chorde*, est une expression purement latine que Montaigne applique ici à l'art de monter les cordes des instrumens, sur les différens tons. Horace dit, en parlant de l'art du cordier dont il décrit même très-bien le mécanisme :

Tortum digna sequi potiùs, quàm ducere funem.

HORAT. epist. x, L. I, v. 48. — N.

autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soubtenir une poisante : tantost il fault superficiellement manier les choses, tantost les profonder *26. Ie sçais bien que la pluspart des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorce; mais ie sçais aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les veoid souvent se relascher à cette basse façon et populaire de dire et traicter les choses, la soubtenant des graces qui ne leur manquent iamais[18].

Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poli; il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et desreglees; et me plaist ainsi, sinon par mon iugement, par mon inclination : mais ie sens bien que par fois ie m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, i'y retumbe d'une aultre part,

> Brevis esse laboro,
> Osbcurus fio [19].

[18] Cela est particulièrement vrai de Platon qui est souvent bien vide de choses, et dont le plus grand mérite consiste dans le style et l'élocution. Il a su dire avec nombre et harmonie, une multitude de lieux communs, qui ne méritaient pas plus d'être écrits que d'être lus. — N.

[19] J'évite d'être long, et je deviens obscur.
HORAT. *de Arte poet.* v. 25—26.

*26 Les approfondir, comme on dit aujourd'hui.

Plato dict [20] que le long ou le court ne sont proprietez qui ostent ny donnent prix au langage. Quand i'entreprendrois de suyvre cet aultre style equable *[27], uny et ordonné, ie n'y sçaurois advenir: et encores que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que ie treuve Cesar et plus grand et moins aysé à representer; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque [21], ie ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque. Comme à faire, à dire aussi, ie suys tout simplement ma forme naturelle *[28] : d'où c'est, à l'adventure, que ie puis plus à parler *[29], qu'à escrire. Le mouvement et action animent les paroles,

---

[20] *De Republ.* L. X.

[21] Montaigne n'a ni les saillies de Sénèque, ni, en général, son style ni sa manière. Il est plus dur, plus serré, plus nerveux. Il ne se replie pas aussi souvent que Sénèque, sur les mêmes pensées, et ne cherche pas, autant que lui, à faire de l'esprit. Ce en quoi il me paraît ressembler à Sénèque, c'est qu'il a comme lui un style heurté, coupé et inégal; mais leur manière et la tournure de leur esprit me paraissent fort différentes. — N.

*[27] Égal.

*[28] Dans l'édition in-4°. de 1588, Montaigne avait dit : « Je suy la forme de dire qui est née avecques moi, simple et naifve autant que je puis ».

*[29] Que j'ai plus d'avantage à parler, etc., comme il y avait dans l'édit. de 1588.

notamment à ceulx qui se remuent brusquement, comme ie foys, et qui s'eschauffent: le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles mesmes n'en ont gueres, comme le babil; Messala se plainct, en Tacitus [22], de quelques accoustrements estroicts de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est alteré, et en la prononciation et ailleurs, par la barbarie de mon creu: ie ne veis iamais homme des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne bleceast les aureilles pures françoises. Si n'est ce pas [*30] pour estre fort entendu en mon perigordin, car ie n'en ay non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en chault gueres [*31]; c'est un langage (comme sont autour de moy d'une bande et d'aultre, le poittevin, xaintongeois, angoumoisin, limosin, auvergnat), brode [*32], traisnant, esfoiré: il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que ie treuve singuliere-

---

[22] Dans le dialogue intitulé, *de Causis corruptæ eloquentiæ*, vers la fin. Quelques-uns attribuent ce dialogue à Tacite, d'autres à Quintilien.

[*30] Et pourtant ce n'est pas que je sois, etc.

[*31] Et je ne m'en soucie guères.

[*32] Languissant, lâche et mou. — *Brode* est un terme gascon.

ment beau, sec, bref, signifiant, et à la verité un langage masle et militaire plus qu'aultre que i'entende, aultant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, delicat et abondant. Quant au latin qui m'a esté donné pour maternel [23], i'ay perdu par desaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler; ouy, et à escrire: en quoy aultresfois ie me faisois appeller maistre Iehan. Voylà combien peu ie vaulx de ce costé là.

La beauté est une piece de grande recommendation au commerce des hommes; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux aultres, et n'est homme si barbare et si rechigné qui ne se sente aulcunement frappé de sa doulceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng; ainsi sa structure et composition sont de bien iuste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'autre, ils ont tort: au rebours, il les fault r'accoupler et reioindre; il fault ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contrerooller, le conseiller, le redresser, et ramener quand il four-

---

[23] Voy. L. III, *des Essais*, chap. II.

voye*[33]; l'espouser en somme, et luy servir de mary, à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordants et uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison: car ils sçavent que la iustice divine embrasse cette societé et ioincture du corps et de l'ame, iusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles; et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veult qu'entier il receoive le chastiement, ou le loyer, selon ses merites. La secte peripatetique, de toutes les sectes la plus civilisee, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourveoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associees : et montrent les aultres sectes, pour ne s'estre assez attachees à la consideration de ce meslange, s'estre partialisees, cette cy pour le corps, cette aultre pour l'ame, d'une pareille erreur *[34] ; et avoir escarté leur subiect qui est l'Homme, et leur guide qu'ils advouent en general estre Nature.

La premiere distinction qui ayt esté entre les hommes, et la premiere consideration qui donna les pree-

---

*33 Quand il s'égare, quand il *se fourvoye*, comme on dirait aujourd'hui.

*34 C'est-à-dire, « et fait voir que les autres sectes, pour ne s'être pas assez attachées, etc., se sont montrées partiales, celle-ci en rapportant tout au corps, celle-là à l'ame, par une erreur commune à l'une et à l'autre ».

minences aux uns sur les aultres, il est vraysemblable que ce feut l'advantage de la beauté [24] :

> Agros divisere atque dedere
> Pro facie cujusque, et viribus ingenioque;
> Nam facies multùm valuit, viresque vigebant [25].

---

[24] C'est bien plutôt la force, la finesse, la ruse, en un mot

> Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
> A sur l'esprit grossier des vulgaires humains,

qui ont donné aux uns du pouvoir sur les autres. Les avantages corporels ont contribué sans doute à établir, du moins à préparer cette supériorité; mais la vraie source de ce grand pouvoir, et ce qui a servi à le conserver à ceux qui en jouissaient, n'est autre chose que l'inégalité physique des facultés intellectuelles. La force physique asservit un individu à un autre individu; mais elle ne lui soumet pas une multitude, parce que s'il est plus fort que tel ou tel homme, il est plus faible, que trois, que quatre, que dix. Mais un degré supérieur d'intelligence, et par conséquent une disposition particulière de la substance enfermée dans la tête, suffit pour fonder cette prééminence, non-seulement d'un sexe sur l'autre, mais d'un individu sur tout un peuple. Lucrèce n'a pas oublié de joindre à la force physique, la supériorité de l'esprit, *viribus ingenioque* : et s'il donne une aussi grande influence à la beauté, c'est lorsqu'elle se trouve réunie à la force corporelle et à l'étendue du génie, *nam facies multùm valuit, viresque vigebant.* — N.

[25] « Ils divisèrent les terres, et les cédèrent à chacun en proportion de sa beauté, de ses forces et de son esprit; car la beauté et la force étaient alors les premières qualités dans les hommes ». Lucret. L. V, v. 1109.

Or, ie suis d'une taille un peu au dessoubs de la moyenne : ce default n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité à ceulx mesmement qui ont des commandements et des charges; car l'auctorité que donne une belle presence [*35] et maiesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de haulteur [26]. Le courtisan [27] a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute aultre; et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il fault à cette mediocrité [*36], qu'il soit plustost au decà, qu'au delà d'icelle, ie ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes, dict Aristote [28], sont bien iolis, mais non pas beaux; et se cognoist en la grandeur, la grand'ame; comme la beauté, en un grand corps et hault: les Ethiopes et les Indiens, dict il [29], elisants leurs roys et magis-

---

26 Végèce, L. I, chap. V.

27 Livre italien composé par Baltazar de Castillon, sous le titre *del Cortegiano*, c'est-à-dire, *du Courtisan*.

28 *Ethic. Nicom.* L. IV, c. VII.

29 *Polit.* L. IV, c. IV.

*35 Prestance.

*36 C'est-à-dire, « s'il n'a pas cette taille médiocre et commune, que le courtisan exige pour son gentilhomme, qu'il fût plutôt plus petit que plus grand, je ne le voudrais pas dans un militaire ».

trats, avoient esgard à la beauté et procerité *[37] des personnes. Ils avoient raison; car il y a du respect pour ceulx qui le suyvent, et, pour l'ennemy, de l'effroy, de veoir à la teste d'une troupe marcher un chefde belle et riche taille.

> Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
> Vertitur, arma tenens, et toto vertice suprà est[30].

Nostre grand roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doibvent estre remarquees avec soing, religion et reverence, n'a pas refusé la recommendation corporelle, *speciosus formâ præ filiis hominum* [31] : et Platon, avecques la temperance et la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique [32]. C'est un grand despit, qu'on s'addresse à vous parmy vos gents pour vous demander « Où est monsieur » ? et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade *[38] qu'on faict à vostre barbier ou à votre secretaire; comme il adveint au pauvre Philopœmen : Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'atten-

---

30 « A la tête des guerriers, on voit marcher Turnus, les armes à la main; sa taille est élevée, et il passe de la tête tous ceux qui l'entourent ». Virg. *Enéide*, L. VII, v. 783.

31 « Il était le plus beau des fils des hommes ». Ps. XLV, v. 3.

32 *De Republ.* L. VII et L. III.

*37 Et à la haute taille. *Procerité*, du latin *proceritas*, qui signifie la même chose.

*38 Du salut.

doit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, et le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu ayder à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen [33] : les gentils-hommes de sa suitte estants arrivez, et l'ayant surprins embesongné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict, luy demanderent ce qu'il faisoit là : « Ie paie, leur respondit il, la peine de ma laideur ». Les aultres beautez sont pour les femmes : la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse; ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et doulceur des yeulx, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'aureille et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chastaigne, ny le poil relevé, ny la iuste rondeur de teste, ny la frescheur du teinct, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme.

I'ay, au demourant, la taille forte et ramassee ; le visage, non pas gras, mais plein ; la complexion entre le iovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaulde,

Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis [34].

---

[33] Voy. Plutarque, *Vie de Philopœmen.*

[34] « Aussi ai-je l'estomac, les jambes et les cuisses hérissés de poils ». Martial. ep. XXXVI, L. II, v. 5. Il y a dans Martial :

Nunc tibi crura pilis, et sunt tibi pectora setis.

la santé, forte et alaigre iusques bien avant en mon aage, rarement troublee par les maladies. I'estois tel, car ie ne me considere pas à cette heure que ie suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans :

> Minutatim vires et robur adultum
> Frangit, et in partem peiorem liquitur ætas [35].

ce que ie seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre, ce ne sera plus moy; ie m'eschappe touts les iours, et me desrobbe à moy.

> Singula de nobis anni prædantur euntes [36].

D'addresse et de disposition, ie n'en ai point eu; et si suis fils d'un pere tresdispos, et d'une alaigresse qui luy dura iusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva gueres homme de sa condition qui s'egualast à luy en tout exercice de corps: comme ie n'en ai trouvé gueres aulcun qui ne me surmontast; sauf au courir, en quoy i'estois des mediocres. De la musique, ny pour la voix, que i'y ay tresinepte, ny pour les instruments, on ne m'y a iamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la luicte, ie n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere et vulgaire suffisance,

---

[35] « Insensiblement les forces se perdent, la vigueur s'épuise, et notre être va toujours en déclinant ». Lucret. L. II, v. 1130.

[36] Dans leur fuite rapide, les années nous dérobent sans cesse quelque portion de nous-mêmes ». Hor. epist. II, L. II, v. 55.

à nager, à escrimer, à voltiger et à saulter, nulle du tout. Les mains, ie les ay si gourdes *[39], que ie ne sçais pas escrire seulement pour moy ; de façon que, ce que i'ay barbouillé, i'aime mieulx le refaire que de me donner la peine de le demesler : et ne lis gueres mieulx ; ie me sens poiser aux escoutants : aultrement bon clerc. Ie ne sçais pas clorre à droict une lettre, ny ne sceus iamais tailler plume, ny trencher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poing*[40] un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont, en somme, tresbien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'alaigre ; il y a seulement une vigueur pleine et ferme : ie dure bien à la peine ; mais i'y dure, si ie m'y porte moy mesme, et autant que mon desir m'y conduict,

Molliter austerum studio fallente laborem [37].

---

37 « Car le plaisir qui accompagne le travail en fait oublier la fatigue ». Hor. sat. II, L. II, v. 12.

*39 Si pesantes, si maladroites. Du mot latin *gurdus,* dont le peuple de Rome se servait pour signifier *sot, stupide,* du tems de Quintilien, qui avait ouï dire que ce mot était originairement espagnol, *Inst. Orat.* L. I, c. v. Nos pères, dit Coste, ont formé le mot *gourd*, *gourde*, dans le sens qu'il est employé ici par Montaigne. De *gourd* est venu *engourdir,* qui est encore en usage.

*40 Montaigne a écrit *point ;* mais il est clair qu'il faut *poing*. Son orthographe est, en général, peu exacte, et surtout peu uniforme ; le même mot est souvent diversement orthographié dans la même page. — N.

aultrement, si ie n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si i'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, ie n'y vauls rien ; car i'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoy ie veuille ronger mes ongles, et que ie veuille acheter au prix du torment d'esprit et de la contraincte :

> Tanti mihi non sit opaci
> Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum[38].

Extremement oysif, extremement libre, et par nature et par art, ie[*41] presterois aussi volontiers mon sang que mon soing. I'ay une ame toute sienne, accoustumee à se conduire à sa mode : n'ayant eu iusques à cette heure ny commandant ny maistre forcé, i'ay marché aussi avant, et le pas, qu'il m'a pleu; cela m'a amolli et rendu inutile au service d'aultruy, et ne m'a faict bon qu'à moy[39].

Et, pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poisant, paresseux et faineant; car, m'estant

---

[38] « Non, je ne voudrais point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'or qu'il roule dans la mer ». Juv. sat. 3, v. 54.

[39] Voyez ce qu'il dit encore à ce sujet, L. III, c. III.

[*41] Montaigne avait d'abord écrit, *ie ne treuve rien cherement acheté que ce qui me couste du soing;* mais il a préféré la leçon du texte, et a rayé la première, que je mets ici en note. — N.

trouvé en tel degré de fortune, dez ma naissance, que i'ay eu occasion de m'y arrester, et en tel degré de sens, que i'ay senti en avoir occasion, ie n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien prins :

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo,
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris;
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores [40]:

*[42] ie n'ay eu besoing que de la suffisance de me contenter; qui est pourtant un reglement d'ame, à le bien prendre, egualement difficile en toute sorte de condition, et que, par usage, nous veoyons se trouver plus facilement encores en la necessité qu'en l'abondance [41]; d'autant, à l'adventure, que, selon le cours de nos aultres passions, la faim des richesses

---

40 « Un favorable aquilon n'enfle pas mes voiles, il est vrai; mais un vent contraire ne trouble pas non plus ma course. Tant pour la force que pour les talens et la figure; tant par la vertu que la naissance, je suis des derniers de la première classe, et des premiers de la dernière ». Hor. epist. II, L. II, v. 201.

41 C'est à-peu-près la pensée d'Isocrate qu'il a exprimée ainsi dans un autre endroit : « Outre ce que dict Isocrates, que la défectuosité a plus de part à la modération, que n'a l'excès ». Voyez ci-dessus L. I, c. XXII.

*42 « Estant né tel qu'il ne m'a fallu mettre en queste d'autres commodités, je n'ai eu besoing, etc. ». Addition de l'édit. in-4°. de 1588.

est plus aiguisee par leur usage que par leur disette, et la vertu de la moderation, plus rare que celle de la patience : et n'ay eu besoing que de iouïr doulcement des biens que Dieu par sa liberalité m'avoit mis entre mains. Ie n'ay gousté aulcune sorte de travail ennuyeux : ie n'ay eu gueres en maniement que mes affaires ; ou, si i'en ay eu, ce a esté en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gents qui s'en fioient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoissoient; car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poulsif.

Mon enfance mesme a esté conduicte d'une façon molle et libre, et exempte de subiection rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion delicate et incapable de solicitude ; iusques là, que i'aime qu'on me cache mes pertes et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises *[43], ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir ;

Hæc nempe supersunt,
Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus[42] ;

i'aime à ne savoir pas le compte de ce que i'ay, pour sentir moins exactement ma perte : ie prie ceulx qui

---

[42] « Ce sont là des choses qui échappent aux yeux du maître, et dont les voleurs s'accommodent ». Hor. epist VI, L. I, v. 45.

*[43] De mes dépenses.

vivent avecques moy, où l'affection leur manque et les bons effects, de me piper et payer de bonnes apparences. A faulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subiects, et pour ne me pouvoir tenir tendu a regler et ordonner les affaires, ie nourris, autant que ie puis, en moy cett'opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « De prendre toutes choses au pis; et ce pis là, me resouldre à le porter doulcement et patiemment » : c'est à cela seul que ie travaille, et le but auquel i'achemine touts mes discours. A un dangier, ie ne songe pas tant comment i'en eschapperay, que combien peu il importe que i'en eschappe : quand i'y demeurerois, que seroit ce? Ne pouvant regler les evenements, ie me regle moy mesme; et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à moy. Ie n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon poinct : i'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune; et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secousses diverses du doubte et de la consultation, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque

party que ce soit, aprez que la chance est livree [43]. Peu de passions m'ont troublé le sommeil; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins i'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me iecte dans le battu, le plus boueux et enfondrant, d'où ie ne puisse aller plus bas; et y cherche seureté : aussi i'aime les malheurs touts purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage [*44], et qui du premier sault me poulsent droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala [44].

Aux evenements, ie me porte virilement; en la conduicte, puerilement : l'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le ieu ne vault pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion, que n'a le pauvre; et le ialoux, que le cocu; et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance; vous n'y avez besoing que de vous; elle se fonde là et appuye toute en soy. Cet exemple d'un gentilhomme que plusieurs

---

43 Voyez le chap. II, du L. III. Il dit là qu'il se sert rarement des avis d'autrui, et en donne la raison.

44 « Ce sont les maux incertains qui tourmentent le plus ». Senec. act. III, sc. 1, v. 29.

*44 Par l'incertitude de les prévenir ou de les atténuer.

ont cogneu, a il pas quelque air philosophique? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa ieunesse, grand diseur, grand gaudisseur *45. Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné de quoy parler et se mocquer des aultres; pour se mettre à couvert, il espousa une femme qu'il print au lieu où chascun en treuve pour son argent, et dressa avecques elle ses alliances; « Bon iour, putain »; « Bon iour, cocu »; et n'est chose de quoy plus souvent et ouvertement il entretinst chez luy les survenants que de ce sien desseing: par où il bridoit les occultes cacquets des mocqueurs, et esmousseoit la poincte de ce reproche.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'advancer, que la fortune me feust venue querir par le poing; car, de me mettre en peine pour un'esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progrez, ie ne l'eusse sceu faire:

Spem pretio non emo[45]:

---

45 « Je n'achète pas l'espérance argent comptant ». Terent. *Adelph.* act. II, sc, III, v. 11.

*45 Grand railleur. — *Gaudir*, c'est, dit Nicot, se moquer par jeu et en riant. Au 3e. liv. d'*Amadis*, c. IV, on lit: *Reprindrent leur chemin* gaudissants *l'un l'austre d'avoir esté ainsi deceus par la malice des femmes.*

ie m'attache à ce que ie veois et que ie tiens, et ne m'esloingne gueres du port;

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas[46].

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien; et ie suis d'advis que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prinse sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied, et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il iecte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste:

Capienda rebus in malis præceps via est[47]:

et i'excuse plustost un cadet de mettre sa legitime au vent, que celui à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult point veoir necessiteux qu'à sa faulte. I'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy;

Cui sit conditio dulcis, sine pulvere palmæ[48]:

---

46 « Qu'une de tes rames fende les flots; et que l'autre touche le sable (du rivage) ». Propert. Eleg. III, L. III, v. 23.

47 « Dans l'extrême malheur, les résolutions les plus téméraires sont celles qu'il faut préférer ». Senec. *Agamemn.* act. II, v. 47.

48 « Quelle plus douce condition que de vaincre sans avoir combattu ». Hor. epist. L. I, v. 51.

iugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses ; et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, « que les François semblent des guenons, qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, iusques à ce qu'elles sont arrivees à la plus haulte branche; et y montrent le cul quand elles y sont [49] » :

Turpe est quod nequeas capiti committere pondus
Et pressum inflexo mox dare terga genu [50].

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, ie les trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes mœurs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse; la foy et la conscience s'y feussent trouvees scrupuleuses et superstitieuses; la franchise et la liberté, importune, inconsideree et temeraire. A quelque chose sert le malheur : il faict bon naistre en un siecle fort depravé; car, par comparaison d'aultruy,

---

49 Dans l'édition *des Essais*, à Lyon, chez Fr. Lefèvre, 1595, on a supprimé ce mot là comme injurieux à la nation. Notez, en passant, qu'un avocat au parlement de Paris, nommé Gouthières (en latin *Gutherius*), attribue cette comparaison au chancelier de L'Hospital. Voyez son traité *de jure Manium*. L. II, c. XXVI. — N.

50 « Il est honteux de se charger la tête d'un fardeau qu'on ne saurait porter, pour succomber bientôt, le déposer et s'enfuir ». Propert. eleg. IX, L. III, v. 5.

vous estes estimé vertueux, à bon marché : qui n'est que parricide en nos iours et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur [51] :

Nunc} si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum totâ ærugine follem ;
Prodigiosa fides, et thuscis digna libellis,
Quæque coronatâ lustrari debeat agnâ [52].

et ne feut iamais temps et lieu où il y eust pour les princes loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la iustice. Le premier qui s'advisera de se poulser en faveur et en credit par cette voye là, ie suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compaignons : la force, la violence peuvent quelque chose, mais non pas tousiours tout. Les marchands, les iuges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vaillance et science militaire avecques la noblesse [53] ; ils rendent des combats honorables et

---

[51] Voilà une cruelle satire de ces tems-là, et une réponse à ceux qui louent toujours les siècles passés, aux dépens du nôtre.

[52] « De nos jours, si ton ami ne nie point le dépôt que tu lui as confié, s'il te rend ton vieux sac, et ton argent noirci par le tems, c'est un trait de probité digne d'être inscrit dans les livres de nos pontifes, c'est un prodige dont on est tenté de se purifier par le sacrifice d'une brebis ». Juv. sat. XIII, v. 60.

[53] Ce passage est expliqué par ce qui est dit dans le dernier paragraphe de ce chapitre.

publicques et privez, ils battent, ils deffendent villes en nos guerres presentes : un prince estouffe sa recommendation emmy cette presse *[46] : Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, et surtout de iustice ; marques rares, incognues et exilees : c'est la seule volonté des peuples deqnoy il qeult faire ses affaires *[47] ; et nulles aultres qualitez ne peuvent tant flatter leur volonté comme celles là, leur estants bien plus utiles que les aultres : *Nihil est tam populare quàm bonitas* [54].

Par cette proportion *[48] ie me feusse trouvé grand et rare ; comme ie me treuve pygmee et populaire, à la proportion d'aulcuns siecles passez, ausquels il estoit vulgaire, si d'aultres plus fortes qualitez n'y concurroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances, mol au ressentiment des offenses, religieux

---

[54] « Rien ne rend si populaire que la bonté ». Cic. *pro Ligar.* c. XII.

*[46] C'est-à-dire, « un prince n'a rien qui puisse le faire distinguer au milieu de cette foule qui égale la noblesse en vaillance et en science militaire ».

*[47] C'est-à-dire, « il ne peut faire ses affaires (réussir), qu'en se conciliant la bonne volonté (l'affection) des peuples ; et nulles autres qualités (plus que celles qu'il vient d'indiquer), ne peuvent gagner leur affection, parce qu'ils ne retirent d'aucunes autant d'avantages ».

*[48] D'après cette comparaison de mes qualités et de mes mœurs avec celles des tems modernes, etc.

en l'observance de sa parole, ny double, ny soupple, ny accommodant sa foy à la volonté d'aultruy et aux occasions [55]: plustost lairrois ie rompre le col aux affaires, que de tordre [*49] ma foy pour leur service.

Car quant à cette nouvelle vertu de feinctise et dissimulation qui est à cette heure si fort en credit, ie la hais capitalement; et de touts les vices, ie n'en treuve aulcun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher soubs un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est: par là nos hommes se dressent à la perfidie; estants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doibt point desmentir ses pensees; il se veult faire veoir iusques au dedans, où tout y est bon, ou au moins, tout y est

---

[55] Ici Montaigne a voulu se caractériser lui-même, quoiqu'il ne le fasse pas d'une manière si directe et si distincte que dans l'édition de 1588, p. 277, où il avait dit expressément : « Par cette proportion j'eusse été modéré en mes vengeances, mol au resentiment des offenses, très-constant et religieux en l'observance de ma parolle : ny double; ny souple, ny accomodant ma foy à la volonté d'aultrui et aux occasions : j'eusse plustost laissé rompre le col aux affaires que de plier ma foy et ma conscience à leur service ».

[*49] De plier, édit. in-fol. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

humain. Aristote estime office de magnanimité, haïr et aimer à descouvert [56]; iuger, parler avecques toute franchise, et, au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'aultruy. Appollonius disoit que « c'estoit aux serfs de mentir, et aux libres de dire verité » [57] : c'est la premiere et fondamentale partie de la vertu; il la fault aimer pour elle mesme. Celuy qui dict vray, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert [*50], et qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame, de sa complexion, refuyt la menterie, et hait mesme à la penser : i'ai une interne vergongne et un remords picquant, si parfois elle m'eschappe; comme parfois elle m'eschappe, les occasions me surprenant et agitant impremeditement [*51]. Il ne fault pas tousiours dire tout; car ce seroit sottise : mais ce qu'on dict, il fault qu'il soit tel qu'on le pense; aultrement, c'est meschanceté. Ie ne sçais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est, de n'en estre pas creus lors mesme qu'ils disent

---

56 *Ethic. ad Nicom.* L. IV.

57 *Philostrate*, p. 409, ed. Olearii, an. 1709.

*50 Parce que cela lui sert, lui est utile.

*51 A l'improviste. — *Imprémédítément* est un mot forgé par Montaigne, et qui pourrait, en quelques occasions, s'employer.

verité [58]; cela peult tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont faict aulcuns de nos princes, Que « ils iecteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions », qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus [59], et Que « qui ne sçait se feindre, ne sçait pas regner [60] », c'est tenir advertis ceulx qui ont à les practiquer [*52], que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent; *quo quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detractâ opinione probitatis* [61] : ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage ny aux paroles de celuy qui faict estat d'estre tousiours aultre au dehors qu'il n'est au dedans,

---

58 Cela me rappelle un mot assez plaisant de madame Geoffrin. Un homme très-accoutumé à mentir, racontait devant elle un fait assez singulier. Madame Geoffrin se retourne et dit, à voix basse, à celui qui était auprès d'elle : je parie que cela n'est pas vrai. Oh ! pour cette fois-ci, lui répondit l'homme à qui elle parlait, je suis sûr qu'il ne ment pas. Alors madame Geoffrin lui répartit vivement : *Si cela est vrai, pourquoi le dit-il ?* — N.

59 Voyez Aurelius Victor, *de Vir. illustr.* c. LXI.

60 Maxime favorite de Louis XI.

61 « Plus un homme est fin et adroit, plus il devient odieux et suspect, s'il perd la réputation d'homme de bien ». Cic. *de Offic.* L. II, c. IX.

*52 A traiter avec eux.

comme faisoit Tibere. Et ne sçais quelle part telles gents peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisants rien qui soit receu pour comptant : qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceulx qui, de nostre temps, ont consideré en l'establissement du debvoir d'un prince le bien de ses affaires seulement, et l'ont preferé au soing de sa foy et conscience, diroient quelque chose à un prince de qui la fortune auroit rengé à tel poinct les affaires, que pour tout iamais il les peust establir par un seul manquement et faulte à sa parole *53 : mais il n'en va pas ainsin ; on recheoit souvent en pareil marché ; on faict plus d'une paix, plus d'un traicté en sa vie. Le gaing qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi tousiours il s'en presente, comme à toutes aultres meschancetez ; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruict : mais ce premier gaing apporte infinis dommages suyvants, iectant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negociation, par

---

*53 Voici comme j'entends cette phrase obscure, qu'aucun commentateur n'a expliquée : « Ceux qui de notre tems, ont considéré, etc., ne manqueraient point de donner des conseils (conformes à leur manière de voir), à un prince de qui la fortune, etc. ». Toute la difficulté vient de ces mots *diroient quelque chose ;* je les explique par, *diraient quelque chose qui le persuaderait*, *l'exciterait*, *au prince*, etc.

l'exemple de cette infidelité. Soliman, de la race des ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches *54, lorsque, de mon enfance, il feit descendre son armee à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare et les habitans de Castro estoient detenus prisonniers aprez avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé (par ses gents) avecques eulx, manda qu'on les relaschast, et qu'ayant en main d'aultres grandes entreprinses en cette contree là, cette desloyauté, quoyqu'elle eust quelque apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descri et une desfiance d'infini preiudice [62].

Or, de moy, i'aime mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé *55. I'advoue qu'il se peult mesler quelque poincte de fierté et d'opi-

---

62 Montaigne parle ici de l'expédition ordonnée par Soliman, en 1537, contre le royaume de Naples. La ville de Castro fut prise et saccagée par le bacha *Lussibec*. Voy. Giannone, L. XXXII, c. IV. — Montaigne a raison de dire qu'il était alors *dans l'enfance* : il n'avait que quatre ans.

*54 C'est-à-dire, accords, traités et *pactes*, comme on a mis dans les dernières éditions. *Pache*, dit Coste, est encore en usage à Genève et dans le pays de Gex.

*55 Il faut lier cette phrase avec les derniers mots de l'avant-dernier paragraphe (*qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge*); comme dans l'édition in-4° de 1588.

niastreté, à se tenir ainsin entier et descouvert comme ie suis, sans consideration d'aultruy; et me semble que ie deviens un peu plus libre où il le fauldroit moins estre, et que ie m'eschauffe par l'opposition du respect: il peult estre aussi que ie me laisse aller aprez ma nature, à faulte d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que i'apporte de ma maison, ie sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité; mais, oultre ce que ie suis ainsi faict, ie n'ay pas l'esprit assez soupple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par quelque destour, ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'asseurance pour la maintenir, et fois le brave par foiblesse; parquoy ie m'abandonne à la naïfveté, et à tousiours dire ce que ie pense, et par complexion et par desseing, laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disoit [63], « le principal fruict qu'il eust tiré de la philosophie estre Qu'il parloit librement et ouvertement à chascun ».

C'est un util de merveilleux service que la memoire, et sans lequel le iugement faict bien à peine son office; elle me manque du tout. Ce qu'on me veult proposer, il fault que ce soit à parcelles; car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs,

---

[63] Diog. Laerce, *Vie d'Aristippe*, L. II, segm. 68.

il n'est pas en ma puissance : Ie ne sçaurois recevoir une charge *[56], sans tablettes : Et, quand i'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, ie suis reduict à cette vile et miserable necessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que i'ay à dire; aultrement ie n'aurois ny façon ny asseurance, estant en crainte que ma memoire veinst à me faire un mauvais tour : mais ce moyen m'est non moins difficile; pour apprendre trois vers, il me fault trois heures ; et puis, en un mien ouvrage, la liberté et auctorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaysee à concevoir *[57]. Or, plus ie m'en desfie *[58], plus elle se trouble ; elle me sert mieulx par rencontre : il fault que ie la solicite nonchalamment; car si ie la presse, elle s'estonne ; et depuis qu'elle a commencé à chanceler, plus ie la sonde, plus elle s'empestre et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Cecy que ie sens en la memoire, ie le sens en plusieurs aultres parties : ie fuys le commandement, l'obligation et la contraincte ; ce que ie foys ayseement et naturellement, si ie m'ordonne de le faire par une expresse et prescripte ordonnance, ie ne sçais

---

*[56] Je ne saurais me charger de quelque commission.

*[57] Il y a dans l'édition de 1595, *à arrester en la memoire de son auteur*, ce qui est bien plus clair.

*[58] De ma mémoire.

plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et iurisdiction plus particuliere sur eulx, me refusent parfois leur obeïssance, quand ie les destine et attache à certain poinct et heure de service necessaire: cette preordonnance contraincte et tyrannique les rebute; ils se croupissent d'effroy ou de despit, et se transissent. Aultresfois estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceulx qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traictast avec toute liberté, i'essayai de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon l'usage du pays: mais il y eut du plaisir; car cette menace et preparation d'avoir à m'efforcer oultre ma coustume et mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que ie ne sceus avaller une seule goutte, et feus privé de boire pour le besoing mesme de mon repas; ie me trouvay saoul et desalteré par tant de bruvage que mon imagination avoit preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceulx qui ont l'imagination plus vehemente et puissante; mais il est pourtant naturel, et n'est aulcun qui ne s'en ressente aulcunement: On offroit à un excellent archer, condamné à la mort, de luy sauver la vie s'il vouloit faire veoir quelque notable preuve de son art: il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy feist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encores la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc: Un homme qui

pense ailleurs, ne fauldra point, à un poulce prez, de refaire tousiours un mesme nombre et mesure de pas au lieu où il se promene; mais s'il y est avecques attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par desseing.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coing de ma maison [64]: s'il me tumbe en fantasie chose que i'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe en traversant seulement ma cour, il fault que ie la donne en garde à quelqu'aultre. Si ie m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, ie ne fauls iamais de le perdre: qui faict que ie me tiens, en mes discours, contrainct, sec et resserré. Les gents qui me servent, il fault que ie les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tresmalaysé de retenir des noms; ie diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre: et si ie durois à vivre longtemps, ie ne crois pas que ie n'oubliasse mon nom propre, comme ont faict d'aultres. Messala Corvinus feut deux ans n'ayant trace aulcune de memoire [65],

---

64 Voyez la description de sa *librairie* (bibliothèque), dans le chap. III du L. III.

65 Pline dit absolument que Messala Corvinus oublia son nom. *Hist. Nat.* L. VII, c. XXIV.

ce qu'on dict aussi de George Trapezonce [66]. Et pour mon interest, ie rumine souvent quelle vie c'estoit que la leur, et si, sans cette piece, il me restera assez pour me soubtenir avecques quelque aysance; et y regardant de prez, ie crains que ce default, s'il est parfaict, perde toutes les functions de l'ame :

Plenus rimarum sum, hàc atque illàc perfluo [67].

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que i'avois donné, ou receu d'un aultre, trois heures auparavant; et d'oublier où i'avois caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero [68] : ie m'ayde à perdre ce que ie serre particulierement. *Memoria certè non modo philosophiam, sed omnis vitæ usum, omnesque artes, unà maximè continet* [69]. C'est le receptacle et l'es-

---

66 Il s'agit ici de George de Trébisonde, Grec qui vint à Rome, sous le pape Eugène IV. Il y publia une rhétorique, qui a été réimprimée plusieurs fois, diverses traductions de livres grecs, et nombre d'écrits de controverse. Il mourut vers l'an 1484, dans une extrême vieillesse, après avoir oublié tout ce qu'il avait appris. Voyez les *Dictionnaires biographiques*.

67 « Je suis comme un vase fêlé, je ne puis rien retenir ». Terent. *Eunuch.* act. I. sc. II, v. 25.

68 *De Senectute*, c. VII. *Nec vero quemquam senum audivi oblitum quo loco thesaurum obruisset.* — « Je n'ai pas entendu dire qu'aucun vieillard ait oublié où il avait caché son trésor ».

69 « Certainement, c'est de la mémoire que dépendent, non-seulement la philosophie, mais tous les arts, et tout ce qui appartient à l'usage de la vie». Cic. *Acad. quæst.* L. IV, c. VII.

tuy de la science que la memoire : l'ayant si defaillante, ie n'ay pas fort à me plaindre si ie ne sçais gueres. Ie sçais en general le nom des arts, et ce de quoy ils traictent [70]; mais rien au delà. Ie feuillete les livres ; ie ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que ie ne recognois plus estre d'aultruy, c'est cela seulement de quoy mon iugement a faict son proufit, les discours et les imaginations de quoy il s'est imbu ; l'aucteur, le lieu, les mots et aultres circonstances, ie les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et compositions, ie ne les oublie pas moins que le reste ; on m'allegue touts les coups à moy mesme, sans que ie le sente. Qui vouldroit sçavoir d'où sont les vers et exemples que i'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et si ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses ; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'ils ne venoient encores de main riche et honorable : l'auctorité y concurre [*59]

---

70 Voyez ce qu'il dit plus au long de lui-même, sur ce sujet, chap. XXV du L. I, au commencement et à la fin du chapitre.

*59 C'est-à-dire, *que l'autorité y concoure avec la raison.* Dans l'édition de *Jean Petit-Pas*, 1611, à Paris, il y a ici *concure*, et dans les dernières, *concoure.* — Je crois, dit Coste, que le mot de *concourir* était encore tout nouveau du tems de Montaigne, parce qu'il ne se trouve ni dans Nicot, ni dans Cotgrave.

quand et la raison. Ce n'est pas grand'merveille si mon livre suyt la fortune des aultres livres, et si ma memoire desempare ce que i'escris, comme ce que ie lis, et ce que ie donne, comme ce que ie receois.

Oultre le default de la memoire, i'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance : I'ay l'esprit tardif et mousse *[60], le moindre nuage luy arreste sa poincte [71], en façon que (pour exemple) ie ne luy proposay iamais enigme si aysé, qu'il sceust desvelopper ; il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche; aux ieux où l'esprit a sa part, des echecs, des chartes *[61], des dames et aultres; ie n'y comprends que les plus grossiers traicts : L'apprehension, ie l'ay lente et embrouillee; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroictement et profondement, pour le temps qu'elle le tient : I'ay la veue longue, saine et entiere, mais qui se lasse aiseement au travail, et se charge; à cette occasion ie ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le jeune Pline instruira ceulx qui ne l'ont essayé com-

---

71 Ajoutez encore ici ce qu'il dit de lui-même, au chapitre cité dans la note précédente : « Mes conceptions et mon iugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et choppant, etc. ». V. à la page 243 du tome I de notre édition.

*60 *Émoussé*, comme nous dirions aujourd'hui.

*61 Des cartes.

bien ce retardement est important à ceulx qui s'adonnent à cette occupation [72].

Il n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere; il n'y en a point de si ensepvelie, qui ne face une saillie par quelque bout : et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vifve, claire et excellente à certain particulier effect, il s'en fault enquerir aux maistres. Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes et prestes à tout; si non instruictes, au moins instruisables : ce que ie dis pour accuser la mienne; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloingnee de mon

---

72 Montaigne a ici en vue, dit Coste, l'épître cinquième de Pline, L. III, où cet illustre Romain, rendant compte à un de ses amis de la manière dont le vieux Pline, son oncle, employait son tems à l'étude, remarque entre autres choses, « Qu'un jour un de ses amis, qui assistait avec son oncle à la » lecture d'un livre, ayant arrêté le lecteur pour l'obliger à » répéter quelques mots qu'il avait mal prononcés, son oncle » lui dit sur cela : N'aviez-vous pas bien compris la chose ? — » Sans doute, répondit son ami. — Et pourquoi donc, re- » prit-il, l'avez-vous empêché de continuer? voilà plus de dix » lignes que nous avons perdues par votre interruption. Tant » il était bon ménager du tems ».

dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires et qui ne se peúvent saus houte ignorer. Il fault que i'en conte quelques exemples.

Ie suis nay et nourry aux champs et parmy le labourage; i'ay des affaires et du mesnage en main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que ie iouys m'ont quitté leur place: or ie ne sçais compter ny à iect *62 ny à plume; la pluspart de nos monnoyes, ie ne les cognois pas; ny ne sçais la difference de l'un grain à l'aultre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon iardin: ie n'entends pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture et que les enfants sçavent; moins aux arts mechaniques, en la traficque *63, et en la cognoissance des marchandises, diversité et nature des fruicts, de vins, de viandes, ny à dresser un oyseau, ny à medeciner un cheval ou un chien; et, puisqu'il me fault faire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant de quoy

---

*62 Ni avec des jetons. On écrit à présent *jet;* et ce mot était encore en usage, du tems de Richelet, pour signifier *calcul. Le jet à la plume*, dit-il, *est plus sûr que celui des jetons.*

*63 Au trafic, comme on a mis dans les dernières éditions.

Le levain servoit à faire du pain, et que c'estoit que Faire cuver du vin. On coniectura anciennement à Athenes [73] une aptitude à la mathematique, en celuy à qui on voyoit ingenieusement adgencer et fagotter une charge de brossailles : vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion; car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voylà à la faim. Par ces traicts de ma confession, on en peult imaginer d'aultres à mes despens. Mais quel que ie me face cognoistre, pourveu que ie me face cognoistre tel que ie suis, ie foys mon effect; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des propos si bas et frivoles que ceulx cy, la bassesse du subiet m'y contrainct [*64]; qu'on accuse si on veult mon proiect; mais mon progrez, non : tant y a que, sans l'advertissement d'aultruy, ie veois assez le peu que tout

---

[73] Si Montaigne cite ceci de mémoire, comme il y a grande apparence, il s'est mépris, en fixant le fait à Athènes : car, selon Diogène Laërce, L. IX, segm. 53, ce fut Protagore d'Abdère que Démocrite jugea capable des sciences les plus sublimes, en lui voyant agencer artistement des fagots; de sorte qu'il prit soin de lui enseigner lui-même les sciences. — Aulu-Gelle, qui raconte la même anecdote, place l'événement à Abdère, L. V. c. III.

[*64] Dans l'édition in-4°. de 1588, Montaigne avait ajouté ici : « Qui est moy, n'en puet souffrir de plus pleins et solides; et au demeurant, c'est une humeur nouvelle et fantastique qui me presse; il la faut laisser courir ».

cecy vault et poise, et la folie de mon desseing; c'est prou que mon iugement ne se desferre point, duquel ce sont icy les essais [74].

Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
  Quantum noluerit ferre rogatus Atlas,
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
  Non potes in nugas dicere plura meas
Ipse ego quàm dixi : quid dentem dente iuvabit
  Rodere? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam : qui se mirantur, in illos
  Virus habe; nos hæc novimus esse nihil [75].

Ie ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que ie ne me trompe pas à les cognoistre: et de faillir à mon escient *65, cela m'est si ordinaire, que ie ne faulx gueres d'aultre façon; ie ne faulx ia-

---

74 Voyez encore ce qu'il dit pour excuser son projet, ci-dessous, chap. XVIII de ce même Livre.

75 « Ayez tant qu'il vous plaira le nez fin, (soyez le plus fin critique du monde), un nez tel qu'Atlas ne voudrait pas en porter un semblable, si on l'en priait; ayez le talent de railler, de manière à confondre Latinus lui-même : vous ne sauriez jamais dire pis de ces bagatelles que ce que j'en ai dit moi-même. Pourquoi vous amuser à ronger de vos dents d'autres dents? Exercez-les sur un mêt plus substantiel, qui puisse vous donner pâture. Si vous ne voulez pas perdre votre peine, répandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux-mêmes; mais pour moi, je sais que tout ceci ne vaut rien ». Martial. épig. II, L. XIII.

*65 Sciemment.

mais *[66] fortuitement. C'est peu de chose de prester *[67] à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puisque ie ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vicieuses. Ie veis un iour, à Barleduc [76], qu'on presentoit au roy François second, pour la recommendation de la memoire de René roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy mesme faict de soy [77]: Pourquoi n'est il loisible de mesme à un chascun de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon *[68] ? Ie ne veulx doncques pas oublier encores cette cicatrice, bien mal propre à produire en public; c'est l'irresolution : default tresincommode à la negociation des affaires du monde. Ie ne sçais pas prendre party ez entreprinses doubteuses :

Ne si, ne nò, nel cor mi suona intero [78]:

---

76 Dans le voyage et séjour que la cour y fit au mois de septembre 1559. Le roi, François II, conduisait en Lorraine Claude de France, sa sœur, mariée à Charles III, duc de Lorraine.

77 On sait que René d'Anjou, roi titulaire de Naples et de Sicile, s'occupait beaucoup de peinture. On conserve encore en Provence, plusieurs tableaux de ce prince, mort à Aix, en 1480.

78 « Le cœur ne me dit ni oui, ni non ». Pétrarque, dans le sonnet qui commence ainsi :

Amor mi manda quel dolce pensero.

*66 Gueres, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

*67 D'attribuer.

*68 Crayon.

ie sçais bien soubtenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'ez choses humaines, à quelque bande*[69] qu'on penche, il se presente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disoit[79] qu'il ne vouloit apprendre, de Zenon et Cleanthes ses maistres, que les dogmes simplement, car quant aux preuves et raisons, qu'il en fourniroit assez de luy mesme), de quelque costé que ie me tourne, ie me fournis tousiours assez de cause et de vraysemblance pour m'y maintenir: ainsi i'arreste chez moy le doubte et la liberté de choisir, iusques à ce que l'occasion me presse; et lors, à confesser la verité, ie iecte le plus souvent la plume au vent *[70], comme on dict, et m'abandonne à la mercy de la fortune, une bien legiere inclination et circonstance m'emporte;

> Dùm in dubio est animus, paulo momento hùc, atque
> Illùc impellitur [80].

---

79 Diog. Laërce, *Vie de Chrysippe*, L. VII, segm. 179.

80 « Lorsque l'esprit est en suspend, le moindre poids l'emporte d'un côté ou de l'autre ». Terent. *Andr.* act. I, sc. XXVI, v. 32.

*69 De quelque côté. Bande, de *banda,* mot italien qui a la même signification.

*70 Cette expression, dit Coste, est fondée sur ce que font ceux qui, ne sachant où porter leurs pas, jettent une plume en l'air pour aller du côté qu'elle sera emportée par le vent.

L'incertitude de mon iugement est si egualement balancee en la pluspart des occurrences, que ie compromettrois volontiers à la decision du sort et des dez *[71]; et remarque, avecques grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des eslections ez choses doubteuses : *sors cecidit super Mathiam* [81]. La raison humaine est un glaive double et dangereux ; et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quant de bouts c'est un baston *[72]. Ainsi, ie ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse ayseement emporter à la foule : ie ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider ; ie suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les aultres. S'il fault courre le hazard d'un chois incertain, i'aime mieulx que ce soit soubs tel qui s'asseure plus de ses opinions, et les espouse plus, que ie ne foys les miennes ausquelles ie treuve le fondement et le plant glissant.

Et si ne suis pas trop facile pourtant au change ;

---

81 « Le sort tomba sur Mathias ». *Act. Apost.* chap. I, c. XXVI.

*71 C'est-à-dire, « que je m'en rapporterais volontiers, dans la plupart des circonstances, à la décision du sort et des dés ».

*72 Voyez combien de bouts a ce bâton !

d'autant que i'apperceois aux opinions contraires une pareille foiblesse; *ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur et lubrica*[82]; notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation;

Justa pari premitur veluti cùm pondere libra
Prona, nec hâc plus parte sedet, nec surgit ab illâ[83].

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subiect; si y a il eu grand'aysance à les combattre; et ceulx qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs: il s'y trouveroit tousiours, à un tel argument, de quoy y fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de debats que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez;

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem[84];

les raisons n'y ayant gueres aultre fondement que l'experience, et la diversité des evenements humains

---

82 « Et je trouve dangereuse l'habitude où l'on est de se rendre facilement à telle ou telle opinion ». Cic. *Acad. quæst.* L. IV. c. XXI.

83 « Ainsi, lorsque les bassins de la balance contiennent un poids égal, elle ne penche, elle ne s'élève d'aucun côté ». Tibull. L. IV, *Panegyr. ad Messalam*, v. 41.

84 « Aux coups de l'ennemi, nous répondons par autant de coups ». Hor. épît. II, L. II, v. 97.

nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps dict qu'en nos almanacs, où ils disent chauld, qui voudra dire froid, et au lieu de sec, humide, et mettre tousiours le rebours de ce qu'ils prognostiquent, s'il debvoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'aultre, qu'il ne se soulcieroit pas quel party il prinst; sauf ez choses où il n'y peult escheoir incertitude, comme de promettre à Noël des chaleurs extremes, et à la sainct Iean des rigueurs de l'hiver: I'en pense de mesme de ces discours politiques; à quelque roolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau ieu que vostre compaignon, pourveu que vous ne veniez à chocquer les principes trop grossiers et apparents: et pourtant, selon mon humeur, ez affaires publicques il n'est aulcun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance, qui ne vaille mieulx que le changement et le remuement[85]. Nos mœurs sont extremement corrompues, et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement; de nos loix et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, et le dangier de ce

---

[85] Si l'on fait réflexion que Montaigne a vécu au milieu des troubles et des guerres civiles, qui ont désolé la France dans le seizième siècle, on ne sera pas étonné de lui voir avancer un paradoxe si étrange. — N.

croullement, si ie pouvois planter une cheville à nostre roue et l'arrester en ce poinct, ie le ferois de bon cœur :

> Nunquam adeò fœdis, adeòque pudendis
> Utimur exemplis, ut non pejora supersint[86].

Le pis que ie treuve en nostre estat, c'est l'instabilité; et que nos loix, non plus que nos vestements, ne peuvent prendre aulcune forme arrestee. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police, car toutes choses mortelles en sont pleines; il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances, iamais homme n'entreprint cela qui n'en veinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruyné, à cecy plusieurs se sont morfondus de ceulx qui l'avoient entreprins. Ie foys peu de part à ma prudence de ma conduicte *[73]; ie me laisse volontiers mener à l'ordre publicque du monde. Heureux peuple qui faict ce qu'on commande mieulx que ceulx qui commandent, sans se tormenter des causes ; qui se laisse mollement rouler aprez le roulement celeste ! l'obeïssance

---

[86] « On ne saurait citer des exemples d'actions honteuses et infâmes, qu'on ne puisse en rapporter de pires encore ». Juv. sat. VIII, v. 183.

*[73] Dans ma conduite, j'accorde peu de part à ma prudence. C'est-à-dire, je n'agis guères d'après une mûre et prudente délibération.

n'est iamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne et qui plaide [87].

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où ie m'estime quelque chose, c'est ce en quoy iamais homme ne s'estima defaillant. Ma recommendation est vulgaire, commune et populaire; car qui a iamais cuidé avoir faulte de sens? ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction : c'est une maladie qui n'est iamais où elle se veoid; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la veue du patient perce et dissipe [*74], comme le regard du soleil un brouillas [*75] opaque : s'accuser, seroit s'excuser en ce subiect là; et se condamner, ce seroit s'absouldre. Il ne feut iamais crocheteur ny femmelette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons ayseement ez aultres

---

87 Conférez avec ce que dit ici Montaigne, ce qu'il ajoute dans ce même livre, chap. XX, vers la fin, sur l'avantage qu'il y aurait de ne confier les affaires publiques qu'à des hommes d'un esprit commun.

*74 Montaigne veut dire, « que dès qu'on s'aperçoit qu'on a faute de sens, c'est une preuve, au contraire, qu'on en a beaucoup, attendu, dit-il, que cette maladie n'est jamais où elle se voit, et que c'est une preuve de sens, que de voir, même confusément, et d'une vue foible et trouble, qu'on en manque. S'accuser, ajoute-t-il, ce serait s'excuser en ce sujet-là, et se condamner ce serait s'absoudre ».

*75 Brouillard épais.

l'advantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition*[76], de la beauté : mais l'advantage du iugement, nous ne le cedons à personne; et les raisons qui partent du simple discours naturel en aultruy, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trouvees. La science, le style et telles parties que nous voyons ez ouvrages estrangiers, nous touchons *[77] bien ayseement si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chascun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles; et en apperceoit malayseement le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance; et qui verroit bien à clair la haulteur d'un iugement estrangier, il y arriveroit, et y porteroit le sien. Ainsi, c'es une sorte d'exercitation de laquelle ie doibs esperer fort peu de recommendation et de louange, et une maniere de composition de peu de nom*[78]. Et puis, pour qui escrivez vous? Les sçavants, à qui touche la iurisdiction livresque, ne cognoissent aultre prix que de la doc-

*76 De la bonne santé, d'un corps sain et vigoureux. — *Disposition*, état de la santé, *habitudo sanitatis*. — Monet.

*77 Nous sentons, nous apercevons facilement si elles surpassent les nôtres. — C'est à-peu-près ainsi que Montaigne s'était exprimé dans l'édition in-4°. de 1588.

*78 Montaigne veut dire qu'on doit espérer fort peu de re-

trine, et n'advouent aultre proceder en nos esprits que celuy de l'erudition et de l'art; si vous avez prins l'un des Scipions pour l'aultre, que vous reste il à dire qui vaille? qui ignore Aristote, selon eulx, s'ignore quand et quand soy mesme : Les ames communes et populaires ne veoyent pas la grace et le poids d'un discours haultain et deslié. Or ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tumbez en partage, Des ames reglees et fortes d'elles mesmes, est si rare, que iustement elle n'a ny nom, ny reng entre nous : c'est, à demy, temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dict communement que le plus iuste partage que nature nous ayt faict de ces graces, c'est celuy du sens *79; car il n'est aulcun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué : n'est ce pas raison? qui verroit au delà, il verroit au dela de sa veue. Ie pense avoir les opinions bonnes et saines; mais qui n'en croit autant des siennes? L'une des meilleures preuves que i'en aye, c'est le peu d'estime que ie foys de moy; car si elles n'eussent esté bien asseurees, elles se fussent ayseement laissé piper à l'affection que ie me porte,

---

commandation et de louange, des ouvrages purement philosophiques, et *des simples productions de l'entendement*, parce que les savans ne font cas que de l'érudition et de l'art, et n'attachent de prix qu'à la science.

*79 Ou du jugement; comme dans l'édition de 1588.

singuliere, comme celuy qui la ramene quasi toute à moy, et qui ne l'espands gueres hors de là : tout ce que les aultres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de cognoissants, à leur gloire, à leur grandeur, ie le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy [88]; ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours:

Mihi nempe valere et vivere doctus [89].

Or mes opinions, ie les treuve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subiect auquel i'exerce mon iugement autant qu'à nul aultre. Le monde regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy: moy, ie regarde dedans moy; ie n'ay affaire qu'à moy, ie me considere sans cesse, ie me contreroolle,

---

88 Un homme du caractère de Montaigne, et aussi difficile que lui en amitié, devait s'aimer d'autant plus lui-même, qu'il devait nécessairement trouver peu d'hommes dignes de son affection et de son estime. Aussi dit-il qu'il rapporte toute son affection à sa santé, au repos de son esprit et à lui. Ce passage ne doit point faire croire que Montaigne n'aimait que lui, n'était bon que pour lui; il prouve seulement qu'il trouvait peu de gens en faveur desquels il voulût se défaire d'une partie de *l'affection singulière* qu'il se portait. — N.

89 « Je ne suis savant que dans l'art de vivre et de me bien porter ». Lucret. L. V, v. 969.

ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien ; ils vont tousiours avant :

Nemo in sese tentat descendere[90].

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett'humeur libre de n'assubieetir ayseement ma creance, ie la doibs principalement à moy ; car les plus fermes imaginations que i'aye, et generales sont celles qui, par maniere de dire, nasquirent avecques moy : elles sont naturelles et toutes miennes. Ie les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement ; ceulx là m'en ont asseuré la prinse, et m'en ont donné la iouïssance et possession plus entiere. La recommendation que chascun cherche De vivacité et promptitude d'esprit ; ie la pretends du reglement : D'une action esclatante et signalee, ou de quelque particuliere suffisance ; ie la pretends de l'ordre, correspondance et tranquillité d'opinions et de mœurs : *omninò si quidquam est decorum, nihil est profectò magis quàm æquabilitas universæ vitæ, tùm singularum ac-*

---

90 « Personne ne cherche à descendre en soi-même ». Pers. sat. IV, v. 23.

tionum; quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam [91]. Voilà doncques iusques où ie me sens coulpable de cette premiere partie que ie disois estre au vice de la presumption.

Pour la seconde [*80], qui consiste à N'estimer point assez aultruy, ie ne sçais si ie m'en puis si bien excuser; car quoy qu'il me couste, ie delibere de dire ce qui en est. A l'adventure [*81] que le commerce continuel que i'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idee de ces riches ames du temps passé, me desgouste et d'aultruy, et de moy mesme; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : tant y a que ie ne cognois rien digne de grande admiration. Aussi ne cognois ie gueres d'hommes avecques telle privauté qu'il fault pour en pouvoir iuger; et ceulx ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gents qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose pour toute bea-

---

91 « S'il y a quelque chose de bienséant, rien ne l'est sûrement davantage qu'une vie toujours la même et qui ne se dément par aucune action. Or, comment conserver une telle uniformité de vie, si vous quittez votre caractère pour prendre celui d'autrui ». Cicer. *de offic.* L. I, cap. XXXI.

*80 Cela est relatif à ce qu'il a dit ci-dessus des deux sortes de présomption.

*81 Soit peut-être que le commerce, etc.

titude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance [92].

Ce que ie veois de beau en aultruy, ie le loue et l'estime tresvolontiers; voire i'encheris souvent sur ce que i'en pense, et me permets de mentir iusques là, car ie ne sçais point inventer un subiect fauls: ie tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que i'y treuve de louable, et d'un pied de valeur i'en foys volontiers un pied et demy; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, ie ne puis, ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont: voire à mes ennemis, ie rends nettement ce que ie doibs de tesmoignage d'honneur; mon affection se change, mon iugement non; et ne confonds point ma querelle avecques aultres circonstances qui n'en sont pas: et suis tant ialoux de la liberté de mon iugement, que malayseement la puis ie quitter, pour passion que ce soit; ie me foys plus d'iniure en mentant, que ie n'en foys à celuy de qui ie ments. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parlent de leurs mortels ennemis, et à qui ils font guerre à oultrance, honorablement et equitablement, autant que porte le merite de leur vertu. Ie cognois des hommes assez

---

[92] Tout ce passage sert à expliquer et justifier celui qui précède, où Montaigne déclare qu'il *n'epand guères son affection hors de lui.*

qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un'aultre; mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on s'en doibve estonner ou le comparer à ceulx que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict veoir nul: et le plus grand que i'aye cogneu au vif, ie dis des parties naturelles de l'ame, et le mieulx nay, c'estoit Estienne de la Boëtie[93]; c'estoit vrayement un'ame pleine, et qui montroit un beau visage à tout sens; un'ame à la vieille marque, et qui eust produict de grands effects si sa fortune l'eust voulu; ayant beaucoup adiousté à ce riche naturel, par science et estude.

Mais ie ne sçais comment il advient, et si advient sans doubte, qu'il se treuve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceulx qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrees et de charges qui despendent des livres, qu'en nulle aultre sorte de gents; ou bien par ce que on requiert et attend plus d'eulx, et qu'on ne peult excuser en eulx les faultes communes; ou bien, que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir trop avant, par où ils se perdent

---

93 Montaigne, dès qu'il parle de vertus, d'esprit, etc., se rappelle toujours son cher De la Boëtie.

et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieulx sa bestise en une riche matiere qu'il ayt entre mains, s'il l'accommode et mesle sottement et contre les regles de son ouvrage, qu'en une matiere vile; et s'offense lon plus du default en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre: ceulx cy en font autant lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes, et en leur lieu, seroient bonnes; car ils s'en servent sans discretion, faisants honneur à leur memoire aux despens de leur entendement: ils font honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, et à sainct Hierosme, et eulx se rendent ridicules.

Ie retumbe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution [94]: elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavants; elle y est arrivee: elle ne nous a pas apprins de suyvre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie; nous sçavons decliner vertu, si nous ne sçavons l'aimer; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par iargon et par cœur: de nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avecques eulx quelque conversation et intelligence; elle [*82] nous

[94] Montaigne, dans le chap. XXIV du L. I, a traité fort au long des vices de notre éducation.

[*82] Notre *institution* ou *éducation* nous a appris, etc.

a apprins les definitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir aultre soing de dresser entre nous et elle quelque practique de familiarité et privee accointance ; elle nous a choisis, pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin, et parmi ces beaux mots nous a faict couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le iugement et les mœurs [95] : comme il adveint à Polemon, ce ieune homme grec desbauché, qui, estant allé ouïr par rencontre une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur [*83], et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruict plus apparent et plus solide, qui feut le soubdain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a iamais senti un tel effect de nostre discipline ?

Faciasne quod olim
Mutatus Polemon ? Ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia ; potus ut ille

---

95 Montaigne paraît être d'un avis contraire dans un autre endroit de son ouvrage. Voyez le chap. II du L. III.

*83 Du professeur. — Lecteur public, *professor*. Nicot.— C'est encore dans ce sens qu'on dit un *Lecteur du Collége de France*.

Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquàm est impransi correptus voce magistri[96].

La moins desdaignable condition de gents me semble estre celle qui par simplesse tient le dernier reng, et nous offrir un commerce plus reglé : les mœurs et les propos des païsans, ie les treuve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceulx de nos philosophes : *plus sapit vulgus; quia tantùm, quantùm opus est, sapit* [97].

Les plus notables hommes que i'aye iugé par les apparences externes (car pour les iuger à ma mode, il les fauldroit esclairer de plus prez), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi; pour gents suffisants et de vertu non commune, Olivier, et l'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle; nous avons abondance de

---

96 « Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon converti ? Déposerez-vous tout ce qui indique la maladie dont vous êtes atteint : ces bandelettes, ces vêtemens efféminés, et tout ce ridicule attirail, comme ce jeune débauché, qui, s'étant trouvé par hasard aux leçons de l'austère Xénocrate, rougit de son état, et jeta à la dérobée ses couronnes et ses fleurs ». Hor. sat. III, L. II, v. 253.

97 « Le vulgaire est plus sage, parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il le faut ». Lactant. Div. Institut. L. III, *de Divinâ Sapientiâ*, c. v.

bons artisans de ce mestier là, Aurat [*84], Beze, Buchanan, l'Hospital, Mont-doré, Turnebus : quant aux François, ie pense qu'ils l'ont montee au plus haut degré où elle sera iamais ; et aux parties en quoy Ronsard et du Bellay excellent, ie ne les treuve gueres esloignez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieulx ce qu'il sçavoit, qu'homme qui feust de son siecle, ny loing au delà [98]. Les vies du duc d'Albe dernier mort, et de nostre connestable de Montmorency, ont esté des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune : mais la beauté et la gloire de la mort de cettuy cy, à la veue de Paris et de son roy, pour leur service, contre ses plus proches, à la teste d'une armee victorieuse par sa conduicte, et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenements de mon temps; comme aussi, la constante bonté, doulceur de mœurs et facilité consciencieuse de monsieur de la Noue [99], en une telle iniustice de

---

98 Joignez-y ce qu'il dit de ce savant homme, chap. XXIV du L. Ier.

99 Dans l'édition des *Essais*, de 1588, Montaigne ne disait rien ni de M^r^. de la Noue, ni de mademoiselle de Gournay, dont l'éloge va suivre.

*84 Ou plutôt Daurat, savant humaniste, et très-bon poète, au jugement de Bayle, dans son dictionnaire, à l'art. *Daurat.*

parts *[85] armees (vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage), où tousiours il s'est nourri, grand homme de guerre et tresexperimenté [100].

I'ay prins plaisir à publier en plusieurs lieux l'esperance que i'ay de Marie de Gournay le Iars, ma fille d'alliance [101], et certes aimee de moy beaucoup

---

[100] Dans l'exemplaire imprimé, corrigé par Montaigne, un peu au-dessous de ces mots *et tres experimenté*, on aperçoit une grande croix, qui indique un renvoi : mais ce renvoi était vraisemblablement sur un papier séparé, qui s'est perdu par la négligence des dépositaires de ce précieux exemplaire, ou par telle autre cause qu'on voudra imaginer; car ici, comme dans beaucoup d'autres cas, il est plus facile de conjecturer que de deviner. Ce qui n'est que trop certain, c'est que ce papier a disparu. On ne peut guère douter que ce ne fût l'autographe du passage qu'on lit ici sur M[lle]. de Gournay, et dont, par une modestie louable dans une autre position, mais, à mon sens, déplacée dans un éditeur exact et qui connaît toute l'étendue de ses devoirs, elle retrancha une partie, comme elle l'avoue ingénuement dans sa préface sur les *Essais* : « En ce » poinct, dit-elle, ai ie esté hardie, de retrencher quelque » chose d'un passage qui me regarde; à l'exemple de celuy » qui meit sa belle maison par terre, afin d'y mettre avec elle » l'envie qu'on lui en portoit ». etc. — N.

[101] Sur ce qu'emportent ces mots, *ma fille d'alliance*, voyez l'article *Gournay* dans le dictionnaire de Bayle, où vous trouverez que le jugement que la demoiselle de Gournay fit des premiers *Essais* de Montaigne donna lieu à cette sorte d'alliance, long-tems avant qu'elle eût vu Montaigne. Voyez aussi, dans le T. 1 de notre édition, *la Vie de Montaigne*, pag. x.

*[85] De partis armés.

plus que paternellement, et enveloppee en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre : ie ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque iour capable des plus belles choses, et entre aultres de la perfection de cette tressaincte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la solidité de ses mœurs y sont desia bastantes *[86]; son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le iugement qu'elle feit des premiers Essais, et femme, et en ce siecle, et si ieune, et seule en son quartier; et la vehemence fameuse dont elle m'aima et me desira longtemps sur la seule estime qu'elle en print de moy, avant m'avoir veu, c'est un accident de tresdigne consideration.

Les aultres vertus ont eu peu ou point de mise en cet aage *[87]: mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles; et en cette partie, il se treuve parmy nous des ames fermes iusques à la perfec-

---

*[86] Suffisantes. — De l'italien *bastare*, suffire, on a fait *baster*, *bastant* et *baste*. — Bastant est encore en usage dans le langage populaire. On dit : Tu n'es pas *bastant* pour faire cela.

*[87] Dans ce siècle.

tion, et en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire. Voylà tout ce que i'ay cogneu, iusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

CHAPITRE XVIII.

Du desmentir.

SOMMAIRE. — Montaigne explique de nouveau pourquoi il parle si souvent de lui, dans son livre. Quand même personne ne voudrait le lire, il aurait du moins employé une grande part de sa vie agréablement pour lui. Que lui importe le reste! Ce qui le chagrine, c'est qu'on n'apprécie pas assez la véracité dans les écrivains. Le siècle est si corrompu que la vérité déplaît. Et cependant rien n'offense plus les Français, qu'un reproche de mensonge : c'est que les reproches mérités blessent plus que des accusations injustes. — Combien le mensonge est odieux : c'est une preuve de lâcheté. Des nations, nouvellement découvertes (divers peuples de l'Amérique), abhorrent le mensonge : les Grecs et les Romains, moins délicats, souffraient patiemment un démenti.

Exemples : César et Xénophon ; Alexandre, Auguste, Caton, Sylla, Brutus. — Pindare ; Salvien Évêque de Marseille les Américains ; Lysandre ; les Grecs et les Romains ; César.

VOIRE mais, on me dira que ce desseing de se servir de soy, pour subiect à escrire, seroit excusable à des

hommes rares et fameux, qui par leur reputation auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, ie l'advoue et sçais bien, que pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeulx de sa besongne; là où, pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvroirs *[1] et les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout aultre de se faire cognoistre, qu'à celuy qui a de quoy se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron [1]: Cesar et Xenophon ont eu de quoy fonder et fermir*[2] leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une base iuste et solide: ainsi sont à souhaiter les papiers iournaux du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus et aultres avoient laissé de leurs gestes: de telles gents, on aime et estudie les figures, en cuivre mesme et en pierre. Cette remontrance est tresvraye; mais elle ne me touche que bien peu:

Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus;

---

[1] Voyez dans le chapitre précédent une réponse générale à ces objections. Il les réfute encore en plusieurs autres endroits de son ouvrage, et notamment dans ce livre.

*[1] Les ouvroirs étaient les ateliers où les gens de métier travaillaient, faisaient leur ouvrage.

*[2] Affermir, appuyer. C'est ce que signifie le mot latin *firmare*.

Non ubivis, coramve quibuslibet : in medio qui
Scripta foro recitent sunt multi, quique lavantes [2].

Ie ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une eglise, ou place publicque :

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat :
Secreti loquimur [3] :

c'est pour le coing d'une librairie [*3], et pour en amuser un voisin, un parent, un ami qui aura plaisir à me raccointer [*4] et repractiquer en cett'image. Les aultres ont prins cœur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subiect digne et riche ; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peult escheoir souspeçon d'ostentation. Ie iuge vo-

---

[2] « Je ne lis pas ceci en tout lieu, ni devant toute sorte de personnes : je le lis à mes seuls amis, et lorsque j'en suis prié ; tandis qu'il est des auteurs qui déclament leurs ouvrages au milieu du Forum et dans les bains publics ». Hor. sat. IV, L. I, v. 73. — Au lieu de *coactus*, qui est dans le premier vers d'Horace, Montaigne a fait *rogatus*, qui exprime plus exactement sa pensée.

[3] « Mon dessein n'est pas de grossir mon volume de magnifiques riens : j'y parle comme en tête à tête avec mon lecteur ». Pers. sat. V, v. 19.

*3 Bibliothéque.

*4 A entrer en communication et se familiariser avec moi par le moyen de cette peinture (de ce portrait).

lontiers des actions d'aultruy : des miennes, ie donne peu à iuger, à cause de leur nihilité *[5] ; ie ne treuve pas tant de bien en moy, que ie ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouïr ainsi quelqu'un qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les paroles communes, et les fortunes de mes ancestres ! combien i'y serois attentif ! Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs, la forme de leurs vestements et de leurs armes. I'en conserve l'escriture, le seing, des heures, et un'espee peculiere *[6] qui leur a servi *[7] ; et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon pere portoit ordinairement en la main : *Paterna vestis, et annulus, tantò carior est posteris, quantò erga parentes major affectus*[4]. Si toutesfois ma posterité est d'aultre appetit, i'auray bien de quoy me revencher ;

---

[4] « La robe et l'anneau d'un père sont d'autant plus chers à ses enfans, qu'ils conservent plus d'affection pour lui ». D. Augustin. *de Civit. Dei*, L. I, chap XIII.

*[5] De leur nullité, de leur peu de valeur.

*[6] Particulière.—*Péculière,* du latin *peculiaris,* qui signifie la même chose.

*[7] Dans l'édition in-4°. de 1588, cette phrase est ainsi conçue : « un poignard, un harnois, une épée qui lui a servi, je les conserve pour l'amour d'eux, autant que je puis, de l'injure du temps ».

car ils ne sçauroient faire moins de compte de moy que i'en feray d'eulx en ce temps là. Tout le commerce que i'ay en cecy avecques le public, c'est que i'emprunte les utils de son escriture, plus soubdaine et plus aysee *8 : en recompense, i'empescheray peult estre que quelque coing de beurre ne se fonde au marché :

> Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis [5],
>
> Et laxas scombris sæpè dabo tunicas [6].

Et quand personne ne me lira, ay ie perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oysifves à pensements si utiles et agreables ? Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent dresser et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermi et aulcunement formé soy mesme : me peignant pour aultruy, ie me suis peinct en moy, de couleurs plus

---

[5] « Afin que l'on ait de quoi envelopper les petits thons et les olives ». Martial. L. XIII, épig. I, v. I.

[6] « Et souvent je fournirai aux maquereaux d'amples tuniques ». Catull. épig. XCIII, v. 8.

*8 Ou, comme dans l'édition in-4°. de 1588, « C'est que j'ai été contraint d'emprunter les outils de son escripture, pour estre plus soudaine et plus aisée : il m'a fallu jetter en moule cette image pour m'exempter la peine d'en faire faire plusieurs extraits à la main ». Ce passage peut servir de commentaire au tour que Montaigne a préféré comme plus vif et plus rapide.

nettes que n'estoient les miennes premieres*[9]. Ie n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict: livre consubstantiel à son aucteur*[10], d'une occupation propre, membre de ma vie; non d'une occupation et fin tierce et estrangiere, comme touts aultres livres. Ay ie perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue*[11], quelque heure, ne s'examinent pas si primement*[12] ny ne se penetrent, comme celuy qui en faict son estude, son ouvrage et son mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foys, de toute sa force: les plus delicieux plaisirs, si se digerent ils au dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulement du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverti de cogitations*[13] ennuyeuses? et doibvent estre comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a

---

*9 C'est-à-dire en d'autres termes: « me peignant pour autrui, je me suis réellement rendu meilleur que je n'étais auparavant. Le portrait a formé l'original ».

*10 C'est-à-dire: « mon livre et moi sommes un. Je ne suis pas autre qu'il me représente, et il n'est pas différent de ce que je suis ».

*11 C'est-à-dire, (si je ne me trompe), « dans un soliloque de quelques instans ».

*12 Si exactement. — *Primement* se trouve dans Cotgrave.

*13 Pensées.

estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous debvons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de renger ma fantaisie à resver mesme par quelque ordre et proiect, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle *[14]: i'escoute à mes resveries, parce que i'ay à les enrooller. Quant de fois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis ie icy desgorgé, non sans desseing de publicque instruction! et si ces verges poëtiques,

> Zon dessus l'œil, zon sur le groin,
> Zon sur le dos du sagoin [7],

s'impriment encores mieulx en papier, qu'en la chair vifve. Quoy, si ie preste un peu plus attentifvement

---

7 Marot, dans son épître intitulée, *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon.*

*14 C'est-à-dire : « Afin d'accoutumer mon imagination à mettre quelque ordre et quelque intention dans ses rêveries même, et l'empêcher de s'égarer et de battre la campagne, je n'ai qu'à jeter sur le papier tant de pensées frivoles qui se présentent à elle, et, pour ainsi dire, en tenir registre. Aussi je m'écoute jusque dans mes rêveries, parce que j'ai à les enrôler ».

l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray fripponner quelque chose de quoy esmailler ou estayer le mien? Ie n'ay aulcunement estudié pour faire un livre; mais i'ay aulcunement estudié pour ce que ie l'avois faict: si c'est aulcunement estudier, que effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un aucteur, tantost un aultre, nullement pour former mes opinions; ouy, pour les assister pieça formees, seconder et servir. Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastee? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlant d'aultruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité: car, comme disoit Pindare [8], l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu, et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à aultruy: comme nous appelons monnoye, non celle qui est loyale seulement, mais la faulse aussi qui a mise. Nostre nation est de long temps reprochee de ce vice: car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de l'empereur Valentinian, dict [9]

---

[8] Voyez Clément d'Alexandrie, Strom. L. VI, c. x; et Stobée, Serm. II.

[9] *Si pejeret Francus, quid novi faciet, qui perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis?* De Gubernat. Dei, L. IV, c. XIV, p. 7, edit. 3. Baluz.

« qu'aux François le mentir et se pariurer n'est pas vice, mais une façon de parler ». Qui vouldroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu : on s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur; car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siecle.

Ainsi i'ay souvent consideré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, De nous sentir plus aigrement offensez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul aultre; et que ce soit l'extreme iniure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher la mensonge *[15]: sur cela, ie treuve qu'il est naturel de se deffendre le plus des defaults de quoy nous sommes le plus entachez; il semble qu'en nous ressentants de l'accusation et nous en esmouvants, nous nous deschargeons aulcunement de la coulpe; si nous l'avons par effect, au moins nous la condamnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couardise et lascheté de cœur? en est il de plus expresse que se desdire de sa parole? quoy! se desdire de sa propre science? C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien [10] peinct bien honteusement, quand il dict que « c'est donner

---

[10] Plutarque.

*[15] Montaigne fait tantôt masculin, tantôt féminin, comme ici, le mot *mensonge*.

tesmoignage de mespriser Dieu, et quand et quand de craindre les hommes » : il n'est pas possible d'en representer plus richement l'horreur, la vilité, et le desreglement; car que peut on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroict des hommes, et brave à l'endroict de Dieu ? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celuy qui la faulse trahit la societé publique : c'est le seul util par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensees, c'est le truchement de nostre ame; s'il nous fault, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus; s'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce, et dissoult toutes les liaisons de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus; car iusques à l'entier abolissement des noms, et ancienne cognoissance des lieux s'est estendue la desolation de cette conqueste, d'un merveilleux exemple et inouï [11]), offroient à leurs dieux du sang humain, mais non aultre que tiré de leur langue et aureilles, pour expiation du peché de la mensonge, tant ouïe que prononcee. Ce bon compaignon de Grece [12] disoit que les enfants s'amusent par les osselets, les hommes par les paroles.

---

[11] Dans cette parenthèse, Montaigne rappelle fortement les cruautés de divers genres, que les Européens et notamment les Espagnols ont exercées dans les Indes.

[12] Lysandre. Voyez sa vie dans Plutarque, c. IV, de la traduction d'Amyot.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changements qu'elles ont receu, ie remets à une aultre fois d'en dire ce que i'en sçais; et apprendray ce pendant, si ie puis, en quel temps print commencement cette coustume de si exactement poiser et mesurer les paroles, et d'y attacher nostre honneur : car il est aysé à iuger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les veoir se desmentir et s'iniurier, sans entrer pourtant en querelle : les loix de leur debvoir prenoient quelque aultre voye que les nostres. On appelle Cesar, tantost voleur [13], tantost yvrongne, à sa barbe : nous voyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les aultres, ie dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'autre nation, où les paroles se revenchent seulement par les paroles, et ne se tirent à aultre consequence.

---

[13] Il n'est pas tout-à-fait exact de dire que César fût appelé voleur *à sa barbe*. Il était dans les Gaules, lorsque le consul Marcellus lui donna cette qualification en plein sénat. Mais il est très-vrai que Caton, en lui rendant une lettre dans le sénat, lui dit : *Tiens, ivrogne*. C'est ce qu'on voit dans Plutarque, vie de Pompée, chap. XVI.

CHAPITRE XIX (*).

De la liberté de conscience.

SOMMAIRE. — Le zèle religieux est souvent excessif, et conséquemment injuste. C'est à ce zèle outré des premiers chrétiens qu'il faut attribuer la perte d'un grand nombre d'ouvrages de l'antiquité. Leur intérêt les a aussi portés à louer de très-mauvais empereurs, à en calomnier de bons. Du nombre de ces derniers est Julien surnommé l'Apostat. C'était un philosophe, un homme vraiment vertueux. Sa continence; son impartialité; les bonnes lois qu'il fit; sa sobriété; son habileté dans l'art militaire; etc. — Et cependant un historien, entre autres, l'a vivement réprimandé. Il est vrai qu'il voulait rétablir le paganisme : mais il n'avait jamais été chrétien dans le cœur; il ne mérite donc pas le surnom d'Apostat. Fausse relation au sujet de sa mort. — Sa politique était d'entretenir la division entre les payens et les chrétiens, afin de les régir avec plus de facilité les uns et les autres. Nos rois suivent le même système à l'égard tant des catholiques que des protestans.

Exemples : les premiers Chrétiens; Tacite. — Julien l'Apos-

(*) Ce chapitre qui est presque traduit mot à mot d'Ammien Marcellin, contient un bel éloge de l'empereur Julien, que Montaigne a soin de défendre contre ses injustes détracteurs. Bayle, Montesquieu, Voltaire, etc., ont fait l'apologie de cet empereur, et je ne connais guère de grand écrivain, qui n'en ait parlé avec admiration.

tat. — Ammien Marcellin ; Eutrope. — Alexandre-le-Grand ; Épaminondas ; Marcus Brutus.

Il est ordinaire de veoir les bonnes intentions, si elles sont conduictes sans moderation, poulser les hommes à des effects tresvicieux. En ce debat par lequel la France est à present agitee de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doubte celuy qui maintient et la religion et la police ancienne du païs : entre les gents de bien toutesfois qui le suyvent (car ie ne parle point de ceulx qui s'en servent de pretexte pour, ou exercer leurs vengeances particulieres [1], ou fournir à leur avarice, ou suyvre la faveur des princes ; mais de ceulx qui le font par vray zele envers leur religion, et saincte affection à maintenir la paix et l'estat de leur patrie), de ceulx ci, dis ie, il s'en veoid plusieurs que la passion poulse hors les bornes de la raison, et leur faict par fois prendre des conseils iniustes, violents, et encores temeraires.

Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commencea de gaigner auctorité avecques les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens, de quoy les gents de lettres souffrent une merveilleuse perte ; i'estime que ce desordre ayt

---

[1] Conférez ici ce qu'il a dit ci-dessus, L. II, c. XII.

plus porté de nuisance aux lettres, que touts les feux des Barbares : Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing; car quoyque l'empereur Tacitus son parent en eust peuplé par ordonnances expresses toutes les librairies du monde [2]; toutesfois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceulx qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses *[1] contraires à nostre creance.

Ils ont aussi eu cecy, de prester ayseement des louanges faulses à touts les empereurs qui faisoient pour nous, et condamner universellement toutes les actions de ceulx qui nous estoient adversaires *[2], comme il est aysé à veoir en l'empereur Iulian, surnommé l'Apostat. C'estoit à la verité un tresgrand homme et rare, comme celuy qui avoit son ame vifvement teincte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions; et de vray il n'est aulcune sorte de vertu de quoy il n'ait laissé de tresnotables exemples : En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage), on lit de luy un pareil traict à celuy d'Alexandre et de Scipion, que de plusieurs tresbelles captif-

---

[2] Voyez Vopiscus, *in Tacito imperator.* cap. x, dans les *August. Histor. Scriptor.*

*[1] Pour cinq à six vaines phrases ou passages.

*[2] Ou contraires, comme dans l'édit. de 1588.

ves, il n'en voulut pas seulement veoir une, estant en la fleur de son aage [3]; car il feut tué par les Parthes aagé de trente un an seulement [4]: Quant à la iustice, il prenoit luy mesme la peine d'ouïr les parties [5]; et encores que par curiosité il s'informast à ceulx qui se presentoient à luy de quelle religion ils estoient, toutesfois l'inimitié qu'il portoit à la nostre ne donnoit aulcun contrepoids à la balance : Il feit luy mesme plusieurs bonnes loix [6]; et retrencha une grande partie des subsides et impositions que levoient ses predecesseurs [7]. Nous avons deux bons historiens tesmoings oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement en divers lieux de son histoire cette sienne ordonnance par laquelle il deffendit l'eschole et interdict l'enseigner à touts les rhetoriciens et grammairiens chrestiens, et dict qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensepvelie soubs le silence [8]: il est vraysemblable, s'il eust faict quel-

---

[3] Voyez Ammien Marcellin, L. XXIV, c. VIII.

[4] *Id.* L. XXV, c. IV.

[5] *Id.* L. XXII, c. X.

[6] *Id.* L. XXV, c. VI.

[7] *Id. ibid.* c. V.

[8] *Id.* L. XXII, c. V, à la fin. *Illud autem obruendum perenni silentio, quod arcebat docere magistros rhetoricos et grammaticos ritus christiani cultores.*

que chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party.

Il nous estoit aspre, à la verité, mais non pourtant cruel ennemy; car nos gents mesmes recitent de luy cette histoire [9], Que se pourmenant un iour autour de la ville de Chalcedoine, Maris, evesque du lieu, osa bien l'appeler Meschant, Traistre à Christ: et qu'il n'en feit aultre chose, sauf luy respondre, « Va, miserable, pleure la perte de tes yeulx »; à quoy l'evesque encores repliqua, « Ie rends graces à Iesus » Christ de m'avoir osté la veue pour ne veoir ton » visage impudent: » *3 affectant en cela, disent ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se peult pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dict avoir exercees contre nous. « Il estoit, dict Eu» tropius [10], mon aultre tesmoing, ennemy de la » chrestienté, mais sans toucher au sang ». Et, pour revenir à sa iustice, il n'est rien qu'on y puisse accuser, que les rigueurs de quoy il usa au commencement de son empire contre ceulx qui avoient suyvi le parti de Constantius son predecesseur [11].

Quant à sa sobrieté [12] il vivoit tousiours un vi-

---

9 Voyez Sozomène, *Hist. ecclés.* L. V, c. IV.

10 Eutrop. L. X, c. VIII. *Religionis christianæ insectator, perindè tamen, ut cruore abstineret.*

11 Ammien Marcellin, L. XXII, c. II.

12 *Id.* L. XVI, c. II.

*3 Il faut sous-entendre ici le mot *Julien*.

vre *4 soldatesque; et se nourrissoit, en pleine paix, comme celuy qui se preparoit et accoustumoit à l'austerité de la guerre.

La vigilance estoit telle en luy [13], qu'il despartoit la nuict à trois ou quatre parties *5, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne l'estat de son armee et ses gardes, ou à estudier; car entre aultres siennes rares qualitez, il estoit tresexcellent en toute sorte de litterature. On dict d'Alexandre le grand, qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensements et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin ioignant son lict, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avecques une boulette de cuivre, à fin que, le dormir le surprenant et relaschant les prinses de ses doigts, cette boulette, par le bruit de sa cheute dans le bassin, le reveillast [14]: cettuy cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit, et si peu empeschee de fumees, par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de cet artifice [15].

---

[13] Ammien Marcellin, L. XVI, c. XVII, et L. XXVI, chap. V.

[14] *Id.* L. XVI, c. II.

[15] *Id. ibid.*

*4 Cette locution est toute latine ; les Romains disaient, *vivere vitam*.

*5 Qu'il partageait la nuit en trois ou en quatre parties.

Quant à la suffisance militaire, il feut admirable en toutes les parties d'un grand capitaine; aussi feut il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre, et la pluspart, avecques nous, en France, contre les Allemands et Francons *6: nous n'avons gueres memoire d'homme qui ayt veu plus de hazards, ny qui ayt plus souvent faict preuve de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas; car il feut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust faict, sans ce que le traict estant trenchant, il se coupa et affoiblit la main [16]. Il demandoit incessamment qu'on le rapportast en ce mesme estat, en la meslee, pour y encourager ses soldats, lesquels contesterent cette battaille sans luy trescourageusement, iusques à ce que la nuict separa les armees [17].

Il debvoit, à la philosophie, un singulier mespris en quoy il avoit sa vie et les choses humaines: il avoit ferme créance de l'eternité des ames. En matiere de religion, il estoit vicieux par tout; on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vraysemblable, qu'il ne l'avoit iamais eue à cœur, mais

---

16 Ammien Marcellin, L. XXV, c. III.

17 *Id. ibid.*

*6 Et les Francs de la Franconie.

que pour l'obeïssance des loix il s'estoit feinct iusques à ce qu'il teinst l'empire en sa main [18]. Il feut si superstitieux en la sienne [19], que ceulx mesmes qui en estoient, de son temps, s'en mocquoient; et disoit on, s'il eust gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eust faict tarir la race des bœufs au monde, pour satisfaire à ses sacrifices. Il estoit aussi embabouiné de la science divinatrice [20], et donnoit auctorité à toute façon de prognostiques. Il dict entre aultres choses, en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux, et les remercioit, de quoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprinse, l'ayant de longtemps adverti du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieulx convenable aux personnes oysifves et delicates, ny languissante, longue et douloureuse; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, et en la fleur de sa gloire [21]. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus [22], qui premierement le menacea en Gaule, et depuis se representa à luy en Perse, sur le poinct de sa mort [23]. Ce langage qu'on

---

18 Voltaire a soutenu la même opinion.

19 Ammien Marcellin, L. XXV, c. VI.

20 *Id. ibid.*

21 *Id. ibid.* c. IV.

22 *Id.* L. XX. c. V.

23 *Id.* L. XXV. c. II.

luy faict tenir [24], quand il se sentit frappé : « Tu as vaincu, Nazareen » : ou, comme d'aultres, « Contente toy, Nazareen », n'eust esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings qui, estant presents en l'armee, ont remarqué iusques aux moindres mouvements et paroles de sa fin ; non plus que certains aultres miracles qu'on y attache [25].

Et pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dict Marcellinus [26], de long temps en son cœur le paganisme ; mais par ce que toute son armee estoit de chrestiens, il ne l'osoit descouvrir : enfin, quand il se veit assez fort pour oser publier sa volonté, il feit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par touts moyens de mettre sus l'idolâtrie [27]. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré, en Constantinople, le peuple descousu, avecques les prelats de l'Eglise chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au palais, les admonesta instamment d'assopir ces dissentions civiles, et que chascun, sans empeschement

---

24 Théodoret, *Hist. ecclés.* L. III, c. XX.

25 Montaigne avait bien raison de traiter de fable, ce fait inventé par des historiens ecclésiastiques, et répété depuis, d'après eux, par des auteurs modernes aussi peu judicieux. Si l'abbé de la Bletterie (auteur d'une vie de Julien), avait été plus dégagé de préjugés, il aurait fait main basse sur tous ces bruits populaires, tout-à-fait indignes de créance. — N.

26 Ammien Marcellin, L. XXI, c. II.

27 *Id.* L. XXII, c. V.

et sans crainte, servist à sa religion [28] : ce qu'il sollicitoit avecques grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reunir, et de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence [29]; ayant essayé, par la cruauté d'aulcuns chrestiens, « Qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme » : voylà ses mots à peu prez. En quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Iulian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience que nos roys viennent d'employer pour l'esteindre. On peult dire d'un costé, que de lascher la bride aux parts*7 d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division; c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aulcune barriere ny

---

28 Ammien Marcellin, L. XXII, c. v.

29 Ce fait est remarquable et très-singulier. Voyez plus bas la réflexion de Montaigne à ce sujet. Les Égyptiens avaient employé la même politique, long-tems avant Julien. Diodore de Sicile dit que, pour affermir leur empire, ils inventèrent diverses sortes de religions; dans la pensée que cette différence de sentimens et de cultes, serait comme une barrière qui empêcherait les peuples de conspirer ensemble contre le gouvernement. Voyez Diodore de Sicile, L. I, c. LXXXIX. — N.

*7 Aux partis.

coerction des loix qui bride et empesche sa course : mais d'aultre costé, on diroit aussi que, de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité et par l'aysance, et que c'est esmousser l'aiguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté et la difficulté : et si crois mieulx, pour l'honneur de la devotion de nos roys, c'est que, n'ayants peu ce qu'ils vouloient, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

CHAPITRE XX.

Nous ne goustons rien de pur.

SOMMAIRE. — Les hommes ne sauraient goûter de plaisirs sans mélange. Toujours quelque amertume se joint à la volupté : il semble que, sans cet ingrédient, on ne pourrait la supporter. — Au moral, c'est la même chose : point de bonté sans quelque teinte de vice; point de justice sans quelque mélange d'injustice. — Dans la société même, les esprits les plus parfaits ne sont pas les plus propres aux affaires. Tel homme du plus grand sens, ne sait pas conduire sa maison; tel aussi qui connaît la science de l'économie publique, laisse écouler de ses mains toute sa fortune.

Exemples : Ariston et Pyrrhon; Socrates; Attalus; Platon; Simonides et le roi Hiéron.

LA foiblesse de nostre condition faict que les choses en leur simplicité et pureté naturelle ne puissent pas

tumber en nostre usage : les elements que nous iouïssons, sont alterez, et les metaux de mesme ; et l'or, il le fault empirer par quelque aultre matiere pour l'accommoder à nostre service : ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho et encores les stoïciens faisoient « Fin de la vie », n'y à peu servir sans composition ; ny la volupté cyrenaïque et aristippique. Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aulcun exempt de quelque meslange de mal et d'incommodité :

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat[1].

nostre extreme volupté a quelque air de gemissement et de plaincte ; diriez vous pas qu'elle se meurt d'angoisse ? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'epithetes et qualitez maladifves et douloureuses, langueur, molesse, foiblesse, defaillance, *morbidezza* : grand tesmoignage de leur consanguinité et consubstantialité. La profonde ioye a plus de severité que de gayeté ; l'extreme et plein contentement, plus de rassis que d'enioué ; *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit*[2] : l'ayse nous masche. C'est ce que dict un verset grec ancien, de tel sens, « Les dieux nous vendent touts les biens qu'ils nous

---

[1] « De la source des voluptés, il jaillit, je ne sais quoi d'amer, qui flétrit pour nous les fleurs du plaisir... » Lucret. L. IV, v. 1127.

[2] « La félicité même, si elle ne se modère pas, devient un tourment ». Senec. epist. LXXIV.

donnent[3] » : c'est à dire, ils ne nous en donnent aulcun pur et parfaict, et que nous n'achetons au prix de quelque mal.

Le travail et le plaisir, tresdissemblables de nature, s'associent pourtant de ie ne sçais quelle ioincture naturelle. Socrates dict[4] que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté; mais que n'en pouvant sortir[*1], il s'advisa de les accoupler au moins par la queue : Metrodorus disoit qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir[5]. Ie ne sçais s'il vouloit dire aultre chose; mais moy, i'imagine bien qu'il y a du desseing, du consentement et de la complaisance, à se nourrir en la melancholie : ie dis, oultre l'ambition qui s'y peult encores mesler, il y a quelque umbre de friandise et delicatesse qui nous rit et qui nous flatte au giron mesme de la melancholie[6]. Y a il pas des complexions qui en font leur aliment?

Est quædam flere voluptas[7].

---

[3] Epicharmus, dans Xénophon, *Apomném.* c. 1, §. 20.

[4] Dans le dialogue de Platon, intitulé *Phædon*.

[5] Sénèque, épist. CXIX.

[6] La Fontaine a dit dans le même sens :

.... Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Amours de Psyché, L. II, à la fin.

[7] « On sent quelque plaisir à pleurer » : Ovid. *Trist.* L. IV, élég. III, v. 37.

[*1] Venir à bout.

et dict un Attalus en Seneque [8], que la memoire de nos amis perdus nous aggree; comme l'amer, au vin trop vieux,

> Minister vetuli, puer, Falerni
> Inger' mi calices amariores, [9]

et comme des pommes doulcement aigres. Nature nous descouvre cette confusion; les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire: de vray, avant que l'un ou l'aultre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduicte de la peincture, vous estes en doubte vers lequel c'est qu'on va; et l'extremité du rire se mesle aux larmes. *Nullum sine auctoramento malum est* [10].

Quand i'imagine l'homme assiegé de commoditez desirables (mettons le cas que touts ses membres feussent saisis pour tousiours d'un plaisir pareil à celuy de la generation en son poinct plus excessif), ie le sens fondre soubs la charge de son ayse, et le veois du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté, et si universelle. De vray, il fuyt quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas où il ne se peult fermir [*2], où il craint d'enfondrer.

---

[8] Sénèque, épit. LXIII.

[9] « Jeune esclave, toi qui verses le vin vieux de Falerne, apporte-m'en du plus amer ». Catull. épigr. XXVII, v. 1.

[10] « Il n'y a point de mal sans compensation ». Sénèq. épit. LXIX.

[*2] Où il ne peut se fixer, s'arrêter, et où il craint de s'abîmer.

Quand ie me confesse à moy religieusement, ie treuve que la meilleure bonté que i'aye a de la teincture vicieuse; et crains que Platon, en sa plus verte vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'aultre puisse estre), s'il y eust escouté de prez, et il y escoutoit de prez, il y eust senty quelque ton gauche de mixtion humaine, mais ton obscur et sensible seulement à soy. L'homme, en tout et partout, n'est que rapiecement et bigarrure.

Les loix mesmes de la iustice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'iniustice; et dict Platon [11] que ceulx là entreprennent de couper la teste de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et inconvenients. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos, utilitate publicâ, rependitur* [12], dict Tacitus.

Il est pareillement vray que, pour l'usage de la vie, et service du commerce publicque, il y peult avoir de

---

[11] Platon, *de la Républ.*, L. IV, au commencement. — Ce n'est pas là précisément la pensée de Platon, comme le remarque Coste. Il veut dire seulement que si l'on ne suit pas les règles qu'il prescrit pour l'éducation de la jeunesse, il est inutile de faire des lois, pour réprimer, par exemple, les fraudes dans les contrats, etc. *Voyez* Platon, *loc. citat.*

[12] « Dans toute punition sévère, il y a quelque injustice qui atteint les particuliers, mais qui se trouve réparée par l'utilité publique ». Tacit. *Annal.* L. XIV, c. XLIV.

l'excez en la pureté et perspicacité de nos esprits; cette clarté penetrante a trop de subtilité et de curiosité: il les fault appesantir et esmousser pour les rendre plus obeïssants à l'exemple et à la practique, et les espessir et obscurcir pour les proportionner à cette vie tenebreuse et terrestre: pourtant *3 se treuvent les esprits communs et moins tendus, plus propres et plus heureux à conduire affaires; et les opinions de la philosophie eslevees et exquises se treuvent ineptes à l'exercice[13]. Cette poinctue vivacité d'ame, et cette volubilité souple et inquiete, trouble nos négociations. Il fault manier les entreprinses humaines plus grossierement et superficiellement; et en laisser bonne et grande part pour les droicts de la fortune: il n'est

---

[13] Bien dire et bien faire sont deux talens rares et très-divers. On ne les rencontre pas plus souvent ensemble en morale qu'en politique; et Montesquieu aurait peut-être été, je ne dis pas seulement un mauvais ministre, mais un très-médiocre commis. Il aurait eu, comme Mr. Turgot, cinq ou six principes généraux, d'après lesquels il se serait conduit dans toutes les circonstances, qu'il aurait appliqués à tous les cas; et il aurait voulu forcer les événemens de se plier à ses idées et à ses vues générales, au lieu qu'il faut presque toujours plier ses principes aux événemens, aux circonstances et aux cas particuliers. Il faut quelquefois recevoir la loi du moment, et *soumetttre non les choses à soi, mais soi aux affaires.* — N.

*3 C'est pour cela que les esprits communs se trouvent, etc.

pas besoing d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement; on s'y perd, à la consideration de tant de lustres contraires et formes diverses, *voluntantibus res inter se pugnantes, obtorpuerant... animi* [14]. C'est ce que les anciens disent de Simonides: parce que son imagination luy presentoit, sur la demande que luy avoit faict le roy Hieron [15] pour à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs iours de pensement, divers considerations aiguës et subtiles; doubtant laquelle estoit la plus vraysemblable, il desespera du tout de la verité. Qui en recherche et embrasse toutes

---

[14] « Considérant en eux-mêmes combien les raisons se combattaient entre elles, ils restaient dans une muette indécision ». Tite-Live, L. XXXII, c. XX.

[15] Le roi Hiéron l'avait prié de lui dire ce que c'est que Dieu; et Simonide lui ayant répondu qu'il avait besoin d'un jour pour examiner cette question, le lendemain il demanda encore deux jours, et doubla chaque fois le nombre des jours après cela. Sur quoi Cicéron dit : *Simonidem arbitror... quia multa venirent in mentem acuta atque subtilia, dubitantem quid eorum esset verissimum, desperasse omnem veritatem.* « Je crois que Simonide perdit à la fin toute es-» pérance de trouver la vérité, après que son esprit se fut » promené d'opinions en opinions, les unes plus subtiles que » les autres, sans pouvoir démêler la véritable » Cic. *de Nat. Deor.* L. I, c. XXII, de l'abbé d'Olivet. C. — On peut consulter, sur la demande de Hiéron et sur la réponse de Simonide, le Dictionnaire de Bayle, article *Simonide.* — N.

les circonstances et consequences *4, il empesche son eslection : un engin *5 moyen conduict egualement et suffit aux executions de grand et de petit poids. Regardez que les meilleurs mesnagiers sont ceulx qui nous sçavent moins dire comme ils le sont; et que ces suffisants conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille : ie sçais un grand diseur et tresexcellent peintre de toute sorte de mesnage *6, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente : i'en sçais un aultre qui dict, qui consulte, mieulx qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle montre d'ame et de suffisance; toutesfois, aux effects, ses serviteurs treuvent qu'il est tout aultre, ie dis sans mettre le malheur en compte.

---

*4 Pour entendre ceci, il faut le joindre à ce qu'il a dit plus haut : *qu'il n'est pas besoing d'esclaircir les affaires si profondement et si subtilement*, etc. En lisant ces deux phrases de suite, dans l'édit. in-4°. de 1588, il n'y a plus d'obscurité. Le mot de Simonides que Montaigne a, depuis intercalé, empêche qu'on ne sente d'abord à quoi se rapporte ces paroles : *Qui en recherche et embrasse*, etc.

*5 Un esprit médiocre, d'une moyenne capacité. — Engin, d'*ingenium*.

*6 D'économie.

CHAPITRE XXI.

Contre la faineantise.

Sommaire. — C'est un devoir pour un prince de mourir debout, c'est-à-dire, sans cesse occupé des affaires de l'état. — Pourquoi des sujets se sacrifieraient-ils au service et aux intérêts d'un souverain, dont l'âme est avilie par l'oisiveté ? — Un prince doit conduire lui-même ses armées : sa présence produit le meilleur effet sur l'esprit des soldats. — A l'activité, les princes doivent joindre la sobriété, la décence. Ils doivent savoir, pour les intérêts de l'état, braver la mort, la regarder, l'attendre sans effroi.

Exemples : — Vespasien ; Adrien. — Sélim I ; Bajazet II ; Amurath III ; Edouard III ; les rois de Castille et de Portugal. — L'empereur Julien ; la jeunesse persane et la jeunesse lacédémonienne ; les anciens Romains. — Quelques soldats indiens ; Philistus et les Syracusains ; Moley Moluch, roi de Fez ; Caton.

L'empereur Vespasien, estant malade de la maladie dont il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'empire ; et, dans son lict mesme, depeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : et son medecin l'en tansant, comme de chose nuisible à sa santé, « Il fault, disoit il, qu'un empereur

meure debout[1] ». Voylà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrian l'empereur s'en servit depuis à ce mesme propos[2] : et le debvroit on souvent ramentevoir*[1] aux roys, pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes n'est pas une charge oysifve; et qu'il n'est rien qui puisse si iustement desgouster un subiect de se mettre en peine et en hazard pour le service de son prince, que de le veoir appoltrony*[2] ce pendant luy mesme à des occupations lasches et vaines, et d'avoir soing de sa conservation le voyant si nonchalant*[3] de la nostre.

Quand quelqu'un vouldra maintenir qu'il vault mieux que le prince conduise ses guerres par aultre que par soy, la fortune luy fournira assez d'exemples de ceulx à qui leurs lieutenants ont mis à chef des grandes entreprinses; et de ceulx encores desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile : mais nul prince vertueux et courageux pourra souffrir qu'on l'entre-

---

[1] Suétone, dans la *Vie de Vespasien*, §. 24. *Imperatorem ait stantem mori oportere.*

[2] Æl. Spartiani Ælius Verus. *Hist. August.*

*[1] Rappeler à l'esprit.

*[2] Que de voir que, dans ce même tems, il se livre à de lâches et de vaines occupations qui lui ôtent toute énergie, tout courage, qui l'*appoltronissent.*

*[3] Si peu soucieux.

tienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste, comme la statue d'un sainct, à la bonne fortune de son estat, ils le degradent de son office qui est iustement tout en action militaire, et l'en declarent incapable. I'en sçais un qui aimeroit bien mieulx estre battu que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy [3], et qui ne veid iamais sans ialousie ses gents mesmes faire quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit avecques grande raison, ce me semble, « que les victoires qui se gaignent sans le maistre ne sont pas completes » : de tant plus volontiers eust il dict que ce maistre debvroit rougir de honte d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant embesongné que sa voix et sa pensee ; ny cela mesme *[4], veu qu'en telle besongne, les advis et commandements qui apportent l'honneur sont ceulx là seulement qui se donnent sur la place et au milieu de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme *[5]. Les princes de la race ottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé cette opinion ; et Baiazet second avecques son fils, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et aultres occupations

[3] Voilà bien comme était Henri IV ; et je crois que c'est de lui que Montaigne veut parler ici.

*[4] Ni même sa pensée.

*[5] Ayant les pieds sur la terre ferme.

casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur empire : et celuy qui regne à present, Amurath troisiesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Feut ce pas le roy d'Angleterre, Edouard troisiesme, qui dict, de nostre Charles cinquiesme, ce mot : « Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast; et si n'y eut oncques roy qui tant me donnast à faire ». Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort plus que de la raison. Et cherchent aultre adherent que moy ceulx qui veulent nombrer, entre les belliqueux et magnanimes conquérants, les roys de Castille et de Portugal, de ce qu'à douze cents lieues de leur oysifve demeure, par l'escorte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'aultre part, desquelles c'est à sçavoir s'ils auroient seulement le courage d'aller iouïr en presence.

*[6] L'empereur Iulian disoit encores plus, « Qu'un philosophe et un galant homme ne debvoient pas seulement respirer[4] »; c'est à dire, ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peult refuser, tenant tousiours l'ame et le corps embesongnez à

---

[4] *Voyez* Zonaras, à la fin de l'*Histoire de Julien.*

*[6] Dans l'édition in-4°. de 1588, ce qu'on va lire, suit immédiatement la phrase qui termine le 1er. alinéa du chapitre. Ainsi tout le paragraphe précédent a été ajouté par Montaigne.

choses belles, grandes et vertueuses. Il avoit honte si en public on le voyoit cracher ou suer (ce qu'on dict aussi de la ieunesse lacedemonienne, et Xenophon [5] de la persienne), parce qu'il estimoit que l'exercice, le travail continuel et la sobrieté, debvoient avoir cuict et asseiché toutes ces superfluités. Ce que dict Seneque ne ioindra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droicte: « Ils n'apprenoient, dict il, rien à leurs enfants qu'ils deussent apprendre assis [6] ».

C'est une genereuse envie de vouloir mourir mesme utilement et virilement; mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution qu'en nostre bonne fortune : mille ont proposé de vaincre ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un et à l'aultre, les bleceures, les prisons leur traversant ce desseing, et leur prestant une vie forcee; il y a des maladies qui atterrent iusques à nos desirs et nostre cognoissance. Fortune ne debvoit pas seconder la vanité des légions romaines qui s'obligerent par serment de mourir ou de vaincre : *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : si fallo, Jovem patrem, gradivumque Martem, aliosque*

---

5 *De Cyri Institut.* L. I, c. II, §. 16. — Ni Xénophon, ni Zonare cité ci-dessus, ne parlent de *suer*. Mais Montaigne, dans tout le reste, est exact.

6 Sénèque, ép. LXXXVIII.

iratos invoco deos[7]. Les Portugais disent qu'en certain endroict de leur conqueste des Indes, ils rencontrerent des soldats qui s'estoient condamnez, avec horribles exsecrations, de n'entrer en aulcune composition que de se faire tuer ou demeurer victorieux; et, pour marque de ce vœu, portoient la teste et la barbe rase. Nous avons beau nous hasarder et obstiner, il semble que les coups fuyent ceulx qui s'y presentent trop alaigrement, et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie par les forces adversaires, aprez avoir tout essayé, a esté contrainct, pour fournir à sa resolution d'en rapporter l'honneur ou de n'en rapporter pas la vie, se donner soy mesme la mort en la chaleur propre du combat. Il en est d'aultres exemples; mais en voici un : Philistus, chef de l'armee de mer du ieune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la battaille, qui feut asprement contestée, les forces estants pareilles : en icelle il eut du meilleur au commencement par sa prouesse; mais, les Syracusains se rengeants autour de sa galere pour l'investir, ayant faict grands faicts d'armes de sa personne pour se desvelopper, n'y es-

---

7 « Je retournerai vainqueur du combat, ô Marcus Fabius! Si je manque à mon serment, tombe sur moi la colère de Jupiter, de Mars, et des autres dieux! » Tit.-Liv. L. II, c. XLV.

perant plus de ressource, s'osta de sa main la vie qu'il avoit si liberalement abandonnee, et frustratoirement *7, aux mains ennemies [8].

Moley Moluch, roi de Fez, qui vient de gaigner [9] contre Sebastian, roy de Portugal, cette iournee fameuse par la mort de trois roys, et par la transmission de cette grande couronne à celle de Castille, se trouva griefvement malade dez lors que les Portugais entrerent à main armee en son estat; et alla tousiours depuis en empirant vers la mort, et la prevoyant. Iamais homme ne se servit de soy plus vigoreusement et plus glorieusement. Il se trouva foible pour soutenir la pompe cerimonieuse de l'entree de son camp, qui est, selon leur mode, pleine de magnificence et chargee de tout plein d'action; et resigna cet honneur à son frere : mais ce feut aussi le seul office de capitaine qu'il resigna; touts les aultres necessaires et utiles il les feit treslaborieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage debout et ferme iusques au dernier souspir, et aulcunement au delà. Il pouvait miner ses ennemis, indiscretement advancez en ses terres; et lui

---

8 Plutarque, *Vie de Dion*, c. VIII.

9 En 1578.

*7 Inutilement, en vain. *Frustratoire*, vain et inutile, est encore en usage au Palais. *Frustratoirement* n'est plus français.

poisa merveilleusement qu'à faulte d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduicte de cette guerre et affaires d'un estat troublé, il eust à chercher la victoire sanglante et hazardeuse, en ayant une aultre pure et nette entre ses mains [10] : toutesfois il mesnagea miraculeusement la duree de sa maladie, à faire consommer son ennemy, et l'attirer loing de l'armee de mer et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Afrique, iusques au dernier iour de sa vie, lequel par desseing il employa et reserva à cette grande iournee. Il dressa sa battaille en rond, assiegeant de toutes parts l'oste [*8] des Portugais, lequel rond venant à se courber et serrer, les empescha non seulement au conflict (qui feut tresaspre par la valeur de ce ieune roy assaillant), veu qu'ils avoient à montrer visage à touts sens, mais aussi les empescha à la fuyte aprez leur roupte [*9], et, trouvants toutes les yssues saisies et closes, furent contraincts de se reiecter à eulx mesmes, *coacervanturque non solùm cæde, sed etiam fugâ* [11], et s'amonceller les uns sur les aultres, fournissants aux vainqueurs une tresmeurtriere victoire et tresentiere. Mourant, il se feit porter et

---

[10] De Thou, *Hist.* L. LXV.

[11] « Ils demeurent entassés en monceaux; résultat non-seulement du carnage, mais de la fuite ».

[*8] L'armée.

[*9] Leur déroute.

tracasser [*10] où le besoing l'appelloit, et, coulant le long des files, enhortoit ses capitaines et soldats, les uns aprez les aultres : mais un coing de sa battaille se laissant enfoncer, on ne le peut tenir qu'il ne montast à cheval l'espee au poing [12]; il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestants, qui par la bride, qui par sa robbe et par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy restoit : on le recoucha. Luy, se resuscitant comme en sursault de cette pasmoison, toute aultre faculté lui defaillant pour advertir qu'on teust sa mort, qui estoit le plus necessaire commandement qu'il eust lors à faire pour n'engendrer quelque desespoir aux siens par cette nouvelle, expira tenant le doigt contre sa bouche close, signe ordinaire de faire silence [13]. Qui vescut oncques si long temps et si avant en la mort? qui mourut oncques si debout ? L'extreme degré de traicter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans estonnement, mais sans

---

[12] De Thou, L. LXV.

[13] De Thou, *Hist.* L. LXV, p. 248. — M. de Thou remarque, en cet endroit, qu'on disait que Charles de Bourbon avait fait la même chose en expirant au pied des murailles de Rome, qui fut prise d'assaut par ses troupes, un peu après sa mort.

[*10] Et mener çà et là. — Tracasser, *itare, hàc illàc cursitare*. — Nicot.

soing, continuant libre le train de la vie iusques dans elle, comme Caton qui s'amusoit à dormir et à estudier, en ayant une violente et sanglante presente en sa teste et en son cœur, et la tenant en sa main [14].

[14] Voyez ce que Montaigne dit à ce sujet, d'après Plutarque, L. I, c. XLIV.

CHAPITRE XXII.

Des postes.

SOMMAIRE. — Montaigne d'une taille ferme et courte, réussissait dans les exercices d'équitation. Mais aujourd'hui il les abandonne parce qu'ils le fatiguent trop. — L'usage de mettre de distance en distance des chevaux de relais, n'est pas nouveau : on le connaissait du temps de Cyrus ; les Romains l'ont employé. — Divers autres moyens de faire parvenir promptement des nouvelles.

Exemples : Cyrus ; Lucius Vibulus ; Néron ; Sempronius Gracchus. — Cæcina ; les hirondelles, les pigeons ; D. Brutus, etc.

IE n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gents de ma taille, ferme et courte : mais i'en quitte le mestier ; il nous essaye *[1] trop pour y

*[1] Il nous fatigue trop.

durer long temps. Ie lisois, à cette heure [1], que le roy Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de touts les costez de son empire, qui estoit d'une fort grande estendue, feit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un iour, tout d'une traicte; et, à cette distance, il establit des hommes qui avoient charge de tenir des chevaulx prests pour en fournir à ceulx qui viendroient vers lui : et disent aulcuns, que cette vistesse d'aller vient à la mesure du vol des grues [2].

Cesar dict [3] que Lucius Vibulus Rufus, ayant haste de porter un advertissement à Pompeius, s'achemina vers luy iour et nuict, changeant de chevaulx, pour faire diligence : et luy mesme, à ce que dict Suetone [4], faisoit cent milles par iour sur un coche de louage; mais c'estoit un furieux courrier, car où les rivieres lui trenchoient son chemin, il les franchissoit à la nage, et ne se destournoit du droict pour aller querir un pont ou un gué. Tiberius Nero, allant veoir son frère Drusus malade en Allemaigne, feit deux cents milles en vingt quatre heures, ayant trois coches [5]. En la guerre des Romains contre le roy An-

---

[1] Dans la *Cyropédie* de Xénophon, L. VIII, c. VI, §. 9.
[2] Xénophon, L. VIII, c. XI, §. 9.
[3] *De Bello civili*, L. III, c. IV.
[4] Suetonius *in Cæsare*, §. 57.
[5] Pline, L. VI, c. XX.

tiochus, T. Sempronius Gracchus, dict Tite Live, *per dispositos equos propè incredibili celeritate ab Amphissâ tertio die Pellam pervenit*[6] : et appert*[2], à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non ordonnees freschement pour cette course.

L'invention de Cecina à renvoyer des nouvelles à ceulx de sa maison avoit bien plus de promptitude : il emporta quand et soy des arondelles ; et les relaschoit vers leurs nids quand il vouloit r'envoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avecques les siens [7].

Au theatre à Rome, les maistres de famille avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoient des lettres, quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gents au logis; et estoient dressez*[3] à en rapporter response. D. Brutus [8] en usa assiegé à Mutine*[4]; et aultres, ailleurs.

Au Peru, ils couroient sur les hommes qui les

---

6 « Se rendit en trois jours d'Amphisse à Pella, sur des chevaux de relais, avec une rapidité presque incroyable ». Tit.-Liv. L. XXXVII, c. VII.

7 Pline L. X, c. XXIV.

8 *Id. ibid.* c. LXXXVII.

*2 Et il paroît.

*3 Lesdits pigeons ; comme dans l'éd. de 1588.

*4 A Modène, comme on dit à présent.

chargoient sur les espaules à tout des portoires *5, par telle agilité, que, tout en courant, les premiers porteurs reiectoient aux seconds leur charge sans arrester un pas.

I'entends que les Valachi *6, courriers du grand Seigneur, font des extremes diligences, d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils treuvent en leur chemin, en lui donnant leur cheval recreu 7*; et que, pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroictement d'une bande large, comme font assez d'aultres. Ie n'ay trouvé nul seiour 8* à cet usage.

---

*5 Avec des portoires, comme dans l'édition de Mlle. de Gournay.

*6 Les Valaques.

*7 Fatigué, qui ne peut plus fournir à la peine. V. Nicot sur ce mot.

*8 Nul soulagement. — C'est-à-dire : ce moyen ne m'a nullement réussi.

CHAPITRE XXIII.

Des mauvais moyens employés à bonne fin.

SOMMAIRE. — Les corps politiques sont sujets aux mêmes vicissitudes et accidens que le corps humain. Comme l'homme, ils sont souvent tourmentés de pléthore : il leur faut recourir aux émigrations, aux guerres même, etc. — Ne

serait-ce point par des motifs à-peu-près semblables que le gouvernement des Romains, conservait, et presque encourageait les combats du cirque, où des milliers d'hommes s'égorgeaient quelquefois aux yeux des spectateurs.

Exemples : Les Gaulois et Brennus ; les Goths et les Vandales ; les Romains. — Edouard III, roi d'Angleterre ; Philippe de Valois ; Lycurgue. — Les Gladiateurs.

Il se treuve une merveilleuse relation et correspondance en cette universelle police des ouvrages de nature, qui montre bien qu'elle n'est ny fortuite ny conduicte par divers maistres. Les maladies et conditions de nos corps se veoient aussi aux estats et polices : les royaumes, les republiques naissent, fleurissent et fanissent *[1] de vieillesse, comme nous. Nous sommes subiects à une repletion d'humeurs, inutile et nuysible ; soit de bonnes humeurs (car cela mesme les medecins le craignent, et, parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop alaigre et vigoreuse il nous la fault essimer *[2] et rabattre par art, de peur que nostre nature, ne se pouvant rasseoir en nulle certaine place, et n'ayant plus où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre et trop à coup ; ils ordonnent pour

---

*[1] Et se fanent.

*[2] Diminuer, affaiblir. — Essaimer, c'est tirer d'une ruche trop pleine, un *essaim*, pour former une nouvelle ruche.

cela aux athletes les purgations et les saignees, pour leur soustraire cette superabondance de santé); soit repletion de mauvaises humeurs, qui est l'ordinaire cause des maladies: De semblable repletion se veoient les estats souvent malades, et a lon accoustumé d'user de diverses sortes de purgation; tantost on donne congé à une grande multitude de familles, pour en descharger le païs, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'aultruy; de cette façon nos anciens Francons, partis du fond d'Allemaigne, veindrent se saisir de la Gaule et en deschasser les premiers habitants; ainsi se forgea cette infinie maree*[3] d'hommes qui s'escoula en Italie sous Brennus et aultres; ainsi les Goths et Vandales, comme aussi les peuples qui possedent à present la Grece, abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large; et à peine est il deux ou trois coings au monde, qui n'ayent senti l'effect d'un tel remuement.

Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies; car sentants leur ville se grossir oultre mesure, ils la deschargeoient du peuple moins necessaire, et l'envoyoient habiter et cultiver des terres

---

*[3] *Marée* veut dire ici *foule*. Ce mot ne se trouve point en ce sens-là dans nos vieux dictionnaires. Il répond, en quelque manière, à celui de *flot*, fort usité pour signifier *quantité*, *multitude*, comme dans ces vers de Boileau :

Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les *flots* d'auditeurs pour aller à sa chaire.

par eulx conquises : par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avecques aulcuns leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oysifveté, mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient,

> Et patimur longæ pacis mala, sævior armis
> Luxuria incumbit[1];

mais aussi pour servir de saignee à leur republique, et esventer un peu la chaleur trop vehemente de leur ieunesse, escourter et esclaicir le branchage de ce tige foisonnant en trop de gaillardise; à cet effect se sont ils aultrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Au traité de Bretigny, Edouard troisiesme, roy d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix generale qu'il feit avec nostre roy, le différend du duché de Bretaigne, afin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, et que cette foule d'Anglois, dequoy il s'estoit servy aux affaires de deça, ne se reiectast en Angleterre[2]. Ce feut l'une des raisons pourquoy nostre roy Philippe consentit d'envoyer Iean son fils à la guerre d'oultremer, afin d'emmener quand et luy un grand nombre de ieunesse bouillante qui estoient en sa gendarmerie.

---

[1] « Nous subissons les maux inséparables d'une longue paix; plus redoutable que le fer des ennemis, la mollesse nous subjugue ». Juv. s. VI, v. 291.

[2] Voyez Froissart, T. I, c. CCXIII.

Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent de pareille façon, souhaitants que cette esmotion chaleureuse qui est parmy nous se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominent pour cette heure nostre corps, si on ne les escoule ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousiours en force, et apportent enfin nostre entiere ruyne: et de vray, une guerre estrangiere est un mal bien plus doulx que la civile. Mais ie ne crois pas que Dieu favorisast une si iniuste entreprinse d'offenser et quereller aultruy pour nostre commodité.

> Nil mihi tam valdè placeat, Rhamnusia virgo,
> Quod temerè invitis suscipiatur heris [3].

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous poulse souvent à cette necessité de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin : Lycurgus, le plus vertueux et parfaict legislateur qui feust oncques, inventa cette tresiniuste façon, pour instruire son peuple à la temperance, de faire enyvrer par force les Elotes *[4] qui estoient leur serfs, afin qu'en les voyant ainsi perdus et ensepvelis dans le vin, les Spartiates prinsent en horreur le desbordement de ce

---

[3] « O puissante Némésis ! puissé-je ne jamais rien désirer assez vivement pour que j'entreprenne de l'avoir malgré les légitimes possesseurs » ! Catull. *ad Manlium*, carm. LXVI, v. 77.

*[4] Les ilotes.

vice [4]. Ceulx là avoient encores plus de tort qui permettoient anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils feussent condamnez, feussent deschirez tout vifs par les medecins, pour y veoir au naturel nos parties intérieures, et en establir plus de certitude en leur art [5] : car s'il se fault desbaucher, on est plus excusable le faisant pour la santé de l'ame, que pour celle du corps ; comme les Romains dressoient le peuple à la vaillance et au mespris des dangiers et de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à oultrance qui se combattoient, detailloient [*5] et entretuoient en leur presence ;

> Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
> Quid mortes iuvenum, quid sanguine pasta voluptas [6] ?

et dura cet usage iusques à Theodosius l'empereur :

> Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
> Quodque patri superest, successor laudis habeto...
> Nullus in urbe cadat, cuius sit pœna voluptas...

---

4 Plutarque, *Vie de Lycurgue*, c. XXI.

5 Celsi *Medicina, in Præfat.* — Celse désapprouve cette pratique. *Incidere vivorum corpora et crudele et supervacuum est.* Ibid.

6 « Sans cela, à quoi servirait l'art insensé des gladiateurs ? Pourquoi tant de jeunes athlètes égorgés, et ces torrens de sang qui repaissent les yeux des Romains » ?

*5 Se coupaient par morceaux.

Iam solis contenta feris infamis arena
Nulla cruentatis homicidia ludat in armis [7].

C'estoit, à la vérité, un merveilleux exemple, et de tresgrand fruict pour l'institution du peuple, de veoir tous les iours en sa presence cent, deux cents, et mille couples d'hommes armez les uns contre les aultres se hacher en pieces avecques une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur veit lascher une parole de foiblesse ou commiseration, iamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir [*6] au coup de leur adversaire, ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup : il est advenu à plusieurs d'entre eulx, estants blecez à mort de force playes, d'envoyer demander au peuple s'il estoit content de leur debvoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encores alaigrement ; en maniere qu'on les hurloit et

7 « Saisissez, grand prince, une gloire réservée à votre règne ; ajoutez à l'héritage de gloire de votre père, la seule louange qui vous reste à mériter ; — Que le sang ne coule plus pour le plaisir du peuple ; — Que l'arène ne boive que le sang des bêtes, et que l'homicide ne souille plus nos yeux ». Prudentii *contra Symmachum, Lib. posterior*, v. 643, etc.

*6 Pour esquiver le coup.

mauldissoit, si on les voyoit estriver *7 à recevoir la mort : les filles mesmes les incitoient :

consurgit ad ictus,
Et, quoties victor ferrum iugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque iacentis
Virgo modesta iubet converso pollice rumpi [8].

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : mais depuis on y employa des serfs innocents, et des libres mesmes qui se vendoient pour cet effect, iusques à des senateurs et chevaliers romains, et encores des femmes :

Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
Atque hostem sibi quisque parat, cùm bella quiescunt [9] :

Hos inter fremitus novosque lusus, . . .
Stat sexus rudis, insciusque ferri,
Et pugnas capit improbus viriles [10] :

---

[8] La vierge modeste se lève à chaque coup ; et toutes les fois que le vainqueur enfonce le fer dans la gorge de son adversaire, elle dit que c'est là son plus grand plaisir, et par le signe qu'elle fait du pouce, elle ordonne de percer le sein du vaincu étendu sur l'arène ». Prudent. *contra Symmachum, L. poster.* v. 617 et seq.

[9] « Maintenant ils vendent leur sang, et, pour un prix convenu, s'exposent à mourir sur l'arène : c'est ainsi qu'au milieu de la paix, ils savent trouver un ennemi ». Manil. *Astron.* L. IV, v. 225.

[10] « Parmi ces frémissemens et ces nouveaux plaisirs, . . . un sexe, peu fait pour les armes, descend dans l'arène, et, devenu barbare, s'exerce aux jeux des guerriers. Stat. *Sylv.* VI, L. I, v. 51.

*7 Repugner.

ce que ie trouverois fort estrange et incroyable, si nous n'estions accoustumez de veoir touts les iours en nos guerres plusieurs milliasses d'hommes estrangiers [11], engageants, pour de l'argent, leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aulcun interest.

[11] Les Suisses, par exemple.

CHAPITRE XXIV.

De la grandeur romaine.

Sommaire. — Montaigne ne veut dire qu'un mot de cette grandeur des Romains, à laquelle il ne trouve rien de comparable. En effet, César, n'étant encore que simple citoyen, donne, vend, propose des trônes ; par une simple lettre, le sénat dépose un des plus grands rois ; etc., etc.

Exemples: César et Cicéron ; le roi Déjotarus ; le roi Ptolémée ; Popilius et le roi Antiochus ; Auguste ; le roi breton Cogidunus.

Ie ne veulx dire qu'un mot de cet argument infini, pour montrer la simplesse de ceulx qui apparient à celle là les chestifves grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des Epistres familieres de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom de familieres, s'ils

veulent, car, à la verité, il n'y est pas fort à propos; et ceulx qui au lieu de familieres y ont substitué *ad familiares* peuvent tirer quelque argument pour eulx de ce que dict Suetone en la vie de Cesar [1], qu'il y avoit un volume de lettres de luy *ad familiares*), il y en a une qui s'adresse à Cesar estant lors en Gaule, en laquelle Cicero redict ces mots, qui estoient sur la fin d'une aultre lettre que Cesar lui avoit escript : « Quant à Marcus Furius, que tu m'as recommendé, « ie le feray roy de Gaule [2]; et si tu veulx que i'ad- « vance quelque aultre de tes amis, envoye le moy ». Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen romain, comme estoit lors Cesar, de disposer des royaumes, car il osta bien au roy Deiotarus le sien, pour le donner à un gentilhomme de la ville de Pergame [3] nommé Mithridates : et ceulx qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs royaumes par luy vendus; et Suetone dict [4] qu'il tira pour un coup du roy Ptolomaeus trois millions six cent mill'escus, qui feut bien prez de luy vendre le sien.

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis [5].

---

[1] Chap. LVI, qui commence par, *reliquit et rerum suarum commentarios*, etc.

[2] *Vel regem Galliœ faciam... Si vis tu, ad me alium mitte quem ornem.* L. VII, épitre V.

[3] Cic. *de Divin.* L. II, c. XXXVII.

[4] *In Jul. Cœsare*, §. 54.

[5] « A tel prix la Galatie, à tel prix le Pont, à tel prix la Lydie ». Claudian. *Eutrop.* L. I, v. 203.

Marcus Antonius disoit [6] que la grandeur du peuple romain ne se montroit pas tant par ce qu'il prenoit, que par ce qu'il donnoit: si en avoit il, quelque siecle avant Antonius, osté un, entre aultres, d'auctorité si merveilleuse, que en toute son histoire ie ne sçache marque qui porte plus hault le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Egypte, et estoit aprez à conquerir Cypre et aultres demourants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du senat; et, d'abordee, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant lues, et dict qu'il en delibereroit; Popilius circonscrit la place où il estoit, à tout sa baguette, en luy disant: « Rends moy response que ie puisse rapporter au senat, avant que tu partes de ce cercle ». Antiochus, estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprez y avoir un peu songé: « Ie feray (dict il) ce que le senat me commande [7] ». Lors le salua Popilius, comme amy du peuple romain. Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunee prosperité, par l'impression de trois traicts d'escripture! il eut vrayement raison, comme il feit, d'envoyer depuis dire au senat par ses ambassadeurs

---

6 Plutarque, *Vie d'Antoine*, c. VIII.

7 Tite-Live, L. LV, c. XII.

qu'il avoit reçeu leur ordonnance, de mesme respect que si elle feust venue des dieux immortels.

Touts les royaumes qu'Auguste gaigna par droict de guerre, il les rendit à ceulx qui les avoient perdus, ou en feit present à des estrangiers. Et, sur ce propos, Tacitus [9], parlant du roy d'Angleterre Cogidunus, nous faict sentir par un merveilleux traict cette infinie puissance; Les Romains, dict il, avoient accoustumé, de toute ancienneté, de laisser les roys qu'ils avoient surmontez, en la possession de leurs royaumes, soubs leur auctorité, « à ce qu'ils eussent des roys mesme, utils [1*] de la servitude » : *Ut haberent instrumenta servitutis et reges* [10]. Il est vraysemblable que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du royaume d'Hongrie et aultres estats, regardoit plus à cette consideration, qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer, « Qu'il estoit saoul et chargé de tant de monarchies et de puissance que sa vertu ou celle de ses ancestres luy avoient acquis ».

---

[8] Tite-Live. L. LV, c. XIII.

[9] Dans *la Vie d'Agricola.*

[10] Tacit. *in Vit. Agricol.* c. XIV. — Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

*1 *Outils*, instrumens.

CHAPITRE XXV.

De ne contrefaire le malade.

Sommaire. — Divers exemples de personnes qui sont devenues les unes goutteuses, les autres borgnes, après avoir feint de l'être pendant quelque temps. — Il faut empêcher les enfans de contrefaire les défauts physiques, qu'ils aperçoivent dans les autres, de peur qu'ils ne les contractent eux-mêmes. — Une folle, devenue aveugle, ne s'en doutait pas, elle croyait que la maison était devenue plus obscure : Tous les hommes ressemblent à cette folle; ils attribuent leurs vices à d'autres causes que les véritables.

***Exemples :* Cœlius, cité dans une épigramme de Martial; un homme cité par Appien; des gentilshommes anglais; l'aventure d'un aveugle rapportée par Pline. — Une folle qui habitait dans la maison de Sénèque.**

Il y a un epigramme en Martial, qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes, où il recite plaisamment l'histoire de Celius, qui, pour fuyr à faire la court à quelques grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suyvre, feit mine d'avoir la goutte; et, pour rendre son excuse plus vraysemblable, se faisoit oindre les iambes, les avoit enveloppees, et contrefaisoit entierement le port et la contenance d'un

homme goutteux. Enfin la fortune lui feit ce plaisir de l'en rendre *[1] tout à faict.

> Tantùm cura potest, et ars doloris!
> Desiit fingere Cælius podagram [1].

I'ay veu en quelque lieu d'Appian [2], ce me semble, une pareille histoire d'un, qui, voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome; pour se desrobber de la cognoissance de ceulx qui le poursuyvoient, se tenant caché et travesti, y adioústa encores cette invention, de contrefaire le borgne: quand il veint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut desfaire l'emplastre qu'il avoit long temps porté sur son œil, il trouva que sa veue estoit effectuellement perdue sous ce masque. Il est possible que l'action de la veue s'estoit hebetee *[2] pour avoir esté si long temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute reiectee en l'aultre œil; car nous sentons evidemment que l'œil que nous tenons couvert, r'en-

---

[1] « Voyez ce que c'est que de si bien faire le malade! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte ». Martial. L. VII, épigr. XXXIX, v. 8.

[2] *De Bello Civili*, L. IV.

*[1] De le rendre *gouteux*, comme on trouve dans les nouvelles éditions.

*[2] S'était affaiblie. — C'est une phrase latine. Sénèque le tragique a dit : *visusque mæror hebetat*. Voyez *Hercul. Fur.* v. 1043.

voye à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste s'en grossit et s'en enfle : comme aussi l'oysifveté, avec la chaleur des liaisons et des medicaments, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial.

Lisant chez Froissard [3] le vœu d'une troupe de ieunes gentilshommes anglois, de porter l'œil gauche bandé, iusques à ce qu'ils eussent passé en France et exploicté quelque faict d'armes sur nous ; ie me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust prins comme à ces aultres, et qu'ils se feussent trouvez touts esborgnez au reveoir des maistresses pour lesquelles ils avoient faict l'entreprinse.

Les meres ont raison de tanser leurs enfants quand ils contrefont les borgnes, les boiteux et les bicles *[3], et tels aultres defaults de la personne : car, oultre ce que le corps ainsi tendre en peult recevoir un mauvais ply, ie ne sçais comment il semble que la fortune se ioue à nous prendre au mot ; et i'ay ouï reciter plusieurs exemples de gents devenus malades, ayant entreprins de s'en feindre *[4]. De tout temps i'ay apprins de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une

---

[3] T. Ier, c. XXIX.

*[3] Bicle ou bigle, comme on dit présentement, signifie louche.

*[4] Ayant formé le projet de feindre qu'ils étaient malades.

baguette ou d'un baston, iusques à y chercher de l'elegance, et de m'en seiourner *5 d'une contenance affettee : plusieurs m'ont menacé que fortune tourneroit un iour cette mignardise en necessité. Ie me fonde sur ce que ie serois tout le premier goutteux de ma race.

Mais alongeons ce chapitre et le bigarrons d'une aultre piece, à propos de la cecité. Pline dict [4] d'un qui, songeant estre aveugle en dormant, s'en trouva l'endemain *6, sans aulcune maladie precedente. La force de l'imagination peult bien ayder à cela, comme i'ay dict ailleurs [5]; et semble que Pline soit de cet advis : mais il est plus vraysemblable que les mouvements que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui luy ostoient la veue, feurent occasion du songe [6].

Adioustons encores un'histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres : « Tu sçais, dict il escrivant à Lucilius [7], que Harpasté, la folle de ma femme, est demeuree chez moy, pour charge he-

---

4 L. VII, c. L.

5 Voyez le chapitre, *De la force de l'imagination*, L. I, chap. XX.

6 C'est en effet la seule manière raisonnable d'expliquer ce fait.

7 Epist. L.

*5 Et de me reposer dessus.

*6 Se trouva aveugle le lendemain.

reditaire : car de mon goust ie suis ennemy de ces monstres ; et, si i'ay envie de rire d'un fol, il ne me le fault chercher gueres loing, ie ris de moy mesme. Cette folle a subitement perdu la veue. Ie te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'en emmener, parce qu'elle dict que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, ie te prie croire qu'il advient à chascun de nous; nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux : encores les aveugles demandent un guide ; nous nous fourvoyons de nous mesmes. Ie ne suis pas ambitieux, disons nous ; mais à Romeon ne peult vivre aultrement : ie ne suis pas sumptueux ; mais la ville requiert une grande despense : ce n'est pas ma faulte si ie suis cholere, si ie n'ay encores establi aulcun train asseuré de vie ; c'est la faulte de la ieunesse. Ne cherchons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous, il est planté en nos entrailles : et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guarison plus malaysee. Si nous ne commenceons de bonne heure à nous panser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maulx ? si avons nous une tresdoulce medecine, que la philosophie ; car, des aultres on n'en sent le plaisir qu'apres la guarison, cettecy plaist et guarit ensemble [8] ». Voylà ce que dict Se-

[8] *Aliorum remediorum post sanitatem voluptas est : Philosophia pariter et salutaris et dulcis est.* Senec. Ibid.

neque, qui m'a emporté hors de mon propos; mais il y a du proufit au change.

CHAPITRE XXVI.

Des poulces.

Sommaire. — Comme certains rois barbares faisaient usage des pouces, pour contracter entre eux. — Étymologies du mot *pouce*. Coutume des Romains d'abaisser ou de relever les pouces, pour applaudir, ou pour ordonner la mort des gladiateurs. — Comment ils punissaient ceux qui se coupaient les pouces pour ne pas aller à la guerre, etc.

Exemples : Certains rois barbares; les Romains; Auguste; Caïus Vatienus; les Athéniens; les Lacédémoniens.

Tacitus recite [1] que parmi certains roys barbares, pour faire une obligation asseuree, leur maniere estoit de ioindre estroictement leurs mains droictes l'une à l'aultre, et s'entrelacer les poulces: et quand à force de les presser, le sang en estoit monté au bout, ils les bleceoient de quelque legiere poincte, et puis se les entr[illegible]eoient.

---

[1] Annal. L. XII.

Les medecins disent[2] que les poulces sont les maistres doigts de la main, et que leur etymologie latine vient de *pollere* [3]. Les Grecs l'appellent αντιχειρ, comme qui diroit une aultre main [4]. Et il semble que par fois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere ;

> Sed nec vocibus excitata blandis,
> Molli pollice nec rogata, surgit [5].

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer et baisser les poulces.

> Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum [6];

et de desfaveur, de les haulser et contourner au dehors :

> converso pollice vulgi,
> Quemlibet occidunt populariter [7].

---

[2] Ceci est pris dans Macrobe, qui cite un assez long passage d'Ateius Capito, où se trouve cette étymologie du mot *Pollex*. Voyez Macrob. *Saturn.* L. VII, c. XIII.

[3] « Être fort et puissant ».

[4] C'est ce qu'on trouve encore dans le passage cité par Macrobe. V. *Saturn Ibid.*

[5] Martial. L. XII, épigr. XCVIII, v. 8. Coste a osé traduire ces deux vers, ou du moins en donner le sens. Je ne crois pas devoir suivre son exemple.

[6] « Il applaudira à tes jeux, en baissant les deux pouces ». Hor. epist. XVIII, L. I, v. 66.

[7] « Dès que le peuple a tourné le pouce en haut, il faut égorger les gladiateurs, pour lui plaire ». Juvénal, satire III, v. 36.

Les Romains dispensoient de la guerre ceulx qui estoient blecez au poulce, comme s'ils n'avoient plus la prinse des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier romain qui avoit, par malice *[1], coupé les poulces à deux siens ieunes enfants, pour les excuser d'aller aux armees [8] : et avant luy, le senat, du temps de la guerre italique, avoit condamné Caius Vatienus à prison perpétuelle [9], et luy avoit confisqué touts ses biens pour s'estre à escient coupé le poulce de la main gauche, pour s'exempter de ce voyage *[2].

Quelqu'un, de qui il ne me souvient point, ayant gaigné une battaille navale, feit couper les poulces à ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combattre et de tirer la rame. Les Atheniens les feirent couper aux Aeginetes [10] pour leur oster la preference en l'art de marine.

En Lacedemone le maistre chastioit les enfants en leur mordant le poulce [11].

---

8 Suetonius, *in Cæsare Augusto*, §. 24.

9 Voyez Valère-Maxime, L. V, c. III, §. 3.

10 *Id.* L. IX, *in externis*, §. 8.

11 Plutarque, *Vie de Lycurgue*, c. XIV.

*1 « Et pour faire fraude à la loi ». Addition de l'édit. in-4°. de 1588.

*2 Ou *de cette guerre ;* comme dans l'édit. de 1588.

CHAPITRE XXVII.

Couardise[*1], *mere de la cruauté.*

SOMMAIRE. — Vérité de l'adage qui fait le titre de ce chapitre. Le vrai brave pardonne à l'ennemi qu'il a vaincu; le lâche le massacre, même lorsqu'il est sans défense. Mais tuer son ennemi, quand il est abattu, c'est se priver du plaisir de la vengeance. : il vaudrait bien mieux le conserver pour jouir de sa honte. — Dans les duels, celui qui succombe n'est pas le plus à plaindre; le survivant est obligé de fuir, de se cacher. Les duels sont une preuve de lâcheté : en effet, on ne se bat que parce que l'on craint celui que l'on a offensé, ou celui par qui l'on a été offensé. Une autre preuve de lâcheté, c'est d'amener pour ces combats des *seconds*, des *tiers*. — Duel où le frère de Montaigne se trouva engagé. — S'il est vrai que le courage seul doit être honoré, l'art de l'escrime doit être flétri, puisqu'il ne procure la victoire qu'à force de feintes et de ruses. Dans les batailles, il est d'ailleurs inutile et quelquefois dangereux. — Combien les gens sanguinaires sont lâches; et comment un premier acte de cruauté, en nécessite d'autres! — Les tyrans aiment à prolonger les tourmens de leurs victimes : mais leur intention est souvent trompée; les tortures violentes tuent, et des tortures tolérables ne suffisent point à leur rage. — Détails de quelques supplices affreux. Montaigne pense que les plus hideux à voir ne sont pas ceux qui causent le plus de douleur aux malheureux qui y sont condamnés.

Exemples : Alexandre tyran de Phères; Bias; Lyciscus. Cou-

[*1] Lâcheté, poltronnerie.

tume du royaume de Narsingue; Asinius Pollio; le duc d'Orléans et Henri roi d'Angleterre; le frère de Montaigne; le consul Publius Rutilius; Philopœmen. — L'empereur Maurice et Phocas. — Philippe roi de Macédoine, Théoxène et Paris. — Des Juifs crucifiés; l'empereur Mechmed; des seigneurs d'Épire; Crésus; George Sechel chef de paysans de Pologne révoltés.

I'AY souvent ouï dire que la couardise est mere de la cruauté : et si ay par experience apperceu que cette aigreur et aspreté de courage malicieux et inhumain s'accompaigne coustumierement de mollesse feminine; i'en ay veu des plus cruels, subiects à pleurer ayseement et pour des causes frivoles. Alexandre, tyran de Pheres, ne pouvoit souffrir d'ouïr au theatre le ieu des tragedies [1], de peur que ses citoyens ne le veissent gemir aux malheurs de Hecuba et d'Andromache, luy qui sans pitié faisoit cruellement meurtrir tant de gents touts les iours. Seroit ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez ? La vaillance, de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistance,

Nec nisi bellantis gaudet cervice iuvenci [2],

---

[1] Plutarque, *Vie de Pélopidas*, c. XV.

[2] « Qui ne se plaît à combattre un taureau, que lorsqu'il fait une vigoureuse résistance ». Claudian. épist. *ad Hadrianum*, c. XXX.

s'arreste à veoir *2 l'ennemy à sa mercy : mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce premier roolle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple et par les officiers du bagage : et ce qui faict veoir tant de cruautez inouies aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit, et se gendarme, à s'ensanglanter iusques aux coudes et deschiquetter un corps à ses pieds, n'ayant ressentiment d'aultre vaillance *3 :

> Et lupus et turpes instant morientibus ursi,
> Et quæcunque minor nobilitate fera est[3] :

comme les chiens couards, qui deschirent en la maison et mordent les peaux des bestes sauvages qu'ils n'ont osé attaquer aux champs.

Qu'est ce qui faict, en ce temps, nos querelles toutes mortelles ? et que là où nos peres avoient quel-

---

[3] « Le loup, l'ours et les animaux les moins nobles, s'acharnent sur les mourans ». Ovid. *Trist.* L. III, élég. V, v. 35.

*2 S'arrête, dès qu'il voit l'ennemi à sa merci.

*3 C'est-à-dire, « S'accoutume au meurtre et devient cruel, par l'habitude de s'ensanglanter jusques aux coudes, et de déchiqueter un corps étendu à ses pieds, n'ayant pas d'idée d'une autre espèce de vaillance ». — *Se gendarmer*, se mettre en humeur, en posture d'homme qui veut combattre. *Verbis, vultu, habituque præferre ferocem pugnatorem.* Monet.

que degré de vengeance, nous commenceons à cette heure par le dernier; et ne se parle, d'arrivee, que de tuer? qu'est ce, si ce n'est couardise? Chascun sent bien qu'il y a plus de braverie et desdaing à battre son ennemy qu'à l'achever, et de le faire bouquer*[4] que de le faire mourir; dadvantage, que l'appetit de vengeance s'en assouvit et contente mieulx, car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy: voylà pourquoy nous n'attaquons pas une beste ou une pierre quand elle nous blece, d'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revenche: et de tuer un homme c'est le mettre à l'abry de nostre offense. Et tout ainsi comme Bias crioit à un meschant homme. « Ie sçais que tost ou tard tu en seras puny, mais ie crains que ie ne le veoye pas » [4]; et plaignoit les Orchomeniens de ce que la penitence que Lyciscus eut de la trahison contre eulx commise, venoit en saison qu'il n'y avoit personne de reste de ceulx qui en avoient esté interessez *[5], et ausquels debvoit toucher le plaisir de cette penitence: tout ainsin est à plaindre la vengeance, quand celuy envers lequel elle s'employe perd le moyen de la souffrir; car, comme le vengeur y veult veoir

[4] Plutarque, *Pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition des maléfices*, c. II.

*[4] *Faire bouquer quelqu'un*, C'est lui faire dépit, le faire enrager, l'obliger à céder. — Richelet.

*[5] Qui en avaient souffert, qui en avaient été les victimes.

pour en tirer du plaisir, il fault que celui sur lequel il se venge y veoye aussi pour en recevoir du desplaisir et de la repentance. « Il s'en repentira », disons nous; et, pour luy avoir donné d'une pistolade *[6] en la teste, estimons nous qu'il s'en repente? au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous faict la moue en tumbant; il ne nous en sçait pas seulement mauvais gré, c'est bien loing de s'en repentir; et luy prestons le plus favorable de touts les offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement et insensiblement[5]: nous sommes à conniller *[7], à trotter, et à fuyr les officiers de la iustice qui nous suyvent; et luy est en repos. Le tuer, est bon pour eviter l'offense à venir; non pour venger celle qui est faicte: c'est une action plus de crainte, que de braverie; de precaution, que de courage; de deffense, que d'entreprinse. Il est apparent que nous quitons par là et la vraye fin de la vengeance, et le soing de nostre reputation: nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille: ce n'est pas contre luy, c'est pour toy que tu t'en desfais.

Au royaume de Narsingue cet expedient nous de-

---

[5] Voyez ce qu'il dit à ce sujet, L. II, c. XIII.

*[6] Pistolade, pistoletade, coup de pistolet. Ces deux mots se trouvent dans Nicot.

*[7] A nous cacher dans des trous, comme des connils, des lapins.

meureroit inutile : là, non seulement les gents de guerre, mais aussi les artisans desmelent leurs querelles à coups d'espee. Le roy ne refuse point le camp à qui se veult battre, et assiste, quand ce sont personnes de qualité, estrenant le victorieux d'une chaisne d'or; mais, pour laquelle conquerir, le premier à qui il en prend envie peult venir aux armes avec celuy qui la porte; et pour s'estre desfaict d'un combat, il en a plusieurs sur les bras. Si nous pensions par vertu *8 estre tousiours maistres de nostre ennemy, et le gourmander à nostre poste *9, nous serions bien marris qu'il nous eschappast, comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre, mais plus seurement que honorablement; et cherchons plus la fin, que la gloire, en nostre querelle.

Asinius Pollio, pour un honneste homme moins excusable, representa une erreur pareille; qui ayant escript des invectives contre Plancus, attendoit qu'il feust mort pour les publier [6] : c'estoit faire la figue *10

---

[6] Pline dans sa *Préface à Vespasien*, vers la fin.

*8 Par force, par courage. — *Vertu* du latin *virtus*, qui signifie la même chose.

*9 Le traiter indignement, le mal traiter à notre gré.

*10 Faire la nique à un aveugle; lui tirer la langue, lui rire au nez (se moquer). — Faire la nique ou plutôt la *figue*, est une nouvelle expression italienne (*far la fica*) qui signifie, faire, pour se moquer de quelqu'un, un geste indécent avec les doigts. Ceux qui entendent le mot *fica*, devineront de quel genre est ce geste.

à un aveugle et dire des pouilles *[11] à un sourd, et offenser un homme sans sentiment, plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit on pour luy, « que ce n'estoit qu'aux lutins de luicter les morts *[12] ». Celuy qui attend à veoir trespasser l'aucteur duquel il veult combattre les escripts, que dict il, sinon qu'il est foible et noisif *[13] ? On disoit à Aristote que quelqu'un avoit mesdict de luy : « Qu'il face plus, dict il, qu'il me fouette, pourveu que ie n'y sois pas [8] ».

Nos peres se contentoient de revencher une iniure par un desmenti, un desmenti par un coup, et ainsi par ordre; ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire vivant et oultragé : nous tremblons de frayeur, tant que nous le voyons en pieds ; et qu'il soit ainsi, nostre belle practique d'auiourd'huy porte elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien celuy que nous avons offensé, que celuy qui nous a offensez ?

C'est aussi une espece de lascheté qui a introduict en nos combats singuliers cet usage de nous accom-

---

7 C'est Plancus lui-même qui fit cette réponse. *Nec Plancus illepidè : — Cum mortuis, non nisi larvas luctari.* Pline, dans sa *Préface à Vespasien*, vers la fin.

8 Diog. Laërce, *Vie d'Aristote*, L. X, segm. 18.

*11 Dire des injures.

*12 Qu'il n'y avait que des diables qui dussent se battre avec les morts.

*13 Et qu'il aime à chercher noise ou à nuire.

paigner de seconds, et tiers et quarts, c'estoit anciennement des duels; ce sont à cette heure rencontres et battailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent *[14], *quum in se cuique minimum fiduciæ esset*[9]; car naturellement quelque compaignie que ce soit apporte confort et soulagement au dangier. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y feist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat: mais depuis qu'on a prins ce train, qu'ils s'y engagent eulxmesmes *[15], quiconque y est convié ne peult honnestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne lui attribue que ce soit faulte ou d'affection ou de cœur. Oultre l'iniustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur aultre valeur et force que la vostre, ie treuve du desadvantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune à celle d'un second: chascun court assez de hazard pour soy, sans le courir encores pour un aultre; et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu *[16] pour la deffense de sa vie, sans

---

9 « Parce que chacun se défiait de soi-même ».

*14 Aux premiers qui inventèrent l'usage de se faire accompagner dans les duels de seconds, de tiers et de quarts.

*15 C'est-à-dire, « que ces personnes (dont on se servait comme de témoins) s'engagent elles-mêmes au combat ».

*16 En son propre courage, sur sa propre force. — Montaigne emploie souvent *vertu*, dans le sens du mot latin *virtus*.

commettre chose si chere en mains tierces. Car, s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liée *[17]; si vostre second est à terre, vous en avez deux sus les bras, avecques raison: et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement *[18]; comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espee, ou, tout sain, un homme qui est desia fort blecé; mais si ce sont advantages que vous ayez gaigné en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et inegualité ne se poise et considere que de l'estat en quoy se commence la meslee; du reste prenez vous en à la fortune : et quand vous en aurez, tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estant laissez tuer, on ne vous faict non plus de tort que ie ferois, à la guerre, de donner un coup d'espee à l'ennemy que ie verrois attaché à l'un des nostres, de pareil advantage *[19]. La nature de la societé porte, où il y a trouppe contre trouppe, comme où nostre duc d'Orleans desfia le roi d'Angleterre Henry, cent contre

---

*[17] C'est-à-dire : « Car si l'on n'est pas expressément convenu du contraire, les quatre (l'offenseur et l'offensé d'une part, et les seconds de l'autre) forment alors une partie liée et un double duel ». Il y a ici dans l'édition de 1635 : *Les quatre sont une partie liée.*

*[18] Elle l'est vraiment, ou, c'en est vraiment une.

*[19] Avec un pareil avantage.

cent [10]; trois cents contre autant, comme les Argiens contre les Lacedemoniens [11]; trois à trois, comme les Horaciens contre les Curiaciens, Que la multitude de chasque part n'est considérée que pour un homme seul : par tout où il y a compaignie, le hazard y est confus et meslé.

I'ay interest domestique à ce discours : car mon frere sieur de Matecoulom feut convié à Rome à seconder un gentilhomme qu'il ne cognoissoit gueres, lequel estoit deffendeur, et appellé par un aultre. En ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste un qui luy estoit plus voisin et plus cogneu : je vouldrois qu'on me feist raison de ces loix d'honneur qui vont si souvent chocquant et troublant celles de la raison. Aprez s'estre desfaict de son homme [12], voyant les deux maistres de la querelle en pieds encores et entiers, il alla descharger son compaignon. Que pouvoit il moins ? debvoit il se tenir coy, et regarder desfaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celuy pour la deffense duquel il estoit là venu ? ce qu'il avoit faict iusques alors ne servoit rien à la besongne ; la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez et certes debvez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduict en mauvais termes et à quelque grand desadvantage,

---

10 Chroniques de Monstrelet, vol. I, c. IX.

11 Hérodote, L. I, c. XXXVII.

12 On peut voir tout le détail de cette affaire dans les Mémoires de Brantôme, *touchant les duels*, p. 111 et 112.

plustost à son escrime qu'à sa valeur; et, en mon enfance, la noblesse fuyoit la reputation de bon escrimeur comme iniurieuse, et se desrobboit pour l'apprendre, comme un mestier de subtilité desrogeant à la vraye et naïfve vertu.

Non schivar, non parar, non ritirarsi
Voglion costor, nè quì destrezza ha parte;
Non danno i colpi or finti, or pieni, or scarsi:
Toglie l' ira e 'l furor l' uso dell' arte.
Odi le spade orribilmente urtarsi
A mezzo il ferro; il piè d'orma non parte:
Sempre è il piè fermo, e la man sempre in moto;
Nè scende taglio in van, nè punta a voto [15].

Les buttes *[24], les tournois, les barrieres, l'image des combats guerriers estoient l'exercice de nos peres: cet aultre exercice est d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privee; qui nous apprend à nous

---

[15] « Ils ne veulent ni esquiver, ni parer, ni fuir; et l'adresse n'a point de part dans ce combat. Leurs coups ne sont point simulés; ils ne feignent point de les porter tantôt directement, quelquefois de côté. La colère, la fureur leur fait dédaigner tout artifice. Entendez-vous les épées se heurter avec force, par le milieu même du fer. Leurs pieds restent fermes à leur place; mais leurs bras sont dans un mouvement continuel. Aucun de leurs coups, soit d'estoc, soit de taille, ne porte à faux ». Torquato Tasso, *nella Gerusal. liberata*, cant. XII, stanz. 55.

*[24] « Motte de terre élevée répondant à une semblable opposite, par juste intervalle d'un ject d'arc ou d'arbaleste, en haut, ou au milieu desquelles il y a un blanc à viser pour exercer les archers et arbalestriers ». — Nicot.

entreruyner, contre les loix et la iustice, et qui, en toute façon, produict tousiours des effects dommageables. Il est bien plus digne et mieulx seant de s'exercer en choses qui asseurent, non qui offensent nostre police, qui regardent la publicque seureté et la gloire commune. Publius Rutilius, consul, feut le premier qui instruisit le soldat à manier ses armes par addresse et science [16], qui conioingnit l'art à la vertu, non pour l'usage de querelle privee, ce feut pour la guerre et querelles du peuple romain; escrime populaire et civile : et, oultre l'exemple de Cesar, qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gentsdarmes de Pompeius en la battaille de Pharsale [17], mille aultres chefs de guerre se sont ainsin advisez d'inventer nouvelle forme d'armes, nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoing de l'affaire present.

Mais, tout ainsi que Philopœmen condamna la luicte [18], en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice estoient divers à ceulx qui appartiennent à la discipline militaire à laquelle seule il estimoit les gents d'honneur se deb-

---

16 Valère-Maxime, L. II, c. III, §. 2.

17 Plutarque, *Vie de J. César*, c. XII.—*Ad faciem, milites*, disait César à ses soldats, afin de faire tourner le dos aux jeunes Romains de l'armée de Pompée, composée en grande partie de patriciens et de chevaliers efféminés, qui redoutaient, surtout, les blessures au visage.

18 Id. *Vie de Philopœmen*, c. XII.

voir amuser : il me semble aussi que cette addresse à quoy on façonne ses membres, ces destours et mouvements à quoy on exerce la ieunesse en cette nouvelle eschole, sont non seulement inutiles, mais contraires plustost et dommageables à l'usage du combat militaire: aussi y employent nos gents communement des armes particulieres, et peculierement destinees à cet usage : et i'ay veu qu'on ne trouvoit gueres bon qu'un gentilhomme, convié à l'espee et au poignard, s'offrist en equipage de gentdarme ; ny qu'un aultre offrist d'y aller avecques sa cappe *[25], au lieu du poignard. Il est digne de consideration que Lachez, en Platon [19], parlant d'un apprentissage de manier les armes, conforme au nostre, dict n'avoir iamais de cette eschole veu sortir nul grand homme de guerre, et nommeement des maistres d'icelle : quant à ceulx là *[26], nostre experience en dict bien autant. Du reste, au moins pouvons nous dire que ce sont suffisances de nulle relation et correspondance ; et, en l'institution des enfants de sa police, Platon interdict les arts de mener les poings *[27], introduictes

---

19 Dans le dialogue de Platon, intitulé *Lachès.*

*25 C'est-à-dire, *en habit de guerre.* — Cappe, *chlamys, sagum militare.* — Nicot.

*26 Quant aux escrimeurs, aux brétailleurs, comme nous disons en style familier.

*27 C'est-à-dire, « toutes les finesses qu'Amycus et Epeius ont inventées pour perfectionner l'exercice du pugilat, et Antée et Cercyon, celui de la lutte ».

par Amycus et Epeius, et de luicter, par Antaeus et Cercyo [20], parce qu'elles ont aultre but que de rendre la ieunesse plus apte au service des guerres, et n'y conferent point *[28]. Mais ie m'en vois un peu bien à gauche de mon theme.

L'empereur Maurice [21], estant adverty par songes et plusieurs prognostiques qu'un Phocas, soldat pour lors incogneu, le debvoit tuer, demandoit à son gendre Philippus, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions et ses mœurs ; et comme, entre aultres choses, Philippus luy dict qu'il estoit lasche et craintif, l'empereur conclud incontinent par là qu'il estoit doncques meurtrier et cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires, c'est le soing de leur seureté, et que leur lasche cœur ne leur fournit d'aultres moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceulx qui les peuvent offenser, iusques aux femmes, de peur d'une esgratigneure :

Cuncta ferit, dum cuncta timet [22].

---

[20] Traité *des Lois*, L. VII.

[21] Voyez Zonare et Cedren, dans le règne de cet empereur. Celui à qui Maurice fit cette question s'appelait *Philippicus* ; et il n'était pas son gendre, mais son beau-frère.

[22] « Il frappe tout, parce qu'il craint tout ». Claudian. *in Eutrop.* L. I., v. 182.

*[28] Et n'y contribuent point. — *Conférer*, en ce sens, est purement latin.

Les premieres cruautez s'exercent pour elles mesmes; de là s'engendre la crainte d'une iuste revenche, qui produict aprez une enfileure de nouvelles cruautez, pour les estouffer les unes par les aultres. Philippus, roy de Macedoine, celuy qui eut tant de fusees à desmesler avecques le peuple romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant resouldre [*29] contre tant de familles en divers temps offensees, print party de se saisir de touts les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer, pour de iour en iour les perdre l'un aprez l'aultre, et ainsin establir son repos.

Les belles matieres tiennent tousiours bien leur reng en quelque place qu'on les seme : moy, qui ay plus de soing du poids et utilité des discours, que de leur ordre et suitte, ne doibs pas craindre de loger icy, un peu à l'escart, une tresbelle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté, et se peuvent seules trop soubstenir, ie me contente du bout d'un poil pour les ioindre à mon propos.

Entre les aultres condemnez par Philippus, avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens [23] : aprez

---

[23] Toute cette histoire est prise de Tite-Live, L. XL., c. IV; mais Montaigne n'a pas toujours traduit fidèlement son original.

[*29] Ne pouvant se rassurer. — Voilà du moins le sens le plus naturel; mais on ne trouve nulle part le mot *résoudre* pris dans cette acception. Coste en fait la remarque. Cependant on dit encore *résolu*, dans le sens d'*assuré*, *déterminé*, *intrépide*.

luy, il avoit encores depuis faict mourir ses deux gendres laissants chascun un fils bien petit. Theoxena et Archo estoient les deux veufves. Theoxena ne peut estre induicte à se remarier, en estant fort poursuyvie, Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Aeniens, et en eut nombre d'enfants qu'elle laissa touts en bas aage. Theoxena, espoinçonnée *[30] d'une charité maternelle envers ses nepveux, pour les avoir en sa conduicte et protection espousa Poris. Voicy venir la proclamation de l'edict du roy *[31]. Cette courageuse mere, se desfiant et de la cruauté de Philippus et de la licence de ses satellites envers cette belle et tendre ieunesse, osa dire qu'elle les tueroit plustost de ses mains que de les rendre. Poris, effrayé de cette protestation, luy promit de les desrobber et emporter à Athenes, en la garde d'aulcuns siens hostes fideles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle qui se celebroit à Aenie en l'honneur d'Aeneas, et s'y en vont. Ayant assisté le iour aux cerimonies et banquet publicque; la nuict ils s'escoulent dans un vaisseau preparé, pour gaigner païs par mer. Le vent leur feut contraire; et, se trouvants lendemain à la vue de la terre d'où ils avoient desmaré, feurent suyvis

---

*[30] Animée, stimulée, *aiguillonnée.* — Espoinçonner, *pungere*, *incitare*, *acuere.* — Nicot.

*[31] Qui ordonnait de saisir *tous les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer.* Montaigne en a parlé dans l'avant-dernier paragraphe.

par les gardes des ports. Au ioindre [*32], Poris s'embesongnant à haster les mariniers pour la fuitte, Theoxena, forcenee d'amour et de vengeance, se reiectant à sa premiere proposition, faict apprest d'armes et de poison, et les presentant à leur veue : « Or » sus, mes enfants, la mort est meshuy le seul » moyen de vostre deffense et liberté, et sera matiere » aux dieux de leur saincte iustice : ces espees traic» tes, ces couppes pleines, vous en ouvrent l'entree : » courage. Et toy, mon fils, qui es plus grand, » empoigne ce fer, pour mourir de la mort plus » forte [*33] ». Ayants d'un costé cette vigoreuse conseillere, les ennemis de l'aultre à leur gorge, ils coururent de furie chascun à ce qui luy feut le plus à main ; et, demy morts, feurent iectez en la mer. Theoxena, fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de touts ses enfants, accollant chauldement son mary : « Suyvons ces garsons, mon amy ; et iouïssons de mesme sepulture avecques eux ». Et, se tenants ainsin embrassez, se precipiterent : de maniere que le vaisseau feut ramené à bord, vuide de ses maistres [24].

---

[24] *Nave vacuâ dominis*, dit Tite-Live, L. XL, c. IV.

[*32] C'est-à-dire, *comme ils s'approchaient*. Montaigne nous donne ici la traduction de ces mots de Tite-Live, L. XL, c. IV, *Quùm jam appropinquabant*, dans le tems que les gardes s'approchaient pour les prendre.

[*33] Plus courageuse.

Les tyrans pour faire touts les deux ensemble, et tuer, et faire sentir leur cholere, ils ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste qu'ils n'ayent loisir de savourer leur vengeance. Là dessus ils sont en grand' peine : car si les torments sont violents, ils sont courts; s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voylà à dispenser leurs engins [*34]. Nous en voyons mille exemples en l'antiquité; et ie ne sçais si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie.

Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté [25]. Nostre iustice ne peult esperer que celuy que la crainte de mourir, et d'estre descapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et ie ne sçais ce pendant, si nous les iectons au desespoir; car en quel

---

[25] Montaigne dit la même chose, dans les mêmes mots, L. XI, chap. XI (tome II, p. 465 de notre édition).

[*34] C'est-à-dire, si je ne me trompe : « Les voilà obligés de s'occuper à trouver des moyens par lesquels ils puissent à la fois savourer complétement et lentement le plaisir de la vengeance » : ou plus simplement encore, « les voilà forcés de ménager avec art et proportion, leurs cruelles inventions de tortures ».

estat peult estre l'ame d'un homme, attendant vingt quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix? Iosephe recite [26] que pendant les guerres des Romains en Iudée, passant où l'on avoit crucifié quelques Iuifs il y avoit trois iours, il recogneut trois de ses amis, et obteint de les oster de là; les deux moururent, dict il, l'aultre vescut encores depuis.

Chalcondyle, homme de foy, aux memoires qu'il a laissé des choses advenues de son temps et prez de luy, recite [27] pour extreme supplice celuy que l'empereur Mechmet practiquoit souvent, de faire trencher les hommes en deux parts par le fauls [*35] du corps, à l'endroict du diaphragme, et d'un seul coup de cimeterre: d'où il arrivoit qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois; et voyoit on, dict il, l'une et l'aultre part pleine de vie se demener long temps aprez, pressee de torment. Ie n'estime pas qu'il y eust grand sentiment en ce mouvement: les supplices les plus hideux à veoir ne sont pas tousiours les plus forts à souffrir; et treuve plus atroce ce que d'aultres historiens en recitent contre des seigneurs epirotes, qu'il les feict escorcher par le menu, d'une dispensa-

---

[26] Dans l'histoire de sa vie, sur la fin.

[27] Dans son *Histoire des Turcs*, L. X, vers le commencement.

[*35] Par l'enfourchure; à la lettre, par le défaut du corps.

tion *[36] si malicieusement ordonnee, que leur vie dura quinze iours à cette angoisse.

Et ces deux aultres : Crœsus ayant faict prendre un gentilhomme, favori de Pantaleon son frere, le mena en la boutique d'un foullon, où il le feit tant gratter et carder à coups de cardes et peignes de ce cardeur, qu'il en mourut [28]. George Sechel, chef de ces païsans de Poloigne qui, soubs tiltre de la croisade, feirent tant de maulx, desfaict en battaille par le vayvode de Transsylvanie, et prins, feut trois jours attaché nud sur un chevalet, exposé à toutes les manieres de torments que chascun pouvoit inventer contre luy [29]; pendant lequel temps on ne donna ny à manger ny à boire aux aultres prisonniers. Enfin, luy vivant et voyant, on abbruva de son sang Lucat son cher frere, et pour le salut duquel il prioit, tirant sur soy toute l'envie *[37] de leurs mesfaicts : et

---

[28] Hérodote, L. I.

[29] Vous trouverez ce fait, avec toutes ses circonstances, dans la *Chronique de Carion*, refondue par Melanchton et Gaspard Peucer, son gendre, L. IV, p. 700, et dans les *Annales de Silésie,* compilées en latin par Joachim Curæus, p. 233.

*[36] Avec un ménagement, une économie. — Dispensation est pris ici dans le sens du mot latin *dispensatio.*

*[37] Toute la haine que devaient inspirer leurs méfaits. — Montaigne, qui parle très-souvent latin en français, emploie ici le mot *envie,* dans le sens du mot *invidia* des Latins, lequel signifiait haine, comme on peut en voir plusieurs preuves dans les bons auteurs, et entre autres dans Tacite, *Annal.* L. XV, c. LXIV.

feit lon paistre vingt de ses plus favoris capitaines, deschirants à belles dents sa chair, et en engloutissants les morceaux. Le reste du corps et parties du dedans, lui expiré, feurent mises bouillir, qu'on feit manger à d'aultres de sa suitte.

CHAPITRE XXVIII.

Toutes choses ont leur saison.

SOMMAIRE. Ce furent deux grands hommes que les deux Catons; mais Caton d'Utique l'emporte de beaucoup sur l'autre, qui ne peut, sans blasphème, lui être comparé. — Caton le Censeur n'était pas sans ambition, sans envie; comme le prouve sa conduite envers Scipion, bien plus grand homme que lui. On le vante d'avoir voulu, dans une extrême vieillesse, apprendre la langue grecque; et c'est un ridicule. Toutes choses doivent être faites dans leur tems. Mais ordinairement les goûts, les passions même, survivent dans les hommes à la perte de leurs facultés. — Pour Montaigne, il ne pense qu'à finir, et ne forme pas des projets qui, pour leur exécution, exigeraient plus d'une année. — Sans doute un vieillard peut encore étudier; mais il ne faut pas qu'il aille à l'école. Ses études doivent être conformes à son âge; elles doivent lui servir à quitter le monde avec moins de regrets. — La nuit même où Caton d'Utique abdiqua la vie, il la passa à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame.

Exemples : les deux Catons. — Quintus Flaminius; Eude-

monidas et Xénocrates ; Philopœmen et le roi Ptolémée. — Montaigne ; Caton d'Utique.

CEULX qui apparient Caton le censeur au ieune Caton meurtrier de soy mesme, apparient deux belles natures et de formes voisines. Le premier exploicta la sienne à plus de visages *1, et precelle *2 en exploicts militaires et en utilité de ses vacations *3 publicques : mais la vertu du ieune, oultre ce que c'est blaspheme de luy en apparier null' aultre en vigueur, feut bien plus nette ; car qui deschargeroit d'envie et d'ambition celle du censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté et en toutes parties d'excellence de bien loing plus grand et que luy et que tout aultre homme de son siecle?

Ce qu'on dict, entre aultres choses, de luy [1], qu'en son extreme vieillesse il se meit à apprendre la langue grecque, d'un ardent appetit comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre fort hon-

---

[1] Plutarque, *Vie de Caton le Censeur*, c. I.

*1 Le premier montra son beau naturel sous plus d'aspects différens.

*2 L'emporte. — *Précelle* est un mot purement latin, *præcellere*, qui signifie *surpasser*, *vaincre*.

*3 De ses charges, fonctions.

norable : c'est proprement ce que nous disons, « Retumber en enfantillage ».

Toutes choses ont leur saison, les bonnes, et tout *4 ; et ie puis dire mon patenostre hors de propos : comme on defera T. Quintius Flaminius, de ce qu'estant general d'armee, on l'avoit veu à quartier, sur l'heure du conflict, s'amusant à prier dieu, en une battaille qu'il gaigna [2].

Imponit finem sapiens et rebus honestis [3].

Eudemonidas voyant Xenocrates fort vieil s'empresser aux leçons de son eschole : « Quand sçaura cettui cy, dict il, s'il apprend encores [4] » ! Et Philo-

---

[2] Plutarque, *Comparaison de T.-Q. Flaminius avec Philopæmen*, §. 2.

[3] « Même dans la vertu, le sage sait s'arrêter ». Juv. *Sat.* VI, v. 443. Ici Montaigne détourne les paroles de ce poète du sens qu'elles ont dans l'original, où elles signifient tout autre chose.

[4] Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens*.

*4 Aussi. — *Et tout*, dans ce sens là, est un vrai gasconisme, dont voici encore, dit Coste, un exemple que j'ai trouvé dans Brantôme, p. 432, t. II, de ses *Femmes galantes*, où, parlant d'un homme marié à une belle et aimable femme, il dit : *Qui l'a telle, ne va point au pourchas, comme d'autres, autrement il est bien miserable; et qui n'y va, peu se soucie-il de dire mal des Dames, ni bien* et tout, *sinon que de la sienne.* — On dit encore *itout* pour *aussi*, dans plusieurs provinces de France.

pœmen, à ceulx qui hault louoient le roy Ptolomaeus de ce qu'il durcissoit sa personne touts les iours à l'exercice des armes : « Ce n'est, dict il, pas chose louable à un roy de son aage de s'y exercer; il les debvoit hormais *5 reellement employer [5] ». Le ieune doibt faire ses apprests; le vieil, en iouïr, disent les sages [6] : et le plus grand vice qu'ils remarquent en nous, c'est que nos desirs raieunissent sans cesse, nous recommenceons tousiours à vivre : nostre estude et nostre envie debvroient quelquefois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse; et nos appetits et poursuittes ne font que naistre,

> Tu secanda marmora
> Locas sub ipsum funus, et, sepulcri
> Immemor, struis domos [7].

Le plus long de mes desseings n'a pas un an d'estendue : ie ne pense desormais qu'à finir, me des-

---

[5] Plutarque, *Vie de Philopœmen.*

[6] L'un de ces sages est Sénèque, qui dit : *Quemadmodum omnibus annis studere honestum est, ita non omnibus institui. Turpis et ridicula res est elementarius Senex. Juveni parandum, seni utendum est.* Epist. XXXVI.

[7] « Tu fais tailler des marbres à la veille de ta mort; tu bâtis une maison, et il faudrait songer à te faire un tombeau ». Hor. L. II, od. XVIII, v. 17.

*5 Désormais, à l'avenir. — *Désormais*, en prenant la place de *hormais*, l'a dépossédé entièrement. Du tems de Nicot, on pouvait écrire *des ores mais*, au lieu de *désormais*.

ſoys *6 de toutes nouvelles esperances et entreprinses, prends mon dernier congé de touts les lieux que ie laisse, et me despossede touts les iours de ce que i'ay : *Olim iam nec perit quicquam mihi, nec acquiritur : .... plus superest viatici, quàm viæ* [8].

> Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi [9].

C'est enfin tout le soulagement que ie treuve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moy plusieurs desirs et soings de quoy la vie est inquietee; le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy cy *7 apprend à parler, lors qu'il lui fault apprendre à se taire pour iamais. On peult continuer à tout temps l'estude, non pas l'escholage : la sotte chose qu'un vieillard abecedaire [10] !

> Diversos diversa iuvant, non omnibus annis
> Omnia conveniunt [11].

---

[8] « Depuis long-tems je ne perds rien; je n'acquiers rien non plus.... il me reste plus de provisions pour mon voyage, que de chemin à faire ». Sénèq. ép. LXVVII.

[9] « J'ai vécu, j'ai fourni la carrière que la fortune m'avait donnée à parcourir ». Virg. *Enéide*, L. IV, v. 653.

[10] Tout cela est traduit de la phrase de Sénèque, que j'ai citée plus haut (note 6).

[11] « Les hommes n'aiment pas tous les mêmes choses : toute chose ne convient pas à tout âge ». Cornel. Gallus. éleg. 1, v. 103.

*6 Je me défais.

*7 Caton le Censeur. — Il faut se rappeler ici ce qu'il en a dit dans le second paragraphe de ce chapitre.

S'il fault estudier, estudions un estude sortable à nostre condition, afin que nous puissions respondre, comme celuy à qui, quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa decrepitude, « A m'en partir meilleur, et plus à mon ayse », respondict il. Tel estude feut celuy du ieune Caton, sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon De l'eternité de l'ame; non, comme il fault croire, qu'il ne feust de long temps garny de toute sorte de munitions pour un tel deslogement; d'asseurance, de volonté ferme et d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a en ses escripts; sa science et son courage estoient, pour ce regard, au dessus de la philosophie : il print cette occupation, non pour le service de sa mort; mais, comme celuy qui n'interrompit pas seulement son sommeil en l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans choix et sans changement ses estudes avec les aultres actions accoustumees de sa vie. La nuict qu'il veint d'estre refusé de la preture, il la passa à iouer [12]; celle en laquelle il debvoit mourir, il la passa à lire [13] : la perte ou de la vie, ou de l'office, tout lui feut un.

---

[12] Sénèq. épîtr. LXXI et CIV.

[13] Montaigne ne laisse échapper aucune occasion de louer Caton. Il en fait l'éloge en vingt endroits de son livre. Je ne connais aucun homme célèbre parmi les anciens, dont il ait parlé si souvent, et toujours avec admiration. — N.

CHAPITRE XXIX.

De la vertu.

SOMMAIRE. Par le mot *vertu*, il ne faut entendre ici que la force d'ame. Ce n'est pas en des élans impétueux, mais passagers, que consiste ce genre de vertu; elle demande de la persévérance, un caractère solide et constant. — Ce n'est tout de vouloir être ferme en quelques occasions, le difficile est de se montrer tel dans toutes ses actions. — Divers traits de courage, produits par une soudaine résolution : — autres exemples qui indiquent une longue détermination, un projet mûri depuis long-tems. — Mais la cause de ces actions fortes et courageuses, il faut souvent la chercher dans d'absurdes préjugés, dans de fausses doctrines. C'est un préjugé qui fait monter les femmes indiennes sur le bûcher de leur mari; c'est le dogme de la fatalité qui inspire tant d'audace aux Turcs : ce sont le plus souvent des passions religieuses ou politiques, qui arment le bras des assassins.

Exemples : Pyrrhon; un paysan et un gentilhomme du pays de Montaigne; une femme de Bergerac. — Les femmes indiennes; les gymnosophistes; Calanus; les Turcs; les Arabes Bédouins; — deux religieux de Florence; un jeune Turc; les assassins de Guillaume Ier., prince d'Orange, et du duc de Guise; — la nation des Assassins.

IE treuve, par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutees *1 et saillies de l'ame, ou une resolue et

---

*1 Les élans, les impulsions. — D'une boutée, *uno impulsu, uno impetu.* — Nicot.

constante habitude : et veois bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques à surpasser la divinité mesme, dict quelqu'un, d'autant que c'est plus de se rendre impassible, de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle, et iusques à pouvoir ioindre à l'imbecillité *[2] de l'homme une resolution et asseurance de dieu, mais c'est par secousses : et ez vies de ces héros du temps passé, il y a quelquesfois des traicts miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles ; mais ce sont traicts, à la vérité ; et est dur à croire que de ces conditions ainsin eslevees on en puisse teindre et abbruver l'ame en maniere qu'elles luy deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous escheoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillee par les discours ou exemples d'aultruy, bien loing au delà de son ordinaire : mais c'est une espece de passion, qui la poulse et agite, et qui la ravit aulcunement hors de soy ; car, ce tourbillon franchi, nous voyons que sans y penser elle se desbande et relasche d'elle mesme, sinon iusques à la derniere touche, au moins iusques à n'estre plus celle là ; de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu prez comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre, la moderation et la con-

*[2] A la faiblesse.

stance, i'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manque *3 et defaillant en gros. A cette cause, disent les sages, il fault, pour iuger bien à poinct d'un homme, principalement contrerooller ses actions communes *4, et le surprendre en son à touts les iours *5.

Pyrrho, celuy qui bastit de l'ignorance une si plaisante science, essaya, comme touts les aultres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et, parce qu'il maintenoit la foiblesse du iugement humain estre si extreme que de ne pouvoir prendre party ou inclination, et le vouloit suspendre perpetuellement balancé, regardant et accueillant toutes choses comme indifferentes, on conte [1] qu'il se maintenoit tousiours de mesme façon et visage: s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, quand celuy à qui il parloit s'en feust allé; s'il alloit, il ne rompoit son chemin pour empeschement qui se presentast, conservé des precipices, du heurt des charrettes et aultres accidents, par ses amis: car de craindre ou eviter quelque chose, c'eust esté chocquer ses propositions, qui ostoient aux sens

---

[1] Diog. Laërce, *Vie de Pyrrhon*, L. IX, seg. 63.

*3 Défectueux, imparfait, faible.

*4 Ou *privées*, comme dans l'édition in-4°. de 1588.

*5 En son habit de tous les jours.

mesmes toute eslection et certitude [2]. Quelquesfois il souffrit d'estre incisé et cauterisé, d'une telle constance, qu'on ne luy en veit pas seulement ciller les yeulx. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations; c'est plus d'y ioindre les effects; toutesfois il n'est pas impossible : mais de les ioindre avecques telle perseverance et constance que d'en establir son train ordinaire, certes, en ces entreprinses si esloingnees de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voylà pourquoy luy, estant quelquesfois rencontré en sa maison tansant bien asprement avecques sa sœur, et luy estant reproché de faillir en cela à son indifference : « Quoy, dict il, fault il qu'encores cette femmelette serve de tesmoignage à mes regles [3] »? Une aultre fois, qu'on le veit se deffendre d'un chien : « Il est, dict il, tresdifficile de despouiller entierement l'homme : et se fault mettre en debvoir et efforcer de combattre les choses,

---

[2] Diogène Laërce, *Vie de Pyrrhon*, L. IX, seg. 62. — Coste remarque que Montaigne dit positivement ailleurs, que ceux qui peignent Pyrrhon « stupide et immobile, prenant un » train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des » charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'ac- » commoder aux loix », enchérissent sur sa doctrine. Pyrrhon, ajoute-t-il, « n'a pas voulu se faire pierre ou souche; » il a voulu se faire homme vivant, discourant, et raisonnant, » jouissant de touts plaisirs et commoditez naturelles, etc. ». L. II, c. XII.

[3] *Id. ibid.* L. IX, seg. 66.

premierement par les effects, mais au pis aller par la raison et par les discours [4] ».

Il y a environ sept ou huict ans, qu'à deux lieues d'icy un homme de village, qui est encores vivant, ayant la teste de long temps rompue par la ialousie de sa femme, reveuant un iour de la besongne, et elle le bienveignant *[6] de ses criailleries accoustumees, entra en telle furie, que sur le champ, à tout la serpe qu'il tenoit encores en ses mains, s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoient en fiebvre, les luy iecta au nez. Et il se dict qu'un ieune gentilhomme des nostres, amoureux et gaillard, ayant par sa perseverance amolli enfin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que, sur le poinct de la charge, il s'estoit trouvé mol luy mesme et desfailly, et que

non viriliter,
Iners senile penis extulerat caput [5],

---

[4] Diog. Laërce, *Vie de Pyrrhon.*

[5] « La partie dont il attendait le plus de service, n'avait donné aucun signe de vigueur ». *Tibullus ad Priapum, de inertiâ inguinis, carmen* 84, *diversorum poetarum in Priapum Lusus.* Montaigne met ici *extulerat* au lieu d'*extulit*, qui est dans l'original. Ces fragmens, ou ces priapées, ont été recueillis et publiés à la suite du Pétrone *variorum*, édition de 1669, et plusieurs autres fois séparément, par exemple en 1798, à Paris.

*[6] L'accueillant pour sa bienvenue. Bienveigner, *comiter excipere aliquem*, dit Nicot.

il s'en priva soubdain revenu au logis, et l'envoya, cruelle et sanglante victime, pour la purgation de son offense. Si c'eust esté par discours et religion, comme les presbtres de Cybele, que ne dirions nous d'une si haultaine entreprinse?

Depuis peu de iours, à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contremont la riviere de Dordoigne, une femme ayant esté tormentée et battue, le soir avant, de son mary chagrin et fascheux de sa complexion, delibera d'eschapper à sa rudesse au prix de sa vie; et s'estant, à son lever, accointée de ses voisines, comme de coustume, leur laissant couler quelque mot de recommendation de ses affaires, prenant une sienne sœur par la main, la mena avecques elle sur le pont, et, aprez avoir prins congé d'elle, comme par maniere de ieu, sans montrer aultre changement ou alteration, se precipita du hault en bas en la riviere, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurit une nuict entiere dans sa teste.

C'est bien aultre chose des femmes indiennes: car estant leur coustume, aux maris d'avoir plusieurs femmes, et à la plus chere d'elles de se tuer aprez son mary, chascune, par le desseing de toute sa vie, vise à gaigner ce poinct et cet advantage sur ses compaignes; et les bons offices qu'elles rendent à leur mary ne regardent aultre recompense que d'estre preferees à la compaignie de sa mort.

... Ubi mortifero iacta est fax ultima lecto,

Uxorum fusis stat pia turba comis :
Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
Coniugium : pudor est non licuisse mori.
Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris [6].

Un homme escrit encores en nos iours avoir veu en ces nations orientales cette coustume en credit, que non seulement les femmes s'enterrent aprez leurs maris, mais aussi les esclaves desquelles il a eu iouïssance : ce qui se faict en cette maniere : Le mary estant trespassé, la veufve peult, si elle veult, mais peu le veulent, demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le iour venu, elle monte à cheval, paree comme à nopces, et d'une contenance gaye, comme allant, dict elle, dormir avecques son espoux, tenant en sa main gauche un mirouer, une flesche en l'aultre : s'estant ainsi promenee en pompe, accompaignee de ses amis et parents et de grand peuple en feste, elle est tantost rendue au lieu publicque destiné à tels spectacles : c'est une grande place, au milieu de laquelle il y a une fosse pleine

---

6 « Dès qu'un époux est passé du lit de mort sur le bûcher, la pieuse troupe de ses femmes l'entoure, les cheveux épars ; et elles se disputent l'honneur de l'accompagner, vivantes, chez les morts. Le prix de leur triomphe est de se précipiter dans les flammes, et de se laisser consumer en collant encore une fois leurs lèvres sur les restes brûlans de leur mari ». Properc. Eleg. XIII, Liv. III, v. 17.

de bois; et ioignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduicte, et servie d'un magnifique repas; aprez lequel elle se met à baller *7 et à chanter, et ordonne, quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle descend, et prenant par la main le plus proche des parents de son mary, ils vont ensemble à la riviere voisine, où elle se despouille toute nue, et distribue ses ioyaux et vestements à ses amis, et se va plongeant dans l'eau, comme pour y laver ses pechez : sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge iaune de quatorze brasses de long; et, donnant derechef la main à ce parent de son mary, s'en revont sur la motte, où elle parle au peuple, et recommende ses enfants, si elle en a. Entre la fosse et la motte, on tire volontiers un rideau pour leur oster la veue de cette fornaise ardente, ce qu'aulcunes deffendent, pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire, une femme luy presente un vase plein d'huile à s'oindre la teste et tout le corps, lequel elle iecte dans le feu quand elle en a faict, et en l'instant s'y lance elle mesme. Sur l'heure, le peuple renverse sur elle quantité de busches pour l'empescher de languir; et se change toute leur ioye en deuil et tristesse. Si ce sont personnes de moindre estoffe, le corps du mort est porté au lieu où on le

---

*7 A danser. — Baller, de l'italien *ballare* qui signifie la même chose, et qui vient lui-même du grec βαλλιζω.

veult enterrer; et là mis en son seant, la veufve à genoux devant luy, l'embrassant estroictement, et se tient en ce poinct, pendant qu'on bastit autour d'eulx un mur, qui venant à se haulser iusques à l'endroict des espaules de la femme, quelqu'un des siens, par le derriere prenant sa teste, luy tord le col; et rendu qu'elle a l'esprit, le mur est soubdain monté et clos, où ils demeurent ensepvelis.

En ce mesme païs, il y avoit quelque chose de pareil en leurs gymnosophistes : car, non par la contraincte d'aultruy, non par l'impetuosité d'un'humeur soubdaine, mais par expresse profession de leur regle, leur façon estoit, à mesure qu'ils avoient attainct certain aage, ou qu'ils se voyoient menacez par quelque maladie, de se faire dresser un buchier, et au dessus un lict bien paré; et aprez avoir festoyé ioyeusement leurs amis et cognoissants, s'aller planter dans ce lict, en telle resolution, que le feu y estant mis, on ne les veist mouvoir ny pieds ny mains [7] : et ainsi mourut l'un d'eulx, Calanus, en presence de toute l'armee d'Alexandre le grand [8]. Et n'estoit estimé entre eulx ny sainct ny bienheureux qui ne s'estoit ainsi tué, envoyant son ame purgee et purifiee par le feu, aprez avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel et terrestre. Cette constante pre-

---

7 Quinte-Curce, L. VIII, c. IX.

8 Plutarque, *Vie d'Alexandre-le-Grand*, c. XXI.

meditation de toute la vie, c'est ce qui faict le miracle.

Parmy nos aultres disputes, celle du *Fatum* s'y est meslee : et, pour attacher les choses advenir et nostre volonté mesmes à certaine et inevitable necessité, on est encores sur cet argument du temps passé, « Puisque Dieu preveoit toutes choses debvoir ainsin advenir, comme il faict sans doubte; il fault doncques qu'elles adviennent ainsin ». A quoy nos maistres respondent « Que le veoir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu de mesmes (car tout lui estant present, il veoit plustost qu'il ne preveoit), ce n'est pas la forcer d'advenir : voire, nous voyons, à cause que les choses adviennent; et les choses n'adviennent pas, à cause que nous voyons : l'advenement fait la science, non la science l'advenement. Ce que nous voyons advenir, advient; mais il pouvoit aultrement advenir : et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites et les volontaires qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage *[8], et sçait que nous fauldrons parce que nous aurons voulu faillir ».

Or i'ay veu assez de gents encourager leurs troupes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachee à certain poinct, ny les arquebusades ennemies,

*8 A notre libre arbitre (*ad nostrum arbitrium*).

ny nostre hardiesse, ny nostre fuyte et couardise ne la peuvent advancer ou reculer. Cela est beau à dire; mais cherchez qui l'effectuera : et s'il est ainsi, qu'une forte et vifve creance tire aprez soy les actions de mesme, certes cette foy, de quoy nous remplissons tant la bouche, est merveilleusement legiere en nos siecles; sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, lui face desdaigner leur compaignie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire de Iouinville tesmoing croyable autant que tout aultre, nous raconte des Bedoins, nation meslee aux Sarrasins, ausquels le roy sainct Louys eut affaire en la Terre saincte, qu'ils croyoient si fermement, en leur religion, les iours d'un chascun estre de toute eternité prefix et comptez, d'une preordonnance inevitable, qu'ils alloient à la guerre nudz, sauf un glaive à la turquesque, et le corps seulement couvert d'un linge blanc : et pour leur plus extreme mauldisson, quand ils se courrouceoient aux leurs, ils avoient tousiours en la bouche : « Mauldit sois tu comme celui qui s'arme, de peur de la mort [9] »! voylà bien aultre preuve de creance et de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnerent ces deux religieux de Florence, du temps de nos peres : Estants en quelque controverse de science, ils s'accorderent d'entrer touts deux dans le feu, en presence de tout le peuple, et en la place

---

9 *Mémoires* de Joinville, c. xxx.

publicque, pour la verification chascun de son party: et en estoient desia les apprests touts faicts, et la chose iustement sur le poinct de l'execution, quand elle feut interrompue par un accident improuveu [10].

Un ieune seigneur turc, ayant faict un signalé faict d'armes de sa personne, à la veue des deux batailles, d'Amurath et de l'Huniade [11], prestes à se donner; enquis par Amurath, Qui l'avoit, en si grande ieunesse et inexperience (car c'estoit la premiere guerre qu'il eust veu), rempli d'une si genereuse vigueur de courage, respondict « Qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance un lievre: quelque iour estant à la chasse, dict il, ie descouvris un lievre en forme [*9]; et encores que i'eusse deux excellents levriers à mon costé, si me sembla il, pour ne le faillir point, qu'il valloit mieulx y employer encores mon arc, car il me faisoit fort beau ieu. Ie commenceay à descocher mes fleches, et iusques à quarante qu'il y en avoit en ma trousse, non sans

---

[10] Parce que l'un des deux moines ne voulut entrer dans le feu, qu'en tenant à la main le *corpus domini*. Les spectateurs s'y opposèrent. Voyez les *Mémoires* de Philippe de Commines, L. VIII, c. XIX.

[11] Le fameux Jean Corvin Huniade, vaivode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle.

*9 C'est-à-dire, au gîte. — *Former,* en termes de chasse, est le gîte d'un lièvre. Voyez le *Dictionnaire* de Furetière.

l'assener *[10] seulement, mais sans l'esveiller. Aprez tout, ie descouplai mes levriers aprez, qui n'y peurent non plus. I'apprins par là qu'il avoit esté couvert par sa destinee; et que, ny les traicts ny les glaives ne portent que par le congé *[11] de nostre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ny d'advancer ». Ce conte doibt servir à nous faire veoir en passant combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images. Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se vantoit à moy d'avoir esté porté à certaine mutation tresimportante de sa foy par une incitation estrangiere, aussi bizarre; et au reste, si mal concluante, que ie la trouvois plus forte au revers : luy l'appelloit miracle; et moy aussi, à divers sens.

Leurs historiens *[12] disent que la persuasion estant populairement semee entre les Turcs de la fatale et imployable prescription de leurs iours, ayde apparemment à les asseurer aux dangiers. Et ie cognois un grand prince qui en faict heureusement son prouffict, soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse à se hazarder extraordinairement [12] : Pourveu que fortune ne se lasse trop tost de luy faire espaule!

---

[12] Ne s'agit-il point ici de Henri IV?

*[10] Non-seulement sans le frapper, sans l'atteindre.

*[11] Le consentement, la permission.

*[12] Les historiens des Turcs.

Il n'est point advenu de nostre memoire un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du prince d'Orange [13]. C'est merveille comment on peut [*13] eschauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse en laquelle il estoit si mal advenu à son compaignon y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit, et, sur cette trace, et de mesmes armes, aller entreprendre un seigneur, armé d'une si fresche instruction de desfiance, puissant de suitte d'amis et de force corporelle, en sa salle, parmy ses gardes, en une ville toute à sa devotion. Certes il y employa une main bien determinee, et un courage esmeu d'une vigoreuse passion. Un poignard est plus seur pour assener, mais d'autant qu'il a besoing de plus de mouvement et de vigueur de bras que n'a un pistolet, son coup est plus subiect à estre gauchy ou troublé. Que celuy là ne courust à une mort certaine, ie n'y foys pas grand doubte; car les esperances de quoy on eust sceu l'amuser ne pou-

[13] Le fondateur de la république de Hollande. En 1582, le 18 de mars, ce prince fut assassiné d'un coup de pistolet à Anvers, au sortir de la table, par un habitant de la Biscaye, nommé Jehan de Jeaureguy, et guérit de cette blessure; mais, en 1584, le 10 de juillet, il fut tué d'un coup de pistolet dans sa maison à Delft, en Hollande, par Balthazar Gérard, natif de la Franche-Comté.

[*13] Comment on pût.

voient loger en entendement rassis, et la conduicte de son exploict montre qu'il n'en avoit pas faulte, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion peuvent estre divers, car nostre fantasie faict de soy et de nous ce qu'il luy plaist.

L'execution qui feut faicte prez d'Orleans [14], n'eut rien de pareil; il y eut plus de hazard que de vigueur; le coup n'estoit pas mortel, si la fortune ne l'en eust rendu, et l'entreprinse de tirer, estant à cheval, et de loing, et à un qui se mouvoit au bransle de son cheval, feust l'entreprinse d'un homme qui aimoit mieulx faillir son effect que faillir à se sauver. Ce qui suyvit aprez le montra; car il se transit et s'enyvra de la pensee de si haulte execution, si qu'il perdit entierement son sens et à conduire sa fuyte et à conduire sa langue en ses responses. Que luy falloit il, que recourir à ses amis au travers d'une riviere? c'est un moyen où ie me suis iecté à moindres dangiers, et que i'estime de peu de hazard, quelque largeur qu'ait le passage, pourveu que vostre cheval treuve l'entree facile, et que vous prevoyiez au delà un bord aysé selon le cours de l'eau. L'aultre *[14] quand on luy

[14] Par Poltrot, qui assassina le duc de Guise, un soir que ce duc s'en retournait à cheval à son logis. *Voyez* les *Mémoires de Brantôme*, à l'article de *M. de Guise*, t. III, p. 112, 113, 115.

*[14] Montaigne revient à Balthasar Gérard, qui avait tout récemment assassiné le prince d'Orange.

prononcea son horrible sentence : « I'y estois preparé, dict il ; ie vous estonnerai de ma patience ».

Les Assassins [15], nation despendante de la Phœnicie, sont estimez, entre les Mahumetans, d'une souveraine devotion et pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus certain moyen [*15] de meriter paradis, c'est tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy, [*16] mesprisant touts les dangiers propres pour une si utile execution, un ou deux se sont veus souvent, au prix d'une certaine mort, se presenter à assassiner (nous avons empruntés ce mot de leur nom) leur ennemi au milieu de ses forces. Ainsi feut tué [16] nostre comte Raymond de Tripoli en sa ville, pendant nos entreprinses de la guerre saincte ; et pareillement Conrad, marquis de Montferrat [17] : les meurtriers conduicts au supplice, touts enflez et fiers d'un si beau chef d'œuvre.

---

[15] Ou *Assassiniens*, peuples qui habitaient dix à douze villes de la Phénicie. Ils élisaient un roi qui prenait le nom d'*Ancien* ou *Vieux de la montagne*. On a publié beaucoup de fables à leur sujet. M. Silvestre de Sacy, dans une savante dissertation, a jeté, tout récemment, beaucoup de jour sur leur histoire.

[16] En 1151, près de la porte de Tripoli. *Voyez* l'*Art de vérifier les dates*, t. I, p. 442.

[17] Il fut assassiné à Tyr, en 1192. *Ibid.* t. III. p. 632.

[*15] Le plus court chemin à gaigner paradis. Édit. de 1595,

[*16] Dans l'édition de 1595, cette phrase est autrement tournée ; mais le sens est le même.

sunt, tùm ad coniecturam aliquâ interpretatione revocentur[1] : comme on dict d'Epimenides[2], qu'il devinoit à reculons.

Ie viens de veoir un pastre en Medoc, de trente ans ou environ, qui n'a aulcune montre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment ; il est barbu, a desir, et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui veoid en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprinses : et est à croire que cette figure qui nous estonne se rapporte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incogneu à l'homme[3]. De sa toute sagesse il ne part rien que bon, et commun, et reglé : mais nous n'en voyons pas l'assortiement et la relation. *Quod crebrò videt, non miratur, etiamsi cur fiat nescit. Quod antè non vidit, id,*

---

[1] « Afin qu'on puisse, par quelque interprétation, faire cadrer ce qui est arrivé avec ce qu'on avait conjecturé ». Cicer. *de Divinat.* L. II, c. XXXI.

[2] La remarque est d'Aristote, qui, dans sa *Rhétorique*, L. III, c. XII, nous dit qu'Épiménides n'exerçait point sa faculté divinatrice sur les choses à venir, mais sur celles qui étaient passées et inconnues.

[3] Tout ce qu'on appelle *monstres* dans l'ordre naturel, ne sont tels que selon nos manières ordinaires de concevoir. Il n'y a point, à proprement parler, de monstres ; il n'y a que des déplacemens. — N.

si evenerit, ostentum esse censet[4]. Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume : rien n'est que selon elle *[2], quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

4 « Voit-on souvent une chose, on ne l'admire point, quoiqu'on en ignore la cause ; mais si ce qu'on n'avait pas encore vu, arrive, on le regarde comme un prodige ». Cic. *de Divinat.* L. II, c. XXII.

*2 Que selon la nature.

CHAPITRE XXXI.

De la cholere.

SOMMAIRE. — Il vaut mieux confier les enfans à la sagesse du gouvernement, qu'à leurs propres parens. Ceux-ci les châtient quelquefois au milieu des transports de la colère. Ils les accablent de coups, les estropient. Ce n'est plus correction ; c'est vengeance. Et cependant la colère nous fait le plus souvent envisager les objets, sous un aspect trompeur : les fautes qui nous irritent, ne sont pas telles qu'elles nous paraissent. — Combien sont hideux les signes extérieurs de la colère. — Digression sur cette proposition, qu'il ne faut pas juger de la vérité ou de la fausseté de la croyance, des opinions des hommes, en tout genre, par leur conduite habituelle. — Modération de quelques grands hommes, dans des accès de colère. — Nous cherchons tou-

jours à trouver et faire trouver notre colère juste et raisonnable. — Les femmes, naturellement emportées, deviennent furieuses par la contradiction; le silence et la froideur les calment, les désarment. — Pour cacher sa colère, il faut des efforts inouis; elle est moins terrible quand elle éclate librement. — Règles que suit Montaigne quand il punit ou fait punir ses domestiques : il feint quelquefois plus de courroux qu'il n'en a. — Il ne croit pas que la colère puisse jamais avoir de bons effets, quand il s'agirait même de forcer les autres à pratiquer la vertu. C'est une arme dangereuse; *elle nous tient, nous ne la tenons pas.*

Exemples : les institutions de Lacédémone et de Crète; Caïus Rabirius et César; — Eudamidas; Cléomènes; Cicéron et Brutus; Cicéron et Sénèque; les Éphores de Sparte; Plutarque et un de ses esclaves. — Archytas de Tarente; Platon; le lacédémonien Charite et un ilote. — Cneius Pison. — L'orateur Celius; Phocion. — Un militaire; Diogènes et Démosthènes. — Montaigne.

PLUTARQUE est admirable par tout, mais principalement où il iuge des actions humaines. On peult veoir les belles choses qu'il dict en la comparaison de Lycurgus et de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs peres. La plus part de nos polices, comme dict Aristote [1],

---

[1] *Ethic. ad Nicom.* L. X, c. IX; et *Odyss.* L. IX, v. 114 et 115.

laissent à chascun, en maniere des cyclopes, la conduicte de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie : et quasi les seules lacedemonienne et cretense *[1] ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estat tout despend de son education et nourriture? et cependant, sans aulcune discretion *[2], on la laisse à la mercy des parents, tant fols et meschants qu'ils soient.

Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie voyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere! Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeulx,

> rabie iecur incendente feruntur
> Præcipites; ut saxa iugis abrupta, quibus mons
> Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit[2],

(et, selon Hippocrates[3], les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage), à tout *[3]

---

[2] « Ils sont emportés par leur rage, comme un rocher qui, tout-à-coup perdant son point d'appui, fond et se précipite du haut de la montagne au sommet de laquelle il était suspendu ». Juv. *Sat.* VI, v. 647.

[3] Dans Plutarque, *sur les moyens de réprimer la colère.*

*[1] Les seules polices de Lacédémone et de Crète.

*[2] Sans aucune distinction, sans aucun discernement. — *Discrétion*, en ce sens, est latin.

*[3] Avec une voix, etc.

une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voylà stropiez, estourdis de coups; et nostre iustice qui n'en faict compte, comme si ces esboittements et eslochements *4 n'estoient pas des membres de nostre chose publicque.

> Gratum est, quòd patriæ civem populoque dedisti,
> Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
> Utilis et bellorum et pacis rebus agendis [4].

Il n'est passion qui esbransle tant la sincerité *5 des iugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doubte de punir de mort le iuge qui par cholere auroit condamné son criminel; pourquoy est il non plus permis aux peres et aux pedantes *6 de fouetter les enfants et les chastier estants en cholere? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiement tient lieu de

---

4 « Sans doute la patrie doit être reconnaissante de ce que tu lui as donné un citoyen, pourvu que tu le rendes propre à la servir, soit en labourant la terre, soit dans la magistrature, soit dans les camps ». Juv. *Sat.* XIV, v. 70.

*4 *Esboittement* et *eslochement*, termes synonymes qui signifient *dislocation*. On trouve *eslocher* dans Nicot, qui le fait venir d'*exlocare*; et dans Rabelais (L. I, c. XVII), *deslocher*.

*5 La pureté, la netteté des jugemens. — Sincérité a, dans cet endroit, le sens de *sinceritas*, en latin. Horace a dit (Ep. I[re]. du L. II, v. 54):

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, acescit.

*6 Aux pédans, aux maîtres d'école.

medecine aux enfants : et souffririons nous un medecin qui feust animé et courroucé contre son patient?

Nous mesmes, pour bien faire, ne debvrions iamais mettre la main sur nos serviteurs tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie : les choses nous sembleront à la verité aultres, quand nous serons r'accoysez *[7] et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les faultes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas[5]. Celuy qui a faim use de viande; mais celuy qui veult user de chastiement n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiements qui se font avecques poids et discretion se receoivent bien mieulx et avecques plus de fruict de celuy qui les souffre : aultrement, il ne pense pas avoir esté iustement condamné par un homme agité d'ire et de furie; et allegue pour sa iustification les mouvements extraor-

---

[5] Ce sont les propres paroles de Plutarque, traduites par Amyot. *Voyez* dans *les Morales*, le traité *de la colère*, déjà cité.

*7 Rapaisés, revenus de notre emportement. — *R'accoyser* ne se trouve ni dans le Dictionnaire de Nicot, ni dans celui de Cotgrave ; mais *accoyser* est dans tous les deux, où il signifie *calmer*, *apaiser*, *adoucir*, etc. Ce mot vient de *coy* (calme, en repos) que nous avons conservé, et qui vient lui-même du latin *quietus*.

dinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipitation temeraire :

> Ora tument irâ, nigrescunt sanguine venæ,
> Lumina gorgoneo sæviùs igne micant[6].

Suetone recite [7] que Caïus Rabirius ayant esté condamné par Cesar, ce qui luy servit le plus envers le peuple, auquel il appella, pour lui faire gaigner sa cause, ce feut l'animosité et l'aspreté que Cesar avoit apporté en ce iugement.

Le dire est aultre chose que le faire : il fault considerer le presche à part, et le prescheur à part. Ceux là se sont donné beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de chocquer la verité de nostre Eglise par les vices des ministres d'icelle; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sotte façon d'argumenter, et qui reiecteroit toutes choses en confusion [8]; un homme

---

6 « Son visage est bouffi de colère, ses veines se gonflent et deviennent noires, ses yeux étincellent d'un feu plus ardent que celui des yeux de la gorgone ». Ovid. *de Arte amandi*, L. III, v. 503.

7 *In Jul. Cæsare*, §. 12.

8 Montaigne a raison d'appeler sotte, cette façon d'argumenter. Mais si les vices des prêtres chrétiens ne prouvent rien contre la verité du christianisme, les vices des incrédules ne prouvent pas davantage contre leur système. — Les mœurs bonnes ou mauvaises ne changent point la nature d'une opinion spéculative : elle reste toujours la même, c'est-à-dire vraie ou fausse, soit que l'homme qui la prêche soit un frippon ou un homme de bien, etc., etc. — N.

de bonnes mœurs peult avoir des opinions faulses; et un meschant peult prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble : et ie ne veulx pas nier que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'auctorité et efficace; comme disoit Eudamidas [9], oyant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux ; mais celuy qui les dict n'en est pas croyable, car il n'a pas les aureilles accoustumées au son de la trompette » : et Cleomenes [10], oyant un rhetoricien haranguer de la vaillance, s'en print fort à rire; et, l'aultre s'en scandalisant, il luy dict : « I'en ferois de mesme si c'estoit une arondelle qui en parlast; mais si c'estoit une aigle, ie l'orrois volontiers ». I'apperceois, ce me semble, ez escripts des anciens, que celuy qui dict ce qu'il pense, l'assene *[8] bien plus vifvement que celuy qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté; oyez en parler Brutus : les escripts mesmes vous sonnent que cettuy cy estoit homme pour l'acheter au prix de la vie. Que Cicero, pere d'eloquence, traicte du mespris de la mort; que Seneque en traicte aussi : celuy là traisne languissant, et vous sentez qu'il vous

---

9 Plutarque, *Dits Notables des Lacédémoniens.*

10 *Id. ibid.*

*8 Le fait entrer plus avant dans l'ame; frappe plus fortement l'esprit de ceux qui le lisent ou qui l'écoutent.

veult resouldre de chose de quoy il n'est pas resolu; il ne vous donne point de cœur, car luy mesme n'en a point : l'aultre vous anime et enflamme. Ie ne veois iamais aucteur, mesmement de ceulx qui traictent de la vertu et des offices, que ie ne recherche curieusement quel il a esté [11] : car les ephores à Sparte, voyants un homme dissolu proposer au peuple un advis utile, luy commanderent de se taire, et prierent un homme de bien de s'en attribuer l'invention, et le proposer [12].

Les escripts de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, et ie pense le cognoistre iusques dans l'ame; si vouldrois ie que nous eussions quelques memoires de sa vie. Et me suis iecté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que ie sens à Aul. Gellius de nous avoir laissé par escript ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subiect de la cholere [13] : Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les aureilles aulcunement abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté pour quelque sienne faulte despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, « Que c'estoit sans raison,

---

[11] Conférez ce qu'il dit, à ce sujet, L. II, c. x, et L. III, c. VIII.

[12] Aulu-Gelle, L. XVIII, c. III.

[13] *Voy. Noct. attic.* L. I, c. XXVI.

et qu'il n'avoit rien faict » : mais enfin, se mettant à crier, et iniurier bien à bon escient son maistre, luy reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit [14]; qu'il luy avoit souvent ouï dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierement ses escripts ». A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis; « Comment, dict il, rustre, à quoy » iuges tu que ie sois à cette heure courroucé? mon » visage, ma voix, ma couleur, ma parole, te donne » elle quelque tesmoignage que ie sois esmeu? ie ne » pense avoir ny les yeulx effarouchez, ny le visage » troublé, ny un cry effroyable : rougis ie? escume ie? » m'eschappe il de dire chose de quoy i'aye à me re- » pentir? tressauls ie? fremis ie de courroux? car, » pour te dire, ce sont là les vrais signes de la cho- » lere ». Et puis, se destournant à celuy qui fouettoit : « Continuez, lui dict il, tousiours vostre besongne, pendant que cettuy cy et moi disputons ». Voylà son conte.

Archytas Tarentinus revenant d'une guerre où il avoit esté capitaine general, trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison, et ses terres en fri-

[14] Cet esclave de Plutarque ne dit pas que son maître n'était point philosophe, comme il s'en vantait; il lui reprocha seulement de ne pas agir en philosophe. *Noct. attic.* L. I, c. XXVI.

che, par le mauvais gouvernement de son receveur; et l'ayant faict appeller; « Va, luy dict il, que, si ie n'estois en cholere, ie t'estrillerois bien [15] »! Platon de mesme, s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus charge de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy mesme, sur ce qu'il estoit courroucé [16]. Charillus lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insolemment et audacieusement envers luy, « Par les dieux! dict il, si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout à cette heure mourir [17] ».

C'est une passion qui se plaist en soy, et qui se flatte. Combien de fois nous estants esbranslez sous une faulse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons nous contre la verité mesme et l'innocence? I'ai retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité : Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu [18], s'estant esmeu contre un sien soldat, de quoy revenant seul du fourrage il ne luy sçavoit rendre compte où

---

[15] Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. XXXVI.

[16] Senec. *de Irâ*, L. III, c. XII.

[17] Plutarque, *Dits Notables des Rois.*

[18] « C'était, dit Sénèque, un homme exempt de plusieurs vices, mais dur, et dans l'esprit duquel la sévérité passait pour fermeté d'ame ». (*De Irâ*, L. I, c. XVI.) Montaigne, dit Coste, nous fait ici un portrait de Pison beaucoup plus avantageux : je ne saurais dire pourquoi.

il avoit laissé un sien compaignon, teint pour averé qu'il l'avoit tué, et le condamna soubdain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voycy arriver ce compaignon esgaré : toute l'armee en feit grand'feste; et aprez force caresses et accollades des deux compaignons, le bourreau meine l'un et l'aultre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy mesme un grand plaisir. Mais ce feut au rebours : car, par honte et despit, son ardeur qui estoit encores en son effort se redoubla, et, d'une subtilité que sa passion luy fournit soubdain, il en feit trois coulpables, parce qu'il en avoit trouvé un innocent, et les feit despescher touts trois; le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy; le second qui s'estoit escarté, parce qu'il estoit cause de la mort de son compaignon; et le bourreau, pour n'avoir obeï au commandement qu'on luy avoit faict [19].

Ceulx qui ont à negocier [*9] avecques des femmes testues peuvent avoir essayé à quelle rage on les iecte quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement cholere de sa nature : A un qui souppoit en sa compai-

---

[19] Plutarque, *Dits Notables des Rois.*

[*9] Ou, *ceulx qui ont affaire à des femmes testues*, comme dans l'édit. in-4°. de 1588.

gnie, homme de molle et doulce conversation, et qui, pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit et d'y consentir : luy, ne pouvant souffrir son chagrin se passer ainsi sans aliment : « Nie moy quelque chose, de par les dieux! dict il, afin que nous soyons deux [20] ». Elles, de mesme, ne se courroucent qu'afin qu'on se contrecourrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion, à un homme qui luy troubloit son propos en l'iniuriant asprement, n'y feit aultre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere [21] : cela faict, sans aulcune mention de ce trouble, il recommencea son propos en l'endroict où il l'avoit laissé. Il n'est replique si picquante comme est un tel mespris.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousiours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire, car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), ie dis souvent que c'est le plus patient homme que ie cognoisse à brider sa cholere : elle l'agite de telle violence et fureur,

> magno veluti cùm flamma sonore
> Virgea suggeritur costis undantis aheni,
> Exsultantque æstu latices : furit intus aquæ vis

---

[20] Senec. *de Irâ*, L. III, c. VIII.

[21] Plutarque, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'estat*, c. X.

Fumidus atque altè spumis exuberat amnis;
Nec iam se capit unda; volat vapor ater ad auras [22];

qu'il fault qu'il se contraigne cruellement pour la moderer. Et pour moy, ie ne sçache passion pour laquelle couvrir et soubtenir ie peusse faire un tel effort : ie ne vouldrois mettre la sagesse à si hault prix. Ie ne regarde pas tant ce qu'il faict, que combien il luy couste à ne faire pis. Un aultre se vantoit à moy du reglement et doulceur de ses mœurs, qui est à la verité singuliere : ie luy disois que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceulx, comme luy, d'eminente qualité, sur lesquels chascun a les yeulx, de se presenter au monde tousiours bien temperez; mais que le principal estoit de prouveoir au dedans et à soy mesme, et que ce n'estoit pas à mon gré bien mesnager ses affaires, que de se ronger interieurement; ce que ie craignois qu'il feist, pour maintenir ce masque et cette reglee apparence par le dehors. On incorpore la cholere en la cachant; comme Diogenes dict à Demosthenes, lequel de peur d'estre apperceu en une taverne se reculoit au dedans : « Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y

[22] « Ainsi, lorsque la flamme pétillante d'un bois sec s'allume à grand bruit sous un vase d'airain, l'eau, soulevée par la chaleur, s'élève et bouillonne avec furie, et franchit écumante les bords du vase; une noire vapeur s'élève dans les airs ». Virg. *Enéide*, L. VII, v. 462.

entres [23] ». Ie conseille qu'on donne plustost une buffe [*10] à la ioue de son valet un peu hors de saison, que de gehenner sa fantaisie pour representer cette sage contenance ; et aimerois mieulx produire mes passions, que de les couver à mes despens : elles s'alanguissent en s'esventant et en s'exprimant ; il vault mieulx que leur poincte agisse au dehors que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt : et tunc perniciosissima, quum simulatâ sanitate subsidunt* [24].

I'advertis ceulx qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille : Premierement qu'ils mesnagent leur cholere, et ne l'espandent pas à tout prix, car cela en empesche l'effect et le poids : la criaillerie temeraire et ordinaire passe en usage, et faict que chascun la mesprise ; celle que vous employez contre un serviteur pour son larrecin, ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal reinsé un verre, ou mal assis une escabelle : Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se

---

[23] Diogène-Laërce, *Vie de Diogène-le-Cynique*, L. VI, frag. 34.

[24] « Les maladies de l'ame qui se manifestent, sont les plus légères : les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé ». Sénèq. épît. LVI.

[*10] Buffe, ou soufflet, *alapa*. — Nicot.

plaignent; car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur presence, et durent à crier, un siecle aprez qu'il est party [25] :

> et secum petulans amentia certat [26].

ils s'en prennent à leur umbre, et poulsent cette tempeste en lieu où personne n'en est ny chastié ny interessé que du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peult mais. I'accuse pareillement aux querelles [*11] ceulx qui bravent et se mutinent sans partie [*12] : il fault garder ces rodomontades où elles portent [*13] :

> Mugitus veluti quum prima in prælia taurus
> Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
> Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
> Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ [27].

---

[25] Coste croit que Montaigne lance ici, en passant, un trait contre sa femme.

[26] « L'insensé, ne se possédant pas, se bat contre lui-même ». Claudian. *in Eutrop.* L. I, v. 237.

[27] « Tel un taureau qui s'apprête à un premier combat, pousse d'horribles mugissemens :

> De ses dards tortueux il attaque des troncs;
> Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
> Et, sous ses bonds fougueux, il fait voler l'arène.
>
> Delille. *Énéide*, L. XII, v. 103.

[*11] C'est-à-dire, dans les querelles.

[*12] Sans partie adverse, sans antagoniste.

[*13] Pour les occasions où elles peuvent produire quelque effet.

Quand ie me courrouce, c'est le plus vifvement, mais aussi le plus briefvement et secretement, que ie puis : ie me perds bien en vistesse et en violence; mais non pas en trouble, si que i'aille *[14] iectant à l'abandon et sans choix toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes où i'estime qu'elles blecent le plus; car ie n'y employe communement que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice *[15], il n'importe qui vous ayt donné le bransle, vous allez tousiours iusques au fond; la cheute se presse, s'esmeut et se haste d'elle mesme. Aux grandes occasions, cela me paye *[16] qu'elles sont si iustes, que chascun s'attend d'en veoir naistre une raisonnable cholere; ie me glorifie à tromper leur attente : ie me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle et menacent de m'emporter bien loing si ie les suyvois; ayseement ie me garde d'y entrer, et suis assez fort, si ie l'attends, pour repoulser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause

---

*14 A tel point que j'aille jeter.

*15 C'est-à-dire, « que sitôt qu'on est dans le précipice, il importe peu par quelle cause on y est tombé ».

*16 Ce qui me satisfait, c'est qu'elles soient d'une telle importance.

qu'elle aye : mais si elle me preoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle aye. Ie marchande ainsin avecques ceulx qui peuvent contester avecques moy : « Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict : i'en feray de mesme à mon tour ». La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'aultre, et ne naissent en un poinct : donnons à chascune sa course, nous voylà tousiours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution! Par fois m'advient il aussi de representer le courroucé, pour le reglement de ma maison, sans aulcune vraye esmotion. A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y opposer; et feray, si ie puis, que ie seray d'oresenavant d'autant moins chagrin et difficile, que i'auray plus d'excuse et d'inclination à l'estre, quoyque par cy devant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins.

Encores un mot pour clorre ce pas. Aristote dict que « la cholere sert par fois d'armes à la vertu et à la vaillance ». Cela est vraysemblable : toutesfois ceulx qui y contredisent, respondent plaisamment Que c'est un'arme de nouvel usage; car nous remuons les aultres armes, cette cy nous remue [28]; nostre main

---

[28] Tout ceci est à-peu-près traduit de Sénèque, *de Irâ*, L. I, c. XVI.

ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main; elle nous tient, nous ne la tenons pas *17.

*17 Ou, *elle nous possède, non pas nous elle;* comme dans l'édit. in-4°. de 1588.

CHAPITRE XXXII.

Defense de Seneque et de Plutarque.

SOMMAIRE. — Combien est fausse la comparaison que l'on a faite du cardinal de Lorraine avec Sénèque. Envain l'on a voulu, d'après l'histoire de Dion, tracer un portrait injurieux de ce philosophe. Il en faut bien plutôt croire Tacite et quelques autres qui en parlent d'une manière très-honorable. — Quant à Plutarque, il a été aussi accusé par Jean Bodin, d'ignorance et d'excessive crédulité. Examen de cette accusation, et réponses de Montaigne à tous les raisonnemens sur lesquels s'appuyait le censeur de Plutarque.

Exemples : Sénèque et le cardinal de Lorraine; Dion l'historien et Tacite. — Jean Bodin. — Un Enfant de Lacédémone; Pyrrhus; les jeunes Spartiates; un Espagnol et Lucius Pison; Epicharis; de simples Villageois du tems de Montaigne; Agésilas; Grands-Hommes grecs et romains comparés ensemble par Plutarque.

LA familiarité que i'ay avecques ces personnages icy, et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, et à mon

livre massonné purement de leurs despouilles, m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque, parmy une milliasse de petits livrets que ceulx de la religion pretendue reformee font courir pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'estre embesongnés *[1] à meilleur subiect, i'en ai veu aultresfois un qui pour alonger et remplir la similitude qu'il veult trouver du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufviesme avecques celuy de Neron, apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avecques Seneque; leurs fortunes, d'avoir esté touts deux les premiers au gouvernement de leurs princes; et quand et quand leurs mœurs, leurs conditions et leurs desportements. En quoy, à mon opinion, il faict bien de l'honneur audict seigneur cardinal : car, encores que ie sois de ceulx qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion et service de son roy, et sa bonne fortune d'estre nay en un siecle où il feut si nouveau et si rare, et quand et quand si necessaire pour le bien publicque, d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge *[2]; c'est ce qu'à confesser la

*[1] Je crois qu'il faudrait dire ici *embesongnée*, comme Coste l'a écrit dans son édition de 1745. Ce mot se rapporterait alors *à main*, ce qui me paraît plus exact.

*[2] Expression latine, *muneris capax*.

verité, ie n'estime sa capacité de beaucoup prez telle, ny sa vertu si nette et entiere ny si ferme, que celle de Seneque.

Or ce livre de quoy ie parle, pour venir à son but, faict une description de Seneque tresiniurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel ie ne crois aulcunement le tesmoignage : car, oultre qu'il est inconstant, qui, aprez avoir appellé Seneque tressage tantost et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le faict ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux et contrefaisant le philosophe à faulses enseignes, sa vertu paroist si vifve et vigoreuse en ses escripts, et la deffense y est si claire à aulcunes de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessifve, que ie n'en croirois aulcun tesmoignage au contraire; et dadvantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or Tacitus et les aultres parlent treshonorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage tresexcellent et tresvertueux [1]; et ie ne veulx alleguer aultre reproche contre le iuge-

[1] Voyez Tacite, *Annal.* L. XV, c. LX-LXIV, où toutes les circonstances de la mort de Sénèque, et de celle de sa femme, sont rapportées d'une manière très-honorable pour ce philosophe. A l'égard de sa vie, voyez ce que dit le même historien, *Annal.* L. XIII, cap. II, et L. XIV, cap. LIII, LIV, LV.

ment de Dion, que cettuy cy qui est inevitable, c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soubtenir la cause de Iulius Cesar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque. Iean Bodin est un bon aucteur de nostre temps, et accompaigné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le iuge et considere : ie le treuve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie l'eusse laissé dire, car cela n'est pas de mon gibier), mais aussi en ce que cet aucteur escript souvent « des choses incroyables et » entierement fabuleuses » : ce sont ses mots. S'il eust dict simplement, « les choses aultrement qu'elles ne sont », ce n'estoit pas grande reprehension, car ce que nous n'avons pas veu nous le prenons des mains d'aultruy et à credit : et ie veois qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire; comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, faict par Hannibal, il est aultrement en la vie de Flaminius, aultrement en celle de Pyrrhus. Mais, de le charger d'avoir prins pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faulte de iugement le plus iudicieux aucteur du monde : et voicy son exemple : « comme, ce dict il, quand il recite [2] qu'un enfant de Lacedemone

[2] Dans la *Vie de Lycurgue*, c. XIV.

se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau qu'il avoit desrobbé, et le tenoit caché soubs sa robbe, iusques à mourir plustost que de descouvrir son larrecin ». Ie treuve en premier lieu cet exemple mal choisi; d'autant qu'il est bien malaysé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy *[3] de les limiter et cognoistre : et à cette cause, si c'eust esté à moy à faire, i'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte ; et il y en a de moins croyables, comme, entre aultres, ce qu'il recite de Pyrrhus [3], « que, tout blecé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy armé de toutes pieces, qu'il le fendit du hault de la teste iusques au bas, si que le corps se partit en deux parts ». En son exemple, ie n'y treuve pas grand miracle, ny ne receois l'excuse dequoy il couvre Plutarque, d'avoir adiousté ce mot, « comme on dict », pour nous advertir, et tenir en bride nostre creance; car, si ce n'est aux choses receues par auctorité et reverence d'ancienneté ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire choses de soy incroyables; et que ce mot « comme on dict » il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à veoir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs,

---

[3] Dans la *Vie de Pyrrhus*, c. XII.

*[3] Plus de moyen, de faculté.

sur ce subiect de la patience des enfants lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal aysez à persuader[4] : comme celuy que Cicero a tesmoigné aussi avant luy[5], « pour avoir (à ce qu'il dict) esté sur les lieux », que iusques à leur temps, il se trouvoit des enfants, en cette preuve de patience à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient d'y estre fouettez iusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, et aulcuns iusques à y laisser volontairement la vie : et ce que Plutarque aussi recite, avecques cent aultres tesmoings, qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, iusques à ce que la senteur de la chair cuicte en veint aux assistants[6]. Il n'estoit rien selon leur coustume où il leur allast plus de la reputation, ny de quoy ils eussent

---

4 Immédiatement après l'exemple de l'enfant qui se laissa déchirer le ventre par un renard qu'il avait dérobé, Plutarque ajoute : « Ce qui n'est pas incroyable, à voir ce que les jeunes garçons y endurent encore aujourd'hui : car nous y en avons vu plusieurs qui endurent être fouettés, jusques au mourir, sur l'autel de Diane surnommée Orthia ».

5 *Tusc. quæst.* L. II, c. XIV, et L. V, c. XXVII.

6 Valère-Maxime, L. III, c. III, *in externis*, §. 1. Mais Valère-Maxime attribue cette action courageuse à un enfant macédonien.

à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surprins en larrecin. Ie suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble, comme à Bodin, que son conte *4 soit incroyable, que ie ne le treuve pas seulement rare e estrange. L'histoire spartaine est pleine de mille plu [redacted] aspres exemples et plus rares : elle est, à ce pri [redacted] toute miracle. Marcellinus recite, sur ce propos larrecin, que de son temps il ne s'estoit encores [redacted] trouver aulcune sorte de torment qui peust forcer Aegyptiens, surprins en ce mesfaict qui estoit en usage entre eulx, de dire seulement leur nom [7]

Un païsan espaignol estant mis à la gehenne les complices de l'homicide du preteur Lucius Pis crioit au milieu des torments « Que ses amis ne bo [redacted] geassent, et l'assistassent en toute seureté ; et qu [redacted] n'estoit pas en la douleur de luy arracher un mot [redacted] confession [8] » : et n'en eut on aultre chose pour [redacted] premier iour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramen [redacted] pour recommencer son torment, s'esbranslant vigore [redacted] sement entre les mains de ses gardes, il alla froisse [redacted] sa teste contre une paroy, et s'y tua.

Epicharis, ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soubtenu leur feu, leurs battu-

---

7 Ammien Marcellin, L. XXII, c. XVI, *sub finem.*

8 Tacite, *Annal.* L. IV, c. XLV.

*4 Que le conte que fait Plutarque.

res *[5], leurs engins, sans aulcune voix de revelation de sa coniuration, tout un iour, rapportee à la gehenne landemein, les membres touts brisez, passa un lacet de sa robbe dans l'un bras de sa chaize, à tout un nœud courant, et y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps [9]. Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrobber aux premiers torments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du iour precedent, pour se mocquer de ce tyran, et encourager d'aultres à semblable entreprinse contre luy? Et qui s'enquerra à nos argoulets *[6] des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos miserables siecles, et en cette tourbe molle et effeminee encores plus que l'aegyptienne, dignes d'estre comparez à ceulx que nous venons de reciter de la vertu spartaine.

Ie sçais qu'il s'est trouvé des simples païsans s'estre laissez griller la plante des pieds, ecrazer le bout des des doigts à tout le chien d'une pistole *[7], poulser les yeulx sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une grosse chorde, avant que de

---

9 Tacite, *Annal.* L. XV, c. LVII.

*5 Leurs coups. Batement ou bature, *percussus*. — Nicot.
*6 Simples soldats. — Voy. Ménage, au mot *Argoulet*.
*7 Avec le chien d'un pistolet.

s'estre seulement voulu mettre à rençon. I'en ay veu un, laissé pour mort, tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendoit encores, avecques lequel on l'avoit tirassé toute la nuict à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague qu'on luy avoit donnés, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir plustost de mille morts, (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere,) avant que rien promettre: et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorees et incogneues [10]? I'ai cogneu cent et cent femmes, car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative en cela, que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chauld que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere; elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte : et celuy qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menaces et bastonnades, ne cessoit d'appeller son mary Pouilleux, et qui, precipitee dans l'eau haulsoit encores, en s'estouffant, les mains, et faisoit

---

[10] Conférez avec ceci, ce qu'il a dit L. Ier., c. XL.

au dessus de sa teste signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité touts les iours on veoid l'image expresse en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté.

Il ne fault pas iuger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme i'ay dict ailleurs [11]; et est une grande faulte, et en laquelle toutesfois la plus part des hommes tumbent, ce que ie ne dis pas pour Bodin, de faire difficulté de croire d'aultrui ce qu'eulx ne sçauroient faire ou ne vouldroient. Il me semble à chascun que la maistresse forme de nature est en luy; touche et rapporte à celle là toutes les aultres formes: les allures qui ne se reglent aux siennes sont feinctes et artificielles. Quelle bestiale stupidité! Luy propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un aultre? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable! Moy, ie considere aulcuns hommes fort loing au dessus de moy, nommeement entre les anciens; et, encores que ie recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mes pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi,

[11] Au c. XXVI du L. Ier.

desquels i'apperçeois aulcunement en moy les semences : comme ie fois aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescrois non plus. Ie veois bien le tour que celles là *[8] se donnent pour se monter, et admire leur grandeur : et ces eslancements que ie treuve tresbeaux, ie les embrasse; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tresvolontiers.

L'aultre exemple qu'il *[9] allegue « des choses incroyables et entierement fabuleuses » dictes par Plutarque; c'est « qu'Agesilaus feut mulcté *[10] par les ephores pour avoir attiré à soy seul le cœur et la volonté de ses concitoyens [12] ». Ie ne sçais quelle marque de faulseté il y treuve : mais tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy debvoient estre beaucoup mieulx cogneues qu'à nous; et n'estoit pas nouveau en Grece de veoir les hommes punis et exilez pour cela

---

[12] Plutarque. *Vie d'Agésilaüs*, c. I.

*8 Ces ames anciennes dont il parlait quelques lignes plus haut, dans l'édition de 1588. Il y avait dit : *moi je considere aucunes de ces ames anciennes, élevées jusques au ciel.* Au lieu d'*aucunes ames*, il a écrit ensuite *aucuns hommes*, et a oublié de corriger les mots *celles-là* qui ne se rapportent plus à rien.

*9 Bodin.

*10 Mis à l'amende. — On trouve *mulcté* dans le Dictionnaire de Cotgrave. — C'est le mot latin *mulctatus*.

seul d'agreer trop à leurs citoyens, tesmoings l'ostracisme et le petalisme [13].

Il y a encores en ce mesme lieu un'aultre accusation qui me picque pour Plutarque, où il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains aux Romains, et les Grecs entre eulx ; mais non les Romains aux Grecs, tesmoings (dict il) Demosthenes et Cicero, Caton et Aristides, Sylla et Lysander, Marcellus et et Pelopidas, Pompeius et Agesilaus : estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est iustement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable ; car en ses comparaisons (qui est la piece la plus admirable de ses œuvres [14], et en laquelle, à mon advis, il s'est autant pleu), la fidelité et sincerité de ses iugements eguale leur profondeur et leur poids : c'est un philosophe qui nous apprend la vertu. Veoyons si nous le pourrons garantir de ce reproche de prevarication et

---

[13] L'*ostracisme* était à Athènes une sentence de bannissement pour dix ans. Le *pétalisme* était, à Syracuse, ce que l'*ostracisme* était à Athènes, à la réserve qu'il ne durait que cinq ans. Dans Athènes, les citoyens écrivaient sur une *coquille*, le nom de celui qu'ils voulaient bannir ; de là le nom d'*ostracisme* : à Syracuse, ils l'écrivaient sur une *feuille* (en grec πεταλον) *d'olivier*; de là le nom de *pétalisme*. Voy. Diodor. Sicul. L. XI, cap. LXXXVII.

[14] Ailleurs Montaigne donne la préférence aux œuvres morales de Plutarque. Voyez ci-dessus, L. II, c. X.

faulseté. Ce que iè puis penser avoir donné occasion à ce iugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms romains que nous avons en la teste; il ne nous semble point que Demosthenes puisse egualer la gloire d'un consul, proconsul et questeur de cette grande republicque : mais, qui considerera la verité de la chose, et les hommes en eulx mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance que leur fortune, ie pense, au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton en doibvent de reste à leurs compaignons. Pour son desseing i'eusse plustost choisi l'exemple du ieune Caton comparé à Phocion; car en ce pair, il se trouveroit une plus vraysemblable disparité à l'advantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla, et Pompeius, ie veois bien que leurs exploicts de guerre sont plus enflez, glorieux et pompeux que ceulx des Grecs que Plutarque leur apparie; mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousiours les plus fameuses; ie veois souvent des noms de capitaines estouffez sous la splendeur d'aultres noms de moins de merite; tesmoings Labienus, Ventidius, Telesinus et plusieurs aultres : et à le prendre par là, si i'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois ie pas dire que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à Lycurgus? Mais c'est folie de vouloir iuger, d'un traict, les choses à tant de visages.

Quand Plutarque les compare, il ne les eguale pas pourtant : qui plus disertement et consciencieusement pourroit remarquer leurs differences? Vient il à parangonner *[11] les victoires, les exploicts d'armes, la puissance des armees conduictes par Pompeius, et ses triumphes, avecques ceulx d'Agesilaus [15]? « ie ne crois pas, dict il, que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encores qu'on lui ait concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'advantage d'Agesilaus, osast le mettre en comparaison ». Parle il de conferer *[12] Lysander à Sylla? « il n'y a, dict il, point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de battailles; car Lysander ne gaigna seulement que deux battailles navales, etc. [16] ». Cela, ce n'est rien desrobber aux Romains : pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peult avoir faict iniure, quelque disparité qui y puisse estre; et Plutarque ne les contrepoise pas entiers; il n'y a en gros aulcune preference; il apparie les pieces et les circonstances l'une aprez l'aultre, et les iuge separeement. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur,

---

[15] Dans la comparaison de Pompée avec Agésilas.

[16] Voyez Plut. dans la comparaison de Sylla avec Lysandre.

*[11] Comparer. — Paragonner et comparanger, *assimilare comparare, conferre alterum cum altero.* — Nicot.

*[12] Parle-t-il de comparer. — *Conférer,* en ce sens, est tout latin, *conferre.*

il falloit en esplucher quelque iugement particulier; ou dire, en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain, d'autant qu'il y en auroit d'aultres plus correspondants pour les apparier *13, et se rapportants mieulx.

*13 Les appareiller, les comparer.

CHAPITRE XXXIII.

L'histoire de Spurina.

SOMMAIRE. — Nous apprendre l'art de commander à nos passions, c'est le principal but de la philosophie. Mais il est des passions d'une violence extrême. Les appétits amoureux ne sont-ils pas, par exemple, les plus violens de tous, *parce qu'ils tiennent au corps et à l'ame?* De combien de moyens on s'est servi pour les amortir! Les mutilations, les haires, les réfrigérens de toute espèce. — Dans quelques ames, l'ambition est plus indomptable que l'amour. Jules César était, comme il est prouvé par l'histoire, d'une excessive incontinence; et cependant il savait, lorsqu'il s'agissait de grands intérêts, réprimer la fougue de ses passions. — D'autres ont fait céder, au contraire, l'ambition à l'amour. — Supériorité de César qui ne sacrifie pas à ses plaisirs, une heure seulement, lorsque les affaires exigent tout son tems. C'était à la fois l'homme le plus éloquent et le plus actif de son tems. Il était aussi très-sobre. — Sa douceur et sa clémence ont paru douteuses; mille exemples prouvent qu'il avait ces qualités. Mais rien ne

peut l'absoudre, aux yeux de Montaigne, d'avoir renversé la république la plus florissante qui ait jamais existé. — Dans la plupart des autres hommes, même les plus recommandables, cette passion de l'amour est si violente, que, pour ne pas abandonner la route de leurs devoirs, ils se sont condamnés aux plus durs sacrifices; témoin, ce jeune Toscan nommé Spurina *, qui était extrêmement beau, et qui se taillada tout le visage, pour se soustraire aux passions qu'il inspirait. Montaigne ne saurait approuver une telle action. Il valait mieux combattre et triompher. « C'est mourir, dit-il, pour s'épargner la peine de bien vivre ».

Exemples : Un Prince français; Xénocrates. — Jules César; Mahomet II. — Ladislas, roi de Naples; Marc-Antoine. — Les Capitaines de Pompée; Caïus Memmius; Caïus Calvus; Catule; Caïus Oppius. — Spurina; Diogènes.

La philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la raison la souveraine maistrise de nostre ame, et l'auctorité de tenir en bride nos appetits; entre lesquels, ceulx qui iugent qu'il n'en y a point de plus violents que ceulx que l'amour engendre, ont cela, pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps et à l'ame, et que tout

---

* Ce n'est que trois paragraphes avant la la fin, que Montaigne s'occupe de ce *Spurina,* dont l'*histoire,* d'après l'intitulé du chapitre, paraissait devoir être son principal sujet.

l'homme en est possedé, en maniere que la santé mesme en despend, et est la medecine par fois contraincte de leur servir de maquerellage : mais au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabais et de l'affoiblissement, car tels desirs sont subiects à satieté, et capables de remedes materiels.

Plusieurs ayant voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision et destrenchement des parties esmues et alterees [1] : d'aultres en ont du tout abattu la force et l'ardeur par frequente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre; les haires de nos ayeulx estoient de cet usage; c'est une matiere tissue de poil de cheval, de quoy les uns d'entr'eulx faisoient des chemises, et d'aultres des ceinctures à gehenner leurs reins. Un prince me disoit, il n'y a pas long temps, que pendant sa ieunesse, un iour de feste solenne, en la court du roi François premier où tout le monde estoit paré, il luy print envie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy, de monsieur son pere; mais, quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouiller, et en feut long temps malade; adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust

[1] Voyez ci-dessus L. I, c. XL; L. II, c. XI et XII.

amortir : toutesfois à l'adventure ne les a il pas essayees les plus cuisantes : car l'experience nous faict veoir qu'une telle esmotion se maintient bien souvent soubs des habits rudes et marmiteux, et que les haires ne rendent pas tousiours heres *[1] ceulx qui les portent.

Xenocrátes y proceda plus rigoureusement; car, ses disciples, pour essayer sa continence, luy ayant fourré dans son lict Laïs, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beauté et folastres appasts, ses philtres ; sentant qu'en despit de ses discours et de ses regles, le corps revesche commenceoit à se mutiner, il se feit brusler les membres qui avoient presté l'aureille à cette rebellion [2]. Là où les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice et aultres, donnent bien plus à faire à la raison ; car elle n'y peult estre secourue que de ses propres moyens; ny ne sont ces appetits là capables de satieté [3], voire ils s'aiguisent et augmentent par la iouïssance.

---

[2] Diog. Laërce, *Vie de Xénocrates*, L. IV, segm. 7.

[3] Notez qu'il dit le contraire, ci-dessous, chap. XXXIV, quatre paragraphes avant la fin.

*[1] Montaigne joue ici sur le mot *haire*, cilice, chemise de crin, ou poil de cheval; et sur le mot *here*, pauvre *hère*, homme faible, sans vigueur, sans bien, sans mérite, sans crédit.

Le seul exemple de Julius Cesar peut suffire à nous montrer la disparité de ces appetits; car iamais homme ne feut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soing curieux qu'il avoit de sa personne en est un tesmoignage, iusques à se servir à cela des moyens les plus lascifs qui feussent lors en usage, comme de se faire pinceter*[2] tout le corps, et farder de parfums d'une extreme curiosité [4]: et de soy il estoit beau personnage, blanc, de belle et alaigre taille, le visage plein, les yeulx bruns et vifs, s'il en fault croire Suetone[5], car les statues qui se veoient de luy à Rome ne rapportent pas bien partout à cette peincture. Oultre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans compter les amours de son enfance avecques le roy de Bithynie Nicomede, il eut le pucelage de cette tant renommee royne d'Aegypte, Cleopatra, tesmoing le petit Cesarion qui en nasquit [6]: il feit aussi l'amour à Eunoé royne de Mauritanie [7]; et à Rome,

---

[4] Suétone, *Vie de Jules César*, §. 45.

[5] *Id. ibid.*

[6] Plutarque, *Vie de César*, c. XIII.

[7] Sueton. *in Jul. Cæsare*, §. 2.

*[2] C'est-à-dire, épiler. — *Pinceter* ne se trouve ni dans Nicot, ni dans Borel : mais le passage de Suétone prouve qu'il signifie épiler (sans doute avec des *pinces*). *Circa corporis curam morosior, ut non solùm tonderetur diligenter, ac raderetur, sed velleretur etiam.* — Sueton. *Loc. citat.*

à Posthumia, femme de Servius Sulpitius [8], à Lollia, de Gabinius; à Tertulla, de Crassus; et à Mutia mesme, femme du grand Pompeius; qui feut la cause, disent les historiens romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré; et les Curions pere et fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cesar, qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'avoit faict cocu [9], et que luy mesme avoit accoustumé d'appeller Aegysthus : il entreteint, oultre tout ce nombre, Servilia sœur de Caton et mere de Marcus Brutus [10], dont chascun tient que proceda cette grande affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il feust yssu de luy. Ainsi i'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné à cette desbauche [11], et de complexion tresamoureuse : mais l'aultre passion de l'ambition, de quoi il estoit aussi infiniment blecé, venant à combattre celle là, elle luy feit incontinent perdre place.

---

[8] Sueton. *Loc. citat.* §. 50.

[9] *Id. ibid.*

[10] *Id. ibid.*

[11] Suétone le dit formellement. *Pronum et sumptuosum in libidines fuisse constans opinio est; plurimasque et illustres feminas corrupisse.* Sueton. *in Cæsar.* cap. L. *init.* — Lorsqu'il entra triomphant dans Rome, le peuple criait: *Mariti, cavete uxores, ecce virum calvum.*

Me ressouvenant, sur ce propos, de Mechmet *[3], celuy qui subiugua Constantinople, et apporta la finale extermination du nom grec, ie ne sçache point où ces deux passions se treuvent plus egualement balancees; pareillement indefatigable ruffien *[4] et soldat : mais, quand en sa vie elles se presentent en concurrence l'une de l'aultre, l'ardeur querelleuse gourmande *[5] tousiours l'amoureuse ardeur; et cette cy, encores que ce feust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'auctorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soubtenir le faix des guerres.

Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus, roy de Naples, est remarquable; que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se proposoit pour fin principale de son ambition, l'execution de sa volupté, et iouïssance de quelque rare beauté. Sa mort feut de mesme : ayant rengé par un siege bien poursuivy la ville de Florence si à destroict *[6] que les habitants estoient aprez à composer de sa victoire; il la leur quita pourveu qu'ils luy livrassent une fille

---

*[3] C'est Mahomet II.

*[4] *Ruffien* signifie proprement la même chose que *leno* en latin; mais ici Montaigne lui donne le sens de vigoureux et robuste athlète dans les combats de l'amour.

*[5] Maîtrise toujours.

*[6] C'est-à-dire, *ayant mis, par un siége rigoureux, la ville de Florence si à détresse, en telle détresse,* etc. — Être tenu en destroit : *Angustiis teneri vel premi.* — Nicot.

de leur ville de quoy il avoit ouï parler, de beauté excellente : force feut de la luy accorder, et garantir la publicque ruyne par une iniure privee. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps, lequel, se trouvant engagé en si vilaine necessité, se resolut à une haulte entreprinse. Comme chascun paroit sa fille et l'attournoit d'ornements et ioyaux qui la peussent rendre agreable à ce nouvel amant, luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble qu'elles n'y oublient gueres en ces quartiers là. Ce mouchoir, empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeues et pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soubdain changé leur sueur chaulde en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'aultre [12].

Ie m'en revoys à Cesar. Ses plaisirs ne luy feirent iamais desrobber une seule minute d'heure, ny destourner un pas, des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : cette passion regenta en

---

[12] Pandolphe Collenuccio rapporte ce fait comme un bruit commun, *Hist. Neap.* L. V, p. 246, 247, *ed. Basil.* 1572; mais il remarque expressément qu'il passait pour faux dans l'esprit de bien des gens. Le célèbre historien Giannone, après s'être longuement étendu sur les débauches du roi Ladislas, raconte aussi, mais avec des circonstances très-différentes, l'anecdote de la fille du médecin de Pérouse; et, ce qui ne la rend pas plus vraisemblable, il paraît n'en pas douter. Voy. son *Histoire de Naples*, L. XXIV, c. VIII.

luy si souverainement toutes les aultres, et posseda son ame d'une auctorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes i'en suis despit, quand ie considere aud emourant la grandeur de ce personnage et les merveilleuses parties qui estoient en luy; tant de suffisance en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ayt escript [13] : il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero ; et luy mesme, à mon advis, n'estimoit luy debvoir gueres en cette partie, et ses deux Anticatons feurent principalement escripts pour contrebalancer le bien dire que Cicero avoit employé en son Caton. Au demourant, feut il iamais ame si vigilante, si actifve et si patiente de labeur, que la sienne? et, sans doubte, encores estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, ie dis vifves, naturelles, et non contrefaictes : il estoit singulierement sobre, et si peu delicat en son manger, qu'Oppius recite [14] qu'un iour lui ayant esté presenté à table en quelque saulse, de l'huile medicinee, au lieu d'huile simple, il en mangea largement, pour ne faire honte à son hoste : une aultrefois, il feit fouetter son boulenger [15] pour luy avoir servy d'aultre pain que

---

[13] On peut voir les titres de ses ouvrages dans Suétone, *in Cæsar*. Cap. LV—LVI.

[14] Suétone, *Vie de César*, §. 53.

[15] On sait que, chez les Romains, tous les artisans étaient des esclaves.

celuy du commun [16]. Caton mesme avoit accoustumé de dire de luy que c'estoit le premier homme sobre qui se feust acheminé à la ruyne de son païs [17]. Et quant à ce que ce mesme Caton l'appella un iour yvrongne, cela adveint en cette façon : Estants touts deux au senat, où il se parloit du faict de la coniuration de Catilina de laquelle Cesar estoit souspeçonné, on luy veint apporter de dehors un brevet [*7], à cachetes. Caton, estimant que ce feust quelque chose de quoy les coniurez l'advertissent, le somma de le luy donner; ce que Cesar feut contrainct de faire pour eviter un plus grand souspeçon [18] : c'estoit, de fortune, une lettre amoureuse que Servilia sœur de Caton luy escrivoit. Caton l'ayant leue, la luy reiecta, en luy disant : « Tien, yvrongne ». Cela, dis ie, feut plustost un mot de desdaing et de cholere, qu'un exprez reproche de ce vice; comme souvent nous iniurions ceulx qui nous faschent, des premieres iniures qui nous viennent à la bouche, quoyqu'elles ne soient nullement deues à ceulx à qui nous les attachons : ioinct que ce vice que Caton luy reproche est merveilleusement voisin de celuy auquel il avoit surprins Cesar; car Venus et Bacchus se convien-

[16] Suétone, *Vie de César*, §. 48.

[17] *Id. ibid.* §. 53.

[18] Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*, c. VII.

[*7] Un billet doux, une lettre en cachette.

nent volontiers, à ce que dit le proverbe : mais chez moy Venus est bien plus alaigre, accompaignee de la sobrieté.

Les exemples de sa doulceur et de sa clemence envers ceulx qui l'avoient offensé sont infinis ; ie dis oultre ceulx qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encore en son progrez, desquels il faict luy mesme assez sentir, par ses escripts, qu'il se servoit pour amadouer ses ennemis, et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si fault il dire que ces exemples là, s'ils ne sont suffisants à nous tesmoigner sa naïfve doulceur, ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage [19] : Il luy est advenu souvent de renvoyer des armees toutes entieres à son ennemy, aprez les avoir vaincues, sans daigner seulement les obliger par serment sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans luy faire la guerre : il a prins trois et quatre fois tels capitaines de Pompeius, et autant de fois remis en liberté : Pompeius declaroit ses ennemis tous ceulx qui ne l'accompaignoient à la guerre ; et luy, feit proclamer qu'il tenoit pour amis touts ceulx qui ne bougeoient, et qui ne s'armoient effectuellement contre

---

[19] Montaigne parle ailleurs de cette prétendue clémence et douceur de César. Voy. le c. XI du L. II.

luy [20] : A ceulx de ses capitaines qui se desrobboient de luy pour aller prendre aultre condition, il renvoyoit encores les armes, chevaulx et equipages : Les villes qu'il avoit prinses par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant aultre garnison que la memoire de sa doulceur et clemence : Il deffendit, le iour de sa grande battaille de Pharsale, qu'on ne meist qu'à toute extremité la main sur les citoyens romains [21]. Voylà des traicts bien hazardeux selon mon iugement : et n'est pas merveilles si, aux guerres civiles que nous sentons, ceulx qui combattent, comme lui, l'estat ancien de leur païs n'en imitent l'exemple ; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cesar et à son admirable pourvoyance de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cette ame, i'excuse la victoire de ne s'estre peu despestrer de luy, voire en cette tresiniuste et tresinique cause. Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au temps de sa domination, lors que, toutes choses estant reduictes en sa main, il n'avoit plus à se feindre : Caius Memmius avoit escript contre luy des oraisons trespoignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu ; si ne laissa il bien tost aprez d'ayder

---

[20] Suétone, *Vie de César*, §. 75.

[21] *Id. ibid.*

à le faire consul [22] : Caius Calvus, qui avoit faict plusieurs epigrammes iniurieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cesar se convia luy mesme à luy escrire le premier [23]; et nostre bon Catulle, qui l'avoit testonné [*8] si rudement sous le nom de Mamurra, s'en estant venu excuser à luy, il le feit ce iour mesme souper à sa table : Ayant esté adverty d'aulcuns qui parloient mal de luy, il n'en feit aultre chose que declarer, en une sienne harangue publicque, qu'il en estoit adverty [24]. Il craignoit encores moins ses ennemis, qu'il ne les haïssoit : aulcunes coniurations et assemblees qu'on faisoit contre sa vie luy ayant esté descouvertes, il se contenta de publier par edit qu'elles luy estoient cogneues, sans aultrement en poursuyvre les aucteurs [25]. Quant au respect qu'il avoit à ses amis, Caius Oppius voyageant avecques luy, et se trouvant mal, il luy quita un seul logis qu'il y avoit, et coucha toute la nuict sur la dure et au descouvert [26]. Quant à sa iustice, il feit mourir un sien serviteur qu'il aimoit singulierement, pour avoir couché avec-

---

22 Suétone, §. 73.
23 *Id. ibid.*
24 *Id. ibid.* §. 75.
25 *Id. ibid.*
26 *Id. ibid.* §. 72.

*8 Piqué.

ques la femme d'un chevalier romain, quoyque personne ne s'en plaignist [27]. Iamais homme n'apporta, ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult ayseement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un voleur publicque pour fournir à cette profusion et largesse, et luy feit dire ce vilain et tresiniuste mot, que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son aggrandissement, il les cheriroit et advanceroit de son pouvoir [28], aussi bien que les plus gents de bien : *9 l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter, en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republicque romaine un nom sans forme et sans corps [29] » ; et dire « que ses responses devoient meshuy *10 servir de loix [30] » ; et recevoir assis

---

27 Suétone, §. 48.

28 Sueton., *in Cæsare*, cap. LXXII. *Sub fine.*

29 *Nihil esse rempublicam appellationem modo, sine corpore ac specie.* Sueton. §. 77.

30 *Debere homines pro legibus habere quæ dicat.* Sueton. §. 77.

*9 Elle (cette furieuse passion ambitieuse) l'enivra.

*10 Désormais, dorénavant.

le corps du senat venant vers luy [31], et souffrir qu'on l'adorast et qu'on luy feist en sa presence des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau et le plus riche naturel qui feut oncques; et a rendu sa memoire abominable à tous les gents de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire de la ruyne de son païs et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publicque que le monde verra iamais. Il se pourroit bien au contraire trouver plusieurs exemples de grands personnages ausquels la volupté a faict oublier la conduicte de leurs affaires, comme Marcus Antonius et aultres [32]; mais où l'amour et l'ambition seroient en eguale balance,

---

[31] Le sénat lui apportait le décret qu'il venait de rendre pour augmenter ses honneurs. César était alors assis dans le vestibule du temple de Vénus, où il était demeuré afin que personne ne pût dire que sa présence avait ôté aux sénateurs la liberté d'opiner. Il ne se leva point en voyant venir le sénat, et il écouta assis ce qu'on avait à lui dire. Ce qui irrita tellement les sénateurs et les autres Romains, que ce fut l'un des principaux prétextes de ceux qui conspirèrent contre sa vie. — Voyez Dion Cassius, *in Cæsare*, Lib. XLII, et Suétone, *in Cæsar.* cap. LXXVIII.

[32] Montaigne aurait pu citer Henri IV, dont les grandes qualités rendront à jamais la mémoire chère à tous les Français : mais on ne peut dissimuler son goût pour les plaisirs. Il perdit tout le fruit de la victoire de Coutras, afin de courir chez une maîtresse, etc., etc. — Voy. Mézerai, *Abrégé chronologique*, tom. V, p. 308.

et viendroient à se chocquer de forces pareilles, ie ne foys aulcun doubte que cette cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Or, pour me remettre sur mes brisees, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par la violence, à se tenir en leur debvoir : mais, de nous fouetter pour l'interest de nos voisins; de non seulement nous desfaire de cette doulce passion qui nous chatouille, du plaisir *[11] que nous sentons de nous veoir agreables à aultruy et aimez et recherchez d'un chascun, mais encores de prendre en haine et à contre cœur nos graces qui en sont cause, et condamner nostre beauté parce que quelqu'aultre s'en eschauffe, ie n'en ay veu gueres d'exemple : cettuy cy en est. Spurina, ieune homme de la Toscane,

> Qualis gemma micat fulvum quæ dividit aurum,
> Aut collo decus aut capiti; vel quale per artem
> Inclusum buxo aut oricià terebintho
> Lucet ebur, [33]

estant doué d'une singuliere beauté, et si excessifve

---

[33] « .... Brillait comme une perle enchâssée dans l'or, superbe ornement d'un collier ou d'une couronne, ou comme l'ivoire artistement entouré de buis ou de térébinthe ». *Énéide*. L. X, v. 134.

*[11] Par le plaisir que nous sentons. — C'est aussi la leçon de l'édition de M[lle]. de Gournay; mais elle a eu tort d'insérer le commentaire dans le texte.

que les yeulx plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat continuement, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiebvre et de feu qu'il alloit attisant par tout, entra en furieux despit contre soy mesme et contre ces riches presents que nature luy avoit faicts, comme si on se debvoit prendre à eulx de la faulte d'aultruy, et detailla et troubla à force de playes qu'il se feit a escient, et de cicatrices, la parfaicte proportion et ordonnance que nature avoit si curieusement observee en son visage [34].

Pour en dire mon advis, i'admire telles actions plus que ie ne les honnore : ces excez sont ennemis de mes regles. Le desseing en feut beau et consciencieux, mais, à mon advis, un peu manque de prudence : quoy ? si sa laideur servit depuis à en iecter d'aultres au peché de mespris et de haine ; ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recommendation ; ou de calomnie, interpretant cette humeur à une forcenee ambition : y a il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque maniere ? Il estoit plus iuste, et aussi plus glorieux, qu'il feist de ces dons de Dieu un subiect de vertu exemplaire et de reglement.

Ceulx qui se desrobbent aux offices communs, et à ce nombre infini de regles espineuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en

---

[34] Valère-Maxime, L. IV, *in externis*, §. 1.

la vie civile, font, à mon gré, une belle espargne, quelque poincte d'aspreté peculiere qu'ils s'enioignent! c'est aulcunement *[12] mourir, pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix *[13], mais le prix de la difficulté, il ne m'a iamais semblé qu'ils l'eussent, n'y qu'en malaysance il y aie rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant et satisfaisant loyalement à touts les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir deuement de tout poinct en la compaignie de sa femme; et a lon dequoy couler plus incurieusement en la pauvreté, qu'en l'abondance iustement dispensee : l'usage conduict selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence; la moderation est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien vivre du ieune Scipion a mille façons; le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une : cette cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises et accomplies la surpassent en utilité et en force.

---

*[12] Quelquefois.

*[13] C'est-à-dire, « ils peuvent avoir du mérite en agissant de la sorte; mais le mérite de la difficulté, il ne me semble pas qu'ils l'aient eu ».

CHAPITRE XXXIV.

Observation sur les moyens de faire la guerre de Iulius Cesar.

SOMMAIRE. Dans le précédent chapitre, Montaigne avait examiné quels étaient les vices et les vertus de César; il s'occupe ici de ses hauts faits et de ses talens militaires. — Les *Commentaires* que César nous a laissés, devraient être, selon notre philosophe, le bréviaire de tout homme de guerre. — Comment il rassurait ses troupes en présence de forces nombreuses; comme il les accoutumait à lui obéir sans leur laisser discuter ses plans; comme il était économe du tems. Il n'exigeait guère de ses soldats d'autres vertus que la vaillance, ne reconnaissait d'autres vices que la désobéissance et l'esprit de sédition. Il les laissait vivre avec beaucoup de licence; voulait qu'ils fussent richement armés; les appelait ses *compagnons*, ce qui n'empêchait point que parfois il ne les traitât avec beaucoup de sévérité. Il aimait à haranguer ses troupes; et ses harangues sont des modèles d'éloquence. — Rapidité de César dans ses expéditions; aperçu de ses guerres nombreuses en divers pays. — Il aimait mieux obtenir la victoire par prudence que par force; était plus circonspect qu'Alexandre. — Dans le péril, il courait aveuglément au danger. — Avec le tems il acquit plus de prudence. Il n'approuvait pas qu'on se servît de toutes sortes de moyens pour obtenir la victoire. — Il savait très-bien nager; il voyageait à pied. — Il était adoré de ses soldats, qui lui étaient tous dévoués.

Exemples : Le maréchal Strozzi. — Le roi Juba; Cyrus; les Suisses. — Pompée; Scipion et Juba; Afranius et Petreius;

le siége d'Avaricum, etc. — Alexandre. — La bataille de Tournay; le siége d'Alexia; Lucullus. — Arioviste. — L'amiral de Châtillon; Scava, soldat de César; Granius Petronius; Octave.

On recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommendation; comme le grand Alexandre, Homere; Scipion africain, Xenophon; Marcus Brutus, Polybius; Charles cinquiesme, Philippe de Comines; et dict on, de ce temps, que Machiavel est encores ailleurs en credit. Mais le feu mareschal Strozzy, qui avoit prins Cesar pour sa part, avoit sans doubte bien mieulx choisi; car à la verité ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire: et Dieu sçait encores de quelle grace et de quelle beauté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaicte, qu'à mon goust il n'y a aulcuns escripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie.

Ie veulx icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres qui me sont demeurez en memoire. Son armee estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces que menoit contre luy le roi Iuba; au lieu de rabbattre l'opinion que ses soldats en avoient prinse, et apetisser

les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les r'asseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé, car il leur dict qu'ils ne se meissent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement[1] : et lors il leur en feit le nombre surpassant de beaucoup et la verité et la renommee qui en couroit en son armee; suyvant ce que conseille Cyrus en Xenophon : d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest *[1], de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on n'avoit esperé, que de les trouver à la verité bien forts, aprez les avoir iugez foibles par reputation.

Il accoustumoit surtout ses soldats à obeïr simplement, sans se mesler de contrerooller ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquoit que sur le poinct de l'execution : et prenoit plaisir, s'ils en avoient descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'advis, pour les tromper[2]; et souvent pour cet effect ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit oultre, et alongeoit la iournee, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux.

Les Souisses, au commencement de ses guerres de

---

[1] Suétone, *Vie de J. César*, c. LXV.

[2] *Id.* c. LXV.

*[1] Si préjudiciable. — *A la lettre*, d'un intérêt ou préjudice semblable, aussi grand.

Gaule, ayant envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains, estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefeit toutesfois un bon visage, et print quelques iours de delay à leur faire response, pour se servir de ce loisir à assembler son armee [3]. Ces pauvres gents ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnager du temps; car il redict maintefois que c'est la plus souveraine partie d'un capitaine que la science de prendre au poinct les occasions; et la diligence, qui est en ses exploicts, à la verité, *[2] inouïe et incroyable.

S'il n'estoit pas fort consciencieux en cela de prendre advantage sur son ennemy, soubs couleur d'un traicté d'accord, il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats aultre vertu que la vaillance, n'y ne punissoit gueres aultres vices que la mutination et la desobeïssance [4].

Souvent, aprez ses victoires, il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adioustant à cela qu'il avoit des soldats si bien creez que, touts

---

[3] Voyez César *de Bello Gallico,* L. I, cap. VII. C'est de lui que Montaigne a pris ce qu'il dit ici.

[4] Suétone, *Vie de J. César.* Suétone dit la désertion et la sédition.

*[2] Sous-entendez *est.*

parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat [5].

De vray, il aimoit qu'ils feussent richement armez, et leur faisoit porter des harnois gravez, dorez et argentez, afin que le soing de la conservation de leurs armes les rendist plus aspres à se deffendre [6].

Parlant à eulx, il les appelloit du nom de Compaignons [7], que nous usons encores : ce qu'Auguste son successeur reforma, estimant qu'il l'avoit faict pour la necessité de ses affaires, et pour flatter le cœur de ceulx qui ne le suyvoient que volontairement;

> Rheni mihi Cæsar in undis
> Dux erat : hic socius; facinus quos inquinat æquat [8];

mais que cette façon estoit trop rabbaissee pour la dignité d'un empereur et general d'armee, et remeit en train de les appeler seulement Soldats [9].

A cette courtoisie, Cesar mesloit toutesfois une grande severité à les reprimer : la neufviesme legion s'estant mutinee auprez de Plaisance, il la cassa avecques ignominie, quoyque Pompeius feust lors encores en

---

[5] Suétone, *Vie de J. César,* c. LXVII.

[6] *Id. ibid.*

[7] *Nec milites eos pro concione, sed blandiori nomine* commilitones *appellabat.* Id. ibid.

[8] « Au passage du Rhin, César était mon général; il est ici (à Rome) mon compagnon: le crime rend égaux tous ceux qui en sont complices ». Lucan. L. 5, v. 289.

[9] Suétone, *Vie d'Auguste,* §. 25.

pieds, et ne la receut en grace, qu'avecques plusieurs supplications [10] : il les rappaissoit plus par auctorité et par audace que par doulceur [11].

Là où il parle de son passage de la riviere du Rhin, vers l'Allemaigne, il dict qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passast son armee à navire, il feit dresser un pont, afin qu'il passast à pied ferme [12]. Ce feut là qu'il bastit ce pont admirable, de quoy il dechiffre particulierement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroict de ses faicts, qu'à nous representer la subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main [13].

I'y ay aussi remarqué cela, qu'il faict grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car, où il veult montrer avoir esté surprins ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armee. Avant cette grande battaille contre ceulx de Tournay, « Cesar, dict il [14], ayant ordonné du reste, courut soubdainement où la fortune le porta, pour exhorter ses gents; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon,

---

[10] Suétone. *Vie de J. César*, §. 69.

[11] *Id. ibid.*

[12] *De Bello Gallico*, L. IV, c. II.

[13] Montaigne parle ailleurs, mais dans un autre sens, du penchant que César montre à décrire les ponts, les machines, etc. Voyez le chapitre XVI du livre Ier.

[14] *De Bello Gallico*, L. II, c. III.

Qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumee; qu'ils ne s'estonnassent poinct, et soubteinssent hardiement l'effort des adversaires: et parce que l'ennemy estoit desia approché à un iect de traict, il donna le signe de la battaille; et de là estant passé soubdainement ailleurs pour en encourager d'aultres, il trouva qu'ils estoient desia aux prinses ». Voylà ce qu'il en dict en ce lieu là. De vray, sa langue luy a faict en plusieurs lieux de bien notables services; et estoit, de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommendation, que plusieurs en son armee recueilloient ses harangues; et par ce moyen, il en feut assemblé des volumes qui ont duré long temps aprez luy. Son parler avoit des graces particulieres; si que ses familiers, et entre aultres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit, iusques aux phrases et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien [15].

La premiere fois qu'il sortit de Rome, avecques charge publicque, il arriva en huict iours à la riviere du Rhone, ayant dans son coche devant luy un secretaire ou deux qui escrivoient sans cesse; et derriere luy, celuy qui portoit son espee [16]. Et certes quand on

---

[15] Voyez Suétone, *Vie de César*, chap. LV; et notez qu'il ne paraît pas que ce soit de cet historien que Montaigne ait tiré cette anecdote.

[16] Plutarque, *Vie de César*, c. V.

ne feroit qu'aller, à peine pourroit on atteindre à cette promptitude de quoy, tousiours victorieux, ayant laissé la Gaule, et suyvant Pompeius à Brindes, il subiugua l'Italie en dix huictiours; reveint de Brindes à Rome; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espaigne, où il passa *3 des difficultez extremes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siege de Marseille; de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armee romaine à Pharsale; passa de là, suyvant *4 Pompeius, en Aegypte, laquelle il subiugua, d'Aegypte il veint en Syrie, et au païs de Pont, où il combattit Pharnaces; de là en Afrique, où il desfeit Scipion et Iuba; et rebroussa encores, par l'Italie, en Espaigne où il desfeit les enfants de Pompeius :

Ocior et cœli flammis et tigride fœtâ [17].

Ac veluti montis saxum de vertice præceps
Cùm ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exsultatque solo, sylvas, armenta, virosque
Involvens secum [18].

[17] « Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre à qui on vient d'enlever ses petits ». Lucan. L. V, v. 405.

[18] « Tel un vaste rocher, miné par une longue suite d'années, ou détaché du sommet d'une montagne par la fureur des vents ou par des torrens de pluie, se précipite, et, bondissant avec un fracas horrible, entraîne avec lui les arbres, les rochers, les troupeaux et les pasteurs ». *Énéide*, L. XII, v. 684.

*3 Surpassa, surmonta.

*4 C'est-à-dire, poursuivant.

Parlant du siege d'Avaricum, il dict [19] que c'estoit sa coustume de se tenir nuict et iour prez des ouvriers qu'il avoit en besongne. En toutes entreprinses de consequence, il faisoit tousiours la descouverte luy mesme, et ne passa iamais son armee en lieu qu'il n'eust premierement recogneu [20]; et, si nous croyons Suetone [21], quand il feit l'entreprinse de traiecter en Angleterre, il feut le premier à sonder le gué.

Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieulx la victoire qui se conduisoit par conseil, que par force; et, en la guerre contre Petreius et Afranius, la fortune luy presentant une bien apparente occasion d'advantage, il la refusa, dict il [22], esperant avecques un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il feit aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost [*5] de passer à nage la riviere sans aulcune necessité :

rapuitque ruens in prælia miles
Quos fugiens timuisset, iter : mox uda receptis
Membra fovent armis, gelidosque a gurgite, cursu
Restituunt artus [23].

---

[19] *De Bello Gallico*, L. VII, c. III.

[20] Suétone, *Vie de J. César*, §. 58.

[21] *Id. ibid.*

[22] *De Bello Gallico.*

[23] « Le soldat saisit, pour voler aux combats, cette route qu'il n'aurait osé prendre dans la fuite : tout mouillé, il se couvre de ses armes, et, dans une course rapide, retrouve la chaleur qu'il avait perdue ». Lucan. L. IV, v. 151.

[*5] Armée.

Ie le treuve un peu plus retenu et consideré en ses entreprinses, qu'Alexandre : car cettuy cy semble rechercher et courir à force les dangiers, comme un impetueux torrent qui chocque et attaque sans discretion et sans chois tout ce qu'il rencontre;

> Sic tauriformis volvitur Aufidus,
> Qui regna Dauni perfluit Appuli,
> Dum sævit, horrendamque cultis
> Diluviem meditatur agris [24];

aussi estoit il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage; là où Cesar s'y print estant desia meur et bien advancé : oultre ce qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere et ardente, et si esmouvoit encores cette humeur par le vin, duquel Cesar estoit tresabstinent.

Mais où les occasions de la necessité se presentoient, et où la chose le requeroit, il ne feut iamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande battaille qu'il eut contre ceulx de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, voyant la poincte de son armee s'esbrans-

---

24 « Ainsi l'Aufide, qui roule dans les pays où régnait l'antique Daunus, inonde, dès qu'il devient furieux, et ravage les champs voisins ». Hor. *Od.* XIV, L. IV, v. 25.

ler; ce qui luy est advenu plusieurs aultres fois. Oyant dire que ses gents estoient assiegez, il passa desguisé au travers l'armee ennemie pour les aller fortifier de sa presence [25]. Ayant traieté à Dyrrachium, avecques bien petites forces, et voyant que le reste de son armee, qu'il avoit laissee à conduire à Antonius, tardoit à le suyvre, il entreprint luy seul de repasser la mer par une tresgrande tormente, et se desrobba pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer estant saisie par Pompeius [26]. Et quant aux entreprinses qu'il a faictes à main armee, il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire; car avecques combien foibles moyens entreprint il de subiuguer le royaume d'Aegypte; et depuis, d'aller attaquer les forces de Scipion et de Iuba, de dix parts plus grandes que les siennes? Ces gents là ont eu ie ne sçais quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune, et disoit il qu'il falloit executer, non pas consulter, les haultes entreprinses. Aprez la battaille de Pharsale, comme il eut envoyé son armee devant en Asie, et passa avecques un seul vaisseau le destroict de l'Hellespont, il rencontra en mer Lucius Cassius, avecques dix gros navires de guerre; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de

---

25 Suétone, *Vie de J. César*, §. 58.

26 *Id. ibid.*

tirer droict vers luy, et le sommer de se rendre; et en veint à bout [27].

Ayant entreprins ce furieux siege d'Alexia, où il y avoit quatre vingt mille hommes de deffense, toute la Gaule s'estant eslevee pour lui courre sus et lever *6 le siege, et dressé une armee de cent neuf mille chevaux [28] et de deux cents quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniacle *7 confiance feut ce, de n'en vouloir abandonner son entreprinse, et se resouldre à deux si grandes difficultez ensemble? lesquelles toutesfois il soubteint; et aprez avoir gaigné cette grande battaille contre ceulx de dehors, rengea bientost à sa mercy ceulx qu'il tenoit enfermez. Il en adveint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le roy Tigrânes; mais d'une condition dispareille, veu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit à faire.

Ie veulx icy remarquer deux rares evenements et

---

[27] Suétone, *Vie de J. César*, §. 62.

[28] Cæsar. *de Bello Gallico*, L. VII, c. XII. Au lieu de *huit mille chevaux* que met César, Montaigne en compte *cent neuf mille*. Est-ce une erreur de sa mémoire; ou n'est-ce point une faute typographique qui se sera glissée dans la première édition, et qui aura été répétée dans toutes les autres?

*6 Et faire lever le siége.

*7 Furieuse. — *Maniacle* et *maniaque* se trouvent dans Cotgrave, comme *vrais synonymes*: il n'y a que *maniaque* dans Nicot.

extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alexia : l'un, que les Gaulois s'assemblants pour venir trouver là Cesar, ayants faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en leur conseil de retrencher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tumbassent en confusion [29]. Cette exemple est nouveau, de craindre à estre trop : mais à le bien prendre, il est vraysemblable que le corps d'une armee doibt avoir une grandeur moderee, et reglee à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins seroit il bien aysé à verifier, par exemples, que ces armees monstrueuses en nombre n'ont gueres rien faict qui vaille. Suyvant le dire de Cyrus, en Xenophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'advantage; le demourant servant plus de destourbier que de secours. Et Baiazet print le principal fondement à sa resolution de livrer iournee à Tamburlan, contre l'advis de tous ses capitaines, sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderberch, bon iuge et tresexpert, avoit accoustumé de dire que dix ou douze mille combattants fideles debvoient baster [*8] à un suffisant chef de guerre pour garantir sa

---

[29] Cæsar, *de Bello Gallico*, L. VII, c. XII.

[*8] Suffire à un habile général.

reputation en toute sorte de besoing militaire. L'aultre poinct, qui semble estre contraire à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingentorix qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltées, print party de s'aller enfermer dans Alexia [30] : car celuy qui commande à tout un païs ne se doibt iamais engager, qu'au cas de cette extremité qu'il y allast de sa derniere place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffense d'icelle; aultrement il se doibt tenir libre, pour avoir moyens de pourveoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à Cesar, il deveint, avecques le temps, un peu plus tardif et plus consideré, comme tesmoigne son familier Oppius; estimant qu'il ne debvoit ayseement hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule desfortune luy pourroit faire perdre [31]. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire qui se veoid aux ieunes gents, les nommant « Necessiteux d'honneur », *Bisognosi d'onore;* et qu'estants encores en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit, ce que ne doibvent pas faire ceulx qui en ont desia acquis à suffisance. Il y peult avoir quelque iuste mo-

---

30 Cæsar, *de Bello Gallico*, L. VII, c. XI.

31 Suétone, *Vie de J. César*, §. 60.

deration en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres [32]; assez de gents le practiquent ainsi.

Il [*9] estoit bien esloingné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres que de la vertu simple et naïfve : mais encores y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariovistus, estant à parlementer avecques luy, il y surveint quelque remuement entre les deux armees, qui commencea par la faulte des gents de cheval d'Ariovistus : sur ce tumulte, Cesar se trouva avoir fort grand advantage sur ses ennemis; toutesfois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy [33].

Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, et de couleur esclatante, pour se faire remarquer.

Il tenoit la bride plus estroicte à ses soldats, et les tenoit plus de court, estant prez des ennemis [34].

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quel-

---

32 Il dit précisément le contraire dans le précédent chapitre, à la fin du troisième paragraphe, et dans le quatrième.

33 Cæsar, *de Bello Gallico*, L. I, c. II.

34 Suétone, *Vie de J. César*, §. 65.

*9 César était, etc.

qu'un d'extreme insuffisance, ils disoient en commun proverbe, « qu'il ne sçavoit ny lire ny nager » : il avoit cette mesme opinion, que la science de nager estoit tresutile à la guerre, et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à nage les rivieres qu'il rencontroit; car il aimoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Aegypte, ayant esté forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit batteau, et tant de gents s'y estants lancez quand et luy, qu'il estoit en dangier d'aller à fonds, il aima mieulx se iecter en la mer, et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traisnant à belles dents sa cotte d'armes, à fin que l'ennemy n'en iouïst [35], estant desia bien advancé sur l'aage.

Iamais chef de guerre n'eut tant de creance [*10] sur ses soldats : au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de souldoyer, chascun sur sa bourse, un homme d'armes; et les gents de pied, de le servir à leurs despens, ceulx qui estoient plus aysez entreprenants encores à desfrayer les plus necessiteux [36]. Feu monsieur l'admiral de Chastillon nous

---

[35] Suétone, *Vie de J. César*, §. 64.
[36] *Id. ibid.* §. 68.

[*10] N'eût tant de crédit, d'autorité.

feit veoir dernierement un pareil cas en nos guerres civiles; car les François de son armee fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers qui l'accompaignoient. Il ne se trouveroit gueres d'exemples d'affection si ardente et si preste parmy ceulx qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des loix; la passion nous commande bien plus vifvement que la raison: il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la ville, les gentsdarmes et capitaines refuserent leur paye; et appelloit on, au camp de Marcellus, Mercenaires, ceulx qui en prenoient. Ayant eu du pire auprez de Dyrrachium, ses soldats se veindrent d'eulx mesmes offrir à estre chastiez et punis; de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tanser [37] : une sienne seule cohorte soubteint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, iusques à ce qu'elle feut quasi toute desfaicte à coups de traicts, et se trouva dans la trenchee cent trente mille flesches [38] : un soldat nommé Scaeva, qui commandoit à l'une des entrees, s'y mainteint invincible, ayant un œil crevé, une espaule et une cuisse percees, et son escu faulsé en deux cents trente lieux [39]. Il est

---

37 Suétone, *Vie de J. César*, §. 68.

38 *Id. ibid.* — Cæsar, *de Bello civili*, L. III, c. XII.

39 Cæsar, *de Bello civili*, L. III, c. XII; Florus, L. IV, c. II; Valère-Maxime, L. III, c. III, §. 23; Suétone, *Vie de J. César*, §. 68.

advenu à plusieurs de ses soldats, prins prisonniers, d'accepter plustost la mort que de vouloir promettre de prendre aultre party [40] : Granius Petronius, prins par Scipion en Afrique, Scipion aprez avoir faict mourir ses compaignons luy manda qu'il luy donnoit la vie, car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondit, « que les soldats de Cesar avoient accoustumé de donner la vie aux aultres, non la recevoir » ; et se tua tout soubdain de sa main propre [41].

Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne fault pas oublier le traict de ceulx qui feurent assiegez à Salone, ville partisane pour Cesar contre Pompeius, pour un rare accident qui y adveint. Marcus Octavius les tenoit assiegez : ceulx de dedans estants reduicts en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au default qu'ils avoient d'hommes, la plus part d'entre eulx y estants morts et blecez, ils avoient mis en liberté touts leurs esclaves, et pour le service de leurs engins [*11] avoient esté contraincts de couper les cheveux de toutes les femmes à fin d'en faire des chordes, oultre une merveilleuse disette de vivres [42] ; et ce neantmoins, resolus de iamais ne se rendre. Aprez avoir traisné ce siege en grande lon-

---

40 Suétone, *Vie de J. César*, §. 68.

41 Plutarque, *Vie de César*, c. v.

42 Cæsar, *de Bello civili*, L. III, c. III.

*11 De leurs machines.

gueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un iour sur le midy, et, comme ils eurent rengé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne mine, sortirent en telle furie sur les assiegeants, qu'ayant enfoncé le premier, le second et tiers corps de garde, et le quatriesme, et puis le reste, et, ayant faict de tout abandonner les trenchées, les chasserent iusques dans les navires [43]; et Octavius mesme se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius. Ie n'ay point memoire pour cett'heure d'avoir veu aulcun aultre exemple où les assiegez battent en gros les assiegeants et gaignent la maistrise de la campaigne; ny qu'une sortie ayt tiré en consequence une pure et entiere victoire de battaille.

---

[43] Cæsar, *de Bello civili*, L. III, c. III.

CHAPITRE XXXV.

De trois bonnes femmes.

SOMMAIRE.—Quelques épigrammes contre les femmes, qui, dans notre siècle, font parade de leur affection pour leurs maris, seulement quand ils sont morts.—Dans l'antiquité, Montaigne en trouve trois qui voulurent suivre leurs maris dans le tombeau: la première n'est pas nommée par Pline le jeune qui raconte sa mort; celle-ci était d'une naissance

commune. Les deux autres sont Arria, femme de Cécina Pætus; et Pauline, femme de Sénèque. Leur histoire.

Exemples: **La veuve d'un prince.— Une Italienne, citée par Pline le jeune. Arria et Pætus; Junia. — Pompeia Paulina et Sénèque; Néron.**

Il n'en est pas à douzaines, comme chascun sçait, et notamment aux debvoirs de mariage; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps: les hommes, quoyqu'ils y soyent avecques un peu meilleure condition, y ont prou affaire. La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la societé dure; si elle a esté constamment doulce, loyale et commode.

En nostre siecle, elles reservent plus communement à estaler leurs bons offices et la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus; cherchent au moins lors à donner tesmoignage de leur bonne volonté: tardif tesmoignage et hors de saison! Elles preuvent plustost par là qu'elles ne les aiment que morts: la vie est pleine de combustion; le trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfants; elles, volontiers de mesmes, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust: elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner,

ie m'en voys *[1] à l'aureille d'une femme de chambre et d'un secretaire : Comment estoient ils? Comment ont ils vescu ensemble? Il me souvient tousiours de ce bon mot, *iactantiùs mœrent, quæ minùs dolent* [1] : leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie aprez*[2], pourveu qu'on nous rie pendant la vie. Est ce pas de quoy resusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que i'estois, me vienne frotter les pieds quand

---

[1] « Celles qui pleurent avec le plus d'ostentation, sont les moins affligées ». Tacit. *Ann.* II, c. LXXVII. Il y a dans Tacite : *Nulli jactantiùs mœrent quàm qui maximè lætantur.*

*[1] J'ai déjà observé, plusieurs fois, que Montaigne orthographie souvent ainsi le mot je *vas*, ou, comme on dit plus communément aujourd'hui, *vais* : c'est que l'on prononçait alors, *vois*.

*[2] On a mis, dans les dernières éditions, *qu'on pleure après*. Ce changement n'était point nécessaire. *Dispenser* signifiait autrefois *permettre*, comme on peut le voir dans Nicot; et c'est dans ce sens que Montaigne l'emploie ici : *Nous permettrons volontiers à nos femmes de rire après notre mort, pourvu qu'elles rient pendant notre vie.* C'est là précisément la pensée de Montaigne, qui est plaisante, dit Coste, et dans le fond très-raisonnable. Voici un passage de Pasquier où le mot *dispenser* a l'acception de *permettre*. Il dit en parlant de Montaigne : « Tout de ceste mesme façon, s'est-il *dispensé* plusieurs fois d'user de mots inaccoustumez ausquels, si je ne m'abuse, mal-aisement baillera-t-il vogue ». Pasquier, lettre Ire, Liv. XVIII, à Mr. Pelgé, maistre des comptes.

ie commence à n'estre plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix; regardez ce port, ce teinct et l'embonpoinct de ces ioues soubs ces grands voiles; c'est par là qu'elle parle françois : il en est peu de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir. Cette cerimonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant; c'est acquest, plus que payement*3 : en mon enfance, une honneste et tresbelle dame, qui vit encores veufve d'un prince, avoit ie ne sçais quoy plus en sa parure qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage : à ceulx qui le luy reprochoient, « C'est, disoit elle, que ie ne practique plus de nouvelles amitiez, et suis hors de volonté de me remarier ».

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, i'ay icy choisi trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour la mort de leurs maris : Ce sont pourtant exemples un peu aultres, et si pressants, qu'ils tirent hardiement la vie en consequence.

---

*3 C'est-à-dire : « Cette cérémonieuse contenance est bien moins pour le mort que pour les vivans : elle a plus pour objet d'acquérir que de payer ».



Pline le ieune avoit, prez d'une sienne maison en Italie, un voisin merveilleusement tormenté de quelques ulceres qui luy estoient survenues ez parties honteuses [a]. Sa femme, le voyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et de prez l'estat de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aulcun aultre ce qu'il avoit à en esperer. Aprez avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de traisner fort long temps une vie douloureuse et languissante : si luy conseilla, pour le plus seur et souverain remede, de se tuer; et le trouvant un peu mol à une si rude entreprinse : « Ne pense point, luy dict elle, mon amy, que les douleurs que ie te vois souffrir ne me touchent autant qu'à toy, et que pour m'en delivrer ie ne me veuille servir moy mesme de cette medecine que ie t'ordonne. Ie te veulx accompaigner à la guarison, comme i'ay faict à la maladie : oste cette crainte, et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous doibt delivrer de tels torments : nous nous en irons heureusement ensemble ». Cela dict, et ayant rechauffé le courage de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer par une fenestre de leur logis qui y respondoit, Et pour maintenir iusques à sa fin cette loyale et ve-

---

[a] Pline le jeune, Épître XXIV, L. VI.

hemente affection de quoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent, et que les estreinctes de ses enlacements ne veinssent à se relascher par la cheute et la crainte, elle se feit lier et attacher bien estroictement avecques luy par le fauls *[4] du corps ; et abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle de son mary. Celle là estoit de bas lieu ; et parmy telle condition de gents, il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de rare bonté :

> extrema per illos
> Iustitia excedens terris vestigia fecit[3].

Les aultres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria, femme de Cecina Paetus, personnage consulaire, feut mere d'un' aultre Arria femme de Thrasea Paetus, celuy duquel la vertu feut tant renommee du temps de Neron, et, par le moyen de ce gendre, mere grand' de Fannia ; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a faict mesconter plusieurs. Cette premiere Arria, Cecina Paetus son mary ayant esté prins prisonnier par les gents de l'empereur Claudius, aprez la desfaicte

---

[3] La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porte ses derniers pas.
Géorg. L. II, v. 473. (*Traduct. de Delille.*)

*[4] Par le milieu du corps.

de Scribonianus duquel il avoit suyvi le party, supplia ceulx qui l'emmenoient prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire où elle leur seroit de beaucoup moins de despense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur fauldroit pour le service de son mary; et qu'elle seule fourniroit à sa chambre, à sa cuisine et à touts aultres offices [4]. Ils l'en refuserent : et elle, s'estant iectee dans un batteau de pescheur qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils feurent à Rome, un iour, en presence de l'empereur, Iunia, veufve de Scribonianus, s'estant accostee d'elle familierement pour la societé de leurs fortunes, elle la repoulsa rudement avecques ces paroles : « Moy, dict elle, que ie parle à toy, ny que ie t'escoute! toy, au giron de laquelle Scribonianus feut tué! et tu vis encores [5] ! » Ces paroles, avecques plusieurs aultres signes, feirent sentir à ses parents qu'elle estoit pour se desfaire elle mesme, impatiente de supporter *[5] la fortune de son mary. Et Thrasea son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et luy disant ainsi : «Quoy? si ie courois pareille fortune à celle de Cecina,

---

[4] Pline, Épître XVI, L. III.

[5] *Id. ibid.*

*[5] *Impatiente de supporter la fortune*, etc., pour dire *ne pouvant supporter*, est une expression latine, familière à Montaigne.

vouldriez vous que ma femme, vostre fille, en feist de mesme » ? « Comment doncques? si ie le vouldrois! respondit elle : ouy, ouy, ie le vouldrois, si elle avoit vescu aussi long temps et d'aussi bon accord avecques toy, que i'ay faict avecques mon mary [6] ». Ces responses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle, et faisoient qu'on regardoit de plus prez à ses deportements. Un iour, apres avoir dict à ceulx qui la gardoient, « Vous avez beau faire, vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez [7] »; s'eslançant furieusement d'une chaire où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer la teste contre la paroy voisine; duquel coup estant cheute de son long esvanouïe, et fort blecee, aprez qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « Ie vous disois bien, dict elle, que si vous me refusiez quelque façon aysee de me tuer, i'en choisirois quelque aultre, pour malaysee qu'elle feust »: La fin d'une si admirable vertu feut telle : son mary Paetus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy mesme pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'empereur le rengeoit; un iour, entre aultres, aprez avoir premierement employé les discours et enhortements propres au conseil qu'elle lui donnoit à ce faire, elle print le poignard

---

6 Pline, Épîtr. XVI, L. III.

7 *Id. ibid.*

que son mary portoit, et le tenant traict [*6] en sa main, pour la conclusion de son exhortation, « Fais ainsi, Paetus », luy dict elle; et en mesme instant, s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finissant quand et quand sa vie avecques cette noble, genereuse et immortelle parole, ***Pæte, non dolet.*** Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance; « Tien, Paetus, il ne m'a point faict mal [8] » :

Casta suo gladium quum traderet Arria Pæto,
Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit;
Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet [9]:

il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche [10] : car et la playe et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en fault qu'elles luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice; mais

---

[8] Pline, Épître. XVI, L. III.

[9] « Lorsque la chaste Arria présentait à son cher Pætus le poignard qu'elle venait de tirer de ses entrailles; Pætus, lui dit-elle, crois en mon amour; je ne souffre point du coup que je viens de me donner; mais de celui que tu vas te donner à toi-même ». Mart. L. I, Épigr. XIV.

[10] Montaigne a raison, et son jugement est celui d'un homme de goût. Martial a trouvé le secret d'affaiblir la pensée d'Arria, en la délayant dans quatre vers, qui lui font perdre toute son énergie. Elle n'a plus sa noble et touchante simplicité. — N.

[*6] Tiré, *districtus*, nu.

ayant faict cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à lui encores, au dernier traict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Paetus se frappa tout soubdain de ce mesme glaive : honteux, à mon advis, d'avoir eu besoing d'un si cher et precieux enseignement.

Pompeia Paulina, ieune et tresnoble dame romaine, avoit espousé Seneque en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort; ce qui se faisoit en cette maniere : Quand les empereurs romains de ce temps avoient condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste *[7], et de la prendre dans tel ou tel delay qu'ils lui faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostant le moyen de ce faire, par la briefveté du temps : et, si le condamné estrivoit *[8] à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'executer, ou luy coupant les veines du bras et des iambes, ou luy faisant avaller du poison par force; mais les personnes d'honneur n'attendoient pas cette necessité, et se servoient

*7 Qui fût à son gré.

*8 Résistait.

de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect[11]. Seneque ouït leur charge, d'un visage paisible et asseuré, et aprez, demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourne vers ses amis : « Puis que ie ne puis, leur dict il, vous laisser aultre chose en recognoissance de ce que ie vous doibs, ie vous laisse au moins ce que i'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes mœurs et de ma vie, laquelle ie vous prie conserver en vostre memoire ; à fin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire de sinceres et veritables amis » ; et quand et quand, appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir, par doulces paroles, tantost roidissant sa voix pour les en tanser : « Où sont, disoit il, ces beaux preceptes de la philosophie ? que sont devenues les provisions que par tant d'annees nous avons faict contre les accidents de la fortune ? La cruauté de Neron nous estoit elle incogneue ? Que pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere et son frere, sinon qu'il feist encores mourir son gouverneur qui l'a nourri et eslevé » ? Apres avoir dict ces paroles en commun, il se destourne à sa femme, et, l'embrassant estroictement, comme par la poisanteur de la douleur elle defailloit de cœur et de forces, la pria de porter un

---

[11] Tout ce qui suit est fidèlement copié d'un beau passage de Tacite, sur la mort de Sénèque. Voy. *Annal.* L. XV, cap. LXI et LXII, etc.

peu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy ; et que l'heure estoit venue où il avoit à montrer, non plus par discours et par disputes, mais par effect, le fruict qu'il avoit tiré de ses estudes ; et que sans doubte il embrassoit la mort, non seulement sans douleur, mais avecques alaigresse : « Parquoy, m'amie, disoit il, ne la deshonore par tes larmes à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations auxquelles tu es addonnee ». A quoy Paulina, ayant un peu reprins ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tresnoble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité ; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores apprins à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous ? ainsi faictes estat que ie m'en voye *9 quand et vous ». Lors Seneque, prenant

*9 Que je m'en vais avec vous. — Amyot, contemporain de Montaigne, écrit aussi *voys,* ou *vois,* pour *vais*. Il est à croire que l'on prononçait alors je *voys*, ou *vois*, (signifiant je *vais*) en faisant sentir la diphthongue ; c'est-à-dire, comme nous prononçons aujourd'hui *roi, loi*, etc. Cependant Montaigne écrivait quelquefois je *vay,* puisqu'on trouve ce mot ainsi orthographié, en ce même endroit, dans l'éd. in-4°. de 1588.

en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis : « Ie t'avois, Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes doncques mieulx l'honneur de la mort; vrayement ie ne te l'envierai point: la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part ». Cela faict, on leur coupa en mesme temps les veines des bras : mais parce que celles de Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses; et, de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on feit. Mais toutes ces incisions estant encores insuffisantes pour le faire mourir, il commande à Statius Anneus, son medecin, de luy donner un breuvage de poison, qui n'eut gueres non plus d'effect; car, par la foiblesse et froideur des membres, elle *[10] ne peut arriver ius-

*[10] *La poison*, car c'est ainsi qu'on parlait du tems de Montaigne. Nous disons aujourd'hui *le poison;* et c'est comme on a mis dans les dernières éditions.

ques au cœur. Par ainsin on luy feit en oultre apprester un baing fort chauld; et lors, sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine il continua des discours tres excellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouïr sa voix: et demeurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous.) Comme il sentit les derniers traicts de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arousa sa teste, en disant; » Ie voue cette eau à Iupiter le liberateur [12]. Neron, adverti de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui estoit des mieulx apparentees dames romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence luy faire r'attacher ses playes : ce que ses gents d'elle feirent sans son sceu [13], estant desia demy morte, et sans aulcun sen-

---

[12] *Libare se liquorem illum* Jovi Liberatori. Tacit. *Annal.* L. XV, c. LXIV.

[13] Montaigne a eu raison, dit Coste, de ne pas répéter un bruit malin qu'on fit courir alors dans Rome, contre la fermeté de cette illustre romaine, et que Tacite a trouvé à propos d'insérer dans ses Annales. « Il est incertain, dit-il, si ce fut à son insçu ou sans son consentement, qu'on arrêta le sang » : *incertum an ignaræ*, etc. Voy. *Annal.* L. XV, cap. LXIV.

timent. Et ce que, contre son desseing, elle vesquit depuis, ce feut treshonnorablement et comme il appartenoit à sa vertu, montrant par la couleur blesme de son visage combien elle avoit escoulé de vie par ses bleceures.

Voylà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela, ne s'advisent de choisir plutost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres, où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit : et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la souldure d'un aultre metal; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose*[11], de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quiter la vie pour l'amour de son mary, et que son mary avoit

*[11] Ou, « comme Arioste a rengé en une suite, ce grand nombre de fables diverses ». C'est ainsi que Montaigne s'était exprimé dans l'édition in-4°. de 1588.

aultrefois quité aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contrepoids en cet eschange : mais, selon son humeur stoïque, ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius [14], aprez qu'il luy a faict entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester ; et qu'il luy avoit respondu, que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps mais du lieu ; il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me recommendant fort ma santé. Or moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moi pour pourveoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds quand il me souvient qu'en ce vieillard il y en a une ieune à qui ie proufite. Puisque ie ne la puis renger à m'aimer plus courageusement, elle me renge à m'aimer moy mesme plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections; et, par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre, aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist,

[14] Épist. CIV.

mais autant qu'ils doibvent [15]. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert; il fault par fois nous prester à nos amis, et, quand nous vouldrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excellents personnages ont faict; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité plus grande, c'est la nonchalance de sa duree, et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doulx, agreable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense : car, qu'est il plus doulx, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration on en devienne plus cher à soy mesme ? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourrir, mais i'ay aussi

---

[15] Sén., Ép. CIV. — Montaigne a traduit jusqu'ici avec beaucoup de force et d'exactitude, un beau passage de Sénèque. Le reste est un peu paraphrasé, surtout après ces mots : *Ainsi, ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne.*

consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Ie me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre ». Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

Des plus excellents hommes.

SOMMAIRE. — Il a existé trois hommes qui, selon Montaigne, sont *excellents au dessus tous les autres* : 1°. Homère, c'est le prince, le modèle de tous les poètes. Estime que l'on en a fait dans tous les tems; 2°. Alexandre-le-Grand. Ses belles actions pendant une vie si courte. Il est préférable à César; 3°. Epaminondas. Les Grecs le nommèrent unanimement *le premier homme d'entre eux.* Ses vertus; sa bonté et son humanité. Il l'emporte sur Alexandre et César.

Exemples : Homère; Aristote; Varron; Virgile; Cléomènes, Plutarque; Alcibiades; Xenophanes et Hiéron; Mahomet II. — Alexandre; Menander; le médecin d'Ephestion; Clytus; les Mahométans; César. — Epaminondas; Alexandre et César; les Grecs; Socrate; Scipion Emilien; Alcibiade; Pélopidas; les Béotiens et les Lacédémoniens.

Si on me demandoit le chois de touts les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de tous les aultres.

L'un HOMERE : non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy ; ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne lui soit comparable : ie le laisse à iuger à ceux qui les cognoissent touts deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis dire cela seulement, selon ma portee, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

> Tale facit carmen doctâ testudine, quale
> Cynthius impositis temperat articulis [1] :

toutesfois en ce iugement, encores ne fauldroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance ; que c'est son guide et maistre d'eschole ; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Aeneïde [2]. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition ; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deïtez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent ; estant avant que les scien-

---

[1] « Il chante, sur sa docte lyre, des vers aussi doux que ceux que module Apollon ». Properc. Elégie XXV, L. II, v. 77.

[2] Montaigne a raison. Virgile suit partout Homère, pas à pas, et ne fait que le traduire dans une infinité d'endroits. — N.

ces feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que tous ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire guerres, et d'escrire ou de la religion ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un maistre tresparfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

> Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Pleniùs ac meliùs Chrysippo ac Crantore dicit[3] :

et comme dict l'aultre,

> a quo, ceu fonte perenni,
> Vatum Pieriis labra rigantur aquis[4];

et l'aultre,

> Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
> Astra potitus[5] :

---

[3] « Il nous dit et bien mieux, et plus exactement que Crantor et Chrysippe, ce qui est honnête et ce qui est honteux, ce qui est utile et ce qui est pernicieux ». Hor. Épître. II, L. I, v. 3.

[4] « C'est de lui que découle, comme d'une source intarissable, cette liqueur sacrée qui enivre les poètes sur l'Hélicon ». Ovid. *Amor.* eleg. IX, L. III, v. 25.

[5] « Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre de la poésie ». Lucret. L. III, v. 1050.

et l'aultre,

> cuiusque ex ore profuso
> Omnis posteritas latices in carmina duxit,
> Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
> Unius fecunda bonis [6].

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre ; car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte ; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poësie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter [7] ». Ses paroles, selon Aristote, sont les seules paroles qui ayent mouvement et action [8] : ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche

---

6 « Source abondante, dont tous les poètes ont répandu les trésors dans leurs vers; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : l'héritage d'un seul homme a fait la fortune de toute une postérité de poètes ». Manil. *Astron.* L. II, v. 8.

7 *In quo (Homero) hoc maximum est, quòd neque ante illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est.* Velleii Paterculi *Hist.* L. I, c. v.

8 Poétique d'Aristote, c. XXIV.

coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere [9] : disant « que c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires [10] ». Pour cette mesme raison disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas, que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere [11] ». Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque [12], « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace ». Ce follastre d'Alcibiades, ayant demandé, à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point [13] : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit de quoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il, Homere qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est [14] ». Que n'estoit ce dire, à Panaetius,

---

9 Pline. L. VII, c. XXIX.

10 Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. II.

11 *Id. Dits Notables des Lacédémoniens.*

12 Dans son traité, *Du trop parler,* c. V.

13 Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, c. III.

14 *Id. Dits Notables des Rois*, au mot *Hiéron.*

quand il nommoit Platon « l'Homere des philosophes [15] »? Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la sienne? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene, et ses guerres, qui ne furent à l'adventure iamais : nos enfants s'appellent encores des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans; qui ne cognoist Hector et Achille? Non seulement aulcunes races particulieres, mais la plus part des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet, second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à nostre pape Pie second: « Ie m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy ». N'est ce pas une noble farce, de laquelle les rois, les choses publicques et les empereurs vont iouant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand uni-

---

[15] Il voulait par là le faire passer pour l'esprit le plus sublime et le plus accompli, dit Coste, qui répond à la question de Montaigne. Cicéron, après avoir rapporté que Panœtius donne en tous lieux, le nom de *divin* à Platon, qu'il l'appelle très-sage, très-saint, *Sapientissimum*, *sanctissimum*, ajoute, comme pour enchérir sur tout cela, qu'il le nomme *Homerum philosophorum*, l'Homère des philosophes. — Voyez Cic. *Tusc. quœst.* L. II, c. XXXII.

vers sert de theatre. Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur!

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ [16].

L'aultre *[1] ALEXANDRE le grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commencea ses entreprinses ; le peu de moyen avecques lequel il feit un si glorieux desseing ; l'auctorité qu'il gaigna, en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi ; la faveur extraordinaire de quoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hasardeux, et à peu que ie ne die temeraires;

impellens quicquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruinâ [17];

cette grandeur, d'avoir à l'aage de trente trois ans passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demi vie, avoir atteinct tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree le-

---

16 « Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes ». Aulu-Gelle, L. III, c. II.

17 « Renversant tout ce qui s'opposait à son élévation, il s'applaudissait de s'être ouvert le chemin des grandeurs à travers les ruines ». Lucan. L. I, v. 149.

*1 Le second des trois hommes extraordinaires, au jugement de Montaigne.

gitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme; d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps duré maintenants cette grande possession; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus; car ses mœurs semblent à la verité n'avoir aulcuns iustes reproches, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares et extraordinaires [18] : mais il est impossible de conduire si grands mouvements avecques les regles de la iustice; telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes [19], le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion [20], de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats in-

---

[18] Il y eut sans doute une première époque de la vie d'Alexandre, où ce prince mérita cet éloge; mais, plus tard on ne peut plus louer ni son humanité, ni ses mœurs, ni sa tempérance. Montaigne trouvera bientôt plusieurs de ses actions, *mal excusables*.

[19] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. XVIII.

[20] Quinte-Curce, L. X, §. 4; et Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. XXII.

diens non sans interest de sa parole [21], des Cosseïens, iusques aux petits enfants [22], sont saillies un peu mal excusables; car quant à Clytus, la faulte en feut amendee oultre son poids [23], et tesmoigne cette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de sa complexion [24], et que c'estoit de soy une complexion excellemment formee à la bonté, et a esté ingenieusement dict de luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices [25] »: quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il feit semer aux Indes, toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees [*2] à son aage et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui considerera quand et quand tant de vertus militaires, dili-

---

[21] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. XVIII.

[22] *Id. ibid.* c. XXII.

[23] Notez que Montaigne dit ailleurs (L. II, chap. I, tome II, page 255 de notre édition), que *l'excès de la pénitence qu'Alexandre fit du meurtre de Clytus, est tesmoignage de l'inégalité de son courage.* Il faut voir aussi les réflexions de Naigeon sur cette phrase, dans les *notes ajoutées*, tome III de notre édition, page 453.

[24] Tite-Live ne juge pas si favorablement d'Alexandre, comme on peut le voir par un passage du livre IX de son histoire, c. XVIII. C'est là qu'il lui reproche une partie de ses vices.

[25] Quinte-Curce. L. X, §. 5.

[*2] Excusées par son âge et par, etc.

gence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité d'Hannibal ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des hommes; les rares beautez et conditions de sa personne, iusques au miracle; ce port, et ce venerable maintien, soubs un visage si ieune, vermeil et flamboyant;

> Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer undâ,
> Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
> Extulit os sacrum cælo, tenebrasque resolvit; [26].

l'excellence de son sçavoir et capacité; la duree et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie; et qu'encores long temps aprez sa mort ce feut une religieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent bonheur à ceulx qui les avoient sur eulx [27], et que plus de rois et princes ont escript ses gestes, qu'aultres historiens n'ont escript les gestes d'aultre roy ou prince que ce soit; et qu'encores à present les Mahumetans, qui mesprisent toutes aultres

---

[26] « Semblable à l'étoile du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les feux de l'Olympe, lorsqu'il sort humide et radieux des eaux de l'Océan, et, s'élevant avec majesté dans les cieux, dissipe, par son éclat, les tenèbres de la nuit ». *Enéide*, L. VIII, v. 589.

[27] Montaigne a tiré ce fait assez curieux, de Trebellius Pollion, qui dit expressément que l'on croyait que l'effigie d'Alexandre, gravée en or ou en argent, portait bonheur à quiconque l'avait sur soi. Voyez dans les *histor. August. Scriptor.*, Trebell. Pollio, *in trig. Tyrann.*

histoires, receoivent et honorent la sienne seule par special privilege : Il confessera, tout cela mis ensemble, que i'ay eu raison de le preferer à Cesar mesme, qui seul m'a pu mettre en doubte du chois; et il ne se peult nier qu'il n'y ayt plus du sien en ses exploicts, plus de la fortune en ceulx d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses eguales; et Cesar, à l'adventure, aulcunes plus grandes : ce feurent deux feux, ou deux torrents, à ravager le monde par divers endroicts ;

> Et velut immissi diversis partibus ignes
> Arentem in sylvam et virgulta sonantia lauro :
> Aut ubi decursu rapido de montibus altis
> Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
> Quisque suum populatus iter :[28]

mais quand l'ambition de Cesar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de malheur ayant rencontré ce vilain subiect de la ruyne de son païs et de l'empirement universel du monde, que, toutes pieces ramassees et mises en la balance, ie ne puis que ie ne penche *[3] du costé d'Alexandre.

---

[28] « Pareils à des feux allumés, en divers endroits, dans une forêt remplie de broussailles bruyantes, de lauriers secs et pétillans; pareils à deux torrents, qui tombent avec fracas du haut des montagnes, et courent, tout écumans, se précipiter dans la mer ; ils ont, l'un et l'autre, tout ravagé sur leur passage ». *Enéide*, L. XII, v. 521.

*[3] Je ne puis m'empêcher de pencher.—La tournure qu'emploie ici Montaigne, et qui lui est très-familière, est toute latine : *non possum quin ; non dubito quin.*

Le tiers *4, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas a beaucoup prez tant que d'aultres, (aussi n'est ce pas une piece de la substance de la chose). De resolution et de vaillance, non pas de celle qui est aiguisee par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglee, il en avoit tout ce qui s'en peult imaginer : de preuves de cette sienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cesar; car encores que ses exploicts de guerre ne soyent ny si frequents, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poisants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire [29].

Les Grecs luy ont faict cet honneur, sans contredict, de le nommer le premier homme d'entre eulx : mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime *5 du monde. Quand à son sçavoir et suffisance, ce iugement ancien nous en est resté, « que iamais homme ne sceut tant, et parla si peu que

[29] Voyez encore ce qu'il dit d'Épaminondas, ci-dessous, L. III, chap. 1.

*4 Le troisième des hommes extraordinaires.

*5 Ou *premier*, comme on a mis dans les dernières éditions. *Primes*, c'est *premiers*, dit Borel dans son *Trésor d'Antiquités gauloises*.

luy [30] », car il estoit pythagorique de secte; et ce qu'il parla, nul ne parla iamais mieulx : excellent orateur et trespersuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé tous ceulx qui se sont iamais meslez de manier affaires ; car en cette partie, qui doibt estre principalement consideree, qui seule marque veritablement quels nous sommes, et laquelle ie contrepoise seule à toutes les aultres ensemble, il ne cede à aulcun philosophe, non pas à Socrate mesmes : en cettuy ci l'innocence est une qualité propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible, au parangon [*6] de laquelle elle paroist en Alexandre subalterne, incertaine, bigarree, molle et fortuite.

L'ancienneté iugea qu'à esplucher par le menu touts les aultres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque speciale qualité qui le rend illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout et pareille, qui en touts les offices de la vie humaine ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publicque ou privee, ou paisible, ou guerriere, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognois nulle ny forme ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour. Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, ie la treuve aulcunement scrupuleuse, comme elle est peincte par ses meilleurs amis : et cette seule ac-

---

30 Plutarque, *De l'esprit familier de Socrate*, c. XXIII.

*6 En comparaison.

sion, haulte pourtant et prestigieuse d'admiration, je la sens un peu aigrette, pour, par souhait humain, en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Emilien, qui luy donneroit une fin aussi fiere et illustre, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre en doubte du chois. Oh, quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos yeulx à poinct nommé, des premieres, la couple de vies justement la plus noble qui feust en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'aultre des Romains! Quelle matiere! quel ouvrier!

Pour un homme non sainct, mais galant homme, qu'ils nomment, de moeurs civiles et communes, d'une haulteur moderee; la plus riche vie, que je sçache, à estre vescue entre les vivants, comme on dict, et estoffee de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades, à mon gré.

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessifve bonté, je veulx adiouster icy aulcunes de ses opinions : Le plus doulx contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere et à sa mere de sa victoire de Leuctres [31]; il couche de beaucoup, prefe-

[31] Plutarque, dans la *Vie de Coriolan*, c. II; et dans le traité où il entreprend de prouver, *Qu'on ne saurait vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure*, c. XIII.

rant leur plaisir au sien si iuste et si plein d'une tant glorieuse action : Il ne pensoit pas, « qu'il feust loisible, pour recouvrer mesme la liberté de son païs, de tuer un homme sans cognoissance de cause [32] » ; voilà pourquoy il feut si froid à l'entreprinse de Pelopidas, son compaignon, pour la delivrance de Thebes : Il tenoit aussi « qu'en une battaille il falloit fuïr le rencontre d'un amy qui feust au party contraire, et l'espargner [33] » : Et son humanité à l'endroict des ennemis mesmes, l'ayant mis en soupeçon envers les Bœotiens, de ce qu'aprez avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoient entreprins de garder à l'entree de la Moree, prez de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute oultrance, il feut deposé de l'estat de capitaine general, treshonorablement, pour une telle cause, et pour la honte que ce leur feut d'avoir, par necessité, à le remonter tantost aprez en son degré, et recognoistre combien de lui despendoit leur gloire et leur salut; la victoire le suyvant comme son umbre partout où il guidast. La prosperité de son païs mourut aussi, luy mort, comme elle estoit nee avecques luy [34].

---

[32] Plutarque, *De l'esprit familier de Socrate*, c. IV.
[33] *Id. ibid.* c. XVII.
[34] Corn. Nepos, *Vie d'Épaminondas*, à la fin.

CHAPITRE XXXVII*.

De la ressemblance des enfants aux pères.

SOMMAIRE. — Comment le livre de Montaigne a été fait. Il n'y travaillait que lorsqu'il avait du loisir. Un valet lui emporta une partie de son manuscrit, et il la regrette peu. — Il y a sept à huit ans qu'il commença à écrire ; et depuis quelque tems, il souffre d'un mal qu'il avait toujours redouté, de la colique. — Combien les hommes sont attachés à la vie ! Pour lui, il est bien plus sensible aux maux physiques qu'aux douleurs morales. Au reste, il commence à s'habituer à sa cruelle maladie. Il y gagne de se mieux familiariser avec la mort. — Il n'est point de ceux qui ne voudraient pas que l'on témoignât par des plaintes et par des cris, les souffrances qu'on éprouve. Cependant, il sait assez bien se vaincre dans l'occasion ; et même dans les plus grandes douleurs, il s'observe, se juge. — Ce qui l'étonne, et ce qu'il ne peut expliquer, c'est qu'il y ait des maladies héréditaires ; que certains maux se transmettent, comme la ressemblance, des pères aux enfans. Il croit tenir de son père, la maladie de la pierre, à laquelle il est condamné ; et il a hérité aussi de lui, son antipathie pour la médecine. — Motifs du peu de cas qu'il fait de cette science : la médecine fait plus de malades qu'elle n'en guérit. La plupart des peuples ont existé long-tems sans connaître les médecins ; l'utilité des remèdes n'est rien moins que dé-

---

* Montaigne écrivait ce chapitre, en l'an 1582 ; et il avait alors 47 ans, comme il le dit lui-même, ci-dessous, à la fin d'un paragraphe, page 329.

montrée; peut-on croire qu'ils agissent précisément dans l'endroit où est le mal, sans nuire à d'autres parties saines? — Lois des Égyptiens qui obligeaient les médecins de répondre du succès de leurs ordonnances. Forfanteries qu'ils emploient dans la composition de leurs drogues; combien leurs opinions sont contradictoires sur la cause des maladies; leurs méprises très-communes. La chirurgie est une science bien plus certaine. — Au reste, chaque maladie devrait être traitée par un médecin qui s'en serait uniquement occupé. — Faiblesse et incertitude des raisonnemens d'après lesquels les médecins traitent leurs malades. L'un condamne ce que l'autre approuve. — Quoique Montaigne n'ait confiance en aucun remède, il reconnait que les bains peuvent être utiles, peut-être même les eaux minérales. — Deux contes cités contre l'utilité de la médecine. — Au reste, ce n'est que la science que Montaigne attaque, et non les médecins qu'il honore et estime, comme gens très-instruits. — Il n'a parlé si mal de la médecine qu'à l'exemple de Pline et de Celse. Il pourra avoir recours aux médecins, même aux charlatans qui emploient des amulettes et des paroles magiques; mais c'est qu'alors, comme tant d'autres malades, il sera à la dernière extrémité, aura perdu toutes ses facultés, ne sera plus capable de raisonnement.

Exemples. — Mécène; Tamerlan; Antisthènes; la famille des Lépides à Rome; une famille de Thèbes; le père de Montaigne; ses oncles. Les Romains; Caton le Censeur; les Arcadiens et les Lybiens; les villageois; un Lacédémonien; un lutteur et Diogènes; Nicoclès. — Les Égyptiens; Esculape. — Hiérophile; Erasistrate; Asclépiade; Alcmœon; Dioclès; Hippocrates; Chrysippe; Thémison; Musa; Vexius Valens; Thessalus; Crinas de Marseille;

Charinus; Paracelse; Fioravanti; Argenterius. — Sources minérales et bains en France, en Allemagne, en Italie. — Les habitans du canton de Lahontan; un bouc nourri d'herbes apéritives et de vin blanc. — Lycurgue; un gentilhomme gascon. Les Babyloniens. — Galien; Pline et Celse.

Ce fagotage de tant de diverses pieces [1] se faict en cette condition, que ie n'y mets la main que lors qu'une trop lasche oysifveté me presse, et non ailleurs que chez moy : ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demourant, ie ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes; ouy, à l'adventure, quelque mot, mais pour diversifier, non pour oster. Ie veulx representer le progrez de mes humeurs, et qu'on veoye chasque piece en sa naissance. Ie prendrois plaisir d'avoir commencé plustost, et à recognoistre le train de mes mutations. Un valet qui me servoit à les escrire soubs moy, pensa faire un grand butin de m'en desrobber plusieurs pieces, choisies à sa poste : cela me console, qu'il n'y fera pas plus de gaing, que i'y ai faict de perte.

Ie me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que ie commenceay : ce n'a pas esté sans quelque nouvel ac-

---

[1] Il parle de son livre.

quest; i'y ay practiqué *[1] la cholique, par la liberalité des ans : leur commerce et longue conversation *[2] ne se passe ayseement sans quelque tel fruict. Ie vouldrois bien, de plusieurs aultres presents qu'ils ont à faire à ceulx qui les hantent long temps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable; car ils ne m'en eussent sceu faire que i'eusse en plus grande horreur, dez mon enfance : c'estoit, à poinct nommé, de touts les accidents de la vieillesse, celuy que ie craignois le plus. I'avois pensé maintesfois, à part moi, que i'allois trop avant, et qu'à faire un si long chemin, ie ne fauldrois pas de m'engager enfin en quelque malplaisant rencontre : ie sentois et protestois assez, Qu'il estoit heure de partir, et qu'il falloit trencher la vie dans le vif et dans le sain, suyvant la regle des chirurgiens quand ils ont à couper quelque membre; Qu'à celuy qui ne la rendoit à temps, nature avoit accoustumé de faire payer de bien rudes usures. Il s'en falloit tant que i'en feusse prest lors, qu'en dix huict mois ou environ qu'il y a que ie suis en ce mal plaisant estat, i'ay desia apprins à m'y accommoder; i'entre desia en composition de ce vivre choliqueux *[3] ; i'y treuve de quoy me consoler,

---

*[1] Gagné.

*[2] Et une longue conversation avec les années. — C'est-à-dire, une vie qui se prolonge jusques dans la vieillesse.

*[3] De cette vie sujette à la colique.

et de quoy esperer: Tant les hommes sont accoquinez à leur estre miserable [2], qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver! oyez Maecenas [3],

> Debilem facito manu,
> Debilem pede, coxâ,
> Lubricos quate dentes:
> Vita dùm superest, bene est [4].

et couvroit Tamburlan d'une sotte humanité la cruauté fantastique qu'il exerceoit contre les ladres [*4], en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance, « pour, disoit il, les delivrer de la vie qu'ils vivoient si penible » : car il n'y avoit nul d'eulx qui n'eult mieulx aimé estre trois fois ladre, que de n'estre pas : et Antisthenes le stoïcien [5], estant fort

---

[2] Il est certain qu'il faut se bercer d'une belle confiance dans l'avenir, pour être attaché à la vie. Nous tenons à cette table là, comme des joueurs qui se ruinent, en se disant sans cesse : il faut pourtant bien que la chance tourne. Nous attendons toujours un avenir meilleur, qui ne vient pas. — N.

[3] Dans Sénèque, Épît. CI.

[4] « Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez : je suis plus que content. »

Cette traduction est de La Fontaine, fab. XV, L. I.

[5] Ou plutôt *le Cynique*, et *le chef des Cyniques*. Il est vrai, dit Coste, qu'au fond il n'y avait pas grande différence entre la doctrine des Cyniques et celle des Stoïciens.

[*4] Les lépreux.

malade, et s'escriant : « Qui me delivrera de ces maulx » ? Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un couteau : « Cettuy cy, si tu veulx, bientost[6] ». « Ie ne ne dis pas de la vie, repliqua il, ie dis des maulx ». Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame, m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des aultres hommes ; partie, par iugement, car le monde estime plusieurs choses horribles, ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu prez indifferentes ; partie, par une complexion stupide et insensible que i'ay aux accidents qui ne donnent à moy de droict fil ; laquelle complexion i'estime l'une des meilleures pieces de ma naturelle condition[7] : mais les souffrances vrayement essentielles et corporelles, ie les gouste bien vifvement. Si est ce pourtant, que, les prevoyant aultrefois d'une veue foible, delicate, et amollie par la iouissance de cette longue et heureuse santé et repos que Dieu m'a presté la meilleure part de mon aage, ie les avois conceues, par imagination, si insupportables, qu'à la verité i'en avois plus de peur, que ie n'y ai trouvé de mal : par où i'augmente tousiours cette creance, Que la pluspart des facultez de nostre ame, comme nous les em-

---

[6] Diog. Laërce, *Vie d'Antisthènes*, L. VI, segm. 18, 19.

[7] Montaigne se vante ici de son égoïsme. Peut-être se calomniait-il lui-même, sans s'en douter. Ses ouvrages prouvent qu'il était plus sensible aux malheurs d'autrui, qu'il n'en convient dans ce passage.

ployons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent.

Ie suis aux prinses avecques la pire de toutes les maladies, la plus soubdaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable; i'en ay desia essayé *5 cinq ou six bien longs accez et penibles: toutesfois, ou ie me flatte, ou encores y a il en cet estat de quoy se soubtenir, à qui a l'ame deschargee de la crainte de la mort, et deschargee des menaces, conclusions et consequences dequoy la medecine nous enteste; mais l'effect mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre et si poignante, qu'un homme rassis en doibve entrer en rage et en desespoir. I'ay au moins ce proufit de la cholique, que ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'accointer *6 à la mort, elle le parfera; car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. I'avois desia gaigné cela, de ne tenir à la vie que par la vie seulement; elle desnouera encores cette intelligence : et Dieu veuille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me reiecte à l'aultre extremité, non moins vicieuse, d'aimer et desirer à mourir!

Summum nec metuas diem, nec optes : [8]

---

[8] « Ne crains ni ne désire ton dernier jour ». Martial. L. X, epigr. XLVI.

*5 Éprouvé. — Montaigne se sert presque toujours du mot *essayé*, en ce sens.

*6 Me familiariser avec la mort.

ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remede bien plus prest que l'aultre.

Au demourant, i'ay tousiours trouvé ce precepte ceremonieux *7, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux et posé à la tolerance *8 des maulx. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effects, se va elle amusant à ces apparences externes *9?

*7 Et inepte. — Addition de l'édition in-4°. de 1588.

*8 L'exemplaire de l'édition de 1588, sur lequel Montaigne a fait des corrections, portait *souffrance*; mais Montaigne a rayé ce mot, et a substitué celui de *tolerance*.

*9 Il y avait là, dans l'édition in-4°. de 1588, ce passage qui n'a pas été conservé dans les éditions subséquentes: « Comme si elle dressait les hommes aux actes d'une comedie, ou comme s'il estoit en sa jurisdiction d'empescher les mouvements et alterations que nous sommes naturellement contraincts de recevoir: qu'elle empesche donq Socrates de rougir d'affection ou de cligner les yeulx à la menasse d'un coup, de trembler et de suer aux secousses de la fiebvre: la peinture de la poësie qui est libre et volontaire, n'ose priver des larmes mesmes, les personnes qu'elle veult representer accomplies et parfaictes

E sen' affligge tanto,
Che si morde le man, morde le labbia,
Sparge le guancie di continuo pianto.

Elle debvroit laisser cette charge à ceulx qui font profession de regler nostre maintien et nos mines: qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement qu'elle a prins à instruire: qu'elle lui ordonne ses pas, et les tienne en bride et en office: qu'aux efforts de la cholique, etc. »

qu'elle laisse ce soing aux farceurs et maistres de rhetorique qui font tant d'estat de nos gestes : qu'elle condonne *10 hardiement au mal cette lascheté voyelle *11, si elle n'est ny cordiale ny stomachale, et preste ces plainctes volontaires au genre des soupirs, sanglots, palpitations, paslissements que nature a mis hors de nostre puissance : pourveu que le courage soit sans effroy, les paroles sans desespoir, qu'elle se contente ; qu'importe que nous tordons nos bras, pourveu que nous ne tordons nos pensees ? elle nous dresse pour nous, non pour aultruy ; pour estre, non pour sembler : qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement qu'elle a prins à instruire : qu'aux efforts de la cholique, elle maintienne l'ame capable de se recognoistre, de suyvre son train accoustumé, combattant la douleur et la soubtenant, non se prosternant honteusement à ses pieds ; esmeue et eschauffee du combat, non abbattue et renversee ; capable de commerce, capable d'entretien, et d'aultre occupation, iusques à certaine mesure. En accidents si extremes, c'est cruauté de requerir de nous une desmarche si composee : si nous avons beau ieu, c'est peu que nous ayons mauvaise mine : si le corps se

---

*10 C'est-à-dire, *accorde, permette*. *Condonne* du mot latin *condonare*, qui signifie la même chose.

*11 *Vocale* : c'est-à-dire, qui se décèle par la *voix*, par des plaintes et des cris.

soulage en se plaignant, qu'il le fasse; si l'agitation lui plaist, qu'il se tourneboule [*12] et tracasse à sa fantasie; s'il lui semble que le mal s'evapore aulcunement (comme aulcuns medecins disent que cela ayde à la delivrance des femmes enceintes), pour poulser hors la voix avecques plus grande violence, ou s'il en amuse son torment, qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à cette voix qu'elle aille, mais permettons le luy. Epicurus ne permet pas seulement à son sage de crier aux torments, mais il le luy conseille [9] : *pugiles etiam, quùm feriunt, in iactandis cæstibus ingemiscunt, quia profundendâ voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior* [10]. Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces regles superflues.

Ce que ie dis, pour excuser ceulx qu'on veoid ordinairement se tempester aux secousses et assaults de cette maladie : car pour moy, ie l'ay passee iusques à cette heure avecques un peu meilleure contenance, et me contente de gemir sans brailler; non pourtant que ie me mette en peine pour maintenir cette decence exterieure, car ie fois peu de compte d'un tel advan-

---

9 Diogène Laërce, L. X, §. 118.

10 « Les athlètes gémissent, à l'instant même où ils frappent leur adversaire à coups de cestes; en poussant ainsi la voix, tout leur corps se roidit, et ils assènent plus fortement le coup ». Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. XXIII.

*12 Qu'il se tourne et se retourne, comme une *boule*.

tage, ie preste en cela au mal autant qu'il veult; mais, ou mes douleurs ne sont pas si excessifves, ou i'y apporte plus de fermeté que le commun. Ie me plains, ie me despite, quand les aigres poinctures me pressent; mais ie n'en viens point à me perdre comme celuy là,

> Eiulatu, questu, gemitu, fremitibus
> Resonando multùm flebiles voces refert [11]:

ie me taste au plus espez du mal; et ay tousiours trouvé que i'estois capable de dire, de penser, de respondre, aussi sainement qu'en une aultre heure, mais non si constamment, la douleur me troublant et destournant. Quand on me tient le plus atterré, et que les assistants m'espargnent, i'essaye souvent mes forces, et leur entame moy mesme des propos les plus esloignez de mon estat. Ie puis tout par un soubdain effort: mais ostez en la duree. Oh! que n'ay ie la faculté de ce songeur de Cicero, qui, songeant embrasser une garse, trouva qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses draps [12]! les miennes me desgarsent *[13] estrangement. Aux intervalles de cette dou-

---

[11] « Qui, non content de se plaindre, de gémir, de sangloter, perçait l'air de ses cris ». Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. XIII.

[12] Cic. *de Divin.* L. II, c. LXIX.

*[13] Je crois que le mot *desgarser*, dit Coste, dont la signification est ici fort aisée à deviner, a été forgé par Montaigne.

leur excessifve, que mes ureteres *[14] languissent sans me poindre si fort, ie me remets soubdain en ma forme ordinaire, d'autant que mon ame ne prend aultre alarme que la sensible et corporelle; ce que ie doibs certainement au soing que i'ay eu à me preparer par discours à tels accidents :

Laborum
Nulla mihi nova nunc facies inopinaque surgit:
Omnia præcepi, atque animo mecum antè peregi [13].

Ie suis essayé *[15] pourtant un peu bien rudement pour un apprenti, et d'un changement bien soubdain et bien rude, estant cheu tout à coup d'une tresdoulce condition de vie et tresheureuse, à la plus douloureuse et penible qui se puisse imaginer; car, oultre ce que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle mesme, elle faict en moy ses commencements beaucoup plus aspres et difficiles qu'elle n'a accoustumé : les accez me reprennent si souvent, que ie ne sens quasi plus d'entiere santé. Ie maintiens toutesfois, iusques à cette heure, mon esprit en telle assiette, que, pourveu que i'y puisse apporter de la

---

[13] « Il n'y a plus pour moi de nouveaux maux à craindre, plus de peine qui puisse me surprendre; j'ai tout prévu, je suis préparé à tout. » *Énéide,* L. VI, v. 103.

*[14] Les deux canaux par où l'*urine* est portée des reins dans la vessie.

*[15] Je suis mis à l'essai, à l'épreuve.

constance, ie me treuve en assez meilleure condition de vie que mille aultres, qui n'ont ny fiebvre ny mal que celuy qu'ils se donnent eulx mesmes par la faulte de leur discours.

Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presumption, comme cette cy, Que nous recognoissons nostre ignorance en plusieurs choses, et sommes si courtois d'advouer qu'il y ayt ez ouvrages de nature aulcunes qualitez et conditions qui nous sont imperceptibles, et desquelles nostre suffisance ne peult descouvrir les moyens et les causes : par cette honneste et consciencieuse declaration, nous esperons gaigner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultez estrangieres ; il me semble que parmy les choses que nous voyons ordinairement, il y a des estrangetez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles : Quel monstre est ce, que cette goutte de semence, de quoy nous sommes produicts, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos peres ? cette goutte d'eau, où loge elle ce nombre infiny de formes ? et comme portent elles ces ressemblances, d'un progrez si temeraire et si desreglé, que l'arrierefils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle ? En la famille de Lepidus, à Rome, il y en a eu trois, non de suite, mais par intervalles, qui nas-

quirent un mesme œuil couvert de cartilage [14] : A Thebes il y avoit une race qui portoit dez le ventre de la mere la forme d'un fer de lance; et qui ne le portoit, estoit tenu illegitime [15] : Aristote dict qu'en certaine nation où les femmes estoient communes, on assignoit les enfants à leurs peres, par la ressemblance.

Il est à croire que ie doibs à mon pere cette qualité pierreuse; car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avoit en la vessie. Il ne s'apperceut de son mal que le soixante septiesme an de son aage : et avant cela il n'en avoit eu aulcune menace ou ressentiment aux reins, aux costez, ni ailleurs; et avoit vescu iusques lors en une heureuse santé, et bien peu subiecte à maladie; et dura encores sept ans en ce mal, traisnant une fin de vie bien douloureuse. I'estois nay vingt cinq ans, et plus, avant sa maladie, et

---

[14] Pline, L. VII, c. XII.

[15] Plutarque, dans son traité, *De ceux dont Dieu diffère la punition*, c. XIX, de la traduction d'Amyot. Plutarque n'y dit point qu'on eût jamais tenu pour illégitimes ceux qui, dans cette race, ne portaient pas la figure d'une lance sur leur corps, λόγχης τύπον ἐν τῷ σώματι, puisqu'il remarque expressément que la figure d'une lance n'avait paru de nouveau qu'après un long intervalle de tems, sur le dernier des enfans d'un certain Python, qu'on disait descendre de la race des premiers fondateurs de Thèbes, λεγομένου τοῖς Σπαρτοῖς προσήκειν.

durant le cours de son meilleur estat, le troisiesme de ses enfants en reng de naissance. Où se couvoit tant de temps la propension à ce default? et, lorsqu'il estoit si loing du mal, cette legiere piece de sa substance, de quoy il me bastit, comment en portoit elle pour sa part une si grande impression? et comment encores si couverte, que quarante cinq ans aprez i'aye commencé à m'en ressentir, seul iusques à cette heure entre tant de freres et de sœurs et touts d'une mere! Qui m'esclaircira de ce progrez, ie le croiray d'autant d'aultres miracles qu'il vouldra : pourveu que, comme ils font, il ne me donne pas en payement une doctrine beaucoup plus difficile et fantastique que n'est la chose mesme.

Que les medecins excusent un peu ma liberté; car, par cette mesme infusion et insinuation fatale, i'ay receu la haine et le mespris de leur doctrine : cette antipathie que i'ay à leur art m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante et quatorze ans, mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul prez de quatre vingts, sans avoir gousté aulcune sorte de medecine; et, entre eulx, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire tenoit lieu de drogue. La medecine se forme par exemples et experience : aussi faict mon opinion. Voylà pas une bien expresse experience, et bien advantageuse? ie ne sçais s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, nays, nourris et trespassez en mesme fouyer, mesme toict, ayants autant vescu par leur conduicte. Il fault

qu'ils m'advouent en cela, que si ce n'est la raison, au moins que la fortune est de mon party : or, chez les medecins, fortune vault bien mieulx que la raison. Qu'ils ne me prennent point à cette heure à leur advantage, qu'ils ne me menacent point, atterré comme ie suis ; ce seroit supercherie. Aussi, à dire la verité, i'ay assez gaigné sur eulx par mes exemples domestiques ; encores qu'ils s'arrestent là. Les choses humaines n'ont pas tant de constance : il y a deux cents ans, il ne s'en fault que dix huict, que cet essay nous dure, car le premier nasquit l'an mil quatre cents deux ; c'est vrayement bien raison que cette experience commence à nous faillir. Qu'ils ne me reprochent point les maulx qui me tiennent à cette heure à la gorge : d'avoir vescu sain quarante sept ans pour ma part, n'est ce pas assez? quand ce sera le bout de ma carriere, elle est des plus longues.

Mes ancestres avoient la medecine à contre cœur par quelque inclination occulte et naturelle ; car la veue mesme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le seigneur de Gaviac, mon oncle paternel, homme d'Eglise, maladif dez sa naissance, et qui feit toutesfois durer cette vie debile iusques à soixante sept ans, estant tumbé aultrefois en une grosse et vehemente fiebvre continue, il feut ordonné par les medecins qu'on luy declareroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent secours ce qui le plus souvent est empeschement), qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon homme, tout

effrayé comme il feut de cette horrible sentence, « Si, respondit il, ie suis doncques mort ». Mais Dieu rendit tantost aprez vain ce prognostique. Le dernier des freres, ils estoient quatre, sieur de Bussaguet, et de bien loing le dernier, se soubmeit seul à cet art, pour le commerce, ce croy ie, qu'il avoit avecques les aultres arts, car il estoit conseiller en la cour de parlement; et luy succeda si mal *[16], qu'estant, par apparence, de plus forte complexion, il mourut pourtant long temps avant les aultres, sauf un, le sieur de sainct Michel.

Il est possible que i'ay receu d'eulx cette dyspathie *[17] naturelle à la medecine: mais s'il n'y eust eu que cette consideration, i'eusse essayé de la forcer; car toutes ces conditions qui naissent en nous sans raison, elles sont vicieuses, c'est une espece de maladie qu'il fault combattre [16]. Il peult estre que i'y avois cette propension; mais ie l'ay appuyee et fortifiee par les discours *[18], qui m'en ont estably l'opinion que i'en ay : car ie hais aussi cette consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust; ce ne se-

---

[16] Conférez ici ce qu'il a dit de certaines antipathies, L. I c. xxv.

*[16] Et cela eut pour lui si peu de succès.

*[17] Cette aversion. — Le mot *dyspathie* est emprunté du grec.

*[18] Les raisonnemens.

roit ayseement mon humeur, qui treuve la santé digne d'estre rachetee par touts les cauteres et incisions les plus penibles qui se facent : et, suyvant Epicurus [17], les voluptez me semblent à eviter, si elles tirent à leur suitte des douleurs plus grandes ; et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suitte des voluptez plus grandes. C'est une precieuse chose que la santé, et la seule qui merite, à la verité, qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encores la vie à sa poursuitte [18] ; d'autant que sans elle la vie nous vient à estre penible et iniurieuse ; la volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle, se ternissent et esvanouïssent : et aux plus fermes et tendus discours que la philosophie nous veuille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon estant frappé du hault mal ou d'une apoplexie, et, en cette presupposition, le desfier d'appeler à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé ne se peult dire, pour moi, ny aspre ny chere. Mais i'ay quelques aultres apparences qui me font estrangement desfier de toute cette marchandise. Je ne dis pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art ; qu'il n'y ayt, parmy tant d'ouvrages de nature, des choses

---

[17] Voyez Cic. *Tusc. quæst.* L. V, c. XXXIII ; et Diogène Laërce, L. X, §. 129.

[18] Voyez ce qu'il dit encore de la santé, L. I, c. XLI.

propres à la conservation de nostre santé, cela est certain : i'entends bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelque aultre qui asseiche ; ie sçais, par experience, et que les raiforts produisent des vents, et que les feuilles du sené laschent le ventre ; ie sçais plusieurs telles experiences, comme ie sçais que le mouton me nourrit et que le vin m'eschauffe ; et disoit Solon que le manger estoit, comme les aultres drogues, une medecine contre la maladie de la faim [19] ; ie ne desadvoue pas l'usage que nous tirons du monde, ny ne doubte de la puissance et uberté [*19] de nature, et de son application à nostre besoing, ie veois bien que les brochets et les arondes [*20] se treuvent bien d'elle : Ie me desfie des inventions de nostre esprit, de nostre science et art, en faveur duquel nous l'avons abandonnee [*21] et ses regles, et auquel nous ne sçavons tenir moderation ny limite. Comme nous appellons iustice, le pastissage [*22] des premieres lois qui nous tumbent en main, et leur dispensation et practique, tresinepte souvent et tresinique ; et comme ceulx qui s'en mocquent, et qui

---

[19] C'est Plutarque qui le fait dire à Solon, dans le *Banquet des sept Sages*, c. XIX, version d'Amyot.

[*19] Fertilité. — Uberté, du mot latin *ubertas*.

[*20] Les hirondelles.

[*21] La nature.

[*22] L'assemblage, le mélange.

l'accusent, n'entendent pas pourtant iniurier cette noble vertu, ains condamner seulement l'abus et profanation de ce sacré tiltre : de mesme, en la medecine, i'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse, si utile au genre humain ; mais ce qu'il designe *23, entre nous, ie ne l'honore ny l'estime.

En premier lieu l'experience me le faict craindre ; car, de ce que i'ay de cognoissance, ie ne veois nulle race de gents si tost malade, et si tard guarie, que celle qui est soubs la iurisdiction de la medecine : leur santé mesme est alteree et corrompue par la contraincte des regimes. Les medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en aulcune saison eschapper leur auctorité : d'une santé constante et entiere, n'en tirent ils pas l'argument d'une grande maladie future ? I'ay esté assez souvent malade ; i'ay trouvé, sans leurs secours, mes maladies aussi doulces à supporter (et en ay essayé quasi de toutes les sortes), et aussi courtes qu'à nul aultre ; et si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, ie l'ay libre et entiere, sans regle, et sans aultre discipline que de ma coustume et de mon plaisir : tout lieu m'est bon à m'arrester ; car il ne me fault aultres commoditez, estant malade, que celles qu'il me

*23 Prescrit, ordonne. — Le mot de *désigner* se trouve en ce sens-là dans Cotgrave.

fault estant sain : Ie ne me passionne [*24] point d'estre sans medecin, sans apotiquaire et sans secours : de quoy i'en veois la pluspart plus affligez que du mal. Quoy? eulx mesmes nous font ils veoir de l'heur et de la duree en leur vie, qui nous puisse tesmoigner quelque apparent effect de leur science ?

Il n'est nation qui n'ayt esté plusieurs siecles sans la medecine, et les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs et les plus heureux ; et du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas, encores à cette heure ; infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on vit et plus sainement et plus longuement qu'on ne faict icy ; et, parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement : les Romains avaient esté six cents ans, avant que de la recevoir ; mais aprez l'avoir essayee, ils la chasserent de leur ville [20], par l'entremise de Caton le censeur, qui montra combien ayseement il s'en pouvoit passer, ayant vescu quatre vingts et cinq ans, et

---

[20] Pline dit dans son *Hist. Nat.*, L. XXIX, c. 1 : *Seu verò non millia gentium sine medicis degant, nec tamen sine medicinâ. Sicut populus romanus ultrà sexcentesimum annum, nec ipse in accipiendis artibus lentus, medicinæ verò etiam avidus, donec expertam damnavit.*

[*24] Il me semble qu'ici, les mots *je ne me passionne point*, doivent signifier : *je ne pâtis point ;* et qu'ainsi Montaigne a voulu dire tout simplement : je me passe fort bien de médecin et d'apothicaire, sans en *pâtir,* sans en souffrir.

faict vivre sa femme iusqu'à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin [21]; car toute chose qui se treuve salubre à nostre vie, se peult nommer medecine : il entretenoit, ce dict Plutarque [22], sa famille en santé, par l'usage (ce me semble) du lievre; comme les Arcades, dict Pline [23], guarissent toutes maladies avec du laict de vache; et les Libyens, dict Herodote [24], iouïssent populairement d'une rare santé, par cette coustume qu'ils ont, aprez que leurs enfants ont atteinct quatre ans, de

---

[21] Montaigne, dit Coste, a fort bien pu assurer, sur l'autorité de Pline, L. XXIX, c. I, que les Romains ne reçurent la médecine que six cents ans après la fondation de Rome, et qu'après en avoir fait l'épreuve, ils condamnèrent cet art, et chassèrent les médecins de leur ville : mais, quant à ce qu'il ajoute, *qu'ils la chassèrent de leur ville par l'entremise de Caton le censeur*, Pline est si éloigné de l'autoriser, qu'il dit expressément que les Romains ne bannirent les médecins de Rome que long-tems après la mort de Caton. *Ibid.* Plusieurs écrivains modernes ont commis la même faute que Montaigne, comme on peut voir dans le Dictionnaire de Bayle, à l'article *Porcius*, remarque *H*.

[22] Dans la *Vie de Caton le censeur*, c. XII.

[23] *Hist. Nat.* L. XXV, c. VIII.

[24] Hérodote, L. IV. — Hérodote, loin de croire que la cautérisation des veines et des tempes, garantisse des humeurs, les peuples de la Lybie, dit positivement qu'il n'oserait assurer que ce soit de cette opération que provient leur bonne santé habituelle.

leur cauteriser et brusler les veines du chef et des temples, par où ils coupent chemin, pour leur vie, à toute defluxion de rheume; et les gents de village de ce pays, à touts accidents, n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran et espice: tout cela avecques une fortune pareille.

Et à dire vray, de toute cette diversité et confusion d'ordonnances, quelle aultre fin et effect aprez tout y a il, que de vuider le ventre? ce que mille simples domestiques peuvent faire: et si ne sçais si c'est si utilement qu'ils disent, et si nostre nature n'a point besoing de la residence de ses excrements, iusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation; vous voyez souvent des hommes sains tumber en vomissements ou flux de ventre, par accident estrangier, et faire un grand vuidange d'excrements sans besoing aulcun precedent, et sans aulcune utilité suyvante, voire avecques empirement et dommage. C'est du grand Platon que i'apprins n'agueres que, de trois sortes de mouvements qui nous appartiennent, le dernier et le pire est celuy des purgations [25], que nul homme, s'il n'est fol, ne doibt entreprendre qu'à l'extreme necessité. On va troublant et esveillant le mal par oppositions contraires; il fault que ce soit la forme de vivre qui doulcement l'allanguisse et

[25] Platon, dans le *Timée*.

et reconduise à sa fin : les violentes harpades *25 de la drogue et du mal, sont tousiours à nostre perte, puisque la querelle se desmesle chez nous, et que la drogue est un secours infiable *26, de sa nature ennemy à nostre santé, et qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire : l'Ordre qui pourveoid aux pulces et aux taulpes, pourveoid aussi aux hommes qui ont la patience pareille, à se laisser gouverner, que les pulces et les taulpes : nous avons beau crier Bihore *27; c'est bien pour nous enrouer, mais non pour l'advancer : c'est un ordre superbe et impiteux *28; nostre crainte, nostre desespoir le desgouste et retarde de nostre ayde, au lieu de l'y convier; il doibt au mal son cours, comme à la santé; de se laisser corrompre en faveur de l'un, au preiudice des droicts de l'aultre, il ne le fera pas, il tumberoit en desordre. Suyvons, de par Dieu! suy-

---

*25 Coups de harpons ou de griffes. — C'est-à-dire, les violens combats entre la drogue et le mal. *Se harper* l'un l'autre : *Infestis unguibus et mutuis se strenuè concerpere.* — Monet.

*26 Auquel on ne peut se fier.

*27 *Bihore*, terme dont se servent les charretiers du Languedoc, pour hâter leurs chevaux; il signifie, à la lettre, *vite, dehors*. Mr. Éloi Johanneau croit ce mot composé des deux mots latins *viâ foras* ou *foris*.

*28 Impitoyable. — Impiteux, *immisericors*, *inclemens*, *miserationis expers*. — Nicot et Monet.

c'est de nous payer, lors que la maladie se treuve reschauffee par leurs applications, de l'asseurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empiree sans leurs remedes; celuy qu'ils ont iecté d'un morfondement *[31] en une fiebvre quotidienne, il eust eu, sans eulx, la continue. Ils n'ont garde de faire mal leur besongne, puisque le dommage leur revient à proufit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade une application de creance favorable : il fault qu'elle le soit, à la verité, en bon escient et bien souple, pour s'appliquer à des imaginations si malaysees à croire. Platon disoit bien à propos, Qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté, puisque nostre salut despend de la vanité et faulseté de leurs promesses [30]. Aesope, aucteur de tresrare excellence, et duquel peu de gents descouvrent toutes les graces [31], est plaisant à nous representer cette auctorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies et abattues par le mal et la crainte; car il conte [32] qu'un malade estant interrogé par son mede-

---

30 *De la République*, L. III.

31 Conférez ici ce qu'il dit encore d'Ésope, ci-dessus, L. II, c. x.

32 Fable XIII, *le Malade et le Médecin.*

*31 Un *morfondement* est une maladie causée par un froid subit après avoir eu chaud; un *rhume*, par exemple. On trouve *morfondure* dans Nicot et dans Monet qui l'expliquent ainsi : *Accident de trop de frais sur échaufaison ou autre disposition.*

cin quelle operation il sentoit des medicaments qu'il luy avoit donnez : « I'ay fort sué », respondit il ; « Cela est bon ! » dict le medecin. Une aultre fois il luy demanda encores comme il s'estoit porté depuis : « I'ay eu un froid extreme, feit il, et si ay fort tremblé ». « Cela est bon ! » suyvit le medecin. A la troisiesme fois, il luy demanda derechef comment il se portoit : « Ie me sens, dict il, enfler et bouffir comme d'hydropisie » : « Voylà qui va bien ! » adiousta le medecin. L'un de ses domestiques venant, aprez, à s'enquerir à luy de son estat : « Certes, mon amy, respond il, à force de bien estre, ie me meurs ».

Il y avoit en Aegypte une loy plus iuste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge, les trois premiers iours, aux perils et fortunes du patient ; mais, les trois iours passez, c'estoit aux siens propres : car quelle raison y a il qu'Aesculapius leur patron ait esté frappé du fouldre pour avoir ramené Hippolytus de mort à vie ;

Nam Pater omnipotens, aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis et artis
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas ; [33]

et ses suyvants soient absouls, qui envoyent tant

[33] « Jupiter, indigné qu'un mortel fût ramené par le secours de la médecine, du séjour des ombres à la lumière, frappa de la foudre l'inventeur de cet art audacieux, et le précipita dans les ondes du Styx ». *Énéide*, L. VII, v. 770.

d'ames de la vie à la mort? Un medecin vantoit à Nicoclès son art estre de grande auctorité : « Vrayement, c'est mon *[32], dict Nicoclès, qui peult impunement tuer tant de gents [34] ».

Au demourant, si i'eusse esté de leur conseil, i'eusse rendu ma discipline plus sacree et mysterieuse: ils avoient assez bien commencé; mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir faict des dieux et des daimons aucteurs de leur science, d'avoir prins un langage à part, une escriture à part; quoy qu'en sente *[33] la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son proufit, par maniere non intelligible : *ut si quis medicus imperet ut sumat*

Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam [35].

---

[34] Cette réponse de Nicoclès se trouve dans le chap. CXLVI de la *Collection des moines Antonius et Maximus*, imprimée à la suite de Stobée.

[35] «Comme si un médecin ordonnait à un malade de prendre
Un enfant de la terre, errant sur le gazon,
Vivant sans sang, sans os, et portant sa maison ».
Cic. *de Divinat.* L. II, c. LXIV.

Dans ces vers français de l'abbé Régnier, qui rendent fort bien le vers latin cité par Cicéron, on décrit tout simplement un *limaçon* ou une *tortue*.

*32 C'est-à-dire, « cela est vrai, puisqu'il peut impunément tuer tant de gens ». Dans cette expression, *vrayement, c'est mon,* le mot de *mon* sert à affirmer plus fortement. C'est comme s'il y avait c'est mon *avis* : ce dernier mot est sous-entendu. Aujourd'hui, *c'est mon*, tout court, serait une expression barbare.

*33 Quoique la philosophie pense que, etc.

C'estoit une bonne regle en leur art, et qui accompaigne toutes les arts fantastiques, vaines et supernaturelles, Qu'il fault que la foy du patient preoccupe par bonne esperance et asseurance leur effect et operation : laquelle regle ils tiennent iusques là, que le plus ignorant et grossier medecin, ils le treuvent plus propre à celuy qui a fiance en luy, que le plus experimenté et incogneu.

Le choix mesme de la pluspart de leurs drogues est aulcunement mysterieux et divin : Le pied gauche d'une tortue, L'urine d'un lezard, La fiente d'un elephant, Le foye d'une taulpe, Du sang tiré soubs l'aile droicte d'un pigeon blanc; et pour nous aultres choliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere), des crottes de rat pulverisees, et telles aultres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien, que de science solide. Ie laisse à part le nombre impair de leurs pilulles, la destination de certains iours et festes de l'annee, la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingredients, et cette grimace rebarbatifve et prudente de leur port et contenance, de quoy Pline mesme se mocque [36].

Mais ils ont failly, veulx ie dire, de ce qu'à ce beau commencement ils n'ont adiousté cecy, De rendre

---

[36] Voyez ce que Pline dit de Crinas de Marseille, L. XXIX, c. 1, et Montaigne lui-même de ce Crinas, dans le troisième paragraphe après celui-ci.

leurs assemblees et consultations plus religieuses et secretes : aulcun homme profane n'y debvoit avoir accez, non plus qu'aux secretes cerimonies d'Aesculape ; car il advient de cette faulte, que leur irresolution, la foiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'aspreté de leurs contestations, pleines de haine, de ialousies et de consideration particuliere[37], venants à estre descouvertes à un chascun, il fault estre merveilleusement aveugle si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. Qui veid iamais medecin se servir de la recepte de son compaignon, sans y retrencher ou adiouster quelque chose? ils trahissent assez par là leur art, et nous font veoir qu'ils y considerent plus leur reputation, et par consequent leur proufit, que l'interest de leurs patients. Celuy là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescript qu'un seul se mesle de traicter un malade : car s'il ne faict rien qui vaille, le reproche à l'art de la medecine n'en sera pas fort grand, pour la faulte d'un homme seul ; et au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient à bien rencontrer : là où quand ils sont beaucoup, ils descrient à touts les coups le mestier ; d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se debvoient contenter du perpetuel desaccord qui se treuve ez opinions des principaux maistres et aucteurs anciens de cette science,

---

37 Pline, L. XXIX, c. 1.

lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire veoir encores au peuple les controverses et inconstances de iugement qu'ils nourrissent et continuent entre eulx.

Voulons nous un exemple de l'ancien debat de la medecine? Hierophilus loge la cause originelle des maladies, aux humeurs [38]; Erasistratus, au sang des arteres; Asclepiades, aux atomes invisibles s'escoulants en nos pores; Alcmaeon, en l'exsuperance [*34] ou default des forces corporelles; Diocles, en l'inequalité des elements du corps, et en la qualité de l'air que nous respirons; Strato, en l'abondance, crudité et corruption de l'aliment que nous prenons; Hippocrates la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis, qu'ils cognoissent mieulx que moy, qui s'escrie à ce propos [39] : « Que la science la plus importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de nostre conservation et santé, c'est, de malheur, la plus incertaine, la plus trouble, et agitee de plus de changements! » Il n'y a pas grand dangier de nous mescompter à la haulteur du soleil, ou en la fraction de quelque suppatation astronomique : mais icy, où il va de tout nostre estre, ce n'est pas sa-

---

[38] Celse, préface du premier livre.

[39] Voyez Pline, *Hist. nat.* L. XXIX, c. I, au commencement.

[*34] En l'excès. — Exsuperance, du latin *Exuberantia.*

gesse de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents contraires.

Avant la guerre peloponnesiaque, il n'estoit pas grands nouvelles de cette science [40]. Hippocrates la meit en credit : tout ce que cettuy cy avoit estably, Chrysippus le renversa : depuis, Erasistratus petit fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avoit escript : apres ceulx cy, surveindrent les empiriques qui preindrent une voye toute diverse des anciens au maniement de cet art [41] : quand le credit de ces derniers commencea à s'envieillir, Herophilus meit en usage une aultre sorte de medecine, qu'Asclepiades veint à combattre et aneantir à son tour : à leur reng gaignerent auctorité les opinions de Themison [42], et depuis de Musa; et encores aprez, celles de Vexius Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Messalina : l'empire de la medecine tumba du temps de Neron à Thessalus qui abolit et condamna tout ce qui en avoit esté tenu iusques à luy : la doctrine de cettuy cy feut abbattue par Crinas de Marseille [43] qui apporta de nouveau de regler toutes les operations medicinales aux ephemerides et

---

40 Pline, L. XXIX, c. I.

41 *Id. ibid.*

42 *Id. ibid.*—Le *Musa* que Montaigne cite, après Themison, est cet *Antonius Musa*, qui fut le médecin d'Auguste, de Virgile et d'Horace.

43 *Id. ibid.*

mouvements des astres, manger, dormir et boire, à l'heure qu'il plairoit à la lune et à mercure : son auctorité feut bientost aprez supplantee par Charinus, medecin de cette mesme ville de Marseille [44]; cettuy cy combattoit, non seulement la medecine ancienne, mais encores le publicque, et tant de siecles auparavant accoustumé, usage des bains chaulds; il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide, en hyver mesme, et plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux [45]. Iusques au temps de Pline, aulcun Romain n'avoit encores daigné exercer la medecine : elle se faisoit par des estrangiers et Grecs; comme elle se faict, entre nous François, par des Latineurs [*35]; car, comme dict un tresgrand medecin, nous ne recevons pas ayseement la medecine que nous entendons, non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations desquelles nous retirons le gayac, la salseperille [*36], et le bois d'esquine [*37], ont des medecins, combien pensons nous, par cette mesme recommendation de l'estrangeté, la rareté et la cherté, qu'ils facent feste de nos choulx et de

---

44 Pline, L. XXIX, c. I.
45 *Id. ibid.*

*35 Latinistes.
*36 Salsepareille.
*37 Bois d'esquine, dit Cotgrave, c'est la racine d'un certain onc des Indes, de laquelle on fait usage dans la médecine.

nostre persil? car qui oseroit mespriser les choses recherchees de si loing au hazard d'une si longue peregrinatition si perilleuse? Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies aultres iusques à nous ; et, le plus souvent, mutations entieres et universelles, comme sont celles que produisent, de nostre temps, Paracelse, Fioravanti et Argenterius : car ils ne changent pas seulement une recepte, mais, à ce qu'on me dict, toute la contexture et police du corps de la medecine, accusants d'ignorance et de piperie ceulx qui en ont faict profession iusques à eulx. Ie vous laisse à penser où en est le pauvre patient.

Si encores nous estions asseurez, quand ils se mescomptent, qu'il ne nous nuisist pas, s'il ne nous proufite; ce seroit une bien raisonnable composition, de se hazarder d'acquerir du bien, sans se mettre en dangier de perte. Aesope faict ce conte [46], qu'un qui avoit acheté un More esclave, estimant que cette couleur luy feust venue par accident et mauvais traictement de son premier maistre, le feit medeciner de plusieurs bains et breuvages, avecques grand soing : il adveint, que le More n'en amenda aulcunement sa couleur basanee, mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé. Combien de fois nous advient il de veoir les medecins imputants les uns aux aultres la

---

[46] Fable LXXVI, *l'Éthiopien.*

mort de leurs patients ? Il me souvient d'une maladie populaire qui feut aux villes de mon voisinage, il y a quelques annees, mortelle et tresdangereuse : cet orage estant passé, qui avoit emporté un nombre infini d'hommes, l'un des plus fameux medecins de toute la contree veint à publier un livret, touchant cette matiere, par lequel il se radvise de ce qu'ils avoyent usé de la saignee, et confesse que c'est l'une des causes principales du dommage qui en estoit advenu. Dadvantage, leurs aucteurs tiennent qu'il n'y a aulcune medecine qui n'ayt quelque partie nuisible : et si celles mesmes qui nous servent, nous offensent aulcunement, que doibvent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos ? De moy, quand il n'y auroit aultre chose, i'estime qu'à ceulx qui haïssent le goust de la medecine, ce soit un dangereux effort, et de preiudice, de l'aller avaller à une heure si incommode, avecques tant de contrecœur ; et crois que cela essaye merveilleusement le malade en une saison *[38] où il a tant besoing de repos.

Oultre ce, qu'à considerer les occasions sur quoy ils fondent ordinairement la cause de nos maladies, elles sont si legieres et si delicates, que i'argumente par là qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peult nous apporter beaucoup de nui-

*[38] Met à une rude épreuve le malade, dans un tems, dans un moment où, etc.

croyables : car, ayant à pourveoir à divers accidents et contraires qui nous pressent souvent ensemble, et qui ont une relation quasi necessaire, comme la chaleur du foye, et froideur de l'estomach, ils nous vont persuadant que, de leurs ingredients, cettuy cy eschauffera l'estomach, cet aultre refreschira le foye; l'un a sa charge d'aller droict aux reins, voire iusques à la vessie, sans estaler ailleurs ses operations, et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de destourbiers *42, iusques au lieu au service duquel il est destiné par sa proprieté occulte; l'aultre asseichera le cerveau; celuy là humectera le poulmon. De tout cet amas, ayant faict une mixtion de bruvage, n'est ce pas quelque espece de resverie d'esperer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et meslange, pour courir à charges si diverses? ie craindrois infiniement qu'elles perdissent ou eschangeassent leurs etiquettes, et troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer qu'en cette confusion liquide, ces facultez ne se corrompent, confondent et alterent l'une l'aultre? Quoy, que l'execution de cette ordonnance despend d'un aultre officier, à la foy et mercy duquel nous abandonnons, encores un coup, nostre vie?

Comme nous avons des pourpoinctiers *43, des

---

*42 D'obstacles.

*43 Des tailleurs *pourpointiers;* ceux qui ne faisaient que des *pourpoints,* que l'habillement du tronc du corps, à la différence des *chaussetiers,* qui faisaient les *hauts-de-chausses* et les bas.

chaussetiers pour nous vestir; et en sommes d'aultant mieulx servis, que chascun ne se mesle que de son subiect, et a sa science plus restreincte et plus courte que n'a un tailleur qui embrasse tout; et comme, à nous nourrir, les grands, pour plus de commodité, ont des offices distinguez de potagers et de rostisseurs, de quoy un cuisinier qui prend la charge universelle ne peult si exquisement venir à bout : de mesme, à nous guarir, les Aegyptiens avoient raison de reiecter ce general mestier de medecin, et descouper *44 cette profession [47]; à chasque maladie, à chasque partie du corps, son œuvrier, car elle en estoit bien plus proprement et moins confusement traictee, de ce qu'on ne regardoit qu'à elle specialement. Les nostres ne s'advisent pas, que, qui pourveoid à tout, ne pourveoid à rien; que la totale police de ce petit monde leur est indigestible. Ce pendant qu'ils craignent d'arrester le cours d'un dysenterique, pour ne luy causer la fiebvre, ils me tuerent un amy qui valoit mieulx que touts tant qu'ils sont [48]. Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maulx presents; et, pour ne guarir le cerveau au preiudice de l'estomach, offensent l'estomach

---

47 Hérodote, L. II, c. LXXXIV.

48 C'est d'Étienne de la Boëtie, que Montaigne veut parler ici.

*44 Et de diviser en plusieurs parties distinctes.

et empirent le cerveau par ces drogues tumultuaires et dissentieuses *45.

Quant à la variété et foiblesse des raisons de cet art, elle est plus apparente qu'en aulcun aultre art : Les choses aperitifves sont utiles à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent cette matiere gluante, de laquelle se bastit la grave *46 et la pierre, et conduisent contrebas ce qui se commence à durcir et amasser aux reins : les choses aperitifves sont dangereuses à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent vers les reins la matiere propre à bastir la grave, lesquels s'en saisissants volontiers pour cette propension qu'ils y ont, il est malaysé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y aura charrié; dadvantage, si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset qu'il ne fault pour passer touts ces destroicts qui restent à franchir pour l'expeller *47 au dehors, ce corps estant esbranslé par ces choses aperitifves, et iecté dans ces canaux estroicts, venant à les boucher, acheminera une certaine mort et tresdouloureuse. Ils ont une pa-

---

*45 Par ces drogues mêlées confusément, et qui ont des qualités discordantes et contraires.

*46 La *gravelle*, maladie des reins et de la vessie, causée par quelque *gravier*.

*47 Pour le chasser au dehors. — *Expeller*, du latin *expellere*, qui signifie la même chose.

reille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de vivre : Il est bon de tumber *48 souvent de l'eau, car nous voyons, par experience, qu'en la laissant croupir, nous luy donnons loisir de se descharger de ses excrements et de sa lie qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie : il est bon de ne tumber point souvent de l'eau, car les poisants excrements qu'elle traisne quant et elle, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence, comme on veoid, par experience, qu'un torrent qui roule avecques roideur, balaye bien plus nettement le lieu où il passe, que ne faict le cours d'un ruisseau mol et lasche : Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages, et achemine la grave et le sable : il est bien aussi mauvais, car cela eschauffe les reins, les lasse et affoiblit : Il est bon de se baigner aux eaux chauldes, d'autant que cela relasche et amollit les lieux où se croupit le sable et la pierre : mauvais aussi est il, d'autant que cette application de chaleur externe, aide les reins à cuire, durcir et petrifier la matiere qui y est disposee : A ceulx qui sont aux bains il est plus salubre de manger peu le soir, afin que le bruvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin, face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide et non empesché : au rebours, il est

*48 De lâcher souvent de l'eau, d'uriner.

meilleur de manger peu au disner, pour ne troubler l'operation de l'eau qui n'est pas encore parfaicte, et ne charger l'estomach si soubdain aprez cet aultre travail, et pour laisser l'office de digerer à la nuict qui le sçait mieulx faire que ne faict le iour où le corps et l'esprit sont en perpetuel mouvement et action. Voylà comment ils vont bastelant *49 et baguenaudant à nos despens en touts leurs discours; et ne me sçauroient fournir proposition, à laquelle ie n'en rebastisse une contraire de pareille force. Qu'on ne crie donc plus aprez ceulx qui, en ce trouble, se laissent doulcement conduire à leur appetit et au conseil de nature, et se remettent à la fortune commune.

I'ai veu, par occasion de mes voyages, quasi touts les bains fameux de chrestienté; et, depuis quelques annees, ay commencé à m'en servir : car, en general, i'estime le baigner salubre, et crois que nous encourons non legieres incommoditez en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume qui estoit generalement observee au temps passé quasi en toutes les nations, et est encores en plusieurs, de se laver le corps touts les iours : et ne puis pas imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez, et nos pores estoupez *50 de crasse : et

*49 Faisant les bateleurs, se jouant et badinant.

*50 Bouchés par la crasse.

quant à leur boisson *51, la fortune a faict premierement qu'elle ne soit aulcunement ennemie de mon goust; secondement elle est naturelle et simple, qui au moins n'est pas dangereuse si elle est vaine, de quoy ie prends pour respondant cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions qui s'y assemble; et, encores que ie n'y aye apperçeu aulcun effect extraordinaire et miraculeux, ains que, m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se faict, i'aye trouvé mal fondez et faulx touts les bruits de telles operations qui se sement en ces lieux là, et qui s'y croyent (comme le monde va se pipant ayseement de ce qu'il desire), toutesfois aussi, n'ay ie veu gueres de personnes que ces eaux ayent empiré, et ne leur peult on sans malice refuser cela, qu'elles n'esveillent l'appetit, facilitent la digestion, et nous prestent quelque nouvelle alaigresse, si on n'y va par trop abbattu de forces; ce que ie desconseille de faire: elles ne sont pas pour relever une poisante ruyne; elles peuvent appuyer une inclination legiere, ou pourveoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'alaigresse, pour pouvoir iouïr *52 le plaisir des compaignies qui s'y treuvent, et des promenades et exercices à quoy nous convie la beauté des lieux où sont communement assises ces eaux, il perd sans

*51 La boisson des eaux minérales des bains.

*52 Gouter le plaisir, comme il y a dans l'édit. de 1588.

doubte la meilleure piece et plus asseuree de leur effect. A cette cause i'ay choisi iusques à cette heure à m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compaignies, comme sont en France, les bains de Banieres; en la frontiere d'Allemaigne et de Lorraine, ceulx de Plombieres; en Souysse, ceulx de Bade; en la Toscane, ceulx de Lucques, et specialement ceulx della Villa, desquels i'ay usé plus souvent et à diverses saisons.

Chasque nation a des opinions particulieres touchant leur usage, et des lois et formes de s'en servir, toutes diverses; et, selon mon experience, l'effect quasi pareil : le boire n'est aulcunement receu en Allemaigne; pour toutes maladies, ils se baignent, et sont à grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'aultre : en Italie, quand ils boivent neuf iours, ils s'en baignent pour le moins trente; et communement boivent l'eau mixtionnee d'aultres drogues, pour secourir son operation : on nous ordonne icy de nous promener pour la digerer; là, on les arreste au lict *[53] où ils l'ont prinse, iusques à ce qu'ils l'ayent vuidee, leur eschauffant continuellement l'estomach et les pieds : comme les Allemands ont de particulier de se faire generalement touts corneter *[54] et ventouser avecques

*[53] On retient les malades au lit, où ils ont bu l'eau, etc.

*[54] *Corneter* et *ventouser*, termes à peu-près synonymes. On dit maintenant *ventouser*; et *corneter* est tout-à-fait hors d'usage, quoiqu'on trouve encore dans nos dictionnaires modernes, *cornet à ventouser*.

scarification, dans le bain ; ainsin ont les Italiens leur *doccie* *55, qui sont certaines gouttieres de cette eau chaulde, qu'ils conduisent par des cannes *56, et vont baignant une heure le matin, et autant l'aprez disnee, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomach, ou aultre partie du corps à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies aultres differences de coustumes en chasque contree ; ou pour mieulx dire, il n'y a quasi aulcune ressemblance des unes aux aultres. Voilà comment cette partie de medecine, à laquelle seule ie me suis laissé aller, quoy-qu'elle soit la moins artificielle, si a elle sa bonne part de la confusion et incertitude qui se veoid partout ailleurs en cet art. Les poëtes disent tout ce qu'ils veulent avecques plus d'emphase et de grace, tesmoings ces deux epigrammes,

> Alcon hesterno signum Iovis attigit : ille,
> Quamvis marmoreus, vim patitur medici.
> Ecce hodiè, iussus transferri ex æde vetustâ,
> Effertur, quamvis sit deus atque lapis [49] :

et l'aultre,

> Lotus nobiscum est, hilaris cœnavit ; et idem
> Inventus manè est mortuus Andragoras.

---

49 « Le médecin Alcon toucha hier la statue de Jupiter ; et, tout marbre qu'il est, Jupiter a éprouvé la vertu du médecin : aujourd'hui on le tire de son vieux temple ; et, quoiqu'il soit dieu et pierre, on va l'enterrer ». Auson. Ep. LXXIV.

*55 Leurs douches.

*56 Des canelles ou tuyaux.

Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris?
In somnis medicum viderat Hermocratem [50]:

sur quoy ie veulx faire deux contes :

Le baron de Caupene en Chalosse, et moy, avons en commun le droict de patronage d'un benefice qui est de grande estendue, au pied de nos montaignes, qui se nomme Lahontan. Il est des habitants de ce coing, ce qu'on dict de ceulx de la vallee d'Angrougne : ils avoient une vie à part, les façons, les vestements et les mœurs à part; regis et gouvernez par certaines polices et coustumes particulieres reçeues de pere en fils, auxquelles ils s'obligeoient sans aultre contraincte que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aulcun iuge voisin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire; aulcun advocat employé à leur donner advis, ny estrangier appellé pour esteindre leurs querelles, et n'avoit on iamais veu aulcun de ce destroict [*57] à l'aumosne : ils fuyoient les alliances et le commerce de l'aultre monde, pour n'alterer la pureté de leur police; iusques à ce, comme ils recitent, que l'un d'entre eulx, de la memoire de

---

50 « Hier, Andragoras se baigna avec nous, et soupa avec gaîté; et on l'a trouvé mort ce matin. Voulez-vous savoir, Faustinus, quelle est la cause d'une mort si subite? Il avait vu en songe le médecin Hermocrate. » Martial. L. VI, Epigr. 53.

*57 De cet endroit, de ce district.

leurs peres, ayant l'ame espoinçonnee d'une noble ambition, alla s'adviser, pour mettre son nom en credit et reputation, de faire l'un de ses enfants maistre Ieau, ou maistre Pierre, et l'ayant faict instruire à escrire en quelque ville voisine, en rendit enfin un beau notaire de village. Cettuy cy, devenu grand *58, commencea à desdaigner leurs anciennes coustumes, et à leur mettre en teste la pompe des regions de deçà : le premier de ses comperes à qui on escorna une chevre, il luy conseilla d'en demander raison aux iuges royaux d'autour de là; et de cettuy cy à un aultre, iusques à ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de cette corruption, ils disent qu'il en surveint incontinent un'aultre de pire consequence, par le moyen d'un medecin à qui il print envie d'espouser une de leurs filles et de s'habituer parmy eulx. Cettuy cy commencea à leur apprendre premierement le nom des fiebvres, des rheumes et des apostumes, la situation du cœur, du foye et des intestins, qui estoit une science iusques lors tresesloignee de leur cognoissance; et, au lieu de l'ail, de quoy ils avoient apprins à chasser toutes sortes de maulx, pour aspres et extremes qu'ils feussent, il les accoustuma, pour une toux ou pour un morfondement *59, à prendre les

---

*58 Ou *Monsieur*, comme il y a dans l'édit. in-4°. de 1588.

*59 Pour un refroidissement.

mixtions estrangieres, et commencea à faire traficque, non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que depuis lors seulement ils ont ápperceu que le serein leur appesantissoit la teste, que le boire, ayant chauld, apportoit nuisance, et que les vents de l'automne estoient plus griefs que ceulx du printemps; que depuis l'usage de cette medecine, ils se treuvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumees, et qu'ils apperceoivent un general deschet en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies. Voilà le premier de mes contes.

L'aultre est, qu'Avant ma subiection graveleuse *60, oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs, comme d'une manne celeste envoyee en ces derniers siecles pour la tutelle et conservation de la vie humaine, et en oyant parler à des gents d'entendement comme d'une drogue admirable et d'une operation infaillible; moy, qui ay tousiours pensé estre en bute à touts les accidents qui peuvent toucher tout aultre homme, prins plaisir en pleine santé à me garnir de ce miracle; et commanday chez moy qu'on me nourrist un bouc selon la recepte : car il fault que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'esté qu'on le retire, et qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperitifves, et à boire que du vin blanc. Ie me rendis de fortune chez moy le iour qu'il debvoit estre tué : on me veint dire

*60 Avant que je fusse sujet à la gravelle.

que mon cuisinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules qui se chocquoient l'une l'aultre parmy sa mangeaille. Ie feus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence, et feis ouvrir cette grosse et large peau. Il en sortit trois gros corps, legiers comme des esponges, de façon qu'il semble qu'ils soyent creux; durs, au demourant, par le dessus, et fermes, bigarrez de plusieurs couleurs mortes; l'un parfaict en rondeur, à la mesure d'une courte boule; les aultres deux, un peu moindres, ausquels l'arrondissement est imparfaict, et semble qu'il s'y acheminast. I'ay trouvé, m'en estant faict enquerir à ceulx qui ont accoustumé d'ouvrir de ces animaulx, que c'est un accident rare et inusité. Il est vraysemblable que ce sont des pierres cousines des nostres : et s'il est ainsi, c'est une esperance bien vaine aux graveleux, de tirer leur guarison du sang d'une beste qui s'en alloit elle mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion, et n'en altere sa vertu accoustumee, il est plustost à croire qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration et communication de toutes les parties : la masse agit toute entiere, quoyque l'une piece y contribue plus que l'aultre, selon la diversité des operations : parquoy il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce bouc, il y avoit quel-

que qualité petrifiante *[61]. Ce n'estoit pas tant pour la crainte de l'advenir, et pour moy, que i'estois curieux de cette experience; comme c'estoit, qu'il advient chez moi, ainsi qu'en plusieurs maisons, que les femmes y font amas de telles menues drogueries pour en secourir le peuple, usant de mesme recepte à cinquante maladies, et de telle recepte qu'elles ne prennent pas pour elles, et si triumphent en bons evenements *[62].

Au demourant, i'honore les medecins, non pas, suyvant le precepte, pour la necessité [51] (car à ce passage on en oppose un aultre du prophete reprenant le roy Asa d'avoir eu recours au medecin [52]), mais pour l'amour d'eulx mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aimez. Ce n'est pas à eulx que i'en veulx, c'est à leur art : et ne leur donne pas grand blasme de faire leur proufit de nostre sottise, car la plus part du monde faict ainsi; plu-

---

[51] *Honora medicum, propter necessitatem.* Eccle. c. XXXVIII, v. 1.

[52] *Nec in infirmitate suâ quæsivit Dominum, sed magis in medicorum arte confisus est.* II. Paralipomen. c. XVI, v. 12.

*[61] Montaigne ajoutait ici dans l'édit. in-4°. de 1588 : « Et si cette beste est subiecte à cette maladie, ie treuve qu'elle a esté mal choisie pour nous y servir de medicament. »

*[62] Et pourtant elles réussissent, dans quelques heureuses circonstances.

sieurs vacations *[63], et moindres, et plus dignes que la leur, n'ont fondement et appuy qu'aux abus publicques. Ie les appelle en ma compaignie quand ie suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en estre entretenu; et les paye comme les aultres. Ie leur donne loy *[64] de me commander de m'abrier chauldement, si ie l'ayme mieulx ainsi que d'un' aultre sorte: ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, de quoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le clairet *[65]; et ainsi de toutes aultres choses qui sont indifferentes à mon appetit et usage. I'entends bien que ce n'est rien faire pour eulx, d'autant que l'aigreur et l'estrangeté sont accidents de l'essence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades; pourquoy? parce qu'ils en haïssoient l'usage, sains: tout ainsi qu'un gentilhomme mon voisin s'en sert pour drogue tressalutaire à ses fiebvres, parce que de sa nature il en hait mortellement le goust.

Combien en voyons nous d'entre eulx estre de mon humeur? desdaigner la medecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre, et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à aultruy? Qu'est ce cela, si

---

*63 Professions.

*64 Je leur permets, leur *donne licence.*

*65 Ancien nom du vin de Bordeaux, que les Anglais lui ont conservé.

ce n'est abuser tout destrousseement *66 de nostre simplicité? car ils n'ont pas leur vie et leur santé moins chere que nous, et accommoderoient leurs effects à leur doctrine s'ils n'en cognoissoient eulx mesmes la faulseté.

C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrete soif de la guarison, qui nous aveugle ainsi : c'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle et maniable. La plus part pourtant ne croyent pas tant, comme ils souffrent; car ie les ois se plaindre, et en parler, comme nous : mais il se resolvent enfin : « Que feroy ie doncques » ? Comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede que la patience. Y a il aulcun de ceulx qui se sont laissez aller à cette miserable subiection, qui ne se rende egualement à toute sorte d'impostures ? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence de luy donner promesse de sa guarison ? Les Babyloniens portoient leurs malades en la place [53] : le medecin c'estoit le peuple; chascun des passants ayant, par humanité et civilité, à s'enquerir de leur estat, et, selon son experience, leur donner quelque advis salutaire [54]. Nous n'en faisons

---

[53] Hérodote, L. I.

[54] C'était une loi, dit Hérodote (*ibid.*), sagement établie : il n'était pas permis, ajoute-t-il, de passer près d'un malade, sans s'informer de la nature de sa maladie.

*66 Ouvertement.

gueres aultrement ; il n'est pas une simple femmelette de qui nous n'employons les barbotages et les brevets *67 : et, selon mon humeur, si i'avois à en accepter quelqu'une, i'accepterois plus volontiers cette medecine qu'aulcune aultre ; d'autant qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre. Ce qu'Homere et Platon disoient [55] des Aegyptiens, qu'ils estoient touts medecins, il se doibt dire de touts peuples : il n'est personne qui ne se vante de quelque recepte, et qui ne la hazarde sur son voisin, s'il l'en veult croire. I'estois, l'aultre iour, en une compaignie, où ie ne sais qui de ma confrairie apporta la nouvelle d'une sorte de pilulles compilees de cent et tant d'ingredients, de compte fait : il s'en esmeut une feste et une consolation singuliere ; car quel rochier soultiendroit l'effort d'une si nombreuse batterie ? I'entends toutesfois, par ceulx qui l'essayerent, que la moindre petite grave *68 ne daigna s'en esmouvoir.

Ie ne me puis desprendre *69 de ce papier, que ie n'en die encores ce mot, sur ce qu'ils nous donnent,

---

[55] Hom. *Odyss.* L. IV, v. 231 ; et Plutarque, *Que les bêtes brutes usent de la raison*, c. VI.

*67 Les *marmotages* magiques et les *amulettes*. Le mot *brevet* se retrouve en ce sens, dans ce même chapitre, et y sera plus amplement expliqué.

*68 Le moindre petit gravier.

*69 Je ne me puis détacher de ce papier. — C'est-à-dire, je ne puis quitter ce sujet.

pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'experience qu'ils ont faicte: La plus part, et, ce crois ie, plus des deux tiers des vertus medicinales, consistent en la quinteessence ou proprieté occulte des simples, de laquelle nous ne pouvons avoir aultre instruction que l'usage; car quinteessence n'est aultre chose qu'une qualité de laquelle par nostre raison nous ne sçavons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque daimon, ie suis content [*70] de les recevoir, car quant aux miracles ie n'y touche iamais; ou bien encores les preuves qui se tirent des choses qui pour aultre consideration tumbent souvent en nostre usage, comme si en la laine de quoy nous avons accoustumé de nous vestir il s'est trouvé par accident quelque occulte proprieté dessiccatifve qui guarisse les mules au talon, et si au raifort que nous mangeons pour la nourriture il s'est rencontré quelque operation aperitifve: Galen recite qu'il adveint à un ladre de recevoir guarison par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune une vipere s'estoit coulee dans le vaisseau. Nous trouvons en cet exemple le moyen et une conduicte vraysemblable à cette experience, comme aussi en celles ausquelles les medecins disent avoir esté acheminez par l'exemple d'aulcunes bestes: mais en la plus part des aultres experiences à quoy ils disent avoir

---

*70 Je me contente de les recevoir.

esté conduicts par la fortune, et n'avoir eu aultre guide que le hazard, ie treuve le progrez de cette information incroyable. I'imagine *71 l'homme, regardant autour de luy le nombre infiny des choses, plantes, animaulx, metaulx; ie ne sçais par où luy faire commencer son essay : et, quand sa premiere fantasie se iectera sur la corne d'un elan, à quoy il fault prester une creance bien molle et aysee *72, il se treuve encores autant empesché en sa seconde operation ; il luy est proposé tant de maladies et tant de circonstances, qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce poinct où doibt ioindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son latin; et avant qu'il ayt trouvé, parmy cette infinité de choses, que c'est cette corne; parmy cette infinité de maladies, *73 l'epilepsie ; tant de complexions, au melancholique ; tant de saisons, en hyver ; tant de nations, au François; tant d'aages,

*71 Je suppose.

*72 Voici comme, en étendant un peu cette fin de phrase, elle peut devenir plus claire : « ... à la vertu de laquelle il faut prêter une croyance bien souple et bien facile ; il se trouve également embarrassé pour savoir dans quel cas, et à quelle maladie il peut faire l'application de ce remède ».

73* Sous entendu *que c'est*. — Ajoutez les mêmes mots en pareille circonstance, dans tout le reste de la phrase, par exemple : « Parmi tant de complexions, que c'est au mélancolique ; parmi tant de saisons, que c'est en hiver ;... que c'est au français », etc.

en la vieillesse; tant de mutations celestes, en la conionction de Venus et de Saturne; tant de parties du corps, au doigt : à tout cela n'estant guidé ny d'argument, ny de coniecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il fauldroit que ce feust par une fortune parfaictement artificielle, reglee et methodique. Et puis, quand la guarison feut faicte, comment se peult il asseurer que ce ne feust Que le mal feust arrivé à sa periode? ou Un effect du hazard? ou L'operation de quelque aultre chose qu'il eust ou mangé, ou beu, ou touché ce iour là? ou Le merite des prieres de sa mere grand[56]? Dadvantage, quand cette preuve auroit esté parfaicte, combien de fois feut elle reïteree? et cette longue cordee de fortunes et de rencontres, r'enfilee? pour en conclure une regle? Quand elle sera conclue, par qui est ce? De tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences, le sort aura il rencontré à poinct nommé l'un de ceulx cy? Quoy, si un aultre, et si cent aultres ont faict des experiences contraires? A l'adventure y verrions nous quelque lumiere, si touts les iugements et raisonnements des hommes nous estoient cogneus : mais que trois tesmoings et trois docteurs regentent l'humain genre, ce n'est pas la raison; il fauldroit que l'hu-

---

[56] On sent bien, sans qu'il soit besoin d'en avertir, que c'est ici une ironie.

maine nature les eust deputez et choisis, et qu'ils feussent declarez nos syndics par expresse procuration.

À MADAME DE DURAS.

Madame, vous me trouvastes sur ce pas *74 dernierement que vous me veinstes veoir. Parce qu'il pourra estre que ces inepties se rencontreront quelquesfois entre vos mains, ie veulx aussi qu'elles portent tesmoignage que l'aucteur se sent bien fort honoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y recognoistrez ce mesme port et ce mesme air que vous avez veu en sa conversation. Quand i'eusse peu prendre quelque aultre façon que la mienne ordinaire, et quelque aultre forme plus honorable et meilleure, ie ne l'eusse pas faict; car ie ne veulx tirer de ces escripts, sinon qu'ils me representent à vostre memoire, au naturel. Ces mesmes conditions et facultez, que vous avez practiquées et recueillies, madame, avecques beaucoup plus d'honneur et de courtoisie qu'elles ne meritent, ie les veulx loger, mais sans alteration et changement, en un corps solide qui puisse durer quelques annees, ou quelques iours aprez moy, où vous les retouverez, quand il vous plaira vous en refreschir la memoire, sans prendre aultrement la peine de vous en souvenir; aussi ne le valent elles pas : ie desire que vous conti-

74* Sur ce passage, sur ce sujet.

nuez en moy la faveur de vostre amitié, par ces mesmes qualitez par le moyen desquelles elle a esté produicte.

Ie ne cherche aulcunement qu'on m'aime et estime mieulx, mort, que vivant : l'humeur de Tibere est ridicule, et commune pourtant, qui avoit plus de soing d'estendre sa renommee à l'advenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable et agreable aux hommes de son temps [57]. Si i'estois de ceulx à qui le monde peult debvoir louange, ie l'en quitterois pour la moitié, et qu'il me la payast d'advance; qu'elle se hastast et ammoncelast tout autour de moy, plus espesse qu'alongee, plus pleine que durable; et qu'elle s'esvanouïst hardiement quand et ma cognoissance, et que ce doulx son ne touchera plus mes aureilles [58]. Ce seroit une sotte humeur d'aller à cette heure que ie suis prest d'abandonner le commerce des hommes, me produire à eulx par une nouvelle recommendation.

Ie ne fois nulle recepte des biens que ie n'ay pu employer à l'usage de ma vie. Quel que ie soye, ie le veulx estre ailleurs qu'en papier : mon art et mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy mesme; mes estudes, à m'apprendre à faire, non pas à

---

57 *Quippe illi non perinde curæ gratia præsentium, quàm in posteros ambitio.* Tacite, *Annal.* L. VI, c. XLVI.

58 Ce passage prouve que Montaigne voulait jouir de sa réputation pendant sa vie, et qu'en fait de louanges, il aimait *le comptant.* Mais quand on aime tant à être loué pendant sa vie, on ne peut pas être aussi indifférent qu'il veut le paraître,

escrire. I'ay mis touts mes efforts à former ma vie; voylà mon mestier et mon ouvrage : ie suis moins faiseur de livres, que de nulle aultre besongne. I'ai desiré de la suffisance, pour le service de mes commoditez presentes et essentielles, non pour en faire magasin et reserve à mes heritiers. Qui a de la valeur *[75], si le fasse paroistre en ses mœurs, en ses propos ordinaires, à traicter l'amour, ou des querelles; au ieu, au lict, à la table, à la conduicte de ses affaires, et œconomie de sa maison : ceulx que ie veois faire des bons livres soubs des meschantes chausses, eussent premierement faict leurs chausses, s'ils m'en eussent creu : demandez à un Spartiate s'il aime mieulx estre bon rhetoricien, que bon soldat; non pas moy *[76], que bon cuisinier si ie n'avois qui m'en servist. Mon Dieu! madame, que ie haïrois une telle recommendation, d'estre habile homme, par escript; et

---

aux éloges de la postérité. L'éloge présent est un gage, en général assez sûr, de l'éloge à venir, et quand on a des droits légitimes au premier, on ne doit pas craindre d'être privé du second; et c'est bien à cet égard qu'il est vrai de dire que le présent est gros de l'avenir. Au reste, Montaigne dit nettement ailleurs, « qu'il ne se jette au monde, que pour la part qu'il en tire et qu'au partir de là, il l'en quitte. » (*Voyez* le ch. II du L. III). — N.

75* Du mérite.

*76 Ne le demandez pas à moi, qui aimerais mieux n'être que bon cuisinier, si, etc.

estre un homme de neant et un sot, ailleurs : i'aime mieulx encores estre un sot, et icy, et là, que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur. Aussi il s'en fault tant que i'attende *77 à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que ie ferois beaucoup si ie n'y en perds point de ce peu que i'en avois acquis ; car, oultre ce que cette peincture morte et muette desrobbera à mon estre naturel, elle ne se rapporte pas à mon meilleur estat, mais beaucoup descheu de ma premiere vigueur et alaigresse, tirant sur le flestri et le rance : ie suis sur le fond du vaisseau qui sent tantost le bas et la lie.

Au demourant, madame, ie n'eusse pas osé remuer si hardiement les mysteres de la medecine, attendu le credit que vous et tant d'aultres lui donnez, si ie n'y eusse esté acheminé par ses aucteurs mesmes. Ie crois qu'ils n'en ont que deux anciens latins, Pline et Celsus : si vous les voyez quelque iour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art, que ie ne fois ; ie ne fois que la pincer, ils l'esgorgent. Pline se mocque entre aultres choses, de quoy, quand ils sont au bout de leur chorde *78, ils ont inventé cette belle desfaicte, de r'envoyer les malades, qu'ils ont agitez et tormentez, pour neant, de leurs drogues et regimes, les uns au secours des vœux et

*77 Que je prétende.

*78 Ou de leur latin, comme dans l'édit. in-4°. de 1588.

miracles, les aultres aux eaux chauldes [59]. (Ne vous courroucez pas, madame, il ne parle pas de celles de deçà qui sont soubs la protection de vostre maison et toutes Gramontoises [*79]). Ils ont une tierce desfaicte, pour nous chasser d'auprez d'eulx, et se descharger des reproches que nous leur pouvons faire du peu d'amendement à nos maulx qu'ils ont eu si long temps en gouvernement qu'il ne leur reste plus aulcune invention à nous amuser, c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque aultre contree. Madame, en voilà assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel ie m'estois destourné pour vous entretenir.

Ce feut, ce me semble, Pericles, lequel estant enquis comme il se portoit : « Vous le pouvez, feit il, iuger par là », en montrant des brevets [*80] qu'il avoit, attachez au col et au bras [60]. Il vouloit inferer qu'il

---

[59] Je crois que Montaigne a ici en vue un passage de Pline, qui se trouve L. XXIX, c. I, et qui commence par ces mots : *Ne fæcem quidem aut inscitiam ejus turbæ arguamus*, etc.

[60] Plutarque, *Vie de Périclès*, c. XXIV.

[*79] Dépendantes de la maison de Grammont.

[*80] Ici *brevet* signifie ce que les Latins appelaient *amuletum*, préservatif contre le poison, les enchantemens, etc. *qu'on attachait*, dit Nicot, *au cou, au poignet, ou autre partie du corps.* En se désabusant de la *chose*, on en a presque perdu le nom.

estoit bien malade, puisqu'il en estoit venu iusques là d'avoir recours à choses si vaines, et de s'estre laissé equipper en cette façon. Ie ne dis pas que ie ne puisse estre emporté un iour à cette opinion ridicule de remettre ma vie et ma santé à la mercy et gouvernement des medecins; ie pourray tumber en cette resverie; ie ne me puis respondre de ma fermeté future : mais lors aussi, si quelqu'un s'enquiert à moy comment ie me porte, ie lui pourray dire, comme Pericles : « Vous le pouvez iuger par là », montrant ma main chargee de six dragmes d'opiate. Ce sera un bien evident signe d'une maladie violente; i'auray mon iugement merveilleusement desmanché : si l'impatience et la frayeur gaignent cela sur moy, on en pourra conclure une bien aspre fiebvre en mon ame.

I'ai prins la peine de plaider cette cause que i'entends assez mal, pour appuyer un peu et conforter la propension naturelle contre les drogues et practique de nostre medecine, qui s'est derivee *81 en moy par mes ancestres, afin que ce ne feust pas seulement une inclination stupide et temeraire, et qu'elle eust un peu plus de forme; aussi, que ceulx qui me veoient si ferme contre les exhortements et menaces qu'on me faict quand mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastreté; ou qu'il y ayt quelqu'un si fascheux, qui iuge encores que ce soit quel-

---

*81 Qui m'a été transmise par mes ancêtres.

que aiguillon de gloire : ce seroit un desir bien assené *[82] de vouloir tirer honneur d'une action qui m'est commune avec mon iardinier et mon muletier! Certes ie n'ay point le cœur si enflé ni si venteux, qu'un plaisir solide, charnu et moelleux, comme la santé, ie l'allasse eschanger pour un plaisir imaginaire, spirituel et aeré : la gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetee à un homme de mon humeur, si elle luy couste trois bons accez de cholique. La santé, de par Dieu! Ceulx qui aiment nostre medecine peuvent avoir aussi leurs considerations bonnes, grandes et fortes; ie ne hais point les fantasies contraires aux miennes [61] : il s'en fault tant que ie m'effarouche de veoir de la discordance de mes iugements à ceulx d'aultruy, et que ie me rende incompatible à la societé des hommes pour estre d'aultre sens et party que le mien, qu'au rebours, comme c'est la plus generale façon que nature aye suyvy, que

---

*[82] Montaigne, qui parle ironiquement ici, veut dire que *de vouloir se faire honneur d'une action qui lui est commune avec son jardinier et son muletier, ce serait un désir fort mal placé.* — *Assener* signifie proprement *porter un coup où l'on a dessein de frapper.* Montaigne, dit Coste, l'emploie ici d'une manière fort singulière; et peut-être est-il le premier qui se soit avisé de dire, *un désir bien ou mal assené.*

[61] Ce passage peut servir de réponse à ceux qui prétendent que Montaigne était difficile à vivre, et qu'il souffrait avec peine la contradiction en conversation. — N.

la variété, et plus aux esprits qu'aux corps, d'autant qu'ils sont de substance plus soupple et susceptible de plus de formes, ie treuve bien plus rare de veoir convenir nos humeurs et nos desseings. Et ne feut iamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains : leur plus universelle qualité, c'est la diversité [62].

---

62 Voyez ce qu'il dit encore à ce sujet, L. III, c. II et XI.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER *.

De l'utile et de l'honneste.

SOMMAIRE. — La perfidie est si odieuse, que les hommes les plus méchans ont souvent refusé de l'employer, même pour leurs intérêts. — Telle est l'imperfection de la nature humaine, que des vices et des passions très-blâmables servent souvent de bases à d'éminentes vertus. La justice est souvent obligée d'avoir recours à la ruse, à la feinte. Montaigne, dans le peu d'affaires politiques, dont il a dû se mêler, a toujours cru devoir se montrer véridique et franc. — Quelque danger qu'il y ait à prendre un parti dans les troubles civils, il n'est ni beau ni honnête de rester neutre. Mais le plus souvent ce n'est pas leur conscience, leur conviction qui excite les hommes à se ranger de tel ou tel côté, c'est leur intérêt. Il en est qui trahissent les deux partis, en feignant tour-à-tour d'embrasser leur cause. Rien n'empêche de se conduire avec modération et justice envers l'un, comme envers l'autre. C'est ainsi qu'agissait Montaigne. Il disait à tous sincèrement ce qu'il pensait, ne cherchait point à surprendre leurs secrets, etc. Il s'est toujours senti peu d'aptitude aux affaires publiques; aussi s'en est-il *dépris* de bonne heure. — Il y a une justice naturelle, universelle, bien plus parfaite que la justice spéciale, c'est-à-dire, que la justice qui est en usage dans chaque nation : celle-ci semble

* Ce chapitre est très-beau, et mérite d'être lu avec beaucoup d'attention. Il est d'ailleurs assez difficile à entendre. Montaigne y parle de sa conduite avec les deux partis, durant les guerres civiles. — N. — Dans les circonstances où nous nous trouvons, il doit acquérir un nouveau degré d'intérêt.

autoriser plusieurs actions vicieuses, lorsque le résultat en doit être utile : la trahison par exemple est utile, en quelques cas ; elle n'en est pas plus honnête. Aussi un traître est-il le plus souvent méprisé, et quelquefois puni même par ceux qu'il a servis. Si la trahison peut être excusable, c'est lorsqu'on l'oppose à une autre trahison. Quelquefois les princes sont obligés de violer leur parole, la foi promise : mais ces circonstances se présentent rarement ; et, pour les absoudre, il faut qu'ils aient agi par un motif d'utilité générale, bien reconnu, incontestable ; jamais pour leur intérêt particulier. — Il est un seul cas où l'on peut manquer à sa parole, c'est quand on a promis quelque chose d'inique et de criminel. Il est aussi des actions qu'un homme de bien ne peut pas se permettre, même pour le service de son roi, même pour le bien de son pays.

Exemples : Tibère.—Montaigne ; Hippérides et les Athéniens. — Gélon, tyran de Syracuse ; Morvilliers, évêque d'Orléans. — Phillipides et Lysimaque. — L'indien Dandamys ; Rhescuporis et Cotys ; Pomponius Flaccus ; les rois d'Égypte ; Fabricius et le médecin de Pyrrhus ; Jaropèle, duc de Russie ; Antigone et les soldats d'Eumènes ; l'esclave de Sulpitius ; Clovis ; Mahomet II, la fille de Séjan. — Timoléon et le sénat de Corinthe ; le sénat romain ; Épaminondas ; César ; Marius ; un soldat de Pompée.

PERSONNE n'est exempt de dire des fadaises ; le malheur est de les dire curieusement *[1] :

Næ iste magno conatu magnas nugas dixerit [1].

---

[1] « Cet homme va me dire, avec grande emphase, de grandes balivernes ». Terent. *Heaut.* act. 3, sc. 5, v. 8.

*[1] Avec apprêt, avec recherche et prétention.

Cela ne me touche pas : les miennes m'eschappent aussi nonchalamment qu'elles le valent; d'où bien leur prend : ie les quitterois soubdain, à peu de coust qu'il y eust *[2]; et ne les achette ny les vends que ce qu'elles poisent : ie parle au papier, comme ie parle au premier que ie rencontre. Qu'il soit vray, voicy de quoy.

A qui ne doibt estre la perfidie detestable, puisque Tibere la refusa à si grand interest? On lui manda d'Allemaigne que, s'il le trouvoit bon, on le desferoit d'Ariminius *[3] par poison : c'estoit le plus puissant ennemy que les Romains eussent, qui les avoit si vilainement traictez soubs Varus, et qui seul empeschoit l'accroissement de sa domination en ces contrees là. Il feit response, « que le peuple Romain avoit accoustumé de se venger de ses ennemis par voye ouverte, les armes en main; non par fraude et en cachette [2] » : il quitta l'utile pour l'honneste. C'estoit, me direz vous, un affronteur : Ie le crois; ce n'est pas grand miracle, à gents de sa profession [3] : mais la con-

---

[2] *Non fraude, neque occultis, sed palàm et armatum, populum romanum hostes suos ulcisci.* Tacit. *Annal.* L. II, c. LXXXVIII.

[3] Montaigne fait ici, en peu de mots, la satire de tous les rois, ou plutôt il les peint tels qu'ils sont pour la plupart. — N.

*[2] Pour peu qu'elles me coûtassent.

*[3] Ou plutôt *Arminius*, comme on le voit par Tacite, *Annal.* L. II, c. LXXXVIII. — N.

fession de la vertu ne porte pas moins en la bouche de celuy qui la hayt; d'autant que la verité la luy arrache par force, et que s'il ne la veult recevoir en soy, au moins il s'en couvre pour s'en parer.

Nostre bastiment, et public et privé, est plein d'imperfection : mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité mesme; rien ne s'est ingeré en cet univers, qui n'y tienne place opportune. Nostre estre est cimenté de qualitez maladifves : l'ambition, la ialousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le desespoir, logent en nous, d'une si naturelle possession, que l'image s'en recognoist aussi aux bestes; voire et la cruauté, vice si desnaturé, car, au milieu de la compassion, nous sentons au dedans ie ne sçais quelle aigre doulce poincte de volupté, maligne à veoir souffrir aultruy, et les enfans la sentent :

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terra magnum alterius spectare laborem [4].

Desquelles qualitez qui osteroit les semences en l'homme destruiroit les fondamentales conditions de nostre vie. De mesme, en toute police, il y a des offices necessaires, non seulement abiects, mais encores vicieux : les vices y treuvent leur reng, et s'emploient à la cousture de nostre liaison, comme les venins à

[4] « Lorsque les vents bouleversent les mers, il est doux de contempler du rivage le péril des malheureux battus par la tempête ». Lucret. L. II, v. 1.

la conservation de nostre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils nous font besoing, et que la necessité commune efface leur vraye qualité, il fault laisser iouer cette partie aux citoyens plus vigoreux et moins craintifs, qui sacrifient leur honneur et leur conscience, comme ces aultres anciens sacrifierent leur vie pour le salut de leur pays; nous aultres, plus foibles, prenons des rooles et plus aysez et moins hazardeux. Le bien public requiert qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre : resignons cette commission à gents plus obeïssants et plus soupples.

Certes i'ay eu souvent despit de veoir des iuges attirer, par fraude et faulses esperances de faveur ou pardon, le criminel à descouvrir son faict, et y employer la piperie et l'impudence. Il serviroit bien à la iustice, et à Platon mesme qui favorise cet usage, de me fournir d'aultres moyens plus selon moy : c'est une iustice malicieuse; et ne l'estime pas moins blecee par soy mesme que par aultruy. Ie respondis, n'y a pas long temps, qu'à peine trahirois ie le prince pour un particulier; qui serois tresmarry de trahir aulcun particulier pour le prince : et ne hais pas seulement à piper, mais ie hais aussi qu'on se pipe en moy; ie n'y veulx pas seulement fournir de matiere et d'occasion.

En ce peu que i'ay eu à negocier entre nos princes, en ces divisions et subdivisions qui nous deschirent

auiourd'huy, i'ay curieusement evité qu'ils se mesprinsent en moy, et s'enferrassent en mon masque *4. Les gents du mestier se tiennent les plus couverts, et se presentent et contrefont les plus moyens et les plus voysins qu'ils peuvent *5 : moy, ie m'offre par mes opinions les plus vifves, et par la forme plus mienne; tendre negociateur, et novice, qui aime mieulx faillir à l'affaire, qu'à moy. C'a esté pourtant, iusques à cette heure, avecques telle heur (car certes la fortune y a principale part), que peu ont passé de main à aultre avecques moins de souspeçon, plus de faveur et de privauté. I'ay une façon ouverte, aysee à s'insinuer, et à se donner credit aux premieres accointances. La naïfveté et la verité pure, en quelque siecle que ce soit, treuvent encores leur opportunité et leur mise. Et puis de ceulx là est la liberté peu suspecte et peu odieuse, qui besongnent sans aulcun leur interest *6; et qui peuvent veritablement employer la response de Hyp-

---

*4 Et engageassent la pointe de leur lance ou de leur épée dans mon masque. — C'est une métaphore empruntée de l'usage où étaient ceux qui combattaient dans les joûtes et tournois, de se couvrir le visage d'un masque de fer, percé de trous.

*5 Contrefont la plus parfaite neutralité, et se montrent les plus amis qu'ils peuvent, les plus dévoués aux intérêts de ceux avec qui ils traitent.

*6 Qui négocient sans aucun intérêt de leur part.

perides aux Atheniens se plaignants de l'aspreté de son parler : « Messieurs, ne considerez pas si ie suis libre ; mais si ie le suis sans rien prendre, et sans amender par là mes affaires [5] ». Ma liberté m'a aussi ayseement deschargé du souspeçon de feinctise, par sa vigueur, n'espargnant rien à dire, pour poisant et cuisant qu'il feust, ie n'eusse peu dire pis, absent, et qu'elle a une montre apparente de simplesse et de nonchalance. Ie ne pretends aultre fruict en agissant, que d'agir ; et n'y attache longues suittes et propositions : chasque action faict particulierement son ieu ; porte s'il peult *7.

Au demourant, ie ne suis pressé de passion, ou hayneuse, ou amoureuse, envers les grands ; n'y n'ay ma volonté garotee d'offense ou d'obligation particuliere [6]. Ie regarde nos roys, d'une affection simplement legitime et civile, ny esmeue ny desmeue *8 par interest privé, de quoy ie me sçais bon gré : la cause generale et iuste ne m'attache non plus, que moderee-

---

[5] Plutarque, *De la différence du flatteur d'avec l'ami*, c. XXIV.

[6] Montaigne dit ici aussi énergiquement dans sa langue que Tacite dans la sienne, qu'il n'avait reçu des grands, ni bienfaits, ni offenses. *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.* Tacit. *Histor.* L. I, cap. I.

*7 Le coup porte, s'il peut.

*8 Ni excitée, ni ralentie par un intérêt particulier.

ment et sans fiebvre; ie ne suis pas subiect à ces hypotheques et engagements penetrants et intimes. La cholere et la hayne sont au delà du debvoir de la iustice; et sont passions servant seulement à ceulx qui ne tiennent pas assez à leur debvoir par la raison simple : *Utatur motu animi, qui uti ratione non potest* [7]. Toutes intentions legitimes et equitables sont d'elles mesmes equables et temperees; sinon, elles s'alterent en seditieuses et illegitimes : c'est ce qui me faict marcher par tout la teste haulte, le visage et le cœur ouvert. A la verité, et ne crainds point de l'advouer, ie porterois facilement au besoing une chandelle à sainct Michel, l'aultre à son serpent, suyvant le desseing de la vieille : ie suyvray le bon parti iusques au feu, mais exclusifvement si ie puis : que Montaigne s'engouffre quand et la ruyne publicque, si besoing est; mais, s'il n'est pas besoing, ie sçauray bon gré à la fortune qu'il se sauve; et autant que mon debvoir me donne de chorde, ie l'employe à sa conservation. Feut ce pas Atticus, lequel se tenant au iuste party, et au party qui perdit, se sauva, par sa moderation, en cet universel naufrage du monde, parmy tant de mutations et diversitez [8]? Aux hommes, comme

---

7 « Que celui qui ne peut pas prendre la raison pour guide, s'abandonne à la fougue de ses passions ». Cic. *Tusc. quæst.*, L. IV, c. XXV.

8 Cornélius Népos, *Vie d'Atticus*, c. VI.

luy, privez, il est plus aysé; et en telle sorte de besongne, ie treuve qu'on peult iustement n'estre pas ambitieux à s'ingerer et convier soy mesme.

De se tenir chancelant et mestis, de tenir son affection immobile et sans inclination, aux troubles de son païs et en une division publicque, ie ne le treuve ny beau, ny honneste : *ea non media, sed nulla via est, velut eventum expectantium quò fortunæ consilia sua applicent* [9]. Cela peult estre permis envers les affaires des voisins; et Gelon, tyran de Syracuse, suspendit ainsi son inclination, en la guerre des Barbares contre les Grecs, tenant un'ambassade à Delphes, à tout des presents, pour estre en eschauguette [*9] à veoir duquel costé tumberoit la fortune, et prendre l'occasion à poinct, pour le concilier [*10] au victorieux [10] : ce seroit une espece de trahison, de

[9] « Ce n'est pas prendre le chemin du milieu, c'est n'en prendre aucun : ainsi font ceux qui attendent l'événement, afin de passer dans le parti qu'a favorisé la fortune ». Tite-Live, L. XXXII, c. xxi. — D'un fait particulier, dit Coste, Montaigne a trouvé l'art de tirer une maxime générale, en changeant un peu les paroles de l'auteur.

[10] Hérodote, L. VII.

[*9] En sentinelle. — *Eschauguette*, dit Nicot, *se prend tant pour le lieu que pour l'action même de faire sentinelle.*

[*10] Pour le mettre d'accord, faire alliance avec les victorieux. — *Concilier*, en ce sens, est purement latin.

le faire aux propres et domestiques affaires, ausquelles necessairement il fault prendre party par application de desseing : mais de ne s'embesongner point, à homme qui n'a ny charge, ny commandement exprez qui le presse, ie le treuve plus excusable (et si ne practique *[11] pour moy cette excuse) qu'aux guerres estrangieres, desquelles pourtant, selon nos loix, ne s'empesche qui ne veult : toutesfois ceulx encores qui s'y engagent tout à faict, le peuvent avecques tel ordre et attrempance *[12], que l'orage debvra couler par dessus leur teste, sans offense. N'avions nous pas raison de l'esperer ainsi du feu evesque d'Orleans, sieur de Morvilliers? Et i'en cognois, entre ceulx qui y ouvrent *[13] valeureusement à cette heure, de mœurs ou si equables, ou si doulces *[14], qu'ils seront pour demeurer debout, quelque iniurieuse mutation et cheute que le ciel nous appreste. Ie tiens que c'est aux rois proprement de s'animer contre les rois ; et me mocque de ces esprits qui de gayeté de cœur se presentent à querelles si disproportionnees : car on ne prend pas querelle particuliere

---

*[11] Et pourtant je ne me sers point pour moi de cette excuse.

*[12] Modération. — *Attrempé* et *modéré*, temperatus, moderatus; *attrempance*, temperantia. Nicot.

*[13] Qui y travaillent.

*[14] Avec une telle égalité et douceur de mœurs.

avecques un prince, pour marcher *[15] contre luy ouvertement et courageusement pour son honneur et selon son debvoir; s'il n'aime un tel personnage, il faict mieulx, il l'estime : et notamment, la cause des loix, et deffense de l'ancien estat, a tousiours cela, que ceulx mesme qui pour leur desseing particulier le troublent, en excusent les deffenseurs, s'ils ne les honorent.

Mais il ne fault pas appeler debvoir, comme nous faisons touts les iours, une aigreur et une intestine aspreté qui naist de l'interest et passion privee; ny courage, une conduicte traistresse et malicieuse : ils nomment zele, leur propension vers la malignité et violence; ce n'est pas la cause qui les eschauffe, c'est leur interest; il attisent la guerre, non parce qu'elle est iuste, mais parce que c'est guerre.

Rien n'empesche qu'on ne se puisse comporter commodement entre des hommes qui se sont ennemis, et loyalement : conduisez vous y d'une, sinon partout eguale affection (car elle peult souffrir differentes mesures), mais au moins temperee, et qui ne vous engage tant à l'un, qu'il puisse tout requerir de vous : et vous contentez aussi d'une moyenne mesure de leur grace; et de couler en eau trouble, sans y vouloir pescher.

L'aultre maniere de s'offrir de toute sa force à

---

*[15] Quoiqu'on marche.

ceulx là et à ceulx cy tient encores moins de la prudence que de la conscience. Celuy envers qui vous en trahissez un, duquel vous estes pareillement bien venu, sçait il pas que de soy vous en faictes autant à son tour? il vous tient pour un meschant homme; ce pendant il vous oit, et tire de vous, et faict ses affaires de vostre desloyauté: car les hommes doubles sont utiles, en ce qu'ils apportent; mais il se fault garder qu'ils n'emportent que le moins qu'on peult.

Ie ne dis rien à l'un, que ie ne puisse dire à l'aultre, à son heure, l'accent seulement un peu changé; et ne rapporte que les choses ou indifferentes, ou cogneues, ou qui servent en commun. Il n'y a point d'utilité pour laquelle ie me permette de leur mentir. Ce qui a esté fié à mon silence, ie le cele religieusement; mais ie prends à celer le moins que ie puis: c'est une importune garde du secret des princes, à qui n'en a que faire. Ie presente volontiers ce marché, Qu'ils me fient peu; mais qu'ils se fient hardiement de ce que ie leur apporte. I'en ay tousiours plus sceu que ie n'ay voulu. Un parler ouvert ouvre un aultre parler, et le tire hors, comme faict le vin et l'amour. Philippides respondit sagement, à mon gré, au roy Lysimachus qui luy disoit, « Que veulx tu que ie te communique de mes biens »? « Ce que tu vouldras, pourveu que ce ne soit de tes secrets [11] ». Ie veois que chascun se mutine si on luy cache le fonds des af-

[11] Plutarque, *De la Curiosité*, c. IV.

faires ausquelles on l'employe, et si on luy en a desrobbé quelque arriere sens ; pour moy, ie suis content qu'on ne m'en die non plus qu'on veult *[16] que i'en mette en besongne : et ne desire pas que ma science oultrepasse et contraigne ma parole [12]. Si ie doibs servir d'instrument de tromperie, que ce soit au moins saufve ma conscience; ie ne veulx estre tenu serviteur ny si affectionné, ny si loyal, qu'on me treuve bon à trahir personne : qui est infidele à soy mesme, l'est excusablement à son maistre. Mais ce sont princes, qui n'acceptent pas les hommes à moitié, et mesprisent les services limitez et conditionnez : Il n'y a remede : ie leur dis franchement mes bornes; car esclave, ie ne le doibs estre que de la raison, encores ne puis ie bien en venir à bout. Et eulx aussi ont tort d'exiger d'un homme libre telle subiection à leur service et telle obligation, que de celuy qu'ils ont faict et acheté, ou duquel la fortune tient particulierement et expressement à la leur. Les loix m'ont osté de grand'peine, elles m'ont choisi party, et donné un maistre : toute aultre superiorité et obligation doibt estre relatifve à celle là, et retrenchee. Si n'est ce pas

---

[12] Voyez la raison qu'il en donne ci-dessous dans le chapitre v (six à sept pages après le commencement de ce long chapitre). Elle est très-sensée et fait beaucoup d'honneur à sa franchise et à sa droiture. Le passage commence par ces mots : *Je souffre peine à me feindre.*

*[16] Qu'on ne m'en dise rien de plus que ce qu'on veut, etc.

à dire, quand mon affection me porteroit aultrement, qu'incontinent i'y portasse la main : la volonté et les desirs se font loy eulx mesmes ; les actions ont à la recevoir de l'ordonnance publicque *[17]. Tout ce mien proceder est un peu bien dissonant à nos formes ; ce ne seroit pas pour produire grands effects, ny pour y durer : l'innocence mesme ne sçauroit à cette heure ny negocier entre nous sans dissimulation, ny marchander sans menterie ; aussi ne sont aulcunement de mon gibier les occupations publicques : ce que ma profession en requiert, ie l'y fournis en la forme que ie puis la plus privee. Enfant, on m'y plongea iusques aux aureilles, et il succedoit : si m'en desprins ie *[18] de belle heure. I'ay souvent depuis evité de m'en mesler, rarement accepté, iamais requis ; tenant le dos tourné à l'ambition, mais, sinon comme les tireurs d'aviron qui s'advancent ainsin à reculons, tellement toutesfois que, de ne m'y estre point embarqué, i'en suis moins obligé à ma

---

*[17] Toute cette phrase me paraît devoir être expliquée. Je l'entends ainsi : « Je ne veux pas dire pour cela que, quand mon affection me porterait vers un autre parti que celui que les lois m'ont choisi, je m'y livrasse incontinent. La volonté et les désirs ne se commandent point; ils ne reçoivent d'autre loi que celle qu'ils s'imposent à eux-mêmes : mais les actions doivent être soumises à l'ordonnance publique ; c'est d'elles qu'elles doivent recevoir la loi ».

*[18] Cependant, je m'en détachai de bonne heure.

resolution qu'à ma bonne fortune : car il y a des voyes, moins ennemies de mon goust, et plus conformes à ma portee, par lesquelles, si elle m'eust appellé aultresfois au service public et à mon advancement vers le credit du monde, ie sçais que i'eusse passé par dessus la raison de mes discours, pour la suyvre. Ceulx qui disent communement, contre ma profession, que, ce que i'appelle franchise, simplesse et naïfveté en mes mœurs, c'est art et finesse, et plustost prudence, que bonté; industrie, que nature; bon sens, que bonheur; me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ostent: mais certes ils font ma finesse trop fine; et qui m'aura suyvi et espié de prez, ie luy donray gaigné, s'il ne confesse qu'il n'y a point de regle en leur eschole qui sceust rapporter ce naturel mouvement *19, et maintenir une apparence de liberté et de licence, si pareille et inflexible, parmy des routes si tortues et diverses, et que toute leur attention et engin *20 ne les y sçauroit conduire. La voye de la verité est une et simple; celle du proufit particulier et de la commodité des affaires qu'on a en charge, double, ineguale et fortuite. I'ay veu souvent en usage ces liber-

*19 Je lui donnerai gain de cause, à moins qu'il ne confesse, qu'il lui serait impossible, avec tous les artifices de l'école à laquelle il tient, de contrefaire ce mouvement naturel qui distingue mon allure, etc.

*20 Leur esprit.

tez contrefaictes et artificielles, mais le plus souvent, sans succez : elles sentent volontiers leur asne d'Esope, lequel, par emulation du chien, veint à se iecter tout gayement, à deux pieds, sur les espaules de son maistre ; mais autant que le chien recevoit de caresses, de pareille feste, le pauvre asne en receut deux fois autant de bastonnades [13] : *id maximè quemque decet, quod est cuiusque suum maximè* [14]. Ie ne veulx pas priver la tromperie de son reng ; ce seroit mal entendre le monde : ie sçais qu'elle a servy souvent proufitablement, et qu'elle maintient et nourrit la plus part des vacations des hommes. Il y a des vices legitimes ; comme plusieurs actions, ou bonnes ou excusables, illegitimes.

La iustice en soy, naturelle et universelle, est aultrement reglee, et plus noblement, que n'est cette aultre iustice speciale, nationale, contraincte au besoing de nos polices : *Veri iuris germanæque iustitiæ solidam et expressam effigiem nullam tenemus ; umbrâ et imaginibus utimur* [15] : si que le sage Dandamys [16], oyant

---

[13] Voyez les Fables de La Fontaine, L. IV, Fable v.

[14] « Ce qui est le plus naturel à chacun, c'est ce qui lui sied le mieux ». Cic. *de Offic.*, L. I, c. XXXI.

[15] « Nous n'avons point de modèle solide et positif d'un véritable droit et d'une justice parfaite ; nous n'en avons qu'une ombre, qu'une image ». Cic. *de Offic.*, L. III, c. XVII.

[16] C'était un sage indien, qui vivait du tems d'Alexandre. *Voyez* Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. XX ; et Strabon, L. XV, qui l'appelle *Mandanis*.

reciter les vies de Socrates, Pythagoras, Diogenes, les iugea grands personnages en toute aultre chose, mais trop asservis à la reverence des loix, pour lesquelles auctoriser et seconder, la vraye vertu a beaucoup à se desmettre *[21] de sa vigueur originelle; et non seulement par leur permission plusieurs actions vicieuses ont lieu, mais encores à leur suasion : *ex senatusconsultis plebisquescitis scelera exercentur*[17]. Ie suys le langage commun, qui faict difference entre les choses utiles et les honnestes; si que, d'aulcunes actions naturelles, non seulement utiles, mais necessaires, il les nomme deshonnestes et sales.

Mais continuons nostre exemple de la trahison : Deux pretendants au royaume de Thrace[18] estoient tumbez en debat de leurs droicts; l'empereur[19] les empescha de venir aux armes : mais l'un d'eulx, soubs couleur de conduire un accord amiable par leur entreveue, ayant assigné son compaignon pour le festoyer en sa maison, le feit emprisonner et tuer[20]. La iustice requeroit que

---

[17] « Il est des crimes qui se commettent d'après des sénatus-consultes et des plébiscites ». Senec. epist. 95.

[18] *Rhescuporis* et *Cotys* : le premier, frère de *Rhemetalces*, dernier roi des Thraces; et le second, son fils. Tacit. *Annal.* L. II, c. LXV.

[19] Tibère.

[20] Tacite, *Annal.*, L. II, c. LXV.

*[21] A se relâcher.

les Romains eussent raison de ce forfaict; la difficulté en empeschoit les voyes ordinaires : ce qu'ils ne peurent legitimement sans guerre et sans hazard, ils entreprindrent de le faire par trahison; ce qu'ils ne peurent honnestement, ils le feirent utilement: à quoy se trouva propre un Pomponius Flaccus. Cettuy cy, soubs feinctes paroles et asseurances, ayant attiré cet homme dans ses rets, au lieu de l'honneur et faveur qu'il luy promettoit, l'envoya pieds et poings liez à Rome [21]. Un traistre y trahit l'aultre; contre l'usage commun, car ils sont pleins de desfiance, et est malaysé de les surprendre par leur art: tesmoing la poisante experience que nous venons d'en sentir [22].

Sera Pomponius Flaccus qui vouldra, et en est assez qui le vouldront; quant à moy, et ma parole et ma foy sont, comme le demourant, pieces de ce commun corps; leur meilleur effect, c'est le service public; ie tiens cela pour presupposé. Mais, comme si on me commandoit que ie prinsse la charge du pa-

---

[21] Tacite, *Annal.,* L. II, c. LXVII.

[22] Montaigne fait allusion à un trait de perfidie, qui date de l'époque même où il écrivait. Mais dans ce tems de corruption et de troubles, il y eut tant de traits de ce genre, qu'on ne peut deviner duquel il veut parler. Ne voulait-il point indiquer ici la feinte réconciliation qui eut lieu (en 1588, l'année même où il faisait imprimer à Paris le III[e]. livre des Essais), entre Catherine de Médicis, et Henri, duc de Guise, qui se trompaient l'un l'autre?...

lais et des plaids, ie respondrois, « Ie n'y entends rien »; ou la charge de conducteur de pionniers, ie dirois, « Ie suis appellé à un roolle plus digne » : de mesme, qui me vouldroit employer à mentir, à trahir, et à me pariurer, pour quelque service notable, non que *[22] d'assassiner ou empoisonner; ie dirois, « Si i'ay volé ou desrobbé quelqu'un, envoyez moy plustost en gallere ». Car il est loisible à un homme d'honneur de parler ainsi que feirent les Lacedemoniens, ayants esté desfaicts par Antipater, sur le poinct de leurs accords : « Vous nous pouvez commander des charges poisantes et dommageables, autant qu'il vous plaira; mais de honteuses et deshonnestes, vous perdrez vostre temps de nous en commander [23] ». Chascun doibt avoir iuré à soy mesme ce que les roys d'Aegypte faisoient solemnellement iurer à leurs iuges, « qu'ils ne se desvoyeroient de leur conscience, pour quelque commandement qu'eulx mesmes leur en feissent [24] ». A telles commissions il y a note evidente d'ignominie et de condamnation : et qui vous la donne, vous accuse; et vous la donne, si vous l'entendez bien, en charge et en peine. Autant que les affaires publicques s'amendent de vostre

---

[23] Plutarque, *Différence entre le flatteur et l'ami*, c. XXI.

[24] Plutarque, *Dits Notables des Rois*, vers le commencement. — Il serait à désirer que cet antique serment fût encore au moins la base de celui que prêtent nos juges et nos magistrats, entre les mains de l'autorité.

*[22] Comme aussi à assassiner.

exploict, autant s'en empirent les vostres; vous y faictes d'autant pis, que mieulx vous y faictes : et ne sera pas nouveau, ny à l'adventure sans quelque air de iustice, que celuy mesme vous en chastie, qui vous aura mis en besongne [25].

Si la perfidie peult estre en quelque cas excusable; lors seulement elle l'est, qu'elle s'employe à punir et trahir la perfidie. Il se treuve assez de trahisons, non seulement refusees, mais punies par ceulx en faveur desquels elles avoient esté entreprinses. Qui ne sçait la sentence de Fabricius à l'encontre du medecin de Pyrrhus [26]?

---

[25] *Scelerum ministros*, dit Tacite en parlant de Tibère, *ut perverti ab aliis nolebat*, *ita plerùmque satiatus*, *et oblatis in eamdem operam recentibus*, *veteres et prægraves adflixit*. Annal., L. IV, c. LXXI.

[26] De tous les auteurs que j'ai consultés sur ce trait d'histoire, Eutrope est le seul qui m'ait fait entendre ce que Montaigne dit ici de la sentence de Fabricius contre le médecin de Pyrrhus. Plutarque, Florus, Aulu-Gelle, Cicéron, Valère-Maxime se contentent de rapporter le fait que tout le monde connaît; et Plutarque et Aulu-Gelle, entre autres, citent la lettre que Fabricius écrivit, à ce sujet, à Pyrrhus. Mais Eutrope dit de plus que Fabricius fit charger de chaînes le médecin de Pyrrhus, et le lui renvoya ainsi lié, en l'instruisant de sa trahison. *Quem Fabricius vinctum reduci jussit ad dominum*, *Pyrrhoque dici quæ contrà caput ejus medicus spopondisset.* Vid. Eutrop., L. II, c. XIV. — C'est là *la sentence de Fabricius*, dont parle Montaigne. — N.

Mais cecy encores se treuve, que tel l'a commandee, qui l'a vengee rigoreusement sur celuy qu'il y avoit employé; refusant un credit et pouvoir si effrené, et desadvouant un servage et une obeïssance si abandonnee et si lasche. Iaropelc, duc de Russie, practiqua*[23] un gentilhomme de Hongrie, pour trahir le roy de Poloigne Boleslaus, en le faisant mourir, ou donnant aux Russiens moyen de luy faire quelque notable dommage. Cettuy cy s'y porta en galant homme *[24]; s'addonna, plus que devant, au service de ce roy, obteint d'estre de son conseil et de ses plus feaulx. Avecques ces advantages, et choisissant à poinct l'opportunité de l'absence de son maistre, il trahit *[25] aux Russiens Visilicie [27], grande et riche cité, qui feut entierement saccagee et arse *[26] par eulx, avec occision totale, non seulement des habitants d'icelle, de tout sexe et aage, mais de grand nombre de noblesse.

---

[27] *Vislicza*, ville de la haute-Pologne, dans le palatinat de Sandomir, appelée en latin *Vislicia*.

*[23] Gagna.

*[24] En habile homme. — *Galant homme*, scitus homo, *homme adroit, habile*. Nicot. Il se prend ici dans le même sens.

*[25] Il livra. — *Trahir*, en ce sens, est purement latin, *trahere*.

*[26] Brûlée. — *Arse*, du latin *arsa*. Montaigne qui parle presque toujours latin en français, ajoute, *avec occision totale*, pour dire : avec meurtre, avec massacre général.

de là autour qu'il y avoit assemblé à ces fins. Iaropelc, assouvy de sa vengeance et de son courroux qui pourtant n'estoit pas sans tiltre (car Boleslaus l'avoit fort offensé, et en pareille conduicte), et saoul du fruict de cette trahison, venant à en considerer la laideur nue et seule, et la regarder d'une veue saine et non plus troublee par sa passion, la print à un tel remors et contrecœur, qu'il en feit crever les yeulx et couper la langue et les parties honteuses, à son executeur [28].

Antigonus persuada les soldats Argyraspides de luy trahir [*27] Eumenes, leur capitaine général, son adversaire: mais, l'eut il faict tuer [*28] aprez qu'ils le luy eurent livré, il desira luy mesme estre commissaire de la iustice divine, pour le chastiement d'un forfaict si detestable; et les consigna entre les mains du gouverneur de la province, luy donnant tresexprez commandement de les perdre et mettre à malefin, en quelque maniere que ce feust [29]; tellement que, de ce grand nombre qu'ils estoient, aulcun ne veid oncques puis l'air de Macedoine: mieulx il en avoit esté servy, d'autant le iugea il avoir esté plus meschamment et punissablement.

---

28 *Voyez* Martin Cromer, *de Rebus Polon.* L. V, p. 131, 132, *edit. Basil.* 1555.

29 Plutarque, *Vie d'Eumènes*, c. IX, à la fin.

*27 Livrer. — *Voyez* ci-dessus, note *25.

*28 A peine l'eut-il fait tuer.

L'esclave qui trahit la cachette de P. Sulpicius son maistre, feut mis en liberté, suyvant la promesse de la proscription de Sylla; mais suyvant la promesse de la raison publicque, tout libre, il fut precipité du roc Tarpeïen [30].

Ils [*29] les font pendre avec la bourse de leur paiement au col : ayant satisfaict à leur seconde foy et speciale, ils satisfont à la generale et premiere.

Mahumet second, se voulant desfaire de son frere, pour la ialousie de la domination, suyvant le style [*30] de leur race, y employa l'un de ses officiers qui le suffoqua, l'engorgeant de quantité d'eau prinse trop à coup : cela faict, il livra, pour l'expiation de ce meurtre, le meurtrier entre les mains de la mere du trespassé; car ils n'estoient freres que de pere : elle, en sa presence, ouvrit à ce meurtrier l'estomach; et, tout chauldement, de ses mains fouillant et arrachant son cœur, le iecta à manger aux chiens. Et notre roy Clovis, au lieu des armes d'or qu'il leur avoit promis, feit pendre les trois serviteurs de Canacre, aprez qu'ils luy eurent trahy [*31] leur maistre, à quoi il les

---

30 Valère-Maxime, L. VI, c. V, *in Romanis*, §. 7.

*29 Ceux dont Montaigne vient de parler, ou, si l'on veut, tous les rois, et chefs en général, qui achètent et emploient des traîtres pour parvenir à leurs fins.

*30 Suivant le mode usité par leur race.

*31 Livré.

avoit practiquez [*32]. Et à ceux mesme qui ne valent rien, il est si doulx, ayant tiré l'usage[*33] d'une action vicieuse, y pouvoir hormais[*34] coudre en toute seureté quelque traict de bonté et de iustice, comme par compensation et correction consciencieuse [31]; ioinct qu'ils regardent les ministres de tels horribles malefices comme gents qui les leur reprochent, et cherchent par leur mort d'estouffer la cognoissance et tesmoignage de telles menees.

Or, si par fortune on vous en recompense, pour ne frustrer la necessité publicque de cet extreme et desesperé remede, celuy qui le faict ne laisse pas de vous tenir, s'il ne l'est luy mesme, pour un homme mauldit et exsecrable, et vous tient plus traistre que ne faict celuy contre qui vous l'estes; car il touche la malignité de vostre courage, par vos mains, sans desadveu, sans obiect : mais il vous employe, tout ainsi qu'on faict les hommes perdus aux executions de la haulte iustice, charge autant utile, comme elle est peu honneste. Outre la vilité de telles commissions, il y a

---

[31] C'est précisément ce que fit le fameux duc de Valentinois, César Borgia, à l'égard de Remiro d'Orco, comme on peut le voir dans le chapitre VII du *Prince* de Machiavel. Le fait est curieux et d'une atrocité rare. — N.

[*32] Ce à quoi il les avait engagés.

[*33] Ayant tiré, recueilli le fruit.

[*34] Désormais, dorénavant, dans la suite.

de la prostitution de conscience : La fille à Seianus [*35] ne pouvant estre punie à mort, en certaine forme de iugement à Rome, d'autant qu'elle estoit vierge, feut, pour donner passage aux loix, forcee [*36] par le bourreau, avant qu'il l'estranglast [32] : non sa main seulement, mais son ame est esclave à la commodité publicque.

Quand le premier Amurath, pour aigrir la punition contre ses subiects qui avoient donné support à la parricide rebellion de son fils contre luy, ordonna que leurs plus proches parents presteroient la main à cette execution ; ie treuve treshonneste à aulcuns d'avoir choisi plustost d'estre iniustement tenus coulpables du parricide d'un aultre, que de servir la iustice, de leur propre parricide [*37] : et où, en quelques bicoques forcees de mon temps, i'ay veu des coquins, pour garantir leur vie, accepter de pendre leurs amis et consorts, ie les ay tenus de pire condition que les pendus. On dict que Witolde, prince des Lithua-

[32] *Quia triumvirali supplicio affici virginem inauditum habebatur, à carnifice, laqueum juxtà, compressam.* Tacit. *Annal.* L. V, c. IX. — Voyez sur ce fait une réflexion judicieuse de Montesquieu, *Esprit des lois*, L. XII, c. XIV : « Tyran subtil et cruel, dit-il en parlant de Tibère, il détruisait les mœurs pour conserver les coutumes. »

[*35] La fille de Séjan.

[*36] Violée.

[*37] En commettant eux-mêmes un parricide.

niens, feit aultresfois cette loy, que les criminels condamnés eussent à executer eux mesmes de leurs mains la sentence capitale contre eux donnee [33]; trouvant estrange qu'un tiers, innocent de la faulte, feust employé et chargé d'un homicide [34].

Le prince, quand une urgente circonstance, et quelque impetueux et inopiné accident du besoing de son estat, lui fait gauchir *[38] sa parole et sa foy, ou aultrement le iecte hors de son debvoir ordinaire, doibt attribuer cette necessité à un coup de la verge divine : vice n'est ce pas, car il a quité sa raison à une plus universelle et puissante raison ; mais certes, c'est malheur : de maniere qu'à quelqu'un qui me demandoit, « Quel remede » ? « Nul remede, feis ie, s'il feut veritablement gehenné *[39] entre ces deux extremes ; *sed videat, ne quæratur latebra periurio* [35] : il le falloit

---

33 Cromer, *de Rebus Polon.* L. XVI, p. 384. Edit. Basil. 1555.

34 « Cette raison ne vaut rien, dit Puffendorf; car un bourreau, certainement, ne commet point d'homicide, puisqu'il ne fait qu'exécuter la sentence prononcée par les juges. » *Droit de la nature et des gens*, L. VIII, c. IV, § 6, note 3. — N.

35 « Mais qu'il prenne garde de ne pas chercher un prétexte pour couvrir son infidélité. » Cic. *de Offic.* L. III, c. XXIX.

*38 Lui fait manquer à sa parole et violer sa foi.

*39 Tourmenté, pressé, serré.

faire ; mais s'il le feit sans regret, s'il ne luy greva [*40] de le faire, c'est signe que sa conscience est en mauvais termes ». Quand il s'en trouveroit quelqu'un de si tendre conscience, à qui nulle guarison ne semblast digne d'un si poisant remede ; ie ne l'en estimerois pas moins : il ne sçauroit se perdre plus excusablement et decemment. Nous ne pouvons pas tout [36] : ainsi comme ainsi nous faut il souvent, comme à la derniere anchre, remettre la protection de nostre vaisseau à la pure conduicte du ciel. A quelle plus iuste necessité se reserve il [*41] ? que luy est il moins possible à faire, que ce qu'il ne peult faire qu'aux despens de sa foy et de son honneur ? choses qui, à l'adventure, luy doibvent estre plus cheres que son propre salut, ouy, et que le salut de son peuple [37]. Quand, les bras croisez, il appellera Dieu simplement à son ayde, n'aura il pas à esperer que la divine bonté n'est pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et iuste ? Ce sont dangereux exemples, rares et

---

[36] *Non omnia possumus omnes.*

[37] Montaigne me paraît aller ici trop loin, lorsqu'il dit qu'un roi doit préférer *sa foy et son honneur*, même au *salut de son peuple.* Mais qu'on lise le paragraphe jusqu'à la fin, et l'on verra quels sont véritablement ses principes.

[*40] S'il ne lui parut pas pénible.

[*41] Dans quelle nécessité plus pressante et plus juste veut-il se remettre à la pure conduite du ciel ?

maladifves exceptions à nos regles naturelles *42 ; il y fault ceder, mais avecques grande moderation et circonspection : aulcune utilité privee n'est digne pour laquelle nous facions cet effort à nostre conscience; la publicque, bien, lors qu'elle est et tresapparente et tresimportante.

Timoleon se garantit à propos de l'estrangeté de son exploict, par les larmes qu'il rendit, se souvenant que c'estoit d'une main fraternelle qu'il avoit tué le tyran; et cela pincea iustement sa conscience, qu'il eust esté necessité d'acheter l'utilité publicque à tel prix de l'honnesteté de ses mœurs. Le senat mesme, delivré de servitude par son moyen, n'osa rondement decider d'un si hault faict et deschiré en deux si poisants et contraires visages; mais, les Syracusains ayant tout à poinct, à l'heure mesme, envoyé requerir les Corinthiens de leur protection, et d'un chef digne de restablir leur ville en sa premiere dignité, et nettoyer la Sicile de plusieurs tyranneaux qui l'oppressoient, il y deputa Timoleon avecques cette nouvelle desfaicte et declaration : « Que selon ce qu'il se porteroit bien ou mal en sa charge, leur arrest

---

*42 Sous-entendez, « que de manquer à sa parole, à sa foi, à son honneur. » — Pour bien voir le rapport de cette phrase, et la suite du raisonnement de Montaigne, il faut la lier, comme dans l'édition in-4.° de 1588, avec celle qu'on a lue plus haut, dans ce même paragraphe, et qui finit par ces mots : *sa conscience est en mauvais termes.*

prendroit party, à la faveur du liberateur de son païs, ou à la desfaveur du meurtrier de son frere [38] ». Cette fantastique conclusion a quelque excuse, sur le dangier de l'exemple et importance d'un faict si divers [*43]; et feirent bien d'en descharger leur iugement, ou de l'appuyer ailleurs et en des considerations tierces. Or, les deportements de Timoleon en ce voyage rendirent bientost sa cause plus claire, tant il s'y porta dignement et vertueusement, en toutes façons : et le bonheur qui l'accompaigna aux aspretez qu'il eut à vaincre en cette noble besongne, sembla luy estre envoyé par les dieux conspirants et favorables à sa iustification.

La fin de cettuy cy est excusable, si aulcune le pouvoit estre [*44] : mais l'utilité de l'augmentation du revenu publicque, qui servit de pretexte au senat romain à cette orde [*45] conclusion que ie m'en voys reciter, n'est pas assez forte pour mettre à garant [*46] une telle iniustice : Certaines citez s'estoient rache-

---

[38] Diodore de Sicile, L. XVI, c. XIX.

[*43] Si étrange, si singulier.

[*44] C'est-à-dire, « le but que se proposa Timoléon en tuant son propre frère qui opprimait sa patrie, est excusable, si une pareille action pouvait jamais être justifiée. »

[*45] *Ord* et *sale*, termes synonymes. Nicot. — D'*ord*, dont on ne se sert plus aujourd'hui, est venu *ordure*, qui est encore en usage.

[*46] Pour justifier.

tees à prix d'argent, et remises en liberté, avecques l'ordonnance et permission du senat, des mains de L. Sylla [39] : la chose estant tumbee en nouveau iugement, le senat les condamna à estre taillables comme auparavant; et que l'argent qu'elles avoient employé pour se racheter demeureroit perdu pour elles. Les guerres civiles produisent souvent ces vilains exemples : Que nous punissons les privez [*47], de ce qu'ils nous ont creu quand nous estions aultres; et un mesme magistrat faict porter la peine de son changement à qui n'en peult mais; le maistre fouette son disciple de sa docilité, et la guide son aveugle.[*48] : horrible image de iustice!

Il y a des regles en la philosophie et faulses et molles. L'exemple qu'on nous propose, pour faire prevaloir l'utilité privee à la foy donnee, ne receoit pas assez de poids par la circonstance qu'ils y meslent : Des voleurs vous ont prins, ils vous ont remis en liberté ayant tiré de vous serment du paiement de certaine somme. On a tort de dire qu'un homme de bien sera quite de sa foy, sans payer, estant hors de leurs mains. Il n'en est rien : ce que la crainte m'a faict une fois vouloir, ie suis tenu de le vouloir encores, sans crainte; et quand elle n'aura forcé que ma langue

---

39 Cic. *de Offic.* L. III, c. XXII.

*47 Les particuliers.

*48 C'est-à-dire, « le maître punit son disciple, de ce qu'il a été docile, et le clairvoyant, l'aveugle qu'il guidait ».

sans la volonté, encores suis ie tenu de faire la maille bonne *49 de ma parole. Pour moy, quand par fois ell' a inconsidereement devancé ma pensee, i'ai faict conscience de la desadvouer pourtant : aultrement, de degré en degré nous viendrons à renverser tout le droict qu'un tiers prend de nos promesses et serments. *Quasi verò forti viro vis possit adhiberi*[40]. En cecy seulement a loy l'interest privé de nous excuser de faillir à nostre promesse, si nous avons promis chose meschante et inique de soy; car le droict de la vertu doit prevaloir le droict de nostre obligation.

I'ay aultresfois logé Epaminondas au premier reng des hommes excellents[41]; et ne m'en desdis pas. Iusques où montoit il la consideration de son particulier debvoir? qui ne tua iamais homme qu'il eust vaincu; qui, pour ce bien inestimable de rendre la liberté à son pays, faisait conscience de tuer un tyran, ou ses complices, sans les formes de la iustice[42]; et qui iugeoit meschant homme, quelque bon citoyen qu'il feust, celuy qui, entre les ennemis et en la battaille, n'espargnoit son amy et son hoste[43]. Voylà une ame de riche composition : il marioit, aux plus rudes et

---

40 « Comme si la violence pouvait quelque chose sur un grand cœur. » Cic. *de Offic.* L. III, c. XXX.

41 Voyez ci-dessus, L. II, c. XXXVI.

42 Plutarque, *Esprit familier de Socrate*, c. IV et XXIV.

43 *Id. ibid.* c. XVII.

*49 De tenir exactement ma parole.

violentes actions humaines, la bonté et l'humanité, voire la plus delicate qui se treuve en l'eschole de la philosophie. Ce courage si gros, enflé, et obstiné contre la douleur, la mort, la pauvreté, estoit ce nature, ou art, qui l'eust attendry iusques au poinct d'une si extreme doulceur et debonnaireté de complexion ? Horrible de fer et de sang [*50], il va fracassant et rompant une nation invincible contre toute aultre que contre luy seul; et gauchit [*51], au milieu d'un telle meslee, au rencontre de son hoste et de son amy. Vrayement celuy là proprement commandoit bien à la guerre [*52], qui luy faisoit souffrir le mors de la benignité, sur le poinct de sa plus forte chaleur, ainsin enflammee qu'elle estoit et toute escumeuse de fureur et de meurtres. C'est miracle de pouvoir mesler à telles actions quelque image de iustice; mais il n'appartient qu'à la roideur d'Epaminondas d'y pouvoir mesler la doulceur et la facilité des mœurs les plus molles et la pure innocence : et, où l'un [44] dict aux Mammertins « que les statuts n'avoient point de mise envers les hommes armez » ; l'aultre [45], au tribun du peuple,

---

44 Pompée. — Voyez sa *Vie* dans Plutarque, c. III.

45 César, dans sa *Vie* par Plutarque, c. II.

*50 Expressions entièrement latines : *Sanguine ferroque cruentus.*

*51 Et évite, au milieu d'une telle mêlée, la rencontre, etc.

*52 C'est-à-dire, « celui-là maîtrisait bien la guerre, qui la savait contenir par le mors de la bonté », etc.

« que le temps de la iustice, et de la guerre, estoient deux » ; le tiers [46], « que le bruit des armes l'empeschoit d'entendre la voix des loix », cettuy cy [47] n'estoit pas seulement empesché d'entendre celle de la civilité et pure courtoisie. Avoit il pas emprunté de ses ennemis [48] l'usage de sacrifier aux muses, allant à la guerre, pour destremper par leur doulceur et gayeté cette furie et aspreté martiale? Ne craignons point, aprez un si grand precepteur, d'estimer qu'il y a quelque chose illicite contre les ennemis mesmes; que l'interest commun ne doibt pas tout requerir de touts, contre l'interest privé; *manente memoriâ, etiam in dissidio publicorum fœderum, privati iuris* [49];

Et nulla potentia vires
Præstandi, ne quid peccet amicus, habet [50];

et que toutes choses ne sont pas loisibles à un homme de bien, pour le service de son roy ny de la cause generale et des loix; *non enim patria præstat omnibus officiis..... et ipsi conducit pios habere cives in paren-*

---

46 Marius, dans sa *Vie* par Plutarque, c. x.

47 Épaminondas.

48 Les Lacédémoniens.

49 « Le souvenir du droit privé devant toujours exister, même au milieu des dissensions publiques ». Tite - Live, L. XXV, c. XVIII.

50 « Nulle puissance ne peut autoriser l'infraction des droits de l'amitié ». Ovid. *de Ponto*, L. I, ép. VII, v. 37.

tes[51]. C'est une instruction propre au temps : nous n'avons que faire de durcir nos courages par ces lames de fer ; c'est assez que nos espaules le soyent ; c'est assez de tremper nos plumes en encre, sans les tremper en sang ; si c'est grandeur de courage, et l'effect d'une vertu rare et singuliere, de mespriser l'amitié, les obligations privees, sa parole et la parenté, pour le bien commun et obeissance du magistrat ; c'est assez vrayement, pour nous en excuser, que c'est une grandeur qui ne peult loger en la grandeur du courage d'Epaminondas.

I'abomine les enhortements enragez de cette aultre ame desreglee[52],

> ... Dùm tela micant, non vos pietatis imago
> Ulla, nec adversâ conspecti fronte parentes
> Commoveant ; vultus gladio turbate verendos[53].

---

[51] « Car la patrie ne l'emporte pas sur tous les devoirs ... et il lui importe à elle-même d'avoir des citoyens qui soient pieux envers leurs parents. » Cic. *de Offic.* L. III, c. XXIII.

[52] De Jules-César, qui, en guerre ouverte contre sa patrie, dont il veut opprimer la liberté, s'écrie dans Lucain : *Dùm tela micant*, etc.

[53] « Tant que le glaive brille, ne vous laissez émouvoir par aucun sentiment de pitié ou de tendresse ; que l'aspect même de vos proches, dans le parti opposé, n'ébranle point vos courages : frappez, défigurez ces têtes vénérables ! » Lucan. L. VII, v. 320. — Montaigne accuse ici César sur la foi de Lucain, d'une inhumanité purement poëtique, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce n'est pas sur l'autorité d'un poëte qu'il faut

Ostons aux meschants naturels, et sanguinaires et traistres, ce pretexte de raison; laissons là cette iustice enorme et hors de soy, et nous tenons aux plus humaines imitations. Combien peult le temps et l'exemple! en une rencontre de la guerre civile contre Cinna, un soldat de Pompeius ayant tué, sans y penser, son frere qui estoit au parti contraire, se tua sur le champ soy mesme, de honte et de regret [54]; et quelques annees aprez, en une aultre guerre civile de ce mesme peuple, un soldat, pour avoir tué son frere, demanda recompense à ses capitaines [55].

On argumente mal l'honnesteté et la beauté d'une action, par son utilité; et conclud on mal d'estimer

---

appuyer d'aussi graves accusations, à moins qu'elles ne soient fondées sur des témoignages historiques. Or, Montaigne nous a dit lui-même ailleurs que César n'approuvait pas toutes sortes de moyens pour acquérir la victoire, (voyez ci-dessus L. II, c. XXXIV), et qu'il ordonna le jour de sa grande bataille de Pharsale, d'épargner les citoyens romains. *Acie Pharsalicâ proclamavit ut civibus parceretur.* Sueton. *in Cæsar.* cap. LXXV. — N.

54 *Prælio, quo apud Janiculum adversùm Cinnam pugnatum est, Pompeianus miles fratrem suum, dein, cognito facinore, seipsum, interfecit.* Tacit. *Hist.* III, c. LI.

55 *Celeberrimos auctores habeo, tantam victoribus adversus fas nefasque irreverentiam fuisse, ut gregarius eques, occisum à se proximâ acie fratrem professus, præmium à ducibus petierit.* Id. ibid.

que chascun y soit obligé, et qu'elle soit honneste à chascun, si elle est utile :

Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta [56].

Choisissons la plus necessaire et plus utile de l'humaine societé; ce sera le mariage [57] : si est ce que le conseil des saincts treuve le contraire party plus honneste, et en exclud la plus venerable vacation des hommes [58] ; comme nous assignons au haras les bestes qui sont de moindre estime.

---

56 « Toutes choses ne conviennent pas également à tous ». Propert. eleg. IX, L. III, v. 7.

57 Cet exemple est très-mal choisi; mais le principe de Montaigne n'en est pas moins vrai.

58 Tous les prêtres sont en effet exclus de l'état du mariage; mais cette interdiction n'a lieu que dans l'église romaine, et ce n'est pas un de ses dogmes les moins pernicieux à la société civile. — N.

CHAPITRE II *.

Du repentir.

SOMMAIRE. — Avant d'entrer en matière, Montaigne jette un regard sur lui-même. Il expose que, si la peinture qu'il fait de lui, ne le représente ni avec les mêmes sentimens, ni avec les mêmes idées, c'est que rien n'est stable dans ce monde; il change parce que tout change. *Il ne peint pas l'être; il peint le passage*, et non le passage d'un âge à un autre, d'une heure à une autre, mais d'une minute. Il est possible qu'il se contredise, *mais non la vérité*. — Quoique sa manière de vivre n'ait rien que de simple, que son nom n'ait rien d'illustre, l'étude qu'il fait de lui, n'en doit pas être moins utile. C'est *Michel de Montaigne* qu'il *communique au public*, et non un grammairien, un poète, un jurisconsulte. Jamais auteur n'a traité un sujet qu'il connût mieux. Au reste, Montaigne ne veut point enseigner, mais raconter. — C'est une vérité reconnue que tout vice, *véritablement vice*, laisse une plaie, un repentir dans l'ame, qui la tourmente sans cesse: la bonne conscience procure au contraire une satisfaction durable. Montaigne se félicite de n'avoir, *malgré la contagion du siècle*, ni of-

---

* Ce chapitre est un des plus beaux des Essais. Il est grave, profond, et partout d'un grand sens. Montaigne ne s'y montre pas, il est vrai, très-orthodoxe; mais il traite sa matière en philosophe judicieux. On y trouve des réflexions fines, ingénieuses et solides. Il ne perd pas un moment son sujet de vue, et tout prouve qu'il l'avait bien médité. — N.

fensé publiquement les lois, ni manqué à sa parole, ni causé *la ruine, ni l'affliction de personne.* — Chacun devrait se faire son propre juge : les autres se servent d'une *fausse mesure* pour nous apprécier. *Ils ne nous voient point, ils nous devinent.* — La vie extérieure d'un homme ne peut nullement le faire connaître. Il n'est lui-même que dans son intérieur, dans sa vie privée. Aussi, *peu d'hommes ont été admirés par leurs domestiques ;* et *nul n'est prophète non-seulement en sa maison, mais dans son pays.* Montaigne, dans sa Gascogne, vaut beaucoup moins qu'en d'autres contrées. *En Guyenne, il achète les imprimeurs ; ailleurs ils l'achètent.* — On ne peut guère changer les inclinations naturelles, ni les longues habitudes : aussi les nouveaux réformateurs se trompent-ils beaucoup s'ils croient changer les mœurs; ils n'en changent que l'apparence. — Les hommes, même dans leur repentir, ne s'amendent pas réellement, du moins pour la plupart : on peut chercher en général d'être autre; mais c'est parce qu'on espère être mieux; ce n'est pas là du repentir. — Quant à Montaigne, il ne se repentait point de sa vie passée, quoiqu'il fût tombé dans de grandes erreurs. Dans ses projets avortés, dans ses espérances déçues, il a plutôt accusé la fortune que son jugement : aussi, lorsqu'on lui demande des conseils, il ne les refuse point, quoiqu'il sente bien qu'ils peuvent n'avoir pas les résultats qu'il avait prévus. Mais pourquoi s'est-on adressé à lui? Il ne pouvait refuser le service qu'on lui demandait. Ce n'est point là pour lui une cause de repentir. — Il ne saurait appeler non plus repentir, le changement que l'âge apporte dans notre manière de voir, et conséquemment dans notre conduite. La sagesse des vieillards n'est que de l'impuissance. Ils raisonnent autrement, mais peut-être moins sensément que dans la vigueur de l'âge. Il

faut donc s'observer, comme il s'observe lui-même, dans la vieillesse, et écarter, autant qu'il est possible, les imperfections qu'elle apporte avec elle.

Exemples : Démade; Michel de Montaigne. — Bias; Julius Drusus; Agésilas; Alexandre et Socrate. — Tamerlan; Érasme. — Les réformateurs; un paysan de l'Armagnac. — Phocion. — Antisthènes.

Les aultres forment l'homme : ie le recite ; et en represente un particulier, bien mal formé, et lequel si i'avois à façonner de nouveau, ie ferois vrayement bien aultre qu'il n'est : meshuy *[1], c'est faict. Or les traicts de ma peincture ne fourvoient point, quoyqu'ils se changent et diversifient : le monde n'est qu'une bransloir perenne *[2]; toutes choses y branslent sans cesse, la terre, les rochiers du Caucase, les pyramides d'Aegypte, et du bransle publicque et du leur; la constance mesme n'est aultre chose qu'un bransle plus languissant. Ie ne puis asseurer mon obiect ; il va trouble et chancelant, d'une yvressse naturelle : ie le prends en ce poinct, comme il est en l'instant que ie m'amuse à luy : ie ne peinds pas l'estre, ie peinds le passage; non un passage d'aage en aultre,

---

*[1] Aujourd'hui, ou désormais, c'est chose faite.

*[2] Perpétuelle. — *Perenne,* du latin *perennis.*

ou, comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de iour en iour, de minute en minute : il fault accommoder mon histoire à l'heure; ie pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention. C'est un contrerolle de divers et muables accidents, et d'imaginations irresolues, et, quand il y eschet, contraires; soit que ie sois aultre moy mesme, soit que ie saisisse les subiects par aultres circonstances et considerations : tant y a que ie me contredis bien à l'adventure, mais la verité, comme disoit Demades [1], ie ne la contredis point [2]. Si mon ame pouvoit prendre pied, ie ne m'essaierois pas, ie me resouldrois *[3] : elle est tousiours en apprentissage et en espreuve.

---

[1] Montaigne paraphrase ici à sa manière ce que disait cet ancien orateur, selon Plutarque, dans la *Vie de Démosthène*, « Qu'il s'estoit bien contredict à soy mesme assez de fois, » selon les occurrences des affaires; mais contre le bien de la » chose publicque, iamais ».

[2] Ce passage explique et justifie en même tems toutes les contradictions qui peuvent se trouver dans le livre de Montaigne. Et, en effet, quel est l'homme qui soit toujours uniforme dans ses opinions, et qui n'en change pas souvent dans le cours de sa vie! Je parle de ces opinions indifférentes en elles-mêmes, et qu'on peut conserver ou abandonner sans inconvénient pour soi ni pour les autres. — N. Voyez ce que Montaigne dit encore à ce sujet, chapitres XI et XIII, de ce livre III.

*[3] Je parlerais définitivement, et d'un ton de maître.

Ie propose *4 une vie basse et sans lustre : c'est tout un ; on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privee, qu'à une vie de plus riche estoffe : chasque homme porte la forme entiere de l'humaine condition. Les aucteurs se communiquent au peuple, par quelque marque particuliere et estrangiere ; moy, le premier *5, par mon estre universel ; comme Michel de Montaigne, non comme grammairien, ou poëte, ou iurisconsulte. Si le monde se plaind de quoy ie parle trop de moy ; ie me plainds de quoy il ne pense seulement pas à soy. Mais est ce raison que, si particulier en usage, ie pretende me rendre public en cognoissance *6 ? est il aussi raison, que ie produise au monde, où la façon et l'art ont tant de credit et de commandement, des effects de nature et cruds et simples, et d'une nature encores bien foiblette ? est ce pas faire une muraille sans pierre, ou chose semblable, que de bastir des livres sans science et sans art ? Les fantasies de la musique sont conduictes par art ; les miennes, par sort *7.

---

*4 J'expose, je mets sous les yeux.

*5 Mais, moi, je suis le premier qui me communique, etc.

*6 C'est-à-dire : « Mais est-ce une raison pour que, simple particulier, comme je suis, et qui n'ai rien de remarquable, je prétende me rendre un homme public, par la connaissance que je donne de moi » ?

*7 Ou par la fortune, comme il y a dans l'édition in-4°. de 1588.

Au moins i'ay cecy selon la discipline *8, Que iamais homme ne traicta subiect qu'il entendist, ne cogneust mieulx que ie fois celuy que i'ay entreprins; et qu'en celuy là ie suis le plus sçavant homme qui vive : secondement, Que iamais aulcun ne penetra en sa matiere plus avant, ny en esplucha plus distinctement les membres et suittes, et n'arriva plus exactement et plainement à la fin qu'il s'estoit proposé à sa besongne. Pour la parfaire, ie n'ay besoing d'y apporter que la fidelité: celle là y est la plus sincere et pure qui se treuve. Ie dis vray, non pas tout mon saoul, mais autant que ie l'ose dire : et l'ose un peu plus en vieillissant; car il semble que la coustume concede à cet aage plus de liberté de bavasser *9, et d'indiscretion à parler de soy. Il ne peult advenir icy, ce que ie veois advenir souvent, que l'artisan et sa besongne *10 se contrarient : un homme de si honneste conversation a il faict un si sot escript? ou, des escripts si sçavants sont ils partis d'un homme de si foible conversation, qui a un entretien commun, et ses escripts rares *11, c'est à dire que sa capacité est en lieu d'où il l'emprunte,

---

*8 Au moins j'ai ceci de conforme aux préceptes de la science.

*9 Bavarder. — On trouve *bavasser* dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave, et dans Nicot.

*10 Que l'auteur et son ouvrage.

*11 Et qui écrit rarement.

et non en luy? Un personnage sçavant n'est pas sçavant partout; mais le suffisant est partout suffisant, et à ignorer mesme *[12] : icy nous allons conformement, et tout d'un train, mon livre et moy. Ailleurs, on peult recommender et accuser l'ouvrage, à part de l'ouvrier : icy non; qui touche l'un, touche l'aultre. Celuy qui en iugera sans le cognoistre, se fera plus de tort qu'à moy : celuy qui l'aura cogneu, m'a du tout *[13] satisfaict. Heureux, oultre mon merite, si i'ay seulement cette part à l'approbation publicque, que ie face sentir aux gents d'entendement que i'estois capable de faire mon proufit de la science, si i'en eusse eu; et que je meritois que la memoire me secourust mieulx. Excusons icy ce que ie dis souvent, que ie me repens rarement, et que ma conscience se contente de soy, non comme de la conscience d'un ange, ou d'un cheval *[14], mais comme de la conscience d'un homme : adioustant tousiours ce refrain, non un refrain de cerimonie, mais de naïfve et essentielle soubmission, « que ie parle enquerant et ignorant [3], me rapportant

---

[3] Il fait un aveu à-peu-près semblable, ci-dessus, livre I, chap. LVI.

*[12] C'est-à-dire : « Mais l'homme vraiment capable est capable partout, paraît instruit dans sa conversation comme dans ses ouvrages, et jusques dans son ignorance ».

*[13] Complétement.

*[14] Non comme si j'avais la conscience d'un ange, ou celle d'une bête, mais comme ayant la conscience d'un homme.

de la resolution, purement et simplement, aux creances communes et legitimes ». Ie n'enseigne point, ie raconte.

Il n'est vice veritablement vice qui n'offense, et qu'un iugement entier *[15] n'accuse; car il a de la laideur et incommodité si apparente, qu'à l'adventure ceulx là ont raison qui disent qu'il est principalement produict par bestise et ignorance [4] : tant est il mal aysé d'imaginer qu'on le cognoisse sans le haïr! la malice hume la pluspart de son propre venin, et s'en empoisonne [5]. Le vice laisse, comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame, qui tousiours s'esgratigne et s'ensanglante elle mesme : car la raison efface les aultres tristesses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, qui est plus griefve, d'autant qu'elle naist au dedans; comme le froid et le chauld des fiebvres est plus poignant que celuy qui vient du dehors. Ie tiens pour vices (mais chascun selon sa mesure) non seulement ceulx que la raison et la nature condamnent, mais ceulx aussi que l'opi-

---

[4] Notez que Montaigne nie ailleurs que tout vice soit produit par l'ignorance. « Si cela est vrai, dit-il, cela est sujet à une longue interprétation ». Voyez L. II, chap. XII.

[5] Pensée prise de Sénèque, épît. LXXXI, p. 329, édit. Variorum : *Quemadmodum Attalus noster dicere solebat : Malitia ipsa maximam partem veneni sui bibit.*

*[15] Sain.

nion des hommes a forgé, voire faulse et erronee, si les lois et l'usage l'auctorise [6].

Il n'est pareillement bonté qui ne resiouisse une nature bien nee ; il y a, certes, ie ne sçais quelle congratulation de bien faire, qui nous resiouït en nous mesmes, et une fierté genereuse qui accompaigne la bonne conscience : une ame courageusement vicieuse, se peult à l'adventure garnir de securité ; mais de cette complaisance et satisfaction, elle ne s'en peult fournir. Ce n'est pas un legier plaisir de se sentir preservé de la contagion d'un siecle si gasté ; et de dire en soy : « Qui me verroit iusques dans l'ame, encores ne me trouveroit il coulpable, ny de l'affliction et ruïne de personne, ny de vengeance ou d'envie, ny d'offense publicque des loix, ny de nouvelleté et de trouble, ny de faulte à ma parole [7] ; et, quoy que la licence du temps permist et apprinst à chascun, si n'ay ie mis la main ny ez biens ny en la bourse d'homme françois, et n'ay vescu que sur la mienne, non plus en guerre qu'en paix ; ny ne me suis servy du travail de per-

---

[6] On peut les appeler *vices* pour se conformer à l'usage ; mais pour les croire tels réellement, c'est une autre question. N. —Il y aurait en effet bien des observations à faire sur cette maxime de Montaigne, bien des distinctions à établir avant de l'admettre. Ce ne peut être là le sujet d'une note.

[7] On voit que Montaigne fait ici le tableau de ses mœurs et de sa conduite

sonne sans loyer *16 ». Ces tesmoignages de la conscience plaisent; et nous est grand benefice, que cette esiouïssance naturelle, et le seul payement qui iamais ne nous manque.

De fonder la recompense des actions vertueuses sur l'approbation d'aultruy, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement, signamment *17 en un siecle corrompu et ignorant, comme cettuy cy; la bonne estime du peuple est iniurieuse : à qui vous fiez vous de veoir ce qui est louable? Dieu me gard d'estre homme de bien selon la description que ie veois faire touts les iours, par honneur, à chascun de soy. *Quæ fuerant vitia, mores sunt* [8]. Tels de mes amis ont par fois entreprins de me chapitrer et mercurialiser à cœur ouvert, ou de leur propre mouvement, ou semons *18 par moy comme d'un office qui, à une ame bien faicte, non en utilité seulement, mais en doulceur aussi, surpasse touts les offices de l'amitié; ie l'ay tousiours accueilli des bras de la courtoisie et recognoissance

---

[8] « Les vices d'autrefois sont devenus les mœurs d'aujourd'hui ». Sénèque, épît. XXXIX.

*16 Sans lui en payer le prix.

*17 Notamment, particulièrement.

*18 Averti, invité, sollicité par moi. — Nous ne disons plus *semondre*, qui naguères était en usage; mais nous avons conservé presque tous les autres tems de ce verbe, et le substantif *semonce*, qui, aujourd'hui, signifie *réprimande*.

les plus ouverts : mais, à en parler asture *19 en conscience, i'ay souvent trouvé en leurs reproches et louanges tant de faulse mesure, que ie n'eusse gueres failly de faillir, plustost que de bien faire à leur mode. Nous aultres principalement, qui vivons une vie privee qui n'est en montre qu'à nous, debvons avoir estably un patron audedans, auquel toucher *20 nos actions ; et, selon iceluy, nous caresser tantost, tantost nous chastier. I'ay mes loix et ma cour pour iuger de moy ; et m'y adresse plus qu'ailleurs : ie restreinds bien selon aultruy mes actions, mais ie ne les estends que selon moy. Il n'y a que vous qui sçache si vous estes lâche et cruel, ou loyal et devotieux : les aultres ne vous veoient point, ils vous devinent par coniectures incertaines ; ils veoient, non tant vostre nature, que vostre art : par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez vous à la vostre *21 : *Tuo tibi iudicio est utendum..... Virtutis et vitiorum grave ipsius conscientiæ pondus est : quâ sublatâ, iacent omnia*[9]. Mais ce qu'on dict,

9 « Servez-vous de votre propre jugement.... Le témoignage intérieur que se rend le vice ou la vertu est d'un grand poids : ôtez la conscience aux hommes, tout l'édifice moral s'écroule ». — Les premiers mots sont tirés des *Tusculanes de Cicéron*, L. I, c. XXV ; le reste, du traité *de Naturâ Deorum*, L. III, c. XXXV.

*19 A cette heure, à présent.

*20 Auquel nous devons éprouver nos actions, comme à une pierre de *touche*.

*21 Ou, à celle de votre conscience ; comme dans l'édit. in-4°. de 1588.

que la repentance suyt de prez le peché, ne semble pas regarder le peché qui est en son hault appareil *[22], qui loge en nous comme en son propre domicile : on peult desadvouer et desdire les vices qui nous surprennent, et vers lesquels les passions nous emportent; mais ceulx qui, par longue habitude, sont enracinez et anchrez en une volonté forte et vigoreuse, ne sont subiects à contradiction. Le repentir n'est qu'une desdicte de nostre volonté, et opposition de nos fantasies, qui nous pourmene à tout sens : il faict desadvouer à celuy là sa vertu passee et sa continence;

> Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit?
> Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ? [10]

C'est une vie exquise, celle qui se maintient en ordre iusques en son privé. Chascun peult avoir part au

---

[10] « Hélas! que ne pensais-je dans ma jeunesse, comme je pense aujourd'hui! ou, maintenant que j'ai de tout autres goûts, que n'ai-je conservé l'éclat et la fraîcheur de mes traits! » Hor. od. x, L. IV, v. 7. — Horace prédit ici au jeune Ligurinus, que tels seront les regrets qu'il exprimera, dès que son miroir lui aura appris les ravages du tems sur sa figure.

*[22] C'est-à-dire : « Le péché qui s'est placé dans quelques-unes de ces *ames courageusement vicieuses, qui se peuvent à l'adventure garnir de securité* », comme il s'exprime dans le paragraphe précédent.

bastelage, et representer un honneste personnage en l'eschaffaud *[23]; mais au dedans et en sa poictrine, où tout nous est loisible, où tout est caché, d'y estre reglé, c'est le poinct. Le voisin degré, c'est de l'estre en sa maison, en ses actions ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre raison à personne, où il n'y a point d'estude, point d'artifice : et pourtant *[24] Bias, peignant un excellent estat de famille : « de laquelle, dict il, le maistre soit tel au dedans par luy mesme, comme il est au dehors par la crainte de la loy et du dire des hommes [11] » : et feut une digne parole de Iulius Drusus [12] aux ouvriers qui luy offroient, pour trois mille escus, mettre sa maison en tel poinct que ses voisins n'y auroient plus la veue qu'ils y avoient : « Ie

---

[11] Plutarque, *Banquet des sept Sages*, c. 14.

[12] Ou plutôt, comme dit Paterculus, *de Marcus Livius Drusus*, fameux tribun du peuple, qui vivait l'an 495 de Rome. Ce fut le même qui alluma, par son ambition, une dangereuse guerre en Italie, dont parle Florus, L. III, c. XVII et XVIII. Quant à ce que Montaigne dit ici de *Livius Drusus*, il l'a pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'estat*, c. IV, où ce Drusus est appelé *Julius Drusus, tribun du peuple*, Ιούλιος Δροῦσος ὁ δημαγωγός. Si Montaigne eût consulté Paterculus sur cet article, il aurait pu s'apercevoir de cette petite méprise de Plutarque.

*[23] En plein théâtre, en public.

*[24] Et c'est pour cela, d'après ces principes, que Bias, etc.

vous en donneray, dict il [13], six mille, et faictes que chascun y veoye de toutes parts ». On remarque avecques honneur [*25] l'usage d'Agesilaus, de prendre en voyageant son logis dans les eglises, à fin que le peuple et les dieux mesmes veissent dans ses actions privees [14]. Tel a esté miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de remarquable; peu d'hommes ont esté admirez par leurs domestiques [15]; nul a esté prophete non seulement en sa maison, mais en son païs, dict l'experience des histoires : de mesme aux choses de neant [*26]; et en ce bas exemple, se veoid l'image des grands. En mon climat de Gascoigne, on tient pour drolerie de me veoir imprimé : d'autant que la cognoissance qu'on prend de moy s'esloigne de mon giste, i'en vaulx d'autant mieulx; i'achete les imprimeurs en Guienne; ailleurs ils m'achetent. Sur cet accident se fondent ceulx qui se cachent vivants et presents, pour se mettre en

---

[13] C'est Plutarque qui le fait parler ainsi : Paterculus L. II, c. XIV, le fait parler un peu différemment.

[14] Plutarque, *Vie d'Agésilaüs*, c. V.

[15] Il faut être bien héros, disait le maréchal de Catinat, pour l'être aux yeux de son valet de chambre.

[*25] Avec éloge.

[*26] Il en est de même dans les petites choses. — Montaigne dit cela pour citer son propre exemple, en preuve de ce qu'il vient d'avancer, que *nul n'est prophète en son pays*.

credit trespassez et absents. I'aime mieulx en avoir moins *[27]; et ne me iecte au monde que pour la part que i'en tire : au partir de là, ie l'en quite [16]. Le peuple reconvoye *[28] celuy là, d'un acte publicque, avecques estonnement, iusqu'à sa porte *[29] : il laisse avecques sa robbe ce roole; il en retumbe d'autant plus bas, qu'il s'estoit plus hault monté; au dedans, chez luy, tout est tumultuaire et vil. Quand le reglement s'y trouveroit, il fault un iugement vif et bien trié pour l'appercevoir en ces actions basses et privees: ioinct que l'ordre est une vertu morne et sombre. Gaigner une bresche, conduire une ambassade, regir un peuple, ce sont actions esclatantes : tanser, rire, vendre, payer, aimer, haïr, et converser avecques les siens, et avecques soy mesme, doulcement et iustement, ne relascher point, ne se desmentir point; c'est chose plus rare, plus difficile, et moins remarquable. Les vies retirees soustiennent par là, quoy qu'on die, des debvoirs autant ou plus aspres et tendus,

---

[16] Voyez ce qu'il dit à ce sujet, ci-dessus L. II, c. XXXVII, dans le second paragraphe de son épître à M[me]. de Duras.

*[27] De crédit, de renommée.

*[28] Accompagne, reconduit.

*[29] Dans l'édition in-4°. de 1588, cette phrase suit immédiatement celle-ci : *peu d'hommes ont esté admirez par leurs domestiques*. L'addition que Montaigne a depuis intercalée, a fait un peu disparaître la liaison des idées.

que ne font les aultres vies [17]; et les privez [*30], dict Aristote, servent la vertu plus difficilement et haultement, que ne font ceulx qui sont en magistrat: nous nous preparons aux occasions eminentes, plus par la gloire que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce seroit faire par conscience ce que nous faisons pour la gloire : et la vertu d'Alexandre me semble representer assez moins [*31] de vigueur en son theastre, que ne faict celle de Socrates en cette exercitation basse et obscure. Ie conceois ayseement Socrates en la place d'Alexandre; Alexandre en celle de Socrates, ie ne puis. Qui demandera à celuy là, ce qu'il sçait faire, il respondra, « Subiuguer le monde »: qui le demandera à cettuy cy, il dira, « Mener l'humaine vie conformement à sa naturelle condition [*32] » : science bien plus generale, plus poisante et plus legitime. Le prix de l'ame ne consiste pas à aller hault, mais ordonneement; sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur, c'est en la mediocrité. Ainsi que ceulx qui nous iugent et touchent au dedans, ne font pas grand' recepte de la lueur de nos actions publicques, et veoient que ce ne sont que

---

[17] Voyez encore ce qu'il dit ci-dessous, dans le chapitre suivant, à-peu-près au milieu.

[*30] Les simples particuliers.

[*31] Beaucoup moins. — *Assez* est mis ici dans le sens du mot italien *assai*, qui correspond à l'adverbe *multùm*.

[*32] Montaigne ajoutait ici, *faire au monde ce pour quoy il est au monde*; mais il a rayé depuis cette phrase. — N.

filets et poinctes d'eau fine reiaillies d'un fond au demourant limonneux et poisant : en pareil cas, ceulx qui nous iugent par cette brave apparence, concluent de mesme de nostre constitution interne ; et ne peuvent accoupler des facultez populaires et pareilles aux leurs, à ces aultres facultez qui les estonnent, si loing de leur visee. Ainsi donnons nous aux daimons des formes sauvages ; et qui non *[33] à Tamburlan des sourcils eslevez, des nazeaux ouverts, un visage affreux, et une taille desmesuree, comme est la taille de l'imagination qu'il en a conceue par le bruict de son nom ? Qui m'eust faict veoir Erasme aultresfois, il eust esté mal aysé que ie n'eusse prins pour adages et apophthegmes tout ce qu'il eust dict à son valet et à son hostesse. Nous imaginons bien plus sortablement un artisan sur sa garderobbe ou sur sa femme, qu'un grand president, venerable par son maintien et suffisance : il nous semble que de ces haults thrones ils ne s'abaissent pas iusques à vivre. Comme les ames vicieuses sont incitees souvent à bien faire par quelque impulsion estrangiere ; aussi sont les vertueuses, à faire mal *[34] : il les fault doncques iuger par leur

*[33] Et qui de nous ne donne pas à Tamburlan, etc.

*[34] Pour bien sentir la liaison des idées de Montaigne, souvent rompue par les nouvelles pensées qu'il intercale parmi les anciennes, il faut joindre cette phrase à celle de la page précédente, qui commence ainsi : « Le prix de l'ame ne consiste pas à aller hault, mais ordonneement ». C'est ainsi qu'elles sont liées dans l'édition in-4°. de 1588.

estat rassis, quand elles sont chez elles, si quelquesfois elles y sont; ou au moins quand elles sont plus voisines du repos, et de leur naïfve assiette.

Les inclinations naturelles s'aydent et fortifient par institution; mais elles ne se changent gueres [18] et surmontent : mille natures, de mon temps, ont eschappé *[35] vers la vertu, ou vers le vice, au travers d'une discipline contraire;

> Sic ubi desuetæ sylvis in carcere clausæ
> Mansuevere feræ, et vultus posuere minaces,
> Atque hominem didicere pati, si torrida parvus
> Venit in ora cruor, redeunt rabiesque, furorque,
> Admonitæque tument gustato sanguine fauces;
> Fervet, et à trepido vix abstinet ira magistro [19]:

on n'extirpe pas ces qualitez originelles, on les couvre, on les cache. Le langage latin m'est comme na-

---

[18] Notez que Montaigne dit ailleurs (L. II, c. XVII) qu'une bonne institution change le jugement et les mœurs.

[19] « Ainsi, on croit faire oublier les forêts aux bêtes féroces, que l'on renferme étroitement. Elles semblent s'adoucir, dépouiller leur orgueil menaçant; on dirait qu'elles ont appris à souffrir l'empire de l'homme; mais si par hasard un peu de sang vient à toucher leurs lèvres brûlantes, leur rage se réveille; leur gosier s'enfle, altéré du sang dont le goût vient d'exciter la soif; leur cruauté s'abstient à peine de dévorer leur maître pâlissant d'effroi ». Lucan. L. IV, v. 237.

*[35] Mille natures (caractères) ont pris, de mon tems, le chemin de la vertu ou du vice, quoiqu'elles eussent reçu une bien différente instruction.

turel ; ie l'entends mieulx que le françois : mais il y a quarante ans que ie ne m'en suis du tout point servy à parler ny à escrire ; si est ce qu'à des extremes et soubdaines esmotions, où ie suis tumbé deux ou trois fois en ma vie, et l'une, voyant mon pere, tout sain, se renverser sur moy pasmé, i'ay tousiours eslancé du fond des entrailles les premieres paroles, latines : nature se sourdant *[36], et s'exprimant à force, à l'encontre d'un si long usage ; et cet exemple se dict d'assez d'aultres.

Ceulx qui ont essayé de r'adviser *[37] les mœurs du monde, de mon temps, par nouvelles opinions, reforment les vices de l'apparence ; ceulx de l'essence, ils les laissent là, s'ils ne les augmentent : et l'augmentation y est à craindre ; on se seiourne *[38] volontiers de tout aultre bienfaire, sur ces reformations externes, arbitraires, de moindre coust et de plus grand merite ; et satisfaict on à bon marché, par là, les aultres vices naturels, consubstantiels et intestins. Regardez un peu comment s'en porte nostre expe-

---

*36 Jaillissant hors d'elle-même. — *Sourdre* est encore d'usage, du moins à l'infinitif, en parlant de l'eau des *sources*.

*37 Corriger, réformer. — *Se raviser,* pour dire *changer d'avis,* a été et est encore en usage ; mais *r'aviser les mœurs,* pour dire *les redresser, les corriger,* c'est une expression qu'on ne trouve nulle part, et que Montaigne a hasardée, ou peut-être fabriquée sans y penser.

*38 On s'abstient, on se dispense.

rience : il n'est personne, s'il s'escoute, qui ne descouvre en soy une forme sienne, une forme maistresse qui luicte contre l'institution, et contre la tempeste des passions qui luy sont contraires. De moy, ie ne me sens gueres agiter par secousse; ie me treuve quasi tousiours en ma place, comme font les corps lourds et poisants : si ie ne suis chez moy, i'en suis tousiours bien prez. Mes desbauches ne m'emportent pas fort loing, il n'y a rien d'extreme et d'estrange ; et si ay des r'advisements *39 sains et vigoreux.

La vraye condamnation, et qui touche la commune façon de nos hommes, c'est que leur retraicte mesme *40 est pleine de corruption et d'ordure; l'idee de leur amendement, chafourree*41 ; leur penitence, ma-

---

*39 Des retours sur moi-même. — Coste regrette qu'on n'ait pas conservé ce mot de *ravisement*, qui est, en effet, nécessaire dans notre langue. Mais bien qu'il ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'académie, il est peu d'écrivains qui craignissent de l'employer au besoin. Ce qui a empêché probablement de l'admettre, c'est sa trop grande ressemblance avec le mot *ravissement*, qui exprime une tout autre idée.

*40 Sous-entendez *du vice*.

*41 Confuse, barbouillée. C'est ce qu'emporte le mot de *chafourré*, vieux mot qu'on trouve encore en ce sens-là dans les dictionnaires de Nicot et de Cotgrave. Brantôme s'en sert dans le même sens : « Puisqu'il me faut parler des dames, je ne me veux amuser aux anciennes dont les histoires sont toutes pleines : et ne seroit qu'en *chafourer* le papier en vain ». *Vies des Dames illustres*, première phrase du premier *Discours*.

lade et en coulpe autant à peu prez que leur peché : aulcuns, ou pour estre collez au vice d'une attache naturelle, ou par longue accoustumance, n'en treuvent plus la laideur : à d'aultres (duquel regiment ie suis) le vice poise, mais ils le contrebalancent avecques le plaisir ou aultre occasion; et le souffrent et s'y prestent, à certain prix, vicieusement pourtant et laschement. Si se pourroit il, à l'adventure, imaginer si esloignee disproportion de mesure où, avecques iustice, le plaisir excuseroit le peché, comme nous disons de l'utilité; non seulement s'il estoit accidental et hors du peché, comme au larrecin, mais en l'exercice mesme d'iceluy, comme en l'accointance des femmes, où l'incitation est violente, et, dict on, par fois invincible *42. En la terre d'un mien parent, l'aultre iour que i'estois en Armaignac, ie veis un païsan

*42 Cette longue phrase est assez difficile à entendre; je vais essayer de la rendre plus claire : « Cependant on pourrait imaginer une telle disproportion entre le vice et le plaisir qui en résulterait, (dans un cas, par exemple où le vice serait léger et le plaisir très-grand), que le plaisir excuserait, avec quelque raison, le péché; comme nous le dirions d'une légère faute qui procurerait une grande utilité, (des avantages importans) : et j'entends parler ici non-seulement de ces plaisirs accidentels, dont on ne jouit que hors du péché, c'est-à-dire, après qu'il a été commis, tels que ceux que procure le larcin, mais même de ces plaisirs qu'on éprouve à l'instant même où l'on commet la faute, comme dans la jouissance des femmes », etc.

que chascun surnomme le Larron. Il faisoit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant, et trouvant qu'à gaigner son pain au travail de ses mains, il n'arriveroit iamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'advisa de se faire larron : et avoit employé à ce mestier toute sa ieunesse, en seureté, par le moyen de sa force corporelle ; car il moissonnoit et vendangeoit des terres d'aultruy, mais c'estoit au loing et à si gros monceaux, qu'il estoit inimaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuict sur ses espaules ; et avoit soing, oultre cela, d'egualer et disperser le dommage qu'il faisoit, si que la foule estoit moins importable *43 à chaque particulier. Il se treuve, à cette heure en sa vieillesse, riche pour un homme de sa condition, mercy à cette trafique, de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommoder avecques Dieu de ses acquests, il dict estre touts les iours aprez à satisfaire, par bienfaicts, aux successeurs de ceulx qu'il a desrobbez ; et, s'il n'acheve (car d'y pourveoir tout à la fois, il ne peult) qu'il en chargera ses heritiers, à la raison de la science*44 qu'il a luy seul du mal qu'il a faict à chascun. Par cette description, soit vraye ou faulse, cettuy cy regarde le larrecin comme action deshonneste et le hait,

---

*43 De manière que la perte en était moins grande pour chaque particulier.

*44 De la connaissance.

mais moins que l'indigence; s'en repent bien simplement, mais entant qu'elle estoit ainsi contrebalancee et compensee, il ne s'en repent pas. Cela, ce n'est pas cette habitude qui nous incorpore au vice, et y conforme nostre entendement mesme; ny n'est ce vent impetueux qui va troublant et aveuglant à secousses nostre ame, et nous precipite pour l'heure, iugement et tout, en la puissance du vice.

Ie fois coustumierement entier ce que ie fois, et marche tout d'une piece; ie n'ay gueres de mouvement qui se cache et desrobbe à ma raison, et qui ne se conduise, à peu prez, par le consentement de toutes mes parties, sans division, sans sedition intestine : mon iugement en a la coulpe ou la louange entiere; et la coulpe qu'il a une fois, il l'a tousiours, car quasi dez sa naissance il est un, mesme inclination, mesme route, mesme force : et en matiere d'opinions universelles, dez l'enfance, ie me logeay au poinct où i'avois à me tenir. Il y a des pechez impetueux, prompts et subits, laissons les à part : mais en ces aultres pechez à tant de fois reprins, deliberez et consultez, ou pechez de complexion, voire pechez de profession et de vacation, ie ne puis pas concevoir qu'ils soient plantez si long temps en un mesme courage, sans que la raison et la conscience de celuy qui les possede le vueille constamment et l'entende ainsin *45;

*45 Pour rendre plus clairement cette pensée, dit Coste,

d'une plus grande perfection et dignité; et vouldrions faire de mesme. Lors que ie consulte des deportements de ma ieunesse, avecques ma vieillesse *47, ie treuve que ie les ay communement conduictes avecques ordre, selon moy : c'est tout ce que peult ma resistance. Ie ne me flatte pas; à circonstances pareilles, ie serois tousiours tel : ce n'est pas macheure *48, c'est plustost une teincture universelle, qui me tache. Ie ne cognois pas de repentance superficielle, moyenne, et de cerimonie : il fault qu'elle me touche de toutes parts, avant que ie la nomme ainsin; et qu'elle pince mes entrailles et les afflige, autant profondement que Dieu me veoid, et autant universellement.

Quant aux negoces *49, il m'est eschappé plusieurs bonnes adventures, à faulte d'heureuse conduicte : mes conseils ont pourtant bien choisi selon les oc-

---

*47 Lorsque je réfléchis, aujourd'hui que je suis vieux, sur la manière dont je me suis comporté dans ma jeunesse, je trouve que je me suis presque toujours conduit avec ordre, suivant la mesure des forces que le ciel m'a données.

*48 *Macheure,* tache, contusion, meurtrissure. *Voyez* Cotgrave, dans son *Dictionnaire français et anglais;* et Nicot, augmenté par de Brosses, et publié pour la première fois en 1614. — Dans l'édition in-4°. de 1588, il y a : « Ce n'est pas tache, c'est plustost une teincture universelle qui me noircit ».

*49 Quant aux affaires. — *Négoce* est là purement latin; *negotium.*

currences qu'on leur presentoit; leur façon est de prendre tousiours le plus facile et seur party. Ie treuve qu'en mes deliberations passees, i'ay, selon ma regle, sagement procedé, pour l'estat de subiect qu'on me proposoit, et en ferois autant d'icy à mille ans, en pareilles occasions; ie ne regarde pas quel il est à cette heure *[50], mais quel il estoit quand i'en consultois : la force de tout conseil gist au temps; les occasions et les matieres roulent et changent sans cesse. I'ay encouru quelques lourdes erreurs en ma vie*[51], et importantes, non par faulte de bon advis, mais par faulte de bonheur. Il y a des parties secretes aux obiects qu'on manie, et indivinables, signamment en la nature des hommes; des conditions muettes, sans montre, incogneues parfois du possesseur mesme, qui se produisent et esveillent par des occasions survenantes : si ma prudence ne les a peu penetrer et profetizer, ie ne luy en sçais nul mauvais gré, sa charge se contient en ses limites: si l'evenement me bat, s'il favorise le party que i'ay refusé, il n'y a remede, ie ne m'en prends pas à moy, i'accuse ma fortune, non pas mon ouvrage; cela ne s'appelle pas repentir. Phocion avoit

*50 Quel est, à cette heure, le sujet qu'on me proposait.

*51 C'est ici une phrase toute latine, qui signifie : « J'ai fait quelques lourdes fautes en ma vie ». On trouve la même façon de parler dans Cicéron, *de finib. bonor. et malor.* L. I, cap. I. *Non eram nescius... fore ut hic noster labor in varias reprehensiones incurreret.*

donné aux Atheniens certain advis qui ne feut pas suyvi : l'affaire pourtant se passant, contre son opinion, avecques prosperité, quelqu'un luy dict : « Eh bien, Phocion! es tu content que la chose aille si bien » ? « Bien suis ie content, feit il, qu'il soit advenu cecy ; mais ie ne me repents point d'avoir conseillé cela [21] ». Quand mes amis s'addressent à moy pour estre conseillez, ie le fois librement et clairement, sans m'arrester, comme faict quasi tout le monde, à ce que, la chose estant hazardeuse, il peult advenir au rebours de mon sens, par où ils ayent à me faire reproche de mon conseil; de quoy il ne me chault : car ils auront tort; et ie n'ay deu leur refuser cet office.

Ie n'ay gueres à me prendre de mes faultes, ou infortunes, à aultre qu'à moy : car, en effect, ie me sers rarement des advis d'aultruy, si ce n'est par honneur de cerimonie; sauf où i'ay besoing d'instruction, de science, ou de la cognoissance du faict. Mais, ez choses où ie n'ay à employer que le iugement, les raisons estrangieres peuvent servir à m'appuyer, mais peu à me destourner : ie les escoute favorablement et decemment toutes; mais, qu'il m'en souvienne, ie n'en ay creu iusqu'à cette heure que les miennes. Selon moy, ce ne sont que mousches et

---

[21] Plut. *Dits notables des anc. Rois*, à l'art. *Phocion*.

atomes qui promenent ma volonté [22] : ie prise peu mes opinions ; mais ie prise aussi peu celles des aultres. Fortune me paye dignement : si ie ne receois pas de conseil, i'en donne encores moins. I'en suis fort peu enquis *[52], mais i'en suis encores moins creu ; et ne sache nulle entreprinse publicque ny privee que mon advis aye redressee et ramenee. Ceulx mesmes que la fortune y avoit aulcunement attachez, se sont laissez plus volontiers manier à toute aultre cervelle *[53]. Comme celuy qui suis bien autant ialoux des droicts de mon repos, que des droicts de mon auctorité, ie l'aime mieulx ainsi : me laissant là, on faict selon ma profession, qui est de m'establir et contenir tout en moy. Ce m'est plaisir, d'estre desinteressé des affaires d'aultruy, et desgagé de leur gariement *[54].

---

[22] Voyez ci-dessus, L. II, chap. XVII, ce qu'il dit de son aversion pour *la délibération*. Cela explique ce qu'il dit ici.

*[52] *Enquis* est le participe d'*enquérir* et est encore d'usage, surtout dans les cours criminelles : il signifie ici *requis*.

*[53] « Qu'à la mienne ». Ces mots se trouvent dans toutes les éditions, mais Montaigne les avait rayés de sa main dans celle que Naigeon a suivie, et que j'ai moi-même préférée.

*[54] C'est-à-dire de leur *garantie*. — *Gariement* ou *gariment*, est, selon Borel, un terme de la coutume de Poitou. Il ne se trouve ni dans Nicot, ni dans Monet, mais bien dans le *Dictionnaire des Arts*, de Thomas Corneille. Selon Cotgrave, qui le prend dans le même sens que Corneille, c'est un terme gascon. — Mr. Éloi Johanneau croit que ce mot ne signifie point *garantie*, mais *garde*, *sauve-garde*, *tutelle*, ce qui serait à-peu-près la même chose.

En touts affaires, quand ils sont passez, comment que ce soit, i'y ay peu de regret; car cette imagination me met hors de peine, qu'ils debvoient ainsi passer : les voylà dans le grand cours de l'univers, et dans l'enchaisneur des causes stoïques; vostre fantasie n'en peult, par souhait et imagination, remuer un poinct, que tout l'ordre des choses ne renverse et le passé et l'advenir [23].

Au demourant, ie hais cet accidental repentir que l'aage apporte. Celuy [24] qui disoit anciennement estre obligé aux annees dequoy elles l'avoient desfaict de la volupté, avoit aultre opinion que la mienne : ie ne sçauray iamais bon gré à l'impuissance, de bien qu'elle me face; *nec tam aversa unquam videbitur ab opere suo providentia, ut debilitas inter optima inventa sit* [25]. Nos appetits sont rares en la vieillesse; une profonde satieté nous saisit aprez le coup : en cela ie ne veois

---

[23] Ce passage semblerait indiquer que Montaigne croyait la nécessité des actions humaines et l'enchaînement fatal des causes et des effets.

[24] Sophocle. Quelqu'un lui ayant demandé si, dans sa vieillesse, il jouissait encore des plaisirs de l'amour, il répondit : « Aux dieux ne plaise! et c'est avec plaisir que je » m'en suis délivré, comme d'un maître cruel et furieux ». Cic. *de Sen.* c. XIV.

[25] « Et la Providence ne sera jamais si ennemie de son ouvrage, que la faiblesse puisse être mise au rang des meilleures choses ». Quintil. *Inst. orat.* L. V, c. XII.

rien de conscience *[55] ; le chagrin et la foiblesse nous impriment une vertu lasche et catharreuse. Il ne nous fault pas laisser emporter si entiers aux alterations naturelles, que d'en abastardir nostre iugement. La ieunesse et le plaisir n'ont pas faict aultrefois que i'aye mescogneu le visage du vice en la volupté ; ny ne faict, à cette heure, le desgoust que les ans m'apportent, que ie mescognoisse celuy de la volupté au vice : ores *[56] que ie n'y suis plus, i'en iuge comme si i'y estois. Moy, qui la secoue vifvement et attentifvement, treuve que ma raison est celle mesme que i'avois en l'aage plus licencieux, sinon, à l'adventure, d'autant qu'elle s'est affoiblie et empiree en vieillissant ; et treuve que ce qu'elle refuse de m'enfourner à ce plaisir, en consideration de l'interest de ma santé corporelle, elle ne le feroit, non plus qu'aultrefois, pour la santé spirituelle. Pour la veoir hors de combat, ie ne l'estime pas plus valeureuse : mes tentations sont si cassees et mortifiees, qu'elles ne valent pas qu'elle s'y oppose ; tendant seulement les mains au devant, ie les coniure *[57]. Qu'on luy remette

---

*55 Qui soit l'effet du repentir et d'une conscience qui se réforme.

*56 A cette heure que, je n'y suis plus.

*57 Je les éconduis. Dans l'édition in-4°. de 1588, il y a *je les esconjure*, c'est-à-dire, *je les prie de se retirer*. C'est ce qu'emporte, dans le Dictionnaire de Cotgrave, le mot *esconjurer*, que j'ai cherché inutilement ailleurs. Montaigne a mis depuis *conjurer*, comme plus usité, mais en l'employant à peu près dans le même sens.

en presence cette ancienne concupiscence, ie crains qu'elle auroit moins de force à la soubtenir, qu'elle n'avoit aultrefois; ie ne luy veois rien iuger à part soy *[58], que lors elle ne iugeast, ny aulcune nouvelle clarté : parquoy, s'il y a convalescence, c'est une convalescence maleficiee. Miserable sorte de remede, debvoir à la maladie sa santé! Ce n'est pas à nostre malheur de faire cet office; c'est au bonheur de nostre iugement. On ne me faict rien faire par les offenses et afflictions, que les mauldire : c'est aux gents *[59] qui ne s'esveillent qu'à coups de fouet. Ma raison a bien son cours plus delivre *[60] en la prosperité; elle est bien plus distraicte et occupee à digerer les maulx que les plaisirs : ie veois bien plus clair en temps serein; la santé m'advertit, comme plus alaigrement, aussi plus utilement, que la maladie [26]. Ie me suis advancé le plus que i'ay peu vers ma reparation et reglement, lors que i'avois à en iouïr : ie serois honteux, et envieux, que la misere et desfortune de ma descrepitude eust à se preferer à mes bonnes annees, saines, esveil-

---

[26] Voyez encore ce qu'il dit à ce sujet dans le 4e. paragraphe du chapitre IX de ce même livre.

*[58] C'est-à-dire, « je ne vois pas que ma raison juge de la volupté autrement qu'elle n'en jugeait alors, ni plus sainement ».

*[59] C'est bon pour les gens, etc.

*[60] Ou *plus libre*, comme on a mis dans les dernières éditions.

lees, vigoreuses ; et qu'on eust à m'estimer, non par où i'ay esté, mais par où i'ay cessé d'estre.

A mon advis, c'est « le vivre heureusement », non, comme disoit Antisthenes [27], « le mourir heureusement », qui faict l'humaine felicité. Ie ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un philosophe à la teste et au corps d'un homme perdu ; ny que ce chetif bout eust à desadvouer et desmentir la plus belle, entiere et longue partie de ma vie : ie me veulx presenter et faire veoir partout uniformement. Si i'avois à revivre, ie revivrois comme i'ay vescu : ny ie ne plainds le passé, ny ie ne crainds l'advenir ; et, si ie ne me deceois, il est allé du dedans environ comme du dehors. C'est une des principales obligations que i'aye à ma fortune, que le cours de mon estat corporel ayt esté conduict chasque chose en sa saison ; i'en ay veu l'herbe, et les fleurs et le fruict ; et en veois la seicheresse : heureusement, puisque c'est naturellement. Ie porte bien plus doulcement les maulx que i'ay, d'autant qu'ils sont en leur poinct, et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue felicité de ma vie passee : pareillement, ma sagesse peult bien estre de mesme taille, en l'un et en l'aultre temps ; mais elle estoit bien de plus d'exploict et de meilleure grace, verte, gaye, naïfve, qu'elle n'est à present, croupie, grondeuse, laborieuse. Ie renonce doncques à ces reformations

---

[27] Diogène-Laërce, L. VI, §. 5.

casuelles et douloureuses *[61]. Il fault que Dieu nous touche le courage; il fault que nostre conscience s'amende d'elle mesme, par renforcement de nostre raison, non par l'affoiblissement de nos appetits : la volupté n'en est en soy ny pasle ny descoulouree, pour estre apperceue par des yeulx chassieux et troubles.

On doibt aimer la temperance par elle mesme, et pour le respect de Dieu qui nous l'a ordonnee, et la chasteté; celle que les catarrhes nous prestent, et que ie doibs au benefice de ma cholique, ce n'est ny chasteté, ny temperance : on ne peult se vanter de mespriser et combattre la volupté, si on ne la veoid, si on l'ignore, et ses graces, et ses forces, et sa beauté plus attrayante; ie cognois l'un et l'aultre, c'est à moy de le dire. Mais il me semble qu'en la vieillesse, nos ames sont subiectes à des maladies et imperfections plus importunes qu'en la ieunesse : ie le disois estant ieune; lors on me donnoit de mon menton par le nez : ie le dis encores à cette heure que mon poil gris m'en donne le credit. Nous appellons sagesse, la difficulté de nos humeurs, le desgoust des choses presentes; mais à la verité, nous ne quitons pas tant les vices, comme nous les changeons,

---

*61 Ceci se rapporte à ce qu'il a dit au commencement du précédent paragraphe, qu'il haïssait *cet accidental repentir que l'aage apporte.*

et, à mon opinion, en pis : oultre une sotte et caducque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs espineuses et inassociables, et la superstition, et un soing ridicule des richesses lorsque l'usage en est perdu, i'y treuve plus d'envie *62, d'iniustice et de malignité ; elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage ; et ne se veoid point d'ames, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent à l'aigre et au moisi. L'homme marche entier vers son croist et vers son decroist. A veoir la sagesse de Socrates, et plusieurs circonstances de sa condamnation, i'oserois croire qu'il s'y presta aulcunement luy mesme, par prevarication, à desseing, ayant de si prez, aagé de soixante et dix ans, à souffrir l'engourdissement des riches allures de son esprit, et l'esblouissement de sa clarté accoustumee [28]. Quelle metamorphose luy veois ie faire touts les iours en plusieurs de mes cognoissants *63 ! C'est une puissante

---

[28] Si cette conjecture, dit Coste, n'est fondée que sur la sagacité de Montaigne, elle lui fait beaucoup d'honneur, car Xénophon nous dit expressément, dans son *Apologie de Socrate*, qu'en effet Socrate ne se défendit avec tant de hauteur devant ses juges, que parce qu'il considéra qu'à son âge il lui serait plus avantageux de mourir que de vivre. C'est sur quoi roule tout le préambule de cette petite pièce, intitulée : Σωκράτους ἀπολογία πρὸς τοὺς Δικάστας, *Apologie de Socrate devant ses juges.*

*62 Dans la vieillesse.

*63 C'est-à-dire : « Quelles métamorphoses ne vois-je pas

maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement : il y fault grande provision d'estude, et grande precaution, pour eviter les imperfections qu'elle nous charge, ou au moins affoiblir leur progrez. Ie sens que, nonobstant touts mes retranchements, elle gaigne pied à pied sur moy: ie soubtiens tant que ie puis; mais ie ne sçais enfin où elle me menera moy mesme. A toutes adventures, ie suis content qu'on sçache d'où ie seray tumbé.

---

la vieillesse faire, tous les jours, dans plusieurs hommes de ma connaissance! » J'explique cette phrase quoiqu'elle n'offre aucune difficulté, si on la lie à la peinture vive et éloquente que Montaigne vient de tracer de la vieillesse ; mais cette liaison disparait par l'addition qu'il a jugé à propos de faire de son ingénieuse conjecture, relative à Socrate.

CHAPITRE III.

Des trois commerces.

Sommaire. — L'âme a besoin d'être émue par la diversité des sensations : tout s'agite, tout change dans le monde ; au milieu des continuelles vicissitudes des choses, elle ne peut rester immobile ou fixée sur un seul objet. — Quant à Montaigne, son occupation favorite était de méditer sur lui-même ; mais il se délassait dans la société en général. Cependant les entretiens frivoles ne pouvaient lui convenir. Il reconnaît qu'il faut se mettre au niveau de ceux avec qui l'on converse : aussi n'aime-t-il pas les personnes dont les discours sont recherchés, et par cette raison encore il fuit les femmes savantes. Il avoue pourtant que les femmes peuvent, avec avantage, cultiver la poésie : il leur permet aussi de connaître un peu l'histoire, et de prendre de la philosophie, tout ce qui pourra les aider à supporter les peines de la vie. Mais dans le monde, il recherchait de préférence les hommes d'un esprit juste et sage qui se plaisaient à discuter sur des questions graves et importantes : c'est avec ceux-ci qu'il aimait à se communiquer ; et c'est ce qu'il appelle son premier *commerce*. — Le commerce avec les femmes est au second rang. Il a sa douceur mais ses dangers. Les sens y jouent un grand rôle. Il voudrait que, de part et d'autre, on en bannit toute fausseté, toute perfidie. Idée qu'il donne de ses amours : il préférait les graces du corps à celles de l'esprit. — Le troisième commerce est celui des livres. C'est le plus sûr, le seul qui *ne dépende pas d'autrui*. Les livres consolent Montaigne dans sa vieillesse et dans sa solitude. Sa bibliothèque

est sa retraite chérie. Description qu'il en fait. Jeune, il étudia pour se montrer avec plus d'avantage; dans l'âge mur, pour se rendre plus sage; dans la vieillesse il étudie pour s'amuser. Mais, comme les deux autres, ce commerce des livres a ses inconvénients; il n'exerce point le corps; il le croit (faussement peut-être) préjudiciable à la santé.

Exemples : Caton l'ancien; Aristote; Socrate; Plutarque; Montaigne; Platon; les Lacédémoniens; les cours. — Les hommes d'esprit; Hippomachus. — Les femmes, les filles des anciens Brachmanes; Tibère; la courtisane Flora. — Les livres; Jacques, roi de Naples et de Sicile.

Il ne fault pas se clouer si fort à ses humeurs et complexions: nostre principale suffisance, c'est sçavoir s'appliquer à divers usages. C'est estre, mais ce n'est pas vivre, que se tenir attaché et obligé par necessité à un seul train : les plus belles ames sont celles qui ont plus de varieté et de soupplesse. Voilà un honorable tesmoignage du vieux Caton : *huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit, ut natum ad id unum diceres, quodcumque ageret* [1]. Si c'estoit à moy à me dresser à ma mode, il n'est aulcune si bonne façon où ie voulusse estre fiché pour ne m'en sçavoir

---

[1] « Il avait l'esprit si flexible et si propre à tout, que, quelque chose qu'il fît, on aurait dit qu'il était uniquement né pour cela ». Tite-Live, L. XXXIX, c. XL.

desprendre *[1] : la vie est un mouvement inegual, irregulier, et multiforme *[2]. Ce n'est pas estre amy de soy, et moins encores maistre, c'est en estre esclave, de se suyvre incessamment, et estre si prins à ses inclinations, qu'on n'en puisse fourvoyer *[3], qu'on ne les puisse tordre [2]. Ie le dis à cette heure, pour ne me pouvoir facilement despestrer de l'importunité de mon ame, en ce qu'elle ne sçait communement s'amuser, sinon où elle s'empesche, ny s'employer, que bandee et entiere; mais pour legier subiect qu'on luy donne, elle

---

[2] En effet, quand on embrasse une opinion quelconque, on ne fait pas un pacte avec elle, on ne s'oblige pas à y persévérer toute sa vie. Il en est de même des goûts divers plus ou moins vifs que l'on prend pour certains arts, pour certaines sciences, pour certains amusemens. On peut varier à tous ces égards, sans encourir le reproche d'inconstance et de légèreté. Imposer à l'homme qui a le plus de tenue dans l'esprit, la nécessité de conserver toujours les mêmes opinions et les mêmes goûts, c'est le condamner à ne jamais habiter d'autres pays que le sien; c'est vouloir que les objets extérieurs excitent toujours en lui les mêmes sensations; en un mot, c'est exiger qu'il soit le même dans tous les instans de sa durée, tandis que tout ce qui l'environne, ainsi que tout ce qui est au-dessus de lui, est dans une vicissitude continuelle. — N.

*[1] C'est-à-dire : « A laquelle je voulusse être tellement cloué que je ne pusse m'en détacher ».

*[2] Variable, de formes diverses.

*[3] Qu'on ne puisse s'en détourner.

obstiné en silence, plus ineptement encores et incivilement. I'ay une façon resveuse qui me retire à moy, et, d'aultre part, une lourde ignorance et puerile de plusieurs choses communes [6]; par ces deux qualitez, i'ay gaigné qu'on puisse faire, au vray, cinq ou six contes de moi, aussi niais que d'aultre quel qu'il soit.

Or, suyvant mon propos, cette complexion difficile me rend delicat à la practique des hommes, il me les fault trier sur le volet [*10]; et me rend incommode aux actions communes. Nous vivons et nego-

---

[6] Conférez ici ce qu'il dit à cet égard, L. I, c. XXV, et L. II, c. XVII.

[*10] *Trier sur le volet*, c'est choisir, entre plusieurs choses de la même espèce, celle qui est la plus excellente. Cette expression, dit Coste, est fondée sur la coutume qu'ont les jardiniers, de répandre leurs graines sur une planche qu'ils nomment *volet*, afin de choisir les meilleures pour semer. C'est ce qui paraît évidemment par un passage de Rabelais, où Panurge, prêt à consulter le théologien *Hippothadée*, le médecin *Rondibis*, et le philosophe *Trouillogan*, sur le dessein qu'il avait de se marier, leur dit : *Messieurs, il n'est question que d'un mot : me doibs je marier ou non ? Si par vous mon doubte n'est dissolu, je le tiens pour insoluble ; car vous estes tous esleus, choisis et triez chascun respectivement en son estat, comme beaux pois sur le volet.* Pantagruel, L. III, c. XXX.

cions avecques le peuple[7] : si sa conversation nous importune, si nous desdaignons à nous appliquer aux ames basses et vulgaires, et les basses et vulgaires sont souvent aussi reglees que les plus desliees, et toute sapience insipide qui ne s'accommode à l'insipience commune, il ne nous fault plus entremettre ny de nos propres affaires, ny de ceulx d'aultruy ; et les publicques et les privez se desmeslent avecques ces gents là *[11]. Les moins tendues et plus naturelles allures de nostre ame, sont les plus belles ; les meilleures occupations, les moins efforcees *[12]. Mon Dieu, que la sagesse faict un bon office à ceulx de qui elle renge les desirs à leur puissance! il n'est point de plus utile science : « Selon qu'on peult », c'estoit le refrain et le mot favory de Socrates [8] ; mot de grande substance. Il fault addresser et arrester nos desirs aux choses les plus aysees et voisines. Ne m'est ce pas une sotte humeur de disconvenir *[13] avecques un millier à qui ma

---

7. Voyez encore ce qu'il dit sur la nécessité de souffrir la sottise des autres, ci-dessous, au commencement du 4e. paragraphe du c. VIII.

8 Xénophon, *Memorab. Socrat.* L. I, c. III, §. 3.

*11 Avec les hommes qui n'ont que des *ames basses et vulgaires.*

*12 Sont les moins forcées.

*13 De ne pouvoir m'accommoder d'une foule de gens avec lesquels ma fortune, ou plutôt le hasard, me force d'avoir de fréquentes relations, etc.

fortune me ioinct, de qui ie ne me puis passer; pour me tenir à un ou deux qui sont hors de mon commerce, ou plustost à un desir fantastique de chose que ie ne puis recouvrer? Mes mœurs molles, ennemies de toute aigreur et aspreté, peuvent ayseement m'avoir deschargé d'envies et d'inimitiez; d'estre aimé, ie ne dis, mais de n'estre point haï, iamais homme n'en donna plus d'occasion [9]: mais la froideur de ma conversation m'a desrobbé, avecques raison, la bienvueil-

---

9 Je crois, en effet, qu'un homme du caractère de Montaigne devait avoir peu d'amis; et l'on voit, par ce passage, qu'il ne s'en flattait pas, mais seulement de n'avoir pas d'ennemis. C'est au fond tout ce qu'on peut désirer : car qui peut avoir beaucoup d'amis! celui qui le croit, prouve qu'il ne sait pas ce que c'est qu'un ami, et qu'il prostitue ce titre à de simples *connaissances* passagères, que l'on fait dans une société, et que l'on quitte bientôt, pour se lier de nouveau dans une autre, que l'on oublie avec la même indifférence et la même facilité. — N.

Je n'aurais point fait usage de cette note, parce qu'elle ne me paraît contenir que des idées assez communes, si je ne la trouvais suivie d'une apostille curieuse, du frère de Naigeon, qui avait hérité de ses manuscrits. Voici ce qu'il a écrit de sa main, au-dessous de l'observation précédente : « *Nota.* Mon » monstre de frère parle ici d'après son cœur, qui était dur, » ingrat, *et par naturelle condition et par discours* (comme » parle Montaigne); car il a osé me dire un jour, que *l'in-* » *gratitude tranquillisait le cœur* ».

Voilà deux frères bien unis : reste à savoir lequel des deux était le meilleur.

lance de plusieurs, qui sont excusables de l'interpreter à aultre et pire sens.

Ie suis trescapable d'acquerir et maintenir des amitiez rares et exquises; d'autant que ie me harpe*[14] avecques si grande faim aux accointances qui reviennent à mon goust, ie m'y produis, ie m'y iecte si avidement, que ie ne faulx pas ayseement de m'y attacher, et de faire impression où ie donne : i'en ay faict souvent heureuse preuve. Aux amitiez communes, ie suis aulcunement sterile et froid; car mon aller n'est pas naturel, s'il n'est à pleine voile : oultre ce, que ma fortune, m'ayant duict et affriandé dez ieunesse à une amitié seule et parfaicte *[15], m'a à la verité aulcunement desgousté des aultres, et trop imprimé en la fantasie, qu'elle est beste de compaignie, non pas de troupe, comme disoit cet ancien [10]; aussi*[16], que i'ay naturellement peine à me communiquer à demy, et avecques modification à cette servile prudence et soupçonneuse qu'on nous ordonne en la conversation de ces amitiez nombreuses et imparfaictes : et nous l'ordonne lon principalement en ce temps, qu'il ne se peult parler du monde que dangereusement ou faulsement.

---

[10] Plutarque, *De la pluralité d'amis*, c. II.

*[14] Je m'attache fortement, je me harponne.

*[15] L'amitié d'Étienne de la Boëtie.

*[16] Et aussi parce que j'ai peine, etc.

Si veois ie bien pourtant que, qui a, comme moy, pour sa fin les commoditez de sa vie (ie dis les commoditez essentielles), doibt fuyr, comme la peste, ces difficultez et delicatesses d'humeur. Ie louerois une ame à divers estages, qui sçache et se tendre et se desmonter; qui soit bien partout où sa fortune la porte; qui puisse deviser avecques son voisin, de son bastiment, de sa chasse et de sa querelle, entretenir avecques plaisir un charpentier et un iardinier. I'envie ceulx qui sçavent s'apprivoiser au moindre de leur suitte, et dresser de l'entretien en leur propre train: et le conseil de Platon [11] ne me plaist pas, de parler tousiours d'un langage maestral *[17] à ses serviteurs, sans ieu, sans familiarité, soit envers les masles, soit envers les femelles; car, oultre ma raison *[18], il est inhumain et iniuste de faire tant valoir cette telle quelle prerogative de la fortune: et les polices où il se souffre moins de disparité entre les valets et les maistres, me semblent les plus equitables. Les aultres s'estudient à eslancer et guinder leur esprit; moy à le baisser et coucher: il n'est vicieux qu'en extension.

Narras et genus Aeaci,
Et pugnata sacro bella sub Ilio:

---

[11] Traité *des Lois*, L. VI.

*[17] Magistral, d'un ton de maître.

*[18] Outre la raison que je viens d'en alléguer (au commencement du paragraphe).

Quo Chium pretio cadum
Mercemur, quis aquam temperet ignibus,
Quo præbente domum, et quotâ
Pelignis caream frigoribus, taces [12].

Ainsi, comme la vaillance lacedemonienne avoit besoing de moderation, et du son doulx et gracieux du ieu des fleutes pour la flatter en la guerre, de peur qu'elle ne se iectast à la temerité et à la furie; là où toutes aultres nations ordinairement emploient des sons et des voix aigues et fortes qui esmeuvent et qui eschauffent à oultrance le courage des soldats : il me semble de mesme, contre la forme ordinaire, qu'en l'usage de nostre esprit, nous avons, pour la pluspart, plus besoing de plomb, que d'ailes; de froideur et de repos, que d'ardeur et d'agitation. Surtout, c'est à mon gré bien faire le sot, que de faire l'entendu entre ceulx qui ne le sont pas : parler tousiours bandé, *favellar in punta di forchetta* *[19]. Il fault se des-

---

[12] « Vous nous contez l'histoire de la race d'Æacus; et tous les combats qui se sont donnés sous les murs sacrés d'Ilion : mais vous ne nous dites pas combien nous coûtera le vin de Chio; qui doit nous préparer le bain, et nous prêter sa maison; ni enfin à quelle heure nous nous rassemblerons autour d'un bon feu ». Hor. Od. XIX, L. III, v. 3.

*[19] Parler un langage précieux, subtil, recherché. — Cette expression italienne, *favellar in punta di forchetta*, signifie à la lettre, *parler sur la pointe d'une fourchette*, et répond à notre expression française, *disputer sur la pointe d'une aiguille*.

mettre au train *[20] de ceulx avecques qui vous estes, et par fois affecter l'ignorance : mettez à part la force et la subtilité, en l'usage commun; c'est assez d'y reserver l'ordre : traisnez vous au demourant à terre, s'ils veulent. Les sçavants chopent volontiers à cette pierre; ils font tousiours parade de leur magistere *[21], et sement leurs livres partout; ils en ont en ce temps entonné si fort les cabinets et aureilles des dames, que si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine : à toute sorte de propos et matiere, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'escrire nouvelle et sçavante,

> Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
> Hoc cuncta effundunt animi secreta; quid ultrà?
> Concumbunt doctè [13];

---

[13] « C'est dans ce style qu'elles expriment tout : crainte, colère, joie, chagrin, et jusqu'à leurs passions secrètes. Que dirai-je de plus ? c'est doctement encore qu'elles font des heureux ». Juv. Sat. VI, v. 188.

Montaigne a écrit *concumbunt doctè*, au lieu de *concumbunt græcè*, comme a écrit Juvénal. Ce poëte ne voulait ici que se moquer des Romains, qui, de son temps, avaient la manie de toujours parler grec. Voici comme le dernier traducteur en vers de Juvénal (M. Méchin) a rendu ce passage :

> Comment, sans être Grecque, oser être jolie !
> On ne parle que grec; un superbe dédain
> Relègue dans les champs l'idiôme romain.
> Allégresse, frayeur, soucis, transports, colère,
> Secrets épanchements, tendres propos, mystères,
> Tout s'exprime, se dit, se peint, s'exhale en grec;
> C'est en grec qu'on se pâme... etc.

*[20] Il faut se laisser aller au train.

*[21] Science magistrale et doctorale.

et alleguent Platon et sainct Thomas, aux choses ausquelles le premier rencontré serviroit aussi bien de tesmoing: la doctrine qui ne leur a peu arriver en l'ame, leur est demeuree en la langue. Si les biens nees me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses: elles cachent et couvrent leurs beautez sous des beautez estrangieres; c'est grande simplesse d'estouffer sa clarté, pour luire d'une lumiere empruntee; elles sont enterrees et ensepvelies soubs l'art, *de capsulâ totæ*[14]. C'est qu'elles ne se cognoissent point assez: le monde n'a rien de plus beau; c'est à elles d'honorer les arts, et de farder le fard. Que leur fault il, que vivre aimees et honorees? elles n'ont, et ne sçavent, que trop pour cela: il ne fault qu'esveiller un peu et reschauffer les facultez qui sont en elles. Quand ie les veois attachees à la rhetorique, à la iudiciaire[*22], à la logique, et semblables drogueries si vaines, et inutiles à leur besoing, i'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le facent pour avoir loy[*23] de les regenter soubs ce tiltre: car quelle aultre excuse leur trouverois ie? Baste[*24], qu'elles

[14] « Fard et parfums de la tête aux pieds ». — C'est un mot de Sénèque, qu'il applique aux petits-maîtres de son tems: *Nosti complures juvenes* (dit-il, épît. CXV) *barbâ et comâ nitidos, de capsulâ totos.*

[*22] A l'astrologie *judiciaire.*

[*23] Pour avoir droit.

[*24] Il suffit, c'est assez; de l'italien *basta.*

peuvent, sans nous, renger la grace de leurs yeulx à la gayeté, à la severité et à la doulceur, assaisonner un nenny, de rudesse, de doubte et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on faict pour leur service : avecques cette science, elles commandent à baguette, et regentent les regents et l'eschole.

Si toutesfois il leur fasche de nous ceder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poësie est un amusement propre à leur besoing : c'est un art folastre et subtil, desguisé, parlier *[25], tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commoditez de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie elles prendront les discours qui les dressent à iuger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons, à regler la temerité de leurs propres desirs, à mesnager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mary, et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voilà, pour le plus, la part que ie leur assignerois aux sciences.

Il y a des naturels particuliers, retirez et internes : ma forme essentielle est propre à la communication et à la production *[26]; ie suis tout au dehors et en

---

*[25] Parleur, babillard.

*[26] Et me porte à me produire au dehors.

evidence, nay à la societé et à l'amitié. La solitude que i'aime et que ie presche, ce n'est principalement que ramener à moy mes affections et mes pensees; restreindre et resserrer, non mes pas, ains mes desirs et mon soulcy, resignant la solicitude estrangiere *[27], et fuyant mortellement la servitude et l'obligation, et non tant la foule des hommes, que la foule des affaires. La solitude locale, à dire verité, m'estend plustost, et m'eslargit au dehors; ie me iecte aux affaires d'estat et à l'univers plus volontiers quand ie suis seul : au Louvre et en la foule, ie me resserre et contrains en ma peau; la foule me repoulse à moy; et ne m'entretiens iamais si follement, si licencieusement et particulierement, qu'aux lieux de respect et de prudence cerimonieuse : nos folies ne me font pas rire, ce sont nos sapiences *[28]. De ma complexion, ie ne suis pas ennemy de l'agitation des courts; i'y ay passé partie de la vie, et suis faict à me porter alaigrement aux grandes compaignies, pourveu que ce soit par intervalles et à mon poinct : mais cette mollesse de iugement, de quoy ie parle, m'attache par force à la solitude. Voire chez moy, au milieu d'une famille peuplee, et maison des plus frequentees, i'y veois des gents assez, mais rarement ceulx avecques qui i'aime

---

*27 C'est-à-dire, « Écartant de moi la sollicitude que pourraient me causer les affaires des autres ».

*28 Ce sont nos *sagesses ;* comme dans l'édit. in-4°. de 1588.

à communiquer : et ie reserve là, et pour moy, et pour les aultres, une liberté inusitee; il s'y faict trefve de cerimonie, d'assistance et convoyements [*29], et telles aultres ordonnances penibles de nostre courtoisie : oh! la servile et importune usance! Chascun s'y gouverne à sa mode; y entretient qui veult ses pensees : ie m'y tiens muet, resveur et enfermé, sans offense de mes hostes.

Les hommes de la societé et familiarité desquels ie suis en queste, sont ceulx qu'on appelle honnestes et habiles hommes : l'image de ceulx cy me desgouste des aultres. C'est, à le bien prendre, de nos formes, la plus rare; et forme qui se doibt principalement à la nature. La fin de ce commerce, c'est simplement la privauté, frequentation et conference, l'exercice des ames; sans aultre fruict. En nos propos, touts subiects me sont eguaux; il ne me chault qu'il y ayt ny poids ny profondeur; la grace et la pertinence y sont tousiours : tout y est teinct d'un iugement meur et constant, et meslé de bonté, de franchise, de gayeté et d'amitié. Ce n'est pas au subiect des substitutions seulement, que nostre esprit montre sa beauté et sa force, et aux affaires des rois [*30]; il la montre autant

---

*29 *De reconduites.* — Convoyer quelqu'un qui s'en va; *prosequi proficiscentem : deducere aliquem.* Nicot. — Ainsi *convoyer* veut dire *accompagner*, reconduire.

*30 Montaigne veut dire, à ce qu'il me semble, que « ce n'est pas seulement dans la discussion et l'examen de la question difficile et compliquée des substitutions, ni à traiter les affaires des rois, que notre esprit montre sa beauté et sa force ».

aux confabulations *[31] privees : ie cognois mes gents au silence mesme et à leur soubrire, et les descouvre mieulx, à l'adventure, à table qu'au conseil; Hippomachus disoit bien qu'il cognoissoit les bons luicteurs à les veoir simplement marcher par une rue [15]. S'il plaist à la doctrine de se mesler à nos devis, elle n'en sera point refusee, non magistrale, imperieuse et importune, comme de coustume, mais suffragante *[32] et docile elle mesme; nous n'y cherchons qu'à passer le temps : à l'heure d'estre instruicts et preschez, nous l'irons trouver en son throsne; qu'elle se desmette *[33] à nous pour ce coup, s'il luy plaist, car, toute utile

---

[15] *Voyez* Plutarque, *Vie de Dion*, c. I.

*[31] Conversations, entretiens, discours familiers.

*[32] C'est-à-dire, dépendante, subordonnée, accessoire. — Coste, dans une note fort longue, a donné l'étymologie de ce mot, qui signifie proprement, *qui plie*, *qui cède*; de *suffrago*, le pli du jarret de derrière d'un animal à quatre pieds. — Montaigne emploie encore ce mot au c. LVI, du L. I (page 229 du t. II de notre édition) et j'aurais dû l'expliquer alors. — Un *suffragant*, suivant Monet, est un évêque sans évêché, faisant les fonctions d'un autre évêque dans son diocèse; *substitutus episcopus*. On appelle aussi *suffragant* chaque évêque sujet à un métropolitain, à un archevêque ou à un patriarche. Tout cela n'infirme point l'étymologie cidevant citée de ce mot, mais me semble confirmer l'explication que j'en ai donnée.

*[33] Qu'elle s'abaisse jusqu'à nous, s'accommode à notre portée.

et desirable qu'elle est, ie presuppose qu'encores au besoing nous en pourrions nous bien du tout passer, et faire nostre effect sans elle. Une ame bien nee, et exercee à la practique des hommes, se rend pleinement agreable d'elle mesme : l'art *34 n'est aultre chose que le contreroolle et le registre des productions de telles ames.

C'est aussi pour moy un doulx commerce, que celuy des belles et honnestes femmes : *nam nos quoque, oculos eruditos habemus* [16]. Si l'ame n'y a pas tant à iouir qu'au premier, les sens corporels, qui participent aussi plus à cettuy cy, le ramenent à une proportion voisine de l'aultre; quoyque, selon moy, non pas eguale. Mais c'est un commerce où il se fault tenir un peu sur ses gardes; et notamment ceulx en qui le corps peult beaucoup, comme en moy. Ie m'y eschaulday en mon enfance; et y souffris toutes les rages que les poëtes disent advenir à ceulx qui s'y laissent aller sans ordre et sans iugement : il est vray que ce coup de fouet m'a servy depuis d'instruction;

> Quicumque argolicâ de classe Capharea fugit,
> Semper ab euboicis vela retorquet aquis [17].

---

16 « Car nous aussi nous avons des yeux qui s'y connoissent ». Cic. *paradox.* V, c. II.

17 « Lorsqu'on est parvenu à se sauver d'entre les rochers de Capharée, on détourne toujours ses voiles de la mer perfide d'Eubée ». Ovid. *Trist.* Eleg. I, L. I, v. 83.

*34 C'est-à-dire, la science.

C'est folie d'y attacher toutes ses pensees, et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrette.

Mais, d'aultre part, de s'y mesler sans amour et sans obligation de volonté, en forme de comediens, pour iouer un roolle commun de l'aage et dela coustume, et n'y mettre du sien que les paroles, c'est, de vray, pourveoir à sa seureté, mais bien laschement, comme celuy qui abandonneroit son honneur, ou son proufit, ou son plaisir, de peur du dangier; car il est certain que, d'une telle practique, ceulx qui la dressent n'en peuvent esperer aulcun fruict qui touche ou satisface une belle ame : il fault avoir en bon escient desiré ce qu'on veult prendre en bon escient plaisir de iouïr *35; ie dis quand iniustement fortune favoriseroit leur masque *36, ce qui advient souvent à cause de ce qu'il n'y a aulcune d'elles pour malotrue qu'elle soit, qui ne pense estre bien aimable, qui ne se recommende par son aage ou par son riz ou par son

*35 Il faut avoir réellement désiré ce dont on veut prendre réellement le plaisir de jouir.

*36 Peut-être, par cette phrase, assez obscure, Montaigne veut dire, que lors même qu'on aurait le malheur de devenir amoureux d'une femme laide, il faudrait encore, pour être heureux dans ses bras, l'avoir ardemment désirée. Mais voici un sens qui me semble plus naturel : « Je dis qu'ils ne goûteront jamais de vrai plaisir (ceux qu'il vient de désigner, et qui n'aiment que pour la forme), quand même la fortune favoriserait leur hypocrisie : ce qui arrive assez souvent, » etc.

mouvement, car de laides universellement il n'en est non plus que de belles, et les filles brachmanes qui ont faulte d'aultre recommendation, le peuple assemblé à cri publicque pour cet effect, vont en la place, faisant montre de leurs parties matrimoniales, veoir si par là au moins elles ne valent pas d'acquerir un mary; par consequent *37 il n'en est pas une qni ne se laisse facilement persuader au premier serment qu'on lui faict de la servir. Or de cette trahison commune et ordinaire des hommes d'auiourd'huy, il fault qu'il advienne ce que desia nous montre l'experience; c'est qu'elles se rallient et reiectent à elles mesmes, ou entre elles, pour nous fuyr; ou bien qu'elles se rengent *38 aussi de leur costé à cet exemple que nous leur donnons, qu'elles iouent leur part de la farce, et se prestent à cette negociation, sans passion, sans soing et sans amour, *neque affectui suo, aut alieno, obnoxiæ* [18]; estimant, suyvant la persuasion de Lysias

---

[18] « N'étant maîtrisées ni par la passion qu'elles ressentent, ni par celle qu'elles excitent ». Tacit. *Annal.* L. XIII, c. XLV.

*37 On ne voit pas d'abord à quoi se rapporte ce *par conséquent*. Mais la difficulté disparaît dans l'édit. in-4°. de 1588, où, après avoir dit qu'*il n'y a aucune femme, pour malotrue qu'elle soit, qui ne pense être bien aimable*, il ajoute immédiatement, *et qui, par conséquent, ne se laisse trop persuader au premier serment qu'on lui fait de la servir.*

*38 Se conforment.

en Platon [19], qu'elles se peuvent addonner plus utilement et commodement à nous, d'autant que moins nous les aimons : il en ira comme des comedies, le peuple y aura autant ou plus de plaisir que les comediens. De moy, ie ne cognois non plus Venus sans Cupidon, qu'une maternité sans engeance *[39] : ce sont choses qui s'entreprestent et s'entredoibvent leur essence. Ainsi cette piperie reiaillit sur celuy qui la faict : il ne luy couste gueres ; mais il n'acquiert aussi rien qui vaille. Ceulx qui ont faict Venus deesse, ont regardé que sa principale beauté estoit incorporelle et spirituelle : mais celle que ces gents cy cherchent, n'est pas seulement humaine, ny mesme brutale. Les bestes ne la veulent si lourde et si terrestre : nous voyons que l'imagination et le desir les eschauffe souvent et solicite, avant le corps ; nous voyons, en l'un et l'aultre sexe, qu'en la presse elles ont du chois et du triage en leurs affections [20], et qu'elles ont entre elles des ac-

---

[19] Selon les principes établis par Lysias au commencement du *Phèdre* de Platon, qui les fait ensuite réfuter par Socrate.

[20] Cette observation de Montaigne est très-vraie. Les animaux ont, en effet, dans leurs amours des préférences et des aversions très-marquées. La jalousie, la coquetterie, la vanité, les petites agaceries, en un mot, toutes les nuances, ou délicates ou fortes, que prend l'amour dans les individus de notre espèce, se remarquent également, et sont aussi sensibles dans les amours des animaux. Montaigne, parlant ailleurs de la jalousie, reconnaît que les bêtes en ressentent. *Voyez* ci-dessous, le c. v de ce même livre. — N.

*[39] Sans progéniture.

cointances de longue bienvueillance; celles mesme à qui la vieillesse refuse la force corporelle, fremissent encores, hennissent et tressaillent d'amour; nous les voyons, avant le faict, pleines d'esperance et d'ardeur, et, quand le corps a ioué son ieu, se chatouiller encores de la doulceur de cette souvenance, et en voyons qui s'enflent de fierté au partir de là, et qui en produisent des chants de feste et de triumphe, lasses et saoules. Qui n'a qu'à descharger le corps d'une necessité naturelle, n'a que faire d'y embesongner aultruy avecques des apprets si curieux; ce n'est pas viande à une grosse et lourde faim.

Comme celuy qui ne demande point qu'on me tienne pour meilleur que ie suis, ie diray cecy des erreurs de ma ieunesse. Non seulement pour le dangier qu'il y a de la santé (si n'ay ie sceu si bien faire que ie n'en aye eu deux attainctes, legieres toutesfois et preambulaires *40), mais encores par mespris, ie ne me suis gueres addonné aux accointances venales et publicques : i'ay voulu aiguiser ce plaisir par la difficulté, par le desir, et par quelque gloire; et aimois la façon de l'empereur Tibere qui se prenoit en ses amours autant par la modestie et noblesse, que par aultre qualité [21]; et l'humeur de la courtisane Flora,

---

[21] *In his modestam pueritiam, in aliis imagines majorum, incitamentum cupidinis habebat.* Tacit. *Annal.* L. VI, c. I.

*40 Qui précèdent un mal plus violent et plus dangereux.

qui ne se prestoit à moins que d'un dictateur, ou consul, ou censeur, et prenoit son deduict en la dignité de ses amoureux [22]. Certes les perles et le brocadel y conferent quelque chose [*41], et les tiltres, et le train.

Au demourant, ie faisois grand compte de l'esprit, mais pourveu que le corps n'en feust pas à dire; car, à respondre en conscience, si l'une ou l'aultre des deux beautez debvoit necessairement y faillir, i'eusse choisi de quiter plustost la spirituelle : elle a son usage en meilleures choses ; mais au subiect de l'amour, subiect qui principalement se rapporte à la veue et à l'attouchement, on faict quelque chose sans les graces de l'esprit, rien sans les graces corporelles. C'est le vray advantage des dames, que la beauté : elle est si leur, que la nostre, quoyqu'elle desire des traicts un peu aultres, n'est en son poinct, que con-

---

[22] On dit que Flora avait fait placer sur sa porte cette inscription : *Rois, Princes, Dictateurs, Consuls, Censeurs, Pontifes, Questeurs, Ambassadeurs, entrez, et non d'autres.* Cette anecdote n'a rien de certain, puisqu'on ne la trouve dans aucun auteur ancien. Il paraît qu'*Antoine Guevara* est le premier qui l'ait rapportée. Elle a été répétée ensuite par Brantôme dans ses *Femmes galantes*, et par Bayle dans son Dictionnaire.

[*41] Certes les perles et le brocard y ajoutent quelque chose, comme les titres, etc. — Dans le texte, le mot *conférer* doit être pris dans le sens que *conferre* a en latin.

fuse avecques la leur, puerile et imberbe. On dict que chez le grand Seigneur, ceulx qui le servent soubs tiltre de beauté, qui sont en nombre infini, ont leur congé, au plus loing, à vingt et deux ans. Les discours *42, la prudence, et les offices d'amitié se treuvent mieulx chez les hommes : pourtant *43 gouvernent ils les affaires du monde.

Ces deux commerces *44 sont fortuites et despendants d'aultruy; l'un est ennuyeux par sa rareté, avec l'aultre se flestrit l'aage : ainsin ils n'eussent pas assez prouvé au besoing de ma vie. Celuy des livres, qui est le troisiesme, est bien plus seur et plus à nous : il cede aux premiers les aultres advantages; mais il a pour sa part la constance et facilité de son service. Cettuy cy costoye tout mon cours, et m'assiste par tout; il me console en la vieillesse et en la solitude; il me descharge du poids d'une oisifveté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compaignies qui me faschent; il esmousse les poinctures de la douleur, si elle n'est du tout extreme et maistresse. Pour

---

*42 Le jugement, la raison.

*43 Et c'est pour cela aussi qu'ils gouvernent. — Dans l'édition de 1588, cette phrase sur les hommes est liée avec ces mots du commencement de l'avant-dernière phrase : *C'est le vray advantage des dames, que la beauté.*

*44 L'un avec les hommes par une conversation libre et familière, et l'autre avec les femmes par l'amour.

me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres; ils me destournent facilement à eulx, et me la desrobbent : et si ne se mutinent point, pour veoir que ie ne les recherche qu'au default de ces aultres commoditez plus reelles, vifves et naturelles; ils me receoivent tousiours de mesme visage [23]. Il a beau aller à pied, dict on, qui mene son cheval par la bride; et nostre Iacques, roy de Naples et de Sicile, qui beau, ieune et sain, se faisoit porter par pays en civiere, couché sur un meschant oreiller de plume, vestu d'une robbe de drap gris et un bonnet de mesme, suyvi ce pendant d'une grande pompe royale, lictieres, chevaulx à main de toutes sortes, gentilshommes et officiers, representoit une austerité tendre encores et chancelante : le malade n'est pas à plaindre qui a la guarison en sa manche [*45]. En l'experience et usage de cette sentence, qui est tresveritable, consiste tout le fruict que ie tire des livres : ie ne m'en sers en effect, quasi non

---

[23] Dans ce bel éloge de la lecture et des lettres en général, on dirait que Montaigne s'est proposé de lutter contre Cicéron, dont tout le monde connaît l'éloquent morceau : *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant*, etc. *Voyez* l'oraison *pro Archia poeta*, c. VII.

[*45] C'est l'explication de l'autre proverbe qui commence la phrase précédente : *Il a beau aller à pied, qui mene son cheval par la bride*. On va voir immédiatement après où Montaigne en veut venir.

plus que ceulx qui ne les cognoissent point; i'en iouïs, comme les avaricieux des tresors, pour sçavoir que i'en iouïray quand il me plaira : mon ame se rassasie et contente de ce droict de possession. Ie ne voyage sans livres, ny en paix, ny en guerre : toutesfois il se passera plusieurs iours, et des mois, sans que ie les emploie; ce sera tantost, fois ie, ou demain, ou quand il me plaira : le temps court et s'en va ce pendant, sans me blecer; car il ne se peult dire combien ie me repose et seiourne en cette consideration, qu'ils sont à mon costé pour me donner du plaisir à mon heure, et à recognoistre combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que i'aye trouvé à cet humain voyage; et plainds extremement les hommes d'entendement qui l'ont à dire. I'accepte plustost toute aultre sorte d'amusement, pour legier qu'il soit, d'autant que cettuy cy ne me peult faillir *46.

Chez moy, ie me destourne un peu plus souvent à ma librairie *47, d'où, tout d'une main, ie commande à mon mesnage. Ie suis sur l'entree, et veois soubs moy mon iardin, ma bassecourt, ma court, et dans la pluspart des membres de ma maison. Là ie feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pieces descousues.

---

*46 Échapper, comme il y a dans l'édit. de 1588.

*47 Je me retire un peu plus souvent dans ma bibliothèque.

Tantost ier esve, tantost i'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy : Elle est au troisiesme estage d'une tour : le premier, c'est ma chapelle ; le second, une chambre et sa suitte, où ie me couche souvent pour estre seul ; au dessus, elle a une grande garderobbe : c'estoit au temps passé, le lieu plus inutile de ma maison. Ie passe là et la plus part des iours de ma vie, et la plus part des heures du iour : ie n'y suis iamais la nuict. A la suitte est un cabinet assez poly *48, capable à recevoir du feu pour l'hyver, tresplaisamment percé : et si ie ne craignois non plus *49 le soing que la despense, le soing qui me chasse de toute besongne, i'y pourrois facilement coudre à chasque costé une galerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied, ayant trouvé touts les murs montez, pour aultre usage, à la haulteur qu'il me fault. Tout lieu retiré requiert un promenoir ; mes pensees dorment, si ie les assis ; mon esprit ne va, si les iambes ne l'agitent : ceulx qui estudient sans livre, en sont touts là. La figure en est ronde, et n'a de plat, que ce qu'il fault à ma table et à mon siege ; et vient m'offrant en se tourbant, d'une veue, touts mes livres, rengez (sur des pulpitres) à cinq

---

*48 Assez propre, assez orné. — *Poli*, de l'italien *pulito*, que signifie *propre*.

*49 Et si je craignais aussi peu le soin (les embarras) que la dépense.

degrez tout à l'environ. Elle a trois veues de riche et libre prospect *[50], et seize pas de vuide en diametre. En hyver i'y suis moins continuellement, car ma maison est iuchee sur un tertre, comme dict son nom, et n'a pas de piece plus esventee que cette cy, qui me plaist d'estre un peu penible et à l'escart, tant pour le fruict de l'exercice, que pour reculer de moy la presse *[51]. C'est là mon siege *[52] : i'essaye à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coing à la communauté et coniugale et filiale et civile; par tout ailleurs ie n'ay qu'une auctorité verbale, en essence *[53], confuse. Miserable à mon gré, qui n'a chez soy, où estre à soy; où se faire particulierement la court; où se cacher! L'ambition paye bien ses gents *[54], de les tenir tousiours en montre, comme la

---

*50 C'est-à-dire : « Elle a trois ouvertures, trois fenêtres, qui offrent chacune des points de vue agréables et étendus ». — *Prospect* du latin *prospectus*. On lit pans Cicéron : *o præclarum prospectum !* ô la belle vue. *Académ.* L. II, c. XXV.

*51 C'est-à-dire : « Je suis bien aise qu'il soit un peu pénible d'y monter, et qu'elle soit à l'écart, parce que cela me fournit l'occasion de faire quelque exercice, et m'éloigne aussi de la foule ».

*52 Ma demeure. — Siége de *Sedes*, asyle. Horace a dit en parlant de sa maison de Tibur : *Sit mihi sedes utinam senectæ!*

*53 Et qui, à la considérer dans son essence, est plus confuse, plus vague que directe et réelle.

*54 L'ambition récompense bien ses esclaves, de les forcer d'être toujours en évidence, etc. — Ceci est dit ironiquement.

statue d'un marché : *magna servitus est magna fortuna* [24] : ils n'ont pas seulement leur retraict [*55] pour retraicte. Ie n'ay rien iugé de si rude en l'austerité de vie que nos religieux affectent, que ce que ie veois, en quelqu'une de leurs compaignies, avoir pour regle une perpetuelle societé de lieu, et assistance nombreuse entre eulx, en quelque action que ce soit; et treuve aulcunement plus supportable d'estre tousiours seul, que ne le pouvoir iamais estre.

[*56] Si quelqu'un me dict que c'est avilir les muses, de s'en servir seulement de iouet et de passetemps; il ne sçait pas, comme moy, combien vault le plaisir, le ieu et le passetemps : à peine que ie ne die toute aultre fin estre ridicule. Ie vis du iour à la iournee, et, parlant en reverence, ne vis que pour moy : mes desseings se terminent là [25]. I'estudiay ieune pour l'ostentation; depuis, un peu pour m'assagir; à cette heure pour m'esbattre [*57] : iamais pour le quest [*58]. Une humeur

---

[24] « Une grande fortune est une grande servitude ». Senec. *Consol. ad Polybium*, c. 26.

[25] Conférez avec ceci, ce qu'il dit L. II, c. XVII.

[*55] Leur garderobe. — Retraict, *Latrina*. — Nicot.

[*56] Dans l'édit. in-4°. de 1588, ce paragraphe venait immédiatement après ces mots de la page précédente : *et dicte, en me promenant, mes songes que voicy*.

[*57] Pour m'amuser.

[*58] Le gain; et c'est aussi comme il y a dans l'édit. de 1588. — *Quest* ou *queste* vient du latin *quæstus*, qui signifie toute sorte de gain.

vaine et despensiere que i'avois aprez cette sorte de meuble, non pour en pourveoir seulement mon besoing, mais, de trois pas au delà, pour m'en tapisser et parer, ie l'ay pieça abandonnee.

Les livres ont beaucoup de qualitez agreables à ceulx qui les sçavent choisir; mais, aulcun bien sans peine; c'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les aultres; il a ses incommoditez, et bien poisantes : l'ame s'y exerce; mais le corps, duquel ie n'ay non plus oublié le soing, demeure ce pendant sans action, s'attere et s'attriste. Ie ne sçache excez plus dommageable pour moy, ny plus à eviter, en cette declinaison d'aage.

Voylà mes trois occupations favories et particulieres : ie ne parle point de celles que ie doibs au monde par obligation civile.

CHAPITRE IV.

De la diversion.

Sommaire. — C'est par la *diversion* que l'on peut parvenir à calmer les plus vives douleurs : on console mal par des raisonnemens; il faut distraire l'esprit, appeler son attention sur d'autres objets. — A la guerre, la diversion s'emploie encore utilement; elle empêche de réfléchir sur le danger; elle peut tromper les ennemis, leur faire suspendre l'exécution de leurs projets. — C'est aussi un excellent remède dans les maladies de l'âme; par elle on parvient à éloigner ou à

rendre moins amère l'approche de la mort. Dans les hommes condamnés au dernier supplice, la dévotion devient une diversion à la terreur. Il est un grand nombre d'autres considérations qui, dans les plus grandes calamités, rendent notre situation moins cruelle. Sommes-nous menacés d'une mort prochaine? l'espoir d'une meilleure vie; les succès de nos enfans; la gloire future de notre nom, etc., etc., tout cela se présente à notre esprit, l'occupe, le distrait: périssons-nous victimes de quelque grande injustice? il nous reste l'espoir de la vengeance, d'une punition qui ne peut manquer d'atteindre notre persécuteur. — C'est encore par la diversion qu'on se guérit de l'amour: à une passion malheureuse opposez une autre passion. — Vous ferez tomber aussi un bruit public qui vous offense en répandant un autre bruit. — Ainsi l'esprit humain a besoin de s'occuper de mille objets, la plupart fantastiques, et perd ainsi de vue des objets plus réels. Mais quelquefois les illusions dont il se nourrit, ont de terribles effets; il épouse des préjugés, des erreurs fatales.

Exemples : Une dame affligée; Cicéron; Cléanthes; les Péripatéticiens; Chrysippe; Épicure; Périclès; le sieur d'Himbercourt, et le duc de Bourgogne; Atalante et Hippomènes; Socrates; les disciples d'Héségias; le roi Ptolomée; les hommes condamnés à la mort: Subrius Flavius et Niger; un combat en champ clos; Lucius Silanus; Xénophon; Épicure; Épaminondas; Zénon; un jeune prince; Alcibiades; Plutarque; la robe de César; les comédiens; les pleureuses; le convoi de M^r. de Grammont; Quintilien; Cambyse; Aristodème; Midas.

I'AY aultresfois esté employé à consoler une dame

le dispensant par occasion, comme Cicero : mais, declinant tout mollement nos propos, et les gauchissant peu à peu aux subiects plus voisins, et puis un peu plus esloingnez, selon qu'elle se prestoit plus à moy, ie luy desrobbay imperceptiblement cette pensee douloureuse, et la teins en bonne contenance et du tout rappaisee autant que i'y feus. I'usay de diversion. Ceulx qui me suyvirent à ce mesme service, n'y trouverent aulcun amendement; car ie n'avois pas porté la coignee aux racines.

A l'adventure ay ie touché ailleurs quelque espece de diversions publicques; et l'usage des militaires, de quoy se servit Pericles en la guerre peloponnesiaque, et mille aultres ailleurs, pour revoquer *5 de leurs païs les forces contraires, est trop frequent aux histoires. Ce feut un ingenieux destour de quoy le sieur d'Himbercourt sauva et soy et d'aultres, en la ville du Liege *6, où le duc de Bourgoigne, qui la tenoit assiegee, l'avoit faict entrer pour executer les convenances de leur reddition accordee [3]. Ce peuple, assemblé de nuict pour y pourveoir, print à se mutiner contre ces accords passez; et deli-

---

[3] Vous trouverez tout cela raconté fort au long dans les *Mémoires de Philippe de Comines*, L. II, c. III.

*5 Pour éloigner. — Révoquer, en ce sens, est purement latin : *revocare*.

*6 De Liége.

bererent plusieurs de courre sus aux negociateurs qu'ils tenoient en leur puissance : luy, sentant le vent de la premiere ondee de ces gents qui venoient se ruer en son logis, lascha soubdain vers eulx deux des habitans de la ville (car il y en avoit aulcuns avecques luy) chargez de plus doulces et nouvelles offres à proposer en leur conseil, qu'il avoit forgees sur le champ pour son besoing. Ces deux arresterent la premiere tempeste, ramenant cette tourbe esmeue en la maison de ville, pour ouïr leur charge, et y deliberer. La deliberation feut courte : voicy desbonder un second orage autant animé que l'aultre; et luy, à leur despescher en teste quatre nouveaux et semblables intercesseurs, protestants avoir à leur declarer à ce coup des presentations plus grasses *7, du tout à leur contentement et satisfaction, par où ce peuple feut derechef repoulsé dans le conclave. Somme, que, par telle dispensation d'amusements, divertissant leur furie et la dissipant en vaines consultations, il l'endormit enfin, et gaigna le iour, qui estoit son principal affaire.

Cet aultre conte est aussi de ce predicament *8 : Atalante, fille de beauté excellente et de merveilleuse disposition, pour se desfaire de la presse de mille poursuyvants qui la demandoient en mariage, leur

---

*7 Des offres plus avantageuses.

*8 De cette catégorie. On appelle *prédicaments*, en logique, les dix catégories d'Aristote.

donna cette loy, « qu'elle accepteroit celuy qui l'egualeroit à la course, pourveu que ceulx qui y fauldroient en perdissent la vie [4] ». Il s'en trouva assez qui estimerent ce prix digne d'un tel hazard, et qui encoururent la peine de ce cruel marché. Hippomenes, ayant à faire son essay aprez les aultres, s'adressa à la deesse tutrice de cette amoureuse ardeur, l'appellant à son secours, qui, exauceant sa priere, le fournit de trois pommes d'or et de leur usage. Le champ de la course ouvert, à mesure qu'Hippomenes sent sa maistresse luy presser les talons, il laisse eschapper, comme par inadvertence, l'une de ces pommes; la fille, amusée de sa beauté, ne fault *9 point de se destourner pour l'amasser :

> Obstupuit virgo, nitidique cupidine pomi
> Declinat cursus, aurumque volubile tollit [5].

Autant en feit il, à son poinct, et de la seconde et de la tierce : iusques à ce que, par ce fourvoyement et divertissement, l'advantage de la course luy demeura.

Quand les medecins ne peuvent purger le ca-

---

[4] *Præmia veloci conjux thalamique dabuntur;*
Mors pretium tardis : ea lex certaminis esto.
Ovid. *Mét.* L. X, fab. XI: v. 12, 13.

[5] « Surprise, charmée de la beauté de cette pomme, la vierge ralentit sa course pour saisir l'or mobile qui roule à ses pieds ». *Id. ibid.* v. 107 *et seq.*

*9 Ne manque pas.

tarrhe, ils le divertissent et desvoyent à une aultre partie moins dangereuse : ie m'apperceois que c'est aussi la plus ordinaire recepte aux maladies de l'ame ; *abducendus etiam nonnunquam animus est ad alia studia, sollicitudines, curas, negotia ; loci denique mutatione, tanquam aegroti non convalescentes, saepe curandus est*[6] ; on lui faict peu chocquer les maulx de droit fil [*10] ; on ne luy en faict ny soustenir ny rabbattre l'attaincte, on la luy faict decliner et gauchir.

Cette aultre leçon est trop haulte et trop difficile ; c'est affaire à ceulx de la premiere classe de s'arrester purement à la chose, la considerer, la iuger : il appartient à un seul Socrates d'accointer la mort d'un visage ordinaire, s'en apprivoiser et s'en iouer ; il ne cherche point de consolation hors de la chose ; le mourir luy semble accident naturel et indifferent, il fiche là iustement sa veue et s'y resoult sans regarder ailleurs.

Les disciples de Hegesias qui se font mourir de faim, eschauffez des beaux discours de ses leçons, et si

---

6 « Quelquefois il faut détourner l'ame vers d'autres amusemens, d'autres soins, et d'autres occupations : souvent même il faut la guérir par le changement de lieu, comme les malades qui ne sauraient autrement recouvrer la santé ». Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. XXXV.

*10 On l'accoutume difficilement à combattre en face les maux.

dru *[11], que le roy Ptolomee luy feit deffendre d'entretenir plus son eschole de ces homicides discours [7]; ceux là ne considerent point la mort en soy ; ils ne la iugent point : ce n'est pas là où ils arrestent leur pensee ; ils courent, ils visent à un estre nouveau.

Ces pauvres gents qu'on veoid, sur l'eschaffaud, remplis d'une ardente devotion, y occupant touts leurs sens autant qu'ils peuvent, les aureilles aux instructions qu'on leur donne, les yeulx et les mains tendues au ciel, la voix à des prieres haultes, avecques une esmotion aspre et continuelle, font certes chose louable et convenable à une telle necessité : on les doibt louer de religion, mais non proprement de constance ; ils fuyent la luicte, ils destournent de la mort leur consideration, comme on amuse les enfants pendant qu'on leur veult donner le coup de lancette. I'en ay veu, si par fois leur veue se ravaloit *[12] à ces horribles aprests de la mort qui sont autour d'eulx, s'en transir, et reiecter aveeques furie ailleurs leur pensee : à ceulx qui passent une profondeur effroyable, on ordonne de clorre ou destourner leurs yeulx.

---

7 Valère-Maxime, L. VIII, c. IX; et Cic. *Tusc. quæst.* L. I, c. XXXIV.

*11 Et si vigoureusement. — *Dru* signifie au propre *épais*, *foisonneux*.

*12 Venait à tomber sur.

Subrius Flavius, ayant par le commandement de Neron à estre desfaict *13 et par les mains de Niger, tous deux chefs de guerre: quand on le mena au champ où l'execution debvoit estre faicte, voyant le trou, que Niger avoit faict caver pour le mettre, inegual et mal formé: « Ny cela mesme, dict il, se tournant aux soldats qui y assistoient, n'est selon la discipline militaire »: et, à Niger qui l'exhortoit de tenir la teste ferme, « Frapasses tu seulement aussi ferme [8] » ! et divina bien; car, le bras tremblant à Niger, il la luy coupa à divers coups. Cettuy cy semble bien avoir eu sa pensee droictement et fixement au subiect.

Celuy qui meurt en la meslee, les armes à la main, il n'estudie pas lors la mort, il ne la sent, ny ne la considere; l'ardeur du combat l'emporte: Un honneste homme de ma cognoissance, estant tumbé, en combattant en estacade *14, et se sentant daguer *15

---

[8] *Quam (scrobem) Flavius ut humilem et angustam increpans, circumstantibus militibus: Ne hoc quidem, inquit, ex disciplinâ. Admonitusque fortiter protendere cervicem: Utinam, ait, tu tam fortiter ferias!* Tacit. *Annal.* L. XV, c. LXVII.

*13 A être exécuté.

*14 C'est-à-dire, *dans une espèce de lice environnée d'une barrière où les champions se renfermaient* en présence du peuple *pour se battre* à outrance. Cotgrave ne donne point d'autre sens au mot d'*estacade*: c'était, de son tems, le mot propre pour désigner ce lieu-là. Nous dirions aujourd'hui *en champ clos*.

*15 Frapper à coups de dague.

à terre par son ennemy de neuf ou dix coups, chascun des assistants luy criant qu'il pensast à sa conscience, me dict depuis qu'encores que ces voix luy veinssent aux aureilles, elles ne l'avoient aulcunement touché, et qu'il ne pensa iamais qu'à se descharger *[16] et à se venger : il tua son homme en ce mesme combat. Beaucoup feit pour L. Syllanus [9] celuy qui luy apporta sa condamnation, de ce qu'ayant ouï sa response, « qu'il estoit bien preparé à mourir, mais non pas de mains scelerees [10] », se ruant sur luy avecques ses soldats pour le forcer, et luy tout desarmé se deffendant obstineement de poings et de pieds, le feit mourir en ce debat, dissipant en prompte cholere et tumultuaire le sentiment penible d'une mort longue et preparee à quoy il estoit destiné.

Nous pensons tousiours ailleurs *[17] : l'esperance d'une meilleure vie nous arreste et appuye ; ou l'esperance de la valeur de nos enfants ; ou la gloire future de nostre nom ; ou la fuyte des maulx de cette

---

9 Tacite le nomme *Lucius Silanus*, *Annal.* XVI, c. VII.

10 *Animum quidem morti destinatum ait, sed non permittere percussori gloriam ministerii.* Tacit. *Annal.* L. XVI, c. IX.

*16 Se dégager, se débarrasser.

*17 Ceci a rapport à ce qu'il a dit une dixaine de lignes plus haut, que l'homme dont il cite le combat, *ne pensa jamais qu'à se descharger et à se venger. Voyez* l'édition in-4°. de 1588, où cette liaison est immédiate.

vie ; ou la vengeance qui menace ceulx qui nous causent la mort :

Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Sæpè vocaturum...
Audiam; et hæc manes veniet mihi fama sub imos [11].

Xenophon sacrifioit, couronné, quand on luy veint annoncer la mort de son fils Gryllus en la bataille de Mantinee : au premier sentiment de cette nouvelle, il iecta à terre sa couronne; mais, par la suitte du propos, entendant la forme d'une mort tresvaleureuse, il l'amassa, et remeit sur sa teste [12] : Epicurus mesme se console [13], en sa fin, sur l'eternité et utilité de ses escripts; *omnes clari et nobilitati labores fiunt tolerabiles* [14] : et la mesme playe, le mesme travail, ne poise pas, dict Xenophon, à un general d'armee, comme à un soldat [15] : Epaminondas print sa mort bien

---

[11] « S'il est des dieux vengeurs du crime, tu trouveras, je l'espère, sur les plus affreux écueils, un supplice digne de toi; en vain tu répéteras alors le nom de Didon .... tu périras! et le bruit de ta mort viendra jusqu'à moi dans le séjour des mânes ». Virgile, *Énéide*, L. IV, v. 382, 387.

[12] Valère-Maxime, L. V, §. 10.

[13] Dans sa *Lettre à Hermachus* ou *à Idoménée*. Cic. *de Finib.* L. II, c. XXX; et Diog. Laërce, L. 10, segm. 22.

[14] « Quand les travaux procurent de la gloire, ils sont faciles à supporter ». Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. XXIV.

[15] *Eosdem labores non esse æquè graves imperatori et militi.* Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. XXV.

plus alaigrement, ayant esté informé que la victoire estoit demeuree de son costé [16] : *hæc sunt solatia, hæc fomenta summorum dolorum* [17] : et telles aultres circonstances nous amusent, divertissent et destournent de la consideration de la chose en soy. Voire, les arguments de la philosophie vont à touts coups costoyant et gauchissant la matiere, et à peine essuyant sa crouste : le premier homme de la premiere eschole philosophique et surintendante des aultres, ce grand Zenon, contre la mort : « Nul mal n'est honorable ; la mort l'est ; elle n'est doncques pas mal [18] » : contre l'yvrognerie : « Nul ne fie son secret à l'yvrogne ; chascun le fie au sage ; le sage ne sera doncques pas yvrogne [19] ». Cela, est ce donner au blanc [*18]? I'aime à veoir ces ames principales ne se pouvoir desprendre de nostre consorce [*19] : tant parfaicts hommes qu'ils soyent, ce sont tousiours bien lourdement des hommes.

---

16 Corn. Népos, *Vie d'Épaminondas*, c. IX.

17 « C'est là ce qui console, ce qui adoucit les plus grandes douleurs ». Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. XXIII.

18 Sénèque, épît. LXXXII.

19 *Id.* épît. LXXXIII.

*18 Est-ce atteindre le but?

*19 Dégager de notre communauté. — *Consorce* semble avoir été forgé par Montaigne, du latin *consortium*. On trouve dans Cotgrave *consors*, pour dire *compagnons*, *complices*, *camarades*, *voisins*; mais *consorce* n'est ni dans Cotgrave, ni dans Nicot.

C'est une doulce passion que la vengeance, de grande impression et naturelle *[20] : ie le veois bien, encores que ie n'en aye aulcune experience. Pour en distraire dernierement un ieune prince, ie ne luy allois pas disant qu'il falloit prester la ioue à celuy qui vous avoit frappé l'aultre [20], pour le debvoir de charité; ny ne luy allois representer les tragiques evenements que la poësie attribue à cette passion : ie la laissay là ; et m'amusay à luy faire gouster la beauté d'une image contraire, l'honneur, la faveur, la bienveuillance qu'il acquerroit par clemence et bonté : ie le destournay à l'ambition. Voilà comme l'on en faict.

Si vostre affection en l'amour est trop puissante, dissipez la, disent ils; et disent vray, car ie l'ay souvent essayé avec utilité : rompez la à divers desirs, desquels il y en ayt un regent et un maistre, si vous voulez; mais, de peur qu'il ne vous gourmande et tyrannise, affoiblissez le, seiournez *[21] le en le divisant et divertissant :

> Cùm morosa vago singultiet inguine vena [21],

---

[20] *Voyez* le sermon de J. C. sur la montagne.

[21] « Lorsque vous serez tourmenté par le plus violent désir ». Pers. sat. VI, v. 73.

*[20] Ceci a rapport à ce que plus haut, il a dit, en passant, que les maux qui menacent ceux qui causent notre mort, sont une distraction dans nos derniers momens.

*[21] Donnez-lui du repos, amortissez-le.

> Coniicito humorem collectum in corpora quæque [22] :

et pourvoyez y de bonne heure, de peur que vous n'en soyez en peine, s'il vous a une fois saisi ;

> Si non prima novis conturbes vulnera plagis,
> Volgivagàque vagus Venere ante recentia cures [23].

Ie feus aultrefois touché d'un puissant desplaisir, selon ma complexion ; et encores plus iuste que puissant : ie m'y feusse perdu à l'adventure, si ie m'en feusse simplement fié à mes forces [24]. Ayant besoing d'une vehemente diversion pour m'en distraire, ie me feis, par art, amoureux, et par estude ; à quoy l'aage m'aydoit : l'amour me soulagea et retira du mal qui m'estoit causé par l'amitié. Par tout ailleurs, de mesme : une aigre imagination me tient ; ie treuve plus court, que de la dompter, la changer [*22] ; ie luy en substitue, si ie ne puis une contraire, au moins un'aultre : tousiours la variation soulage, dissoult et

---

[22] « Assouvissez-le sur le premier objet qui s'offrira ». Lucret. L. IV, v. 1059.

[23] « Si vous ne guérissiez ses coups par d'autres blessures, et si vous n'effaciez les premières impressions, en laissant errer vos désirs sur de nouveaux objets ». Lucret. L. IV, v. 1064.

[24] Il parle, sans doute, du profond chagrin que lui causa la mort de son cher Étienne de la Boëtie.

[*22] Je trouve qu'il est plus court de la changer, que de la dompter.

dissipe. Si ie ne puis la combattre, ie luy eschappe; et, en la fuyant, ie fourvoye, ie ruse : muant *[23] de lieu, d'occupation, de compaignie, ie me sauve dans la presse d'aultres amusements et pensees où elle perd ma trace et m'esgare *[24].

Nature procede ainsi, par le benefice de l'inconstance; car le temps, qu'elle nous a donné pour souverain medecin de nos passions, gaigne son effect principalement par là, que, fournissant aultres et aultres affaires à nostre imagination, il desmesle et corrompt *[25] cette premiere apprehension, pour forte qu'elle soit. Un sage ne veoid gueres moins son amy mourant, au bout de vingt et cinq ans, qu'au premier an; et, suyvant Epicurus, de rien moins; car il n'attribuoit aulcun leniment des fascheries *[26], ny à la prevoyance, ny à la vieillesse d'icelles? mais tant d'aultres cogitations traversent cette cy, qu'elle s'alanguit et se lasse enfin *[27].

Pour destourner l'inclination des bruits communs, Alcibiades coupa les aureilles et la queue à son beau chien, et le chassa en la place; afin que donnant ce sub-

---

*[23] Changeant de lieu, etc.

*[24] Et me perd de vue.

*[25] C'est-à-dire : « Il (le tems) découvre et altère (modère) cette passion, quelque forte qu'elle soit ».

*[26] Des chagrins.

*[27] Dans l'édit. in-4°. de 1588, cette phrase suit ces mots : *qu'au premier an;* ce qui en rend le rapport plus immédiat.

iect pour babiller au peuple, il laissast en paix ses aultres actions [25]. I'ay veu aussi, pour cet effect de divertir les opinions et coniectures du peuple et desvoyer [*28] les parleurs, des femmes couvrir leurs vraies affections par des affections contrefaictes : mais i'en ay veu telle, qui, en se contrefaisant, s'est laissee prendre à bon escient, et a quité la vraie et originelle affection pour la feincte ; et apprins par elle que ceulx qui se treuvent bien logez, sont des sots de consentir à ce masque : les accueils et entretiens publicques estant reservez à ce serviteur apposté, croyez qu'il n'est gueres habile s'il ne se met enfin en vostre place et vous envoye en la sienne. Cela c'est proprement tailler et coudre un soulier, pour qu'un aultre le chausse.

Peu de chose nous divertit et destourne ; car peu de chose nous tient. Nous ne regardons gueres les subiects en gros et seuls ; ce sont des circonstances ou des images menues et superficielles qui nous frappent, et des vaines escorces qui reiaillissent des subiects,

> Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
> Linquunt [26] :

---

[25] Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, c. IV.

[26] « Comme ces peaux si fines, dont les cigales se dépouillent en été ». Lucret. L. V, v. 801.

[*28] Mettre hors de la voie, du chemin, désorienter.

Plutarque mesme regrette sa fille, par des singeries de son enfance [27] : le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une grace particuliere, d'une recommendation derniere, nous afflige ; la robbe de Cesar troubla toute Rome, ce que sa mort n'avoit pas faict [28] ; le son mesme des noms, qui nous tintouine *[29] aux aureilles : « Mon pauvre maistre ! ou, Mon grand amy ! Helas ! mon cher pere ! ou, Ma bonne fille » ! Quand ces redictes me pincent, et que i'y regarde de prez, ie treuve que c'est une plaincte grammairienne et voyelle *[30] : le mot et le ton me blecent ; comme les exclamations des prescheurs esmeuvent leur auditoire souvent plus que ne font leurs raisons, et comme nous frappe la voix piteuse d'une beste qu'on tue pour nostre service ; sans que ie poise ou penetre cependant la vraye essence et massifve de mon subiect :

---

27 Dans le traité intitulé, *Consolation envoyée à sa femme, sur la mort d'une sienne fille*, c. I.

28 Voyez à ce sujet Plutarque, *Vie d'Antoine*.

*29 Qui nous tinte. — *Tintouine* est un joli mot forgé par Montaigne, qui l'a imité du latin *tintinare*. Catulle dit *tintinant aures*, dans son élégante traduction d'une ode de Sapho.

*30 Une plainte de mots et de voix. — L'édition in-4°. ajoute aussitôt, « et que ce sont les mots qui me blecent, comme les exclamations des prescheurs esmeuvent, etc. »

His se stimulis dolor ipse lacessit[29] :

ce sont les fondements de nostre dueil.

L'opiniastreté de mes pierres, specialement en la verge, m'a par fois iecté en longues suppressions d'urine, de trois, de quatre iours, et si avant en la mort, que c'eust esté folie d'esperer l'eviter, voyre desirer *[31] : veu les cruels efforts que cet estat apporte. Oh ! que ce bon empereur [30] qui faisoit lier la verge à ses criminels, pour les faire mourir à faulte de pisser, estoit grand maistre en la science de la bourrellerie *[32] ! Me trouvant là *[33], ie considerois par combien legieres causes et obiects l'imagination nourrissoit en moy le regret de la vie ; de quels astomes se bastissoit en mon ame le poids et la difficulté de ce deslogement ; à combien frivoles pensees nous donnions place en un si grand affaire : un chien, un cheval, un livre, un verre, et quoy non ? tenoient compte en ma perte ; aux aultres, leurs ambitieuses

---

29 « C'est par ces aiguillons que la douleur s'irrite ». Lucret. L. II, v. 42.

30 Tibère, ce monstre de cruauté. *Excogitaverat autem inter genera cruciatûs ; etiam ut largâ meri potione per fallaciam oneratos, repente veretris deligatis, fidicularum simul urinæque tormento distenderet.* Sueton. *in Vitâ Tiberii*, c. LXII.

*31 Même de désirer l'éviter.

*32 Dans la science des bourreaux, des tortures.

*33 Dans un état semblable.

esperances, leur bourse, leur science, non moins sottement à mon gré. Ie voyois nonchalamment la mort, quand ie la voyois universellement, comme fin de la vie. Ie la gourmande en bloc : par le menu, elle me pille *[34]; les larmes d'un laquays, la dispensation de ma desferre *[35], l'attouchement d'une main cogneue, une consolation commune, me desconsole et m'attendrit. Ainsi nous troublent l'ame, les plainctes des fables; et les regrets de Didon et d'Ariadne passionnent ceulx mesmes qui ne les croyent point, en Virgile et en Catulle. C'est un exemple de nature obstinee et dure, n'en sentir aulcune esmotion, comme on recite, pour miracle, de Polemon [31]; mais aussi ne paslit il pas seulement à la morsure d'un chien enragé qui luy emporta le gras de la iambe. Et nulle sagesse ne va si avant de concevoir la cause d'une tristesse si vifve et entiere, par iugement, qu'elle ne souffre accession *[36] par la presence, quand les yeulx et les aureilles y ont leur part : parties qui ne peuvent estre agitees que par vains accidents.

Est ce raison que les arts mesmes se servent et facent leur proufit de nostre imbecillité et bestise na-

---

31 Dans sa *Vie*, par Diogène Laërce, L. IV, segm. XVII.

*34 C'est-à-dire : « Je la maîtrise, je la vois avec indifférence, et d'un regard ferme et assuré, en bloc; en détail, elle m'afflige, et je suis moins résolu ».

*35 La distribution de ma défroque.

*36 Augmentation, accroissement.

turelle? l'orateur, dict la rhetorique en cette farce de son plaidoyer, s'esmouvera par le son de sa voix et par ses agitations feinctes, et se lairra piper à la passion qu'il represente; il s'imprimera un vray dueil et essentiel, par le moyen de ce bastelage qu'il ioue, pour le transmettre aux iuges à qui il touche encores moins : comme font ces personnes qu'on loue aux mortuaires pour ayder a la cerimonie de dueil, qui vendent leurs larmes à poids et à mesure, et leur tristesse ; car encores qu'ils s'esbranslent en forme empruntee *37, toutesfois, en habituant et rengeant la contenance, il est certain qu'ils s'emportent souvent touts entiers, et receoivent en eulx une vraye melancholie. Ie feus, entre plusieurs aultres de ses amis, conduire à Soissons le corps de monsieur de Grammont, du siege de la Fere où il feut tué : ie consideray que partout où nous passions, nous remplissions de lamentations et de pleurs le peuple que nous rencontrions, par la seule montre de l'appareil de nostre convoy; car seulement le nom du trespassé n'y estoit pas cogneu. Quintilian dict [32] avoir veu des comediens si fort engagez en un róolle de dueil, qu'ils en pleuroient encores au logis : et de soy mesme, qu'ayant prins à esmouvoir quelque passion

32 *Instit. orat.* L. VI, c. II, vers la fin.

*37 Qu'ils s'agitent d'un mouvement emprunté. C'est-à-dire, qu'ils s'affligent, d'une douleur simulée.

en aultruy, il l'avoit espousee iusques à se trouver surprins, non seulement de larmes, mais d'une pasleur de visage et port d'homme vrayement accablé de douleur.

En une contree prez de nos montaignes, les femmes font le presbtre Martin *38; car, comme elles agrandissent le regret du mary perdu, par la souvenance des bonnes et agreables conditions *39 qu'il avoit, elles font tout d'un train aussi recueil et publient ses imperfections; comme pour entrer d'elles mesmes en quelque compensation, et se divertir *40 de la pitié au desdaing : de bien meilleure grace encores que nous, qui à la perte du premier cogneu nous picquons à luy prester des louanges nouvelles et faulses, et à le faire tout aultre quand nous l'avons perdu de veue qu'il ne nous sembloit estre quand nous le voyions; comme si le regret estoit une partie instructive *41, ou que les larmes, en lavant nostre en-

---

*38 C'est une expression proverbiale fondée sur le conte d'un prêtre, nommé Martin, qui faisait les fonctions de prêtre et de clerc en disant la messe. Alain Chartier a dit :

Et sera le prêtre Martin ;
Il chantera et répondra.

Voyez le *Ducatiana*, IIe. partie, p. 517.

*39 Qualités.

*40 Et faire diversion à la pitié par le dédain.

*41 Comme si le regret était un sentiment *instructif*, qui nous révélât des qualités inconnues dans celui qui en est l'objet.

tendement, l'esclaircissent. Ie renonce dez à present aux favorables tesmoignages qu'on me vouldra donner, non parce que i'en seray digne, mais parce ie seray mort.

Qui demandera à celuy là, « Quel interest avez vous à ce siege »? « L'interest de l'exemple, dira il, » et de l'obeissance commune du prince : ie n'y pre» tends proufit quelconque; et de gloire, ie sçais la » petite part qui en peult toucher un particulier » comme moy : ie n'ay icy ny passion ny querelle ». Voyez le pourtant, le lendemain, tout changé, tout bouillant et rougissant de cholere, en son reng de bataille pour l'assault : c'est la lueur de tant d'acier, et le feu et tintamarre de nos canons et de nos tambours qui luy ont iecté cette nouvelle rigueur et hayne dans les veines. Frivole cause! me direz vous. Comment cause? il n'en fault point pour agiter nostre ame; une resverie sans corps et sans subiect la regente et l'agite : que ie me iecte à faire des chasteaux en Espaigne, mon imagination m'y forge des commoditez et des plaisirs desquels mon ame est reellement chatouillee et resiouïe. Combien de fois embrouillons nous nostre esprit de cholere ou de tristesse par telles umbres, et nous inserons *42 en des passions fantas-

*42 Et combien de fois nous livrons-nous à des passions chimériques! — *Insérer*, en ce sens, est purement latin : *inserere.*

tiques qui nous alterent et l'ame et le corps! Quelles grimaces estonnees, riardes, confuses, excite la resverie en nos visages! quelles saillies et agitations de membres et de voix! semble il pas de cet homme seul, qu'il aye des visions faulses *[43] d'une presse d'aultres hommes avecques qui il negocie, ou quelque daimon interne qui le persecute. Enquerez vous à vous où est l'obiect de cette mutation *[44] : est il rien, sauf nous, en nature, que l'inanité substante, sur quoy elle puisse *[45]? Cambyses, pour avoir songé en dormant que son frere debvoit devenir roy de Perse, le feit mourir; un frere qu'il aymoit, et duquel il s'estoit touiours fié [33] : Aristodemus, roy des Messeniens, se tua pour une fantasie qu'il print de mauvais augure, de ie ne sçais quel hurlement de ses

---

[33] Hérodote, L. III. — Diodore de Sicile, rapporte un autre fait non moins atroce. Un certain Marsyas rêva qu'il coupait la gorge à Denys le tyran. Celui-ci le fit mourir; sous ce prétexte, que Marsyas n'aurait pas songé la nuit à un tel crime, s'il n'y eût pensé le jour.

*[43] C'est-à-dire : « Qu'il s'imagine faussement voir une multitude d'autres hommes, etc. ».

*[44] Dans l'édit. in-4°. de 1588, cette phrase est à la suite de ces mots : *qui nous alterent et l'ame et le corps*. La liaison des idées était alors plus immédiate.

*[45] C'est-à-dire : « Est-il un seul être dans la nature, l'homme excepté, qui se *sustente* du néant, un seul être sur lequel le néant exerce de la puissance? »

chiens [34]; et le roy Midas en feit autant, troublé et fasché de quelque malplaisant songe qu'il avoit songé [35]. C'est priser sa vie iustement ce qu'elle est, de l'abandonner pour un songe. Oyez pourtant nostre ame triumpher de la misere du corps, de sa foiblesse, de ce qu'il est en bute à toutes offenses et alterations : vrayement elle a raison d'en parler!

O prima infelix fingenti terra Prometheo!
Ille parùm cauti pectoris egit opus.
Corpora disponens, mentem non vidit in arte;
Recta animi primùm debuit esse via [36].

---

[34] Plutarque, traité *De la Superstition*, c. IX.

[35] *Id. ibid.*

[36] « O malheureuse argile qui fus d'abord façonnée par Prométhée! qu'il montra peu de prudence dans son ouvrage! Il ne vit pas qu'en formant le corps de l'homme, il fallait d'avance s'occuper de son esprit : c'est par l'esprit qu'il aurait dû commencer ». Propert. eleg. V, L. III, v. 7.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.

